3 1761 09936576 9

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
Mrs. D. C. Meyers

I

LES AVENTURES DE MA VIE

NOTA

Les Aventures de ma vie, par Henri Rochefort, sont en vente à la Librairie Paul Dupont, dans le format in-8° cavalier, au prix de 7 fr. 50 le volume.

Il sera tiré de l'édition in-8°, 60 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, au prix de **12 francs** *le volume.*

LF
R6736a

HENRI ROCHEFORT

Les Aventures de ma vie

TOME PREMIER

396102
2. 9. 41

PARIS
PAUL DUPONT, ÉDITEUR
4, Rue du Bouloi

UNIVERSITY OF CALIFORNIA

DEUX MOTS DE PRÉFACE

Dire à un homme connu : « Vous devriez écrire vos Mémoires, c'est lui donner obligeamment à entendre qu'il n'est plus bon à autre chose. Cependant on en écrira toujours, parce qu'instinctivement on aime à battre le rappel de ses souvenirs et que, à force de les évoquer pour soi, on se sent pris tout à coup de l'envie de les communiquer à ses contemporains.

C'est par centaines que j'ai et que vous avez rencontré aussi des gens qui, vous arrêtant par un bouton de votre paletot, vous entraînent dans un coin pour vous faire cette confidence :

— Ah ! si je vous racontais ma vie !

Et lorsque, en effet, ils vous la racontent, vous vous apercevez tout de suite qu'elle n'offre pas le

moindre intérêt. Mais tout être humain voit ce qui le concerne avec un verre télescopique. Pendant trente-cinq ans, la boulangère où se fournissaient mes parents est descendue tous les jours à midi de son appartement à son comptoir, d'où elle ne bougeait plus jusqu'à huit heures du soir. Ce qui ne l'empêchait pas d'expliquer le grisonnement de ses cheveux par ces mots, qu'elle répétait non sans orgueil :

— Que voulez-vous ? J'ai eu une existence si agitée !

Cependant, je ne crois pas possible d'établir de comparaison entre ma vie et celle de cette boulangère. Par un enchaînement de faits dont la responsabilité ne m'incombe pas toujours, je me trouve avoir éprouvé à peu près toutes les sensations imaginables. Comme un homme qui passerait sa vie au jeu des montagnes russes, j'ai constamment, pendant plus de vingt-cinq ans, plongé des plus hauts sommets dans les plus noires profondeurs. Quelques mois à peine après que le peuple eût brisé, à coups de madrier, les portes de Sainte-Pélagie pour m'en arracher et me porter, sous les acclamations et les fleurs, au gouvernement de la Défense nationale, j'étais ramené sous les cris de mort, enchaîné, à Versailles. On me promenait pendant une heure, comme un autre Pougatcheff,

par les rues de la ville, et j'ai encore dans les yeux un vieillard en redingote cannelle, brandissant un parapluie rouge et s'écriant à la vue du cortège :

— C'est Rochefort ! Cette fois, il faut l'écorcher vif !

Ce qui, dans sa pensée, signifiait que les autres fois on avait eu le plus grand tort de me laisser la peau sur les os.

Remarquez que cet homme au sanglant parapluie se trouvait peut-être, un semestre auparavant, sur le parcours de la voiture qui me portait triomphalement de Sainte-Pélagie à l'Hôtel-de-Ville, et qu'il avait alors mêlé ses bravos à ceux de la foule qui me faisait escorte.

J'ai savouré toutes les joies et remâché toutes les amertumes. J'ai, dans l'étroite cellule de la prison de Versailles, répété mon exécution, qu'on m'avait annoncée comme imminente, et pour laquelle je ne voulais pas être pris au dépourvu. Puis, lorsque la mort par les balles eut été remplacée pour moi par une autre plus lente, mais que la réaction supposait non moins sûre : la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée ; lorsque, transporté aux antipodes, dans les milieux les plus anthropophagiques, amis et ennemis me croyaient pour jamais fondu au soleil, et que je

m'attendais moi-même à y fondre, je pique une tête dans l'océan Pacifique et je reparais en Europe. Bien que j'eusse été déjà pas mal échaudé, je ne craignais pas l'eau froide, puisque je m'y jetais délibérément. Il est vrai que c'était pour m'évader.

Si j'étais seul en cause dans le long récit qu'on va lire — si on le lit — je ne l'aurais probablement pas entrepris ; mais ma vie a peut-être été encore plus diverse que mouvementée. Soit comme fils d'auteur dramatique, auteur moi-même de quelques vaudevilles qu'on m'a beaucoup reprochés, soit comme journaliste, soit comme député et comme proscrit, j'ai évolué dans tous les mondes. Tout enfant, mon père me menait souvent aux répétitions de ses pièces. J'ignore si cette révélation lui sera agréable, mais j'avais cinq ans quand Mlle Fargueil, qui jouait alors le *Démon de la Nuit*, me donnait des bonbons au foyer du Vaudeville.

Je la trouvais d'ailleurs si séduisante et jolie, que je ne parlais jamais d'elle à la maison sans terminer mes appréciations par ce cri du cœur :

— Je l'idolantre !

Ce qui était : « Je l'idolâtre ! » incorrectement prononcé. Si bien que pendant des années ma mère me demandait souvent :

— Est-ce que tu idolantres toujours Mlle Fargueil ?

J'avais six ans quand Mme Doche, chargée du rôle principal dans *Pages et Poissardes*, dont mon père était l'auteur, me faisait sauter sur ses genoux, ce dont d'ailleurs elle ne se cache pas.

Étant au collège, j'ai déjeuné chez Rachel, où m'avait conduit l'éditeur Hetzel, qui s'était improvisé mon parrain, car à onze ans, au moment où j'allais entrer au collège, ma mère s'était aperçue qu'elle avait oublié de me faire baptiser.

J'ai été reçu rue de La Ville-l'Évêque, un peu après 1848, chez Lamartine, encore brillant et glorieux. Près de vingt ans plus tard, je le revoyais assis, vieux, épaissi, courbé et le nez rouge, dans le cabinet de Polydore Millaud, qui le faisait attendre et lui faisait attendre surtout les billets de banque, peut-être les louis, que le poète venait prosaïquement solliciter.

Avant de m'être laissé absorber par la politique et les années de prison, de déportation et d'exil que m'a rapportées cette aimable déesse, j'avais surtout dépensé mon temps à courir les expositions de tableaux anciens que j'avais, dès mon enfance, appris, chez un vieil artiste en restauration, à exa-

miner de près. Il m'en est resté une manie de furetage qui me fait parfois quitter la société la plus choisie et la conversation la plus attachante pour aller m'engouffrer dans les loques d'un bric-à-brac et retourner, quelquefois pendant une heure, des cadres vermoulus qui représentent pour moi des nids à surprises et qui ne sont souvent que des nids à punaises.

A Londres, pendant mon dernier exil, je partais à la chasse presque tous les matins. Seulement, au lieu de m'essayer à faire lever des lapins que je n'aurais pu manger et qu'il m'eût été pénible de mettre à mort, je giboyais dans Covent-Garden ou dans Saint-James, et j'y ai eu, à nombre de reprises, de beaux coups de fusil, notamment un Géricault superbe qui se tenait tapi dans le coin le plus obscur d'une salle de vente, d'où je l'ai délogé moyennant cette somme indéterminée qu'on appelle « un morceau de pain ».

J'ai assisté ainsi à la dégringolade de peintres qui, après s'être vendus des prix fous, tombaient peu à peu très au-dessous du pair, et à l'ascension de certains autres dont les toiles, couvertes de poussière la veille, étaient couvertes d'or le lendemain. J'ai vu Corot, sur le palier duquel je logeais dans ma toute jeunesse, semer autour de lui des études sur lesquelles il piétinait et qui, à la récente

exposition de ses œuvres au Palais Galliera, attiraient tous les regards.

Je me suis rencontré avec Millet, rue Notre-Dame-de-Lorette, chez un petit marchand auquel il venait offrir pour trois cents francs, que celui-ci lui refusa d'ailleurs, un tableau qui s'est vendu plus tard quatre-vingt-sept mille, et qui représentait une femme cousant sous une lampe, tandis qu'au second plan son enfant dort dans un berceau.

J'ai lu de lui des lettres où ce grand artiste, dont les moindres esquisses montent aux nues, écrivait désespérément :

« Je n'ose pas passer devant le boucher. Il n'y a pas quarante sous à la maison et voilà vingt ans que cela dure. »

C'est au milieu de ces destinées à renversement que j'ai traversé la vie, frôlé par tous les hommes célèbres, secoué par tous les événements, mêlé à presque toutes les catastrophes. Aussi ai-je pensé qu'il y avait peut-être quelque intérêt à ne pas laisser perdre tous les souvenirs dont ma tête est pleine. D'autant que j'y mettrai le moins possible ma personnalité en jeu et que ces Mémoires, tout en restant les miens, seront un peu ceux de tout le monde.

En tous cas, les ennemis que je me suis faits,

comme ceux que je puis me faire encore, reconnaîtront que je ne les ai jamais attaqués dans un but de concurrence, même loyale, ou dans un sentiment de rivalité basse. Au lieu de dire à celui que j'essayais de renverser : « Ote-toi de là, que je m'y mette », j'ai toute ma vie pratiqué cette autre maxime :

« Ote-toi de là, que je ne m'y mette pas ! »

PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Les ascendants. — Maison ruinée. — Mon grand-père a l'armée de Condé. — Ma grand'mère et mon père a la Conciergerie. — Le bonnet de la Du Barry. — Le marquis d'Autichamp. — L'affaire du collier.

Au fond, comme mes amis s'amusaient à me le répéter, j'étais né bonne d'enfants. A huit ans, je suppliais déjà ma mère d'aller, pour mes étrennes, avec moi aux *Enfants trouvés*, en choisir un qui serait à moi tout seul, que j'habillerais et que je débarbouillerais moi-même.

A quoi ma pauvre mère me répondait qu'elle en avait déjà à élever quatre, qui l'exténuaient de travail, tout en lui coûtant les yeux de la tête, et qu'elle n'éprouvait aucune envie de nous en adjoindre un cinquième.

Mais ayant eu très jeune aussi des enfants que je tenais constamment dans mes bras, j'ose dire que personne n'a su mieux que moi emmailloter un nouveau-né et lui ingurgiter une assiettée de bouillie sans lui salir sa bavette. Dans les premiers mois de la naissance de ma fille, je la portais presque du matin au soir, dans la chambre et aussi dans la rue, si bien que, même quand je l'avais par hasard laissée à la maison,

j'arrondissais le coude en marchant comme pour la soutenir. A ce point que Jules Vallès, que j'ai rencontré tout au début de ma carrière d'homme de lettres, ne m'apercevait guère sans s'écrier :

— Vous, on vous reconnaît de loin, vous avez toujours l'air de porter la petite.

Cette sollicitude instinctive pour les enfants a fini par devenir quasi maladive au point d'être une des inquiétudes de ma vie. Je vois partout des petits martyrs. Quand j'entends sur ma route une mère ou une bonne parler un peu sèchement au bébé qu'elle promène, je m'imagine tout de suite que le petit être est bleu de coups, privé de nourriture et attaché le soir au pied de son lit avec de grosses cordes.

Il n'y a pas bien longtemps, j'ai suivi pendant un long parcours une femme de chambre qui essoufflait un petit garçon d'environ quatre ans, en le bousculant pour le faire marcher plus vite. Je ne l'ai pas lâchée, même sous la porte cochère où elle est entrée ; j'ai grimpé l'escalier derrière elle et, quand je l'ai eu vue sonner à une porte du second étage, je suis revenu y sonner à mon tour dix minutes plus tard, en demandant à parler à la dame de la maison.

Celle-ci me remercia beaucoup quand je lui racontai que sa domestique battait le petit, qu'elle forçait ainsi à courir, probablement pour rattraper le temps qu'elle avait passé avec son type, et elle m'assura qu'elle allait mettre cette fille à la porte ; cependant, j'aurais été un cambrioleur de profession que je n'aurais pas agi autrement et, en redescendant les deux étages, je réfléchissais :

« Il faut réellement que je sois tout à fait fou pour m'introduire, sous des prétextes aussi quelconques, chez des gens que je ne connais pas et n'ai aucune envie de connaître. »

La dame aurait compté son argenterie après ma visite que je n'aurais qu'à courber une tête humiliée. Mais j'avais été poussé à cette démarche insolite par une sorte d'hypnotisation irrésistible.

J'ai demandé un jour, dans l'*Intransigeant*, que la peine de mort fût abolie en France, excepté pour les pères et mères qui laissent leur progéniture seule avec des allumettes ou devant une fenêtre ouverte. Le public a sans doute pris pour une boutade de pure fantaisie ce projet de loi sauvage. Il était on ne peut plus sincère; le fait de laisser un baby sans soins et sans surveillance me paraissant au moins aussi criminel que le plus odieux assassinat ayant le vol pour mobile.

Cet état d'âme me vient évidemment de ma mère qui, quoique criant beaucoup, quelquefois pour rien, était avec nous comme une poule avec ses poussins, et ne m'a jamais regardé sortir, même âgé de vingt-cinq ou trente ans, sans m'adresser cette recommandation émue :

— Surtout, tâche qu'on ne te rapporte pas sur une civière.

Cette civière, sur laquelle on ne m'a d'ailleurs jamais rapporté, a joué un rôle considérable dans toute la première moitié de mon existence.

Car bien que la réaction de tout poil, opportuniste ou autre, m'ait souvent fait un crime d'appartenir à une classe spéciale, et qu'après m'avoir qualifié de communard, d'énergumène et de forçat évadé, elle ait généralement gardé comme suprême injure l'épithète de « marquis », mes premières années se sont écoulées le plus bourgeoisement du monde. Je vois toujours ma mère assise près d'une fenêtre de notre appartement de la rue Jean-Jacques-Rousseau et raccommodant elle-même soit mes vêtements, soit les robes de mes sœurs. En réalité, quoique alliés à de très grandes

familles, nous étions très pauvres, les immenses propriétés que possédait dans le Berry le marquis de Rochefort-Luçay, mon grand-père, ayant été la proie de la bande noire dès les premières manifestations révolutionnaires.

Très fin, très intelligent, quoique affreusement dépensier et horriblement joueur, mon grand-père avait tout de suite flairé un véritable bouleversement social dans les insurrections partielles, les émeutes et les mouvements qui se succédaient sur toute la surface du territoire dès 1785. J'ai eu sous les yeux une lettre adressée par Louis XVI au maréchal de Biron et datée de 1784. Il y disait, ce doux monarque :

« Soyez impitoyable dans la répression. Les émeutes causées par la famine étant les plus dangereuses. »

Parti en émigration à peu près à la même époque que le comte de Provence, frère du roi, mon grand-père se vit d'abord obligé, pour vivre à Coblentz, d'emprunter sur ses propriétés du Berry des sommes que les usuriers, intitulés alors « marchands de biens », lui prêtaient à des taux de fils de famille. Les plus pessimistes ne supposaient pas que la « révolte » pût tenir plus de trois mois. Comme le père de la petite Doritt, de Dickens, qui pendant trente ans faisait tous les matins sa valise pour quitter la prison pour dettes, les émigrés se tenaient tout harnachés dans la cour de la diligence, prêts à s'embarquer pour une rentrée triomphale dans la capitale et, en attendant ce jour prochain, ils hypothéquaient sans compter des domaines qui ne pouvaient manquer de leur revenir au bout de très peu de jours.

Cette attente dura un quart de siècle. Mon grand-père, plus prévoyant que d'autres, était allé au-devant de la confiscation, qu'il sentait inévitable, en vendant

ses châteaux et ses forêts avant la promulgation des lois votées contre les émigrés.

Il en céda ainsi pour environ dix millions. Tout le village de Gargilesse, pays natal du poète Maurice Rollinat, et situé non loin de Nohant, patrie littéraire de George Sand, appartenait à ma famille. Quelques mois avant le procès qui fit tant d'honneur à la Haute Cour, j'avais reçu du curé de Gargilesse une lettre où il me faisait part de la découverte de papiers établissant que mes ancêtres avaient été autrefois les maîtres du pays, avec droit de « haute, basse et moyenne justice ».

Et je ne pus m'empêcher de rire en songeant que ce droit que mes pères exerçaient sur les autres, la société transformée, mais peu sensiblement améliorée, l'avait si souvent et si abusivement exercé sur moi.

Cependant, même aux époques les plus moyen-âgesques, on retrouve dans ma famille des explosions d'indépendance et de libéralisme. Guy de Rochefort, qui fut chancelier de France et créa le grand Conseil, devenu plus tard le Conseil d'Etat, dont la mission était de contrôler les fantaisies financières et même politiques du pouvoir, prononçait, dans son discours d'inauguration des séances de cette importante commission d'examen, cette parole qui n'avait jamais été entendue jusque-là :

— Souvenez-vous que les rois sont faits pour les peuples et non les peuples pour les rois.

Mon grand-oncle Philibert de Rochefort, bien que fils de marquis, lieutenant des maréchaux de France pour la province d'Issoudun, où, en qualité de juge du point d'honneur, il exerçait sur la noblesse d'alentour une magistrature morale indiscutée, adopta tout de suite les idées de la Révolution. Tandis que son frère guerroyait dans l'armée de Condé, il obtenait, au

commencement de 1794, c'est-à-dire à l'heure de la toute-puissance de Robespierre, ce certificat de civisme, reproduit dernièrement dans un journal du Berry, et où le Conseil général de la commune d'Issoudun, après avoir délibéré sur les demandes de plusieurs citoyens, adopte la résolution suivante :

« Ouï le substitut du procureur de la commune d'Issoudun, entendu en ses conclusions. Considérant qu'en toute circonstance ils se sont toujours montrés en vrais républicains et zélés défenseurs de la Liberté et de l'Egalité ;

« Considérant qu'à l'égard du citoyen *Rochefort, quoique noble il soit*, il s'est toujours porté en toute circonstance pour la chose publique, qu'il s'est empressé de répondre aux réquisitions qui lui ont été données, qu'il a été à Châteauroux, à Levroux et à la Vendée, qu'il est parti pour ce dernier lieu avec le drapeau, et n'est revenu qu'avec le drapeau ;

« Considérant enfin qu'il n'a point été désarmé à raison de ses services, l'assemblée consultée sur toutes ces demandes mises aux voix individuellement, les certificats de civisme demandés ont été accordés. »

Et notre confrère ajoute :

« Il est donc avéré par plusieurs délibérations du Conseil général de la commune d'Issoudun, et par celle ci-dessus, que les citoyens gardes nationaux de la ville d'Issoudun ont fait trois campagnes contre les ennemis de la Révolution et contre les brigands de la Vendée, et que particulièrement le ci-devant marquis de Rochefort de Luçay s'est montré fidèle au drapeau français; nous pouvons donc le féliciter, ainsi que tous les nobles qui s'alliaient avec la bourgeoisie et le peuple d'Issoudun pour tenir haut et ferme le drapeau de la Révolution française. Cinquante années de calomnies atroces et d'éducation cléricale et anti-

démocratique ont un peu retourné les choses et, sauf dans la famille de Rochefort, nous ne voyons guère de républicains démocrates dans les descendants des bourgeois et nobles de 1793. »

Malheureusement, ou heureusement, car, toute réflexion faite, j'aime autant être né pauvre, les précautions prises par mon grand-père pour sauver sa fortune tournèrent contre elle et contre lui. La bande noire à qui les Casimir-Perier doivent leur haute situation financière et à qui ma famille doit sa ruine, s'arrangea pour solder en assignats les dix millions qu'elle devait au marquis en échange de la remise de la totalité de ses propriétés. Au bout de peu de temps les dix millions valaient à peine cinquante mille francs et lorsqu'il rentra en France, en 1815, mon grand-père, décavé jusqu'aux moelles, n'avait pour toute épave de son ancienne splendeur que sa croix de chevalier de Saint-Louis et son brevet de lieutenant-colonel de l'armée de Condé.

En effet, la vente de ses biens ayant été régulière, il fut naturellement écarté de toute distribution dans le fameux milliard des émigrés, qui servit à indemniser exclusivement les nobles tombés sous le coup de la loi de confiscation. Mais, en véritable marquis de la Seiglière, il s'imaginait que la France d'alors, comme celle de jadis, appartenait toujours aux gentilshommes et il entassait dettes sur dettes, fort surpris que les manants se permissent de lui présenter leurs factures.

Ma mère me racontait avoir assisté à des scènes incroyables, et, en constatant avec quelle facilité l'argent me coulait entre les doigts, elle me disait souvent :

— Tu es bien un Rochefort : Tu mourras sur la paille.

Pronostic qu'elle corroborait d'ordinaire par ces mots :

— Et encore faudra-t-il que la paille ne soit pas trop chère, cette année-là.

Il est vrai que pendant ma détention, à la suite de la Commune, lorsque je couchais dans les casemates empestées de l'île d'Oleron, sur la terre nue et gluante, je me répétais, en me remémorant cette prédiction, que je serais bien heureux d'avoir un peu de paille pour mourir dessus et même pour y vivre.

Ma grand'mère, qui n'avait pas suivi son mari en émigration, se cachait à Paris, comptant toujours voir arriver la fin de ce que la réaction appelait les « saturnales révolutionnaires ». Le 10 août et l'arrestation de Louis XVI portèrent le dernier coup aux espérances des royalistes. Les dénonciations redoublèrent contre eux, et ma grand'mère, femme d'émigré et d'officier de l'armée de Condé, ne pouvait échapper longtemps à une surveillance qui se resserrait tous les jours. Elle allaitait encore mon père, alors âgé d'un peu moins de deux ans, lorsque, dans les derniers mois de 1792, elle fut arrêtée et conduite avec son nourrisson à la Conciergerie, je crois, sans en être autrement sûr, en tout cas à la prison où plus tard la Du Barry vint la rejoindre et d'où elle partit pour l'échafaud.

Comment ma grand'mère, qui avait toutes les chances d'y monter avant elle, put-elle retarder pendant dix-huit mois sa comparution devant le tribunal révolutionnaire et atteindre ainsi le 9 thermidor? Peut-être est-ce à son fils qu'elle le doit. Il régnait un grand désordre dans la comptabilité des livres d'écrou. Les entrées et les sorties étaient très irrégulièrement consignées et souvent les noms des prisonniers écrits tout de travers. Il en résultait que, parfois, il suffisait de la sympathie d'un geôlier pour sauver de la guillotine le détenu auquel il s'intéressait.

Or, mon père, entré à deux ans dans les geôles, y

était devenu le Benjamin des guichetiers. L'un d'eux l'avait pris en telle affection qu'il lui avait fait tailler une petite carmagnole rouge, dans laquelle il le menait visiter toute la journée les prisonniers des autres chambrées. On l'y bourrait de bonbons, et, comme il avait pour le chocolat une prédilection marquée, on l'avait surnommé le « petit chocolat ».

De nombreuses et célèbres victimes du grand tremblement de trônes de 1793 l'ont probablement fait jouer sur leurs lits et empiffré de friandises. Probablement aussi, l'idée de laisser cet enfant orphelin, errant dans les couloirs à la recherche de sa mère a-t-elle touché le cœur du personnel de la prison. Le fait est que, malgré la gravité de son cas, ma grand'mère ne fut, pendant sa longue détention, pas une seule fois interrogée ou inquiétée. Elle attendit silencieusement qu'on lui ouvrît la porte du cachot, et en sortit comme elle y était entrée : avec son petit sur les bras.

Chose incroyable et qui prouve ce qu'un bouleversement politique peut laisser passer de désordres et d'abus : en 1793, quelques jours avant son incarcération, la Du Barry touchait encore, sur les fonds de l'Etat, une pension de dix mille livres que lui avait consentie Louis XVI. Arrêtée, non comme on l'a prétendu à la suite d'un guet-apens tendu par son nègre Zamore, mais pour avoir niaisement attiré l'attention sur elle par des réclamations aussi incessantes qu'injustifiées envers le trésor, qu'elle avait mis à sec au temps de sa toute-puissance, la vieille drôlesse sembla perdre en entrant au greffe toutes les façons aristocratiques qu'elle avait pu acquérir dans la fréquentation des plus hauts personnages.

La fille du ruisseau reparut complètement, dès qu'elle se trouva entre les quatre murs d'une prison, où elle avait peut-être déjà traîné dans sa jeunesse. Ma grand'mère racontait souvent qu'elle avait été stupéfaite de-

vant la grossièreté, l'ignorance crasse et la bêtise de cette femme qui avait rempli la France et l'Europe de son nom, comme de sa réputation de beauté.

A cette époque elle avait près de cinquante ans, une taille énorme et plantée sur deux jambes courtes et éléphantiasiques; elle donnait l'impression d'une écaillère beaucoup plus que d'une ancienne favorite. D'ailleurs totalement inconsciente des dangers qu'elle courait, elle avait fait au milieu des autres prisonnières, dont plusieurs l'avaient adulée sous Louis XV, une entrée quasi royale. Elle se croyait, moyennant la distribution de quelques-uns de ses innombrables bijoux aux membres du Comité de Salut public, sûre d'une libération prochaine.

Elle passait ses journées à écrire aux hommes les plus considérables de la Révolution des lettres ineptes dont on lui rétablissait parfois les phrases incohérentes et où elle offrait de leur désigner les diverses cachettes où elle tenait encore des diamants à l'abri. Elle faisait généreusement hommage de ces trésors à la Nation. Jamais elle ne reçut aucune réponse et emporta dans la tombe le secret de ses enfouissements.

Cependant elle affirma à ma grand'mère qu'une grande cassette contenant, entre autres joyaux précieux, un portrait en miniature de Marie-Antoinette enchâssé dans un cadre enrichi de magnifiques brillants et dont celle-ci lui avait fait présent, était enterrée dans le parc de Louveciennes, où elle doit être encore.

Les sentimentaux qui ont créé ou accepté la légende de Marie-Antoinette sainte et martyre, admettront difficilement qu'elle ait pu renouer, avec l'ancienne pensionnaire des maisons publiques les plus connues de Paris, les relations que la mort de Louis XV semblait devoir rompre à jamais entre cette fille et la cour de France. C'est encore une illusion qu'il faut perdre.

Presque jusqu'aux derniers jours de la monarchie, la Du Barry fut reçue, non, bien entendu, aux réceptions officielles, mais dans l'intimité de la reine, qui ne se faisait aucun scrupule de s'adresser à son expérience.

Louis XVI le savait et le tolérait, au point d'assister souvent aux dînettes qu'organisait sa femme et où la Du Barry avait ordinairement sa place. Celle-ci a fourni à ma grand'mère, sur ses rapports presque quotidiens avec Marie-Antoinette, des détails d'une précision indéniable.

Ce portrait, donné, presque au début de son règne, par la fille de Marie-Thérèse à la courtisane dont personne n'ignorait le passé, indique, d'ailleurs, de la part de la jeune reine, une étrange facilité de mœurs et une singulière largeur d'idées dans la composition de la société dont elle s'entourait. On se figure mal cette martyre ou cette sainte montant au ciel appuyée sur Jeanne Bécu.

Bien que le silence obstiné des membres du Comité de Salut public lui parût d'assez mauvais augure, la vieille courtisane était convaincue de son acquittement. Au moment où on l'appela pour le Tribunal révolutionnaire, une dame, renvoyée indemne par les juges, rentra dans la chambre pour y prendre son linge et ses effets avant de quitter la prison. La Du Barry, superstitieuse comme toutes les femmes de son métier, lui prit sur la tête le bonnet qu'elle portait devant les juges et, enlevant le sien qu'elle remit à ma grand'-mère, elle se coiffa de celui de l'acquittée en disant gaiement :

— Je suis sûre qu'il me portera bonheur.

Ce furent les dernières paroles qu'entendirent d'elle ses compagnes de captivité. Après un interrogatoire sommaire et l'audition de quelques témoins, parmi lesquels Zamore, qu'elle avait fait gouverneur du Petit-

Trianon, elle fut condamnée à mort et guillotinée le lendemain.

Quant au bonnet qu'elle avait, au moment de sa comparution, laissé entre les mains de ma grand'mère, nous l'avons gardé longtemps dans la famille. Il était fort simple, avec la cocarde et le ruban tricolores. J'ignore ce qu'il est devenu. Probablement aura-t-il été déchiré ou emporté dans les nombreuses perquisitions policières où mes divers logements ont été mis à sac.

Par une coïncidence que Marie-Antoinette surtout aurait eu le droit d'appeler fâcheuse, tandis que ma grand'mère paternelle souffrait dans les géhennes de la Terreur en l'honneur de la reine de France, ma grand'mère maternelle, femme d'un soldat de la République, assistait à l'exécution de l'Autrichienne.

Pendant que son mari se battait aux armées, peut-être contre le père de son futur gendre, ma mère-grand, qui était du peuple et faisait son marché elle-même, se trouva un jour, aux environs de la place de la Révolution, arrêtée dans un embarras de charrettes dont les voyageurs semblaient en attendre une autre.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— C'est Mme Veto qu'on guillotine tout à l'heure, dit un assistant, et il offrit à la mère de ma mère une place qu'elle n'osa pas refuser. Elle monta dans la voiture tout émue et ne perdit rien du drame, pendant que de temps en temps l'homme au bonnet rouge qui l'avait installée aux premières loges lui demandait avec une curiosité inquiétante :

— Est-ce que t'as peur, citoyenne ?

Ma grand'mère maternelle, morte âgée de quatre-

vingt-onze ans, nous a souvent fait le récit du spectacle qu'elle avait alors eu sous les yeux, et son

— T'as peur, citoyenne ?

y revenait toujours, si bien qu'entre mes sœurs et moi nous le répétions à propos de tout et de rien.

Elle nous assurait d'ailleurs que cette catastrophe, que tant d'écrivains ont décrite, commentée, appréciée et développée, avait passé presque inaperçue. Depuis la mort solennelle de Louis XVI où, nous a encore bien des fois raconté notre grand'mère Morel, des délégués des sections parcouraient les rues en jetant toutes les cinq minutes ce cri lugubre :

— Femmes et enfants, restez chez vous!

la reine avait perdu toute actualité. On l'oubliait au Temple, elle et Mme Élisabeth, comme on eût peut-être oublié la Du Barry sans le bruit imbécile que la royale peau-de-chien crut devoir faire autour d'elle.

Mais quand Fouquier-Tinville, préoccupé par la communication de plusieurs projets d'évasion, se rappela la femme Capet, son procès fut vite bâclé. Ce fut par indifférence plus que par un raffinement de cruauté qu'on la fit monter dans le chariot des condamnés ordinaires.

Ma grand'mère nous a répété qu'il n'y avait autour de l'échafaud qu'une foule assez restreinte et que la reine, affreusement affaissée, était comme « pliée en deux ». On la porta presque sur la bascule où elle tomba sans mouvement. Immédiatement après l'exécution, on vit un jeune homme grimper l'escalier de l'échafaud et tremper dans le sang un mouchoir qu'il cacha ensuite dans sa poitrine. Il disparut sans que personne songeât à l'arrêter pour lui demander dans quel sentiment, hostile ou sympathique, il avait tenu à récolter ce souvenir que des fidèles eussent sans doute

payé bien cher plus tard et dont, à ma connaissance, on n'a retrouvé aucune trace.

Des explications certainement très sincères de ma grand'mère, qui était la femme la plus simple du monde, il est toujours résulté pour moi que la plupart des historiens, qui d'ailleurs étaient à peu près tous royalistes, ont fabriqué à Marie-Antoinette une attitude de fierté et de défi qu'elle n'a jamais eue, ni au cours de son procès ni à ses derniers moments. Elle espérait sauver sa tête et elle manœuvrait dans ce sens, ce dont personne n'a envie de lui faire un crime.

J'avais aussi recueilli, comme tout le monde, l'anecdote qui montrait la reine heurtant de son pied celui du bourreau, en touchant la plate-forme et lui demandant avec intérêt :

— Est-ce que je vous ai fait mal?

C'est là une pure fable, destinée à mettre en relief la bonté d'âme de la grande victime. Ma grand'mère, qui a vu de très près se dérouler la tragédie et n'a pas perdu un mouvement de la victime, m'a assuré qu'elle défaillait entre les bras des aides, qu'elle a été couchée, complètement inerte, sous le couteau, qu'aucun heurt ne s'est produit, qu'aucun dialogue, long ou court, ne s'est échangé entre elle et l'exécuteur et que, d'ailleurs, si elle lui avait touché le pied, elle n'était pas dans un état à s'en apercevoir.

Mais par une incompréhensible aberration sentimentale, et qui prouve que la France est bien réellement le royaume des femmes, c'est à Marie-Antoinette, en grande partie cause de l'impopularité, de la condamnation et de la mise à mort de son mari, qu'est surtout échue la pitié universelle, qu'on refuse généralement à Louis XVI. Personne ne méritant la guillotine, sauf, peut-être, comme je l'ai écrit plus haut, les parents qui laissent jouer leurs enfants avec des allu-

mettes, il est indiscutable que les souffrances de la reine dans les derniers mois de sa vie furent hors de proportion avec les crimes attribués à cette étrangère et dont elle ne devait se rendre compte que très imparfaitement.

Il n'en est pas moins vrai que la fille de Marie-Thérèse, viciée de très bonne heure par les abominables exemples que lui donnait sa mère, la plus effrontée tribade de son époque, vint à Paris pour faire, comme on dit, sauter les miettes au plafond, beaucoup plus que pour se sacrifier au gouvernement d'un grand peuple.

L'affaire du Collier, dont toute la cour et le roi lui-même savait tous les dessous, comme je suis aujourd'hui à peu près seul à les connaître, ne fut que la conséquence de la précocité d'Antoinette dans sa passion pour les plaisirs de toute nature, et souvent de la plus vilaine nature. Mon grand-père, en émigration d'abord, puis mon père, à Paris, après la Restauration de 1815, furent très liés avec un gentilhomme d'une bravoure à toute épreuve et d'un dévouement absolu à la cause royaliste, le marquis d'Autichamp, qui mourut en 1831, à près de quatre-vingt-douze ans et qu'à la cour de Louis XVI on appelait : le beau d'Autichamp.

Bien vite distingué par Marie-Antoinette, quoiqu'il ne fût plus dans la toute jeunesse à l'arrivée de la reine en France, il fut un de ses premiers favoris et, malgré son amour du changement, celui auquel elle recourait toujours dans les situations difficiles où elle s'embourbait volontiers.

Ce fut donc lui — il en a renouvelé vingt fois la confidence à mon père — qu'elle alla chercher lorsque éclata l'effroyable scandale qui révéla tout à coup la reine de France comme entretenue par un cardinal.

On refusera de le croire, rien n'est pourtant plus

réel : ébloui par les prodigalités folles, la prestance superbe et la haute gentilhommerie du jeune Rohan, qui avait fait plusieurs voyages à Vienne avant d'y être nommé, en 1772, ambassadeur de France, la future Dauphine, délaissée par l'impératrice, sa mère, dont la cupidité allait jusqu'à la laisser manquer de tout, se laissa circonvenir par l'audacieux prêtre, qui prétendait ne pouvoir vivre à moins de deux millions par an et à qui aucune femme ne résistait, affirmait-il.

De sorte que, je le répète : c'est le marquis d'Autichamp qui l'a à maintes reprises raconté à mon père, Louis XVI eut les restes — en admettant qu'il les ait pris — de celui qui devait être plus tard le grand aumônier de sa cour.

Il n'y a donc rien de surprenant à ce que, se voyant refuser par son mari le collier de seize cent mille livres qu'elle lui demandait, la femme se soit adressée à l'autre. Tous les jours les bourgeoises et aussi les dames du monde opèrent des virements de ce genre.

J'ajoute personnellement que la princesse de Rohan-Rochefort, qui fut la fiancée du duc d'Enghien, et dont j'ai, dans les papiers qui ne m'ont pas été saisis, retrouvé plusieurs lettres, possédait, dans le château d'Ettenheim, appartenant à son oncle le cardinal, une correspondance très suggestive échangée entre lui et la reine. Malheureusement, après la mort de celui qu'on ne connaissait plus que sous le sobriquet de Rohan-Collier et après l'arrestation chez elle du duc que Bonaparte fit fusiller sans jugement, la princesse craignit quelque perquisition et jeta au feu tout le paquet.

Ces billets doux que Mme de Lamotte, très liée plus tard avec le cardinal, avait parcourus peut-être et dont, en tous cas, elle connaissait l'existence, l'intrigante, exaspérée par l'ingratitude de la reine, a essayé de les

reconstituer dans ses Mémoires; mais elle les a remplacés par des inventions et des phrases de la plus grossière fantaisie. L'invraisemblance et l'inauthenticité en étaient même tellement évidentes qu'au lieu de contribuer au déshonneur de Marie-Antoinette, ces idioties lui ont plutôt servi de défense devant l'histoire.

Seulement il faut que la candeur du peuple soit inoxydable pour qu'il ait ainsi donné dans les panneaux que lui ont tendus les organisateurs du pseudo-procès du Collier. L'attaque comme la défense avaient été préparées phase par phase entre les prétendus accusés et la reine, leur prétendue accusatrice.

Rohan, pour se réconcilier avec elle, après des brouilles trop justifiées des deux côtés, s'était empressé de lui offrir le joyau qu'elle ne pouvait se décider à laisser acheter par quelque autre souveraine; mais, à cette époque, la fortune du prêtre prodigue était profondément atteinte et quand vint le règlement de cette nouvelle dette de près de deux millions, il prétexta pour la laisser impayée les précautions qu'il avait dû prendre afin d'éviter que le roi ne surprît une relation entre l'achat par le cardinal et l'entrée en possession du collier par Marie-Antoinette.

Lorsque les joailliers Bœhmer et Bossange, préférant le scandale à la ruine, eurent mis le public dans le secret de leurs violentes réclamations, que l'opinion s'empara de l'affaire et que tout espoir eut disparu de conjurer un éclat, l'entourage intime de la reine ne s'occupa plus que de construire le roman à l'aide duquel elle essaierait de sortir indemne de cette formidable aventure.

Le marquis d'Autichamp s'y dévoua corps et âme, plus sans doute par attachement à la Monarchie que par tendresse pour la femme qu'il n'aimait plus et

qu'il a présentée à mon père sous les plus vilaines couleurs, l'accusant nettement d'avoir perdu, par ses intrigues et ses légèretés, son mari, la royauté et la France.

Ce fut entre Cagliostro, Mme de Lamotte et lui que fut combinée la comédie de la rose présentée au cardinal par une jeune fille que celui-ci aurait pris pour la reine. Le coup de la ressemblance est toujours le premier que tente un coupable :

— Ce n'est pas moi, c'est un individu qui me ressemble.

Cagliostro se chargea de dénicher la demoiselle qui, moyennant promesse de l'impunité et une indemnité proportionnée au danger qu'elle allait courir, consentirait à déshonorer sa souveraine, en se substituant à elle dans un rendez-vous galant, ce qui constituait un crime de lèse-majesté pouvant entraîner une condamnation terrible.

Ce fut chez Mme de Lamotte que Balsamo amena la demoiselle Oliva. Marie-Antoinette avait alors près de trente-deux ans et commençait à prendre une certaine ampleur. Mais, par une courtisanerie amusante, on lui avait choisi comme remplaçante une personne passablement plus jeune et de taille beaucoup plus déliée. La reine *vit mademoiselle Oliva* et la trouva parfaite pour le rôle qu'on lui destinait.

Mme de Lamotte, dans ses Mémoires, souvent mensongers, mais incontestablement authentiques, ne désigne le marquis d'Autichamp que par son initiale. C'est de lui que ma famille tint tous ces détails. A peu près comme pour les concussions du Panama et des Chemins de fer du Sud, il avait été convenu que tout se terminerait par une absolution générale, facile à obtenir d'un tribunal qui n'avait aucun jury à consulter. Tout le monde fut, en effet, mis hors de cause,

sauf Mme de Lamotte, qui, condamnée à la détention, à l'exposition et à la marque, cria et eut raison de crier :

— A la trahison!

Ainsi l'arrêt admettait que le cardinal de Rohan avait été trompé, que Cagliostro l'avait été également, hypothèse d'une digestion déjà bien pénible, puisque Rohan, en qualité de grand aumônier de France, voyait la reine à peu près tous les jours, et que les organisateurs du vol du collier ne pouvaient raisonnablement supposer une minute qu'il se laisserait prendre à un stratagème aussi mal agencé.

Mais comment Mlle Oliva avait-elle pu être de bonne foi, puisqu'elle avait, soi-disant, reçu l'ordre de se donner les allures de Marie-Antoinette, de copier sa coiffure, de présenter, entre chien et loup, au cardinal une fleur en son nom, de s'affubler, enfin, de la personnalité de la souveraine? Or le crime était énorme, irrémissible et tout compliqué de circonstances aggravantes. Au vol de ce royal état civil s'ajoutait l'abominable intention de perdre à jamais dans l'opinion la compagne du roi en la faisant passer pour une créature qui allait attendre sous les arbres de Trianon non pas même un gentilhomme qu'elle eût aimé, mais un soupirant qu'elle ne consentait à encourager que contre la remise d'un bijou de seize cent mille francs!

Et la criminelle sujette, qui s'était jouée ainsi de la réputation et de la pudeur d'une archiduchesse d'Autriche, devenue reine de France, était proclamée non coupable par des magistrats dont une telle insulte à la majesté du trône pouvait et devait briser la carrière!

Une bonne part de la nation française, la plus gobeuse de toutes les nations, n'en prit pas moins

au sérieux ce scénario imbécile. Ce fut seulement quand on apprit que la fille Oliva s'était retirée à la campagne avec une bonne indemnité, et que la comtesse de Lamotte s'était tout à coup évadée en plein jour de la Salpêtrière, sous les menaces adressées d'Angleterre par son mari de tout révéler, que les foules commencèrent à voir un peu clair dans cette phénoménale imposture.

Mme de Lamotte, condamnée pour vol, n'avait rien volé. Le collier avait été remis, dans son intégralité, à la reine qui, sa fantaisie satisfaite, comprit qu'il lui était impossible de porter ostensiblement une rivière de diamants qui lui avait été non moins ostensiblement refusée par le roi. Elle se décida alors à en casser les pierres dont elle donna quelques-unes à la comtesse pour sa commission d'intermédiaire et dont elle vendit les autres en grande partie pour liquider ses pertes de jeu qui montaient parfois à vingt-cinq et trente mille livres par soirée.

Mme de Lamotte et un obscur comparse nommé Villette furent livrés au minotaure populaire qui réclamait une proie. Mais l'innocence de la condamnée, à qui en échange de son silence on avait promis un verdict d'acquittement, était tellement notoire que les émigrés la considérèrent toujours comme une victime politique.

Le comte de Lamotte, son mari, quoique condamné par contumace aux travaux forcés à perpétuité pour cette même affaire, était reçu à Londres dans la plus haute noblesse composant la cour des princes exilés, à ce point qu'à la Restauration, Louis XVIII lui accorda, en dédommagement du jugement inique qui l'avait frappé, une pension de quatre mille livres, laquelle eût été on ne peut plus scandaleuse si elle était tombée sur un homme qui, après avoir volé la

belle-sœur du roi régnant, avait tout fait pour la déshonorer.

L'égoïsme féroce de Marie-Antoinette et la désinvolture avec laquelle elle abandonnait ainsi ses plus solides amis avait fini, disait d'Autichamp à mon père, par lui aliéner peu à peu tout le monde, y compris ceux qu'elle avait successivement reçus dans son intimité... la plus intime. Ils la voyaient avec terreur pousser comme à plaisir le roi et avec lui la royauté dans l'abîme. Aussi lorsque le glas sonna, la reine ne trouva-t-elle plus pour la protéger que le dernier invité, c'est-à-dire Fersen, qui contribua, assez maladroitement du reste, à préparer la fuite à Varennes.

CHAPITRE II

Mon père a l'île Bourbon. — Sainte-Hélène. — Les derniers jours de Bonaparte. — Martainville. — Le « Drapeau blanc ». — Brunet. — Les Cent-Jours. — Le duc de Rivière. — La « Vénus de Milo ». — La « Gazette de France ».

Après avoir végété à Paris pendant toute la fin de l'Empire, mon père, à la Restauration, partit pour l'île Bourbon avec le titre de secrétaire général de la colonie, mais en fait avec le pouvoir de gouverneur. Le gouvernement de l'île avait été octroyé au baron de Milius qui, déprimé par les fièvres gagnées à Madagascar et qu'il n'a pas toutes emportées, puisqu'il en est tant resté pour nos soldats, ne prit jamais possession de son commandement.

Mon père occupa trois ans son poste, et cette villégiature coloniale faillit supprimer pour moi la peine de naître. J'ai, en effet, retrouvé dans ses papiers de nombreuses lettres d'une très riche veuve de la colonie et relatives à un projet de mariage qu'il rompit par un brusque départ. Il faut croire que leurs relations étaient à peu près publiques, car lorsqu'en 1871 je vins prendre place comme député de Paris à l'Assemblée réunie à Bordeaux, je m'assis précisément

entre MM. Laserve et de Mahy, députés de la Réunion, qui me demandèrent :

— Est-ce que vous êtes parent de M. de Rochefort qui fut autrefois gouverneur de notre île ?

Je leur répondis que c'était mon père et je remarquai entre eux un échange de coups d'œil indiquant quelque embarras devant une question un peu difficile à poser.

— En ce cas, se décida à me dire Laserve, vous ignorez peut-être que vous avez là-bas une sœur ?

Je le savais pour avoir trouvé son nom dans les lettres de la jeune veuve. L'origine irrégulière de cette parente que je n'ai jamais connue ne l'empêcha pas du reste de faire un très beau mariage. Son mari fut même, je crois, nommé délégué de la colonie à Paris, sous Napoléon III, à l'époque où Bourbon n'avait pas de représentant direct au Parlement. J'aurais pu ainsi rencontrer dans le monde ma demi-sœur sans me douter qu'elle me touchait de si près.

Mais bien que sectateur du gouvernement absolu, mon père était très indépendant, très simple en outre, et incapable de garder longtemps la raideur administrative. Il est certain que, nommé définitivement gouverneur et marié à la propriétaire de magnifiques plantations cultivées par des centaines d'esclaves, il eût trouvé en restant là-bas tous les repos et toutes les sécurités d'avenir que procure une fortune facilement acquise. Mais l'idée de devenir planteur à perpétuité dans une île de la mer des Indes lui parut une variété de cette déportation que son fils devait subir plus tard dans des conditions moins acceptables. Un beau jour il rompit sa chaîne d'abord, ensuite son ban et s'embarqua subrepticement sur un navire en partance, s'évadant presque comme je le

fis moi-même à de longues années de là, d'une colonie qui, au moins pour lui, n'avait rien de pénitentiaire.

D'ailleurs le théâtre l'attirait. Il avait déjà, avant son départ de France, fait représenter quelques pièces et il n'aurait guère pu continuer à en écrire pour des colons et pour des nègres. Au moment de toucher à la seule possession française qui nous rapporte plus qu'elle ne nous coûte, il avait passé en vue de Sainte-Hélène, où Napoléon

Traînait comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger.

C'était le jour même de la fête de Louis XVIII et le navire de l'Etat le *Golo* avait arboré toutes ses couleurs. Mon père rima, pour le dîner officiel que donna le commandant en l'honneur du roi, des couplets qui me sont tombés entre les mains et dont je me rappelle les quatre derniers vers.

Amis, buvons à tasse pleine
Et portons si loin nos bravos
Que du rocher de Sainte-Hélène
Ils fassent frémir les échos.

Les échos de Sainte-Hélène ne se donnèrent probablement pas la peine de frémir, mais quand, après ses trois ans d'exil colonial, il aperçut de nouveau le noir rocher se profilant dans la brume, Napoléon agonisait. Il s'en fallut même de peu que mon père n'assistât aux derniers moments de ce grand tueur dont la vie rappelle celle de ces joueurs de baccara qui prennent la main à dix heures du soir, ont à deux heures de la nuit raflé tout l'argent des pontes et, à huit heures du matin, quittent la table après avoir tout reperdu, plus ce qu'ils avaient en poche.

Napoléon, me racontait mon père, qui vit souvent à Bourbon des officiers de toutes les nations ayant été plus ou moins préposés à la garde du prisonnier de la Sainte-Alliance, ne fut pas du tout le Jugurtha héroïque et impassible qui, capturé par les Romains, meurt de faim sans proférer une plainte. Le Corse passait volontiers des exigences les plus hautaines à la platitude la plus honteuse. Tout le monde, à Sainte-Hélène, fut stupéfait en recevant une sorte d'adresse de condoléances que le général Montholon pria les commissaires royaux de transmettre à Louis XVIII de la part de Napoléon, à l'occasion de la mort du duc de Berry.

Cet homme, qui avait fait assassiner le duc d'Enghien, cousin du roi, et qui assurait celui-ci de l'indignation et de la douleur que lui causait l'assassinat d'un neveu du même roi, lequel le tenait captif, dans des conditions atroces, ne pouvait plus guère inspirer que le dédain à ses ennemis. Mais ce mépris s'accentua encore lorsqu'à la naissance du duc de Bordeaux, le même général Montholon vint, toujours au nom de l'empereur, apporter au marquis de Montchenu, commissaire français, toutes ses félicitations pour l'heureux événement qui assurait désormais le trône à la dynastie des Bourbons.

Et, à ce moment, le duc de Reichstadt, interné à la cour d'Autriche, comme son père l'était sur un rocher, était ou devait être aux yeux de celui-ci le seul propriétaire légitime de la couronne qu'il lui avait, en abdiquant, posée lui-même sur la tête.

Mais Napoléon, dont les facultés déclinaient visiblement en même temps que ses forces physiques, n'avait plus gardé des souvenirs de sa haute fortune que la haine de ceux qu'il appelait obstinément les « Jacobins », et son cerveau, purement militaire, avait

fini par sombrer dans la réaction la plus étroitement autocratique.

Il avait débuté par le robespierrisme et finissait culotte de peau. Presque tous les parvenus qui, après des commencements échevelés, ont goûté du pouvoir, se retournent avec fureur contre leurs anciens frères d'armes. Napoléon, le révolté de l'île d'Elbe, complimentait Louis XVIII, son geôlier, pour son énergie à combattre les révoltés. Un peu plus, il l'aurait félicité d'avoir fait fusiller le maréchal Ney, tant ce terroriste repenti avait passé du côté des hommes d'ordre et d'autorité, démontrant ainsi que si ses qualités militaires étaient d'ordre supérieur, ses talents politiques s'arrêtaient à l'ambition la plus vulgaire.

Cependant, il est dans une certaine mesure supposable que ces actes de soumission au régime bourbonien cachaient l'espérance de s'attirer les bonnes grâces des puissances alliées en vue d'un changement de résidence qu'il sollicitait depuis longtemps. Il s'imagina jusqu'au dernier moment que Sainte-Hélène n'avait été choisie que comme lieu de déportation provisoire, et qu'avant peu on lui permettrait d'opter entre plusieurs séjours, soit en Europe, soit en Amérique, où il irait vivre à la Franklin, se plaisait-il surtout à répéter.

C'était là une hallucination de malade et une de ces illusions particulières à tous les déportés qui se croient toujours à la veille d'une amnistie. Il en fut naturellement pour ses frais de politesse envers Louis XVIII, qui le laissa mourir dans son île sans lui tenir aucun compte de ses génuflexions.

A peine rapatrié, mon père entra au *Drapeau blanc*, journal plus royaliste que tous les rois réunis et dirigé par l'aventurier politique Martainville, qui avait été jacobin sous la Terreur, thermidorien, « jeunesse

doree » et, après s'être tenu très coi sous Bonaparte, avait salué le retour des Bourbons par des explosions d'enthousiasme que ceux-ci acceptèrent sans vouloir trop les contrôler.

Bien qu'appartenant à cet homme suspect, généralement considéré comme capable de tout, le *Drapeau blanc* avait compté parmi ses rédacteurs occasionnels des écrivains d'une honorabilité et d'un talent indiscutables. Lamennais lui-même y donna souvent des articles. Mon père, ruiné et très éprouvé par la Révolution, qu'on ne séparait pas alors de Bonaparte, apporta dans les siens une âpreté qui s'adoucit plus tard, mais qui plut beaucoup au tempérament batailleur de Martainville.

Ce querelleur de profession avait beaucoup d'esprit et le dépensait au théâtre avec le même entrain que dans le journalisme. J'ai lu de lui plusieurs bouffonneries dont il avait remis les brochures à mon père, et dont l'une : *Rodéric et Cunégonde*, ou *la Forteresse de Moulinos*, ou *l'Ermite de Saint-Avel*, ou *le Revenant de la galerie de l'Ouest*, est étourdissante de brio. C'est une fantaisie dédiée aux auteurs des mélodrames moyen âge, avec chevaliers, moines, armures et tournois. C'est écrit de verve, évidemment très vite, mais c'est plein d'une grosse gaieté qu'on n'aurait guère pu supposer chez ce personnage fielleux.

Je me rappelle une scène où le héros de la pièce, déguisé en ermite, raconte sa vie au jeune premier :

— Vous voyez, lui dit-il, ce magnifique château à droite, avec ses tourelles, ses meurtrières, ses mâchicoulis, son pont-levis et ses larges fossés?

— Oui!

— Eh bien, ajoute l'ermite, c'est dans cette cabane, à gauche, que j'ai pris naissance.

J'ai retrouvé également dans le fond des tiroirs paternels un pamphlet de Martainville, qui l'écrivit au lendemain des Cent-Jours, et qui pétille de mots atrocement spirituels. C'est intitulé :

LE TERME D'UN RÈGNE

OU

LE RÈGNE D'UN TERME

Il y met en scène Napoléon dans des postures les plus scandaleuses et le retour de l'île d'Elbe y est présenté sous un jour tout à fait imprévu. Naturellement il le montre comme l'amant de ses trois sœurs, accusation que des lettres récemment publiées ont, du reste, complètement justifiée. Il lui prête aussi d'autres vices que personne de son entourage ne lui avait jamais reprochés, si ce n'est pourtant le général Foy qui, dans son remarquable livre sur la guerre d'Espagne et de Portugal, a formulé, à propos des relations de l'empereur avec Duroc, une appréciation tout à fait scandaleuse et qu'aucun historien n'a reprise depuis.

Pendant « le règne d'un terme », il est vrai, les langues que Napoléon avait tenues enchaînées si longtemps se délièrent à plaisir. Il avait promis, en se rasseyant sur son trône, toutes les libertés qu'on exigeait de lui et qu'il était bien résolu à reprendre dès la première victoire. Mais il n'osait pas comme ça, tout de suite, jeter au panier les engagements solennellement souscrits. La conspiration de l'île d'Elbe avait été en somme presque exclusivement militaire. C'était une façon de *pronunciamiento* pour lequel le peuple n'avait pas été consulté et que la bourgeoisie,

fatiguée des guerres et des traîneurs de colichemardes, n'avait accepté que sous bénéfice d'inventaire.

Les attaques s'aigrirent et dégénérèrent bientôt en une campagne d'injures personnelles dont Martainville était le commandant en chef et le boute-en-train. La funambulesque cérémonie du Champ-de-Mai, où neuf ou dix mille hommes de troupe avaient juré, au nom de la nation française tout entière, fidélité à l' « acte additionnel », s'acheva dans un rire presque universel. Tous les détails en furent épluchés par l'opposition : Ce champ de mai, qui s'était tenu au Champ-de-Mars, le 1er juin ; ce général qu'on avait rappelé pour défendre les frontières menacées par l'entente des alliés et la trahison des Bourbons, et qui s'exhibait sur une estrade, fagoté dans un costume de troubadour dessus de pendule, en satin blanc, avec chapeau d'opéra-comique, toute cette pantomime de haut cabotinage, firent crever la nuée qui s'amoncelait en grossissant tous les jours.

Mon père, qui s'était offert la distraction de ce spectacle, m'a fait de l'empereur, ainsi attifé, une description navrante.

Ce n'était plus le général d'Italie si mince qu'il en paraissait transparent, si effilé que les balles semblaient se couper en deux sur ses angles. On vit surgir une espèce de poussah porté sur deux jambes courtes et dont le ventre ballonnant saillait plus encore sous le blanc du vêtement qui en développait les rotondités.

Les joues ressortaient jaunâtres et bouffies dans ce fouillis de satin clair. Il avait voulu frapper les foules et il les consternait. Jamais, selon son expression favorite, le sublime n'avait été plus près du ridicule.

Ce fut le ridicule qui l'emporta, au point qu'au théâtre, les moindres allusions au peu de solidité de

ce regain de pouvoir étaient saisies au vol. Les acteurs eux-mêmes improvisaient des répliques et des dialogues qui n'étaient sur aucun manuscrit. Le comique Brunet, la veille même de l'entrée de Napoléon à Paris, où il devait arriver par Fontainebleau, se faisait, dans je ne sais quelle féerie-vaudeville, dire par un domestique :

— Que faut-il servir à Votre Majesté ?

— A ma majesté ? Chasse-la de Fontainebleau, répondait Brunet.

Après la réinstallation impériale, il en inventa de tellement raides que la police l'arrêta un soir à la sortie des Variétés et l'écroua à Sainte-Pélagie. Cependant, comme on craignait que la non-apparition de ce comédien très aimé et très populaire ne provoquât des murmures et peut-être des émeutes, on se décida à extraire Brunet de sa prison, après lui avoir fait jurer qu'il s'abstiendrait désormais de tout lazzi politique.

Mais, emporté par son tempérament, Brunet, que deux agents surveillaient dans la coulisse, frappa tout à coup sur l'épaule d'un acteur qui jouait un rôle de paysan dans la pièce en cours de représentation et lui dit familièrement :

— Tu es un bon jardinier, toi, tu n'as jamais laissé geler tes grenadiers.

On le ramena à Sainte-Pélagie, mais Brunet tint bon. Exaspéré par la façon dont on exécutait les promesses de l'acte additionnel, il reparut le lendemain sur la scène et, sous l'œil de ses deux agents, il se fit dire par un garçon de ferme qui accourait tout essoufflé :

— Monsieur, la diligence vient d'arriver, mais elle

est trop haute, impossible de la faire entrer sous la porte cochère.

A quoi Brunet ripostait :

— Abattez l'impériale !

Et comme tous les soirs la foule faisait queue pour venir entendre et applaudir les improvisations de Brunet, on finit par le relâcher dans l'espoir qu'il serait, une fois libre, moins dangereux et moins agressif que quand il était captif.

Déjà, à l'annonce de la prochaine arrivée à Paris de l'empereur et roi, qui brûlait les étapes, un certain nombre de jeunes royalistes s'étaient constitués en un corps de francs-tireurs qui s'appelèrent « volontaires royaux », et où mon père se fit embaucher avec plusieurs hommes de lettres de ses amis, notamment le vaudevilliste Armand d'Artois de Burnonville, son collaborateur habituel, et dont le petit-fils ou le petit-neveu Armand d'Artois est un de nos confrères.

Ces deux volontaires ont souvent fait allusion devant moi à leur rencontre avec les troupes impériales. Il paraît qu'elle fut peu glorieuse et même comique. Les régiments qui précédaient Bonaparte marchaient au pas, bayonnette baissée, car l'ordre leur avait été donné de ne pas tirer un coup de fusil, à moins d'attaque sérieuse. Ils se bornaient donc à chasser devant eux les malheureux défenseurs du trône légitime, les écartant avec la crosse du fusil quand ils essayaient de percer les rangs.

Mon père et son ami d'Artois furent ainsi, à plusieurs reprises, roulés dans la poussière et ramenés sans autre blessure à Paris, où ils rentrèrent dans une tenue lamentable. Ce fut la seule tentative de résistance que Napoléon, du golfe Juan aux Tuileries, rencontra sur sa route et on voit qu'elle n'était pas de nature à retarder beaucoup sa marche.

Du *Drapeau blanc*, que les libéraux appelaient le *Crapaud blanc*, mon père passa à la *Quotidienne*, où il connut presque toutes les célébrités — aujourd'hui peu célèbres — du parti légitimiste. Cette *Quotidienne*, à ce moment un peu calmée, avait été après 1815 l'organe de la répression à outrance, bien qu'elle fût en partie rédigée par des vaudevillistes comme Merle et des littérateurs comme le doux Nodier. On l'avait, dans le parti libéral, surnommée la *Nonne sanglante*, tant elle réclamait des exécutions avec une fureur qu'on a retrouvée plus tard seulement dans les feuilles qui, après la défaite de la Commune, poussaient quotidiennement aussi à l'égorgement des prisonniers. Toutes les réactions non seulement se composent des mêmes éléments : la férocité et la peur, mais elles emploient perpétuellement les mêmes procédés, malgré la différence des temps et des régimes. *Nonne sanglante* et *Semaine sanglante* se tiennent et se complètent.

Mon père, qui n'était pas du tout l'homme des polémiques impitoyables, retourna bientôt à ses vaudevilles, se contentant, après la chute des Bourbons, d'assurer de tout son mépris l'usurpateur Louis-Philippe dans des conversations de café que celui-ci n'entendait pas et dont il se fût sans doute peu préoccupé.

C'est dans ce calme relatif que je naquis, le 31 janvier 1831. Ma mère, qui avait déjà sur les bras toute une maisonnée composée de trois filles, m'envoya en nourrice, d'où je revins à l'âge de près de trois ans, patoisant et disant « j'étions » et « j'avions », comme un paysan d'opérette. J'étais, paraît-il, doué d'une tête dont le front avançait comme une corniche et accusait des protubérances qui inquiétaient ma mère au point qu'elle consulta un médecin, craignant d'avoir mis au monde un hydrocéphale.

Celui-ci expliqua à ma mère que ce bombage frontal rentrerait peu à peu dans le rang et commencerait à diminuer à partir de sept ans. Aussi avait-on chez nous hâte de me voir doubler ce cap de la septième année, à partir de laquelle j'allais cesser de passer pour un phénomène.

Ce qui avait troublé mes parents au dernier point, c'est que ma nourrice, effrayée comme eux de ce développement cranien, avait tenté de le dissimuler aux regards en me confectionnant un bonnet bleu qui me descendait jusqu'aux sourcils, si bien que quand elle me rendit à ma famille, ma mère poussa un cri d'horreur en voyant entrer son enfant avec un front bleu.

Bien qu'il se soit beaucoup aplati depuis mon enfance, il n'en avance pas moins considérablement, et je me rappelle ce cri du cœur poussé par un chapelier chez qui j'étais entré et dont j'avais inutilement retourné le magasin :

— Comment voulez-vous trouver un chapeau tout fait? Vous avez la tête comme un chausson de Strasbourg !

De cette époque effroyablement lointaine, je n'ai gardé nettement que le souvenir de la vieille Louise, la domestique qui nous avait tous vus naître. Elle était rouge de cheveux et criblée de taches de rousseur. Les rouges sont tout bons ou tout mauvais : elle était toute bonne. On lui laissait complètement la bride sur le cou, au point qu'elle parlait parfois très durement à mon père, lui reprochant, non sans quelque raison, je crois, de travailler si peu quand il avait tant d'enfants à nourrir. Elle m'aimait beaucoup et dans les disputes entre moi et mes sœurs, comme elles se mettaient généralement contre moi, qui étais peut-être le plus taquin, mais aussi le plus

jeune, Louise prenait énergiquement ma défense. A ce point qu'elle m'avait acheté des petites bottes que je vois encore et dont elle me poussait à donner des coups de pied à mes sœurs « dans les os des jambes » afin d'avoir plus facilement raison d'elles.

J'avais six ans quand mon père m'emmena chez Mme de Saint-Maur, sa sœur, que nous appelions notre tante d'Orléans, pour la distinguer de notre tante de Strasbourg, sœur de ma mère et femme du peintre Gabriel Guérin, lequel était neveu de Jean Guérin, le célèbre miniaturiste, auteur du *Kléber* qui est au Louvre et des seuls portraits qui nous restent des membres de la Convention.

Ma tante de Saint-Maur avait épousé un veuf dont la première femme était sœur du duc de Rivière, qui fut condamné à mort avec Georges Cadoudal sous le Consulat, puis sous la Restauration nommé par Louis XVIII ambassadeur à Constantinople, où il eut la chance d'acquérir pour un prix insignifiant la *Vénus* de Milo qu'il offrit au roi, lequel en fit cadeau au Louvre.

J'ai raconté, il y a trop peu de temps pour que je le répète ici, comment l'amiral Dumont-d'Urville, qui le premier vit la statue, constata qu'elle avait alors ses deux bras, dont l'un tenait la pomme et dont l'autre relevait le bas de sa chlamyde, évidemment comme pour montrer son pied à Pâris.

Découverte à une centaine de mètres des ruines d'un théâtre vraisemblablement consacré à Vénus, elle devait en orner le fronton et était rentrée sous terre à la suite de quelque bouleversement géologique qui avait démoli l'édifice.

Ce qui m'a fait souvent rêver, c'est cette réflexion que si Rivière, moins désintéressé, avait gardé ce chef-d'œuvre qu'il avait payé de ses deniers et qu'il en eût fait hommage à sa sœur, la *Vénus* de Milo

pourrait à cette heure être sinon chez moi, du moins dans ma famille.

Maigre comme un clou, nerveux comme une torpille et pâle à en paraître vert, je subis au château de ma tante de Saint-Maur une sorte de crise sans doute provoquée par le changement d'air et mes courses continuelles dans les bois. Mon amour de la liberté, qui m'a coûté tant d'années de prison, commença à s'éveiller dans des conditions qui mettaient mon père au désespoir. Jamais sa sœur n'aurait pu se supposer un pareil neveu.

La solennité des dîners qui n'en finissaient pas me mettait dans les jambes des fourmis que j'allais secouer dans la cuisine, où les bonnes me servaient une espèce de salade à la crème que je préférais cent fois aux complications les plus raffinées de la table des maîtres. Ma tante, mon oncle et leur fille, ma cousine Zéna, représentaient les types les plus gourmés de la noblesse de province. La mère et la fille, les jours de gala, portaient des ferronnières. Ce n'est pas qu'elles fussent dénuées d'intelligence. Ma tante de Saint-Maur avait même de l'esprit. Mais elles avaient connu et reçu la duchesse d'Angoulême et, conformément à la théorie des milieux, elles s'étaient laissé chambrer dans un cléricalisme qui les avait presque détraquées.

Une autre sœur de mon père, la baronne d'Almais de Curnieux, qui vivait avec elle, mourut littéralement de faim et d'épuisement à la suite d'un carême où elle avait jeûné au bas mot trente jours sur quarante. Elle nous écrivait des lettres où, comme dans les *Faux Bonshommes*, il n'était question que de sa mort et où elle nous indiquait la place de tous les objets que nous trouverions dans ses tiroirs après son décès.

Elle se levait au petit jour et partait pour l'église, dont le curé de la commune de Boigny où était situé le château, à deux lieues d'Orléans, lui avait remis une clef afin de pouvoir dormir tranquille.

Ma tante de Saint-Maur n'allait pas jusque-là, mais elle allait assez loin pour que le dimanche, quand on venait me chercher pour la messe, on trouvât ma chambre à coucher complètement déserte. J'étais généralement dans les champs à garder les vaches avec Caroline, la petite vachère, qui m'avait appris un genre de sport dans lequel j'avais fini par exceller. Je me cramponnais à la queue d'une vache qui, effrayée, partait au galop et me traînait ainsi tout autour du pré. Rien pour moi ne valait cet exercice.

Un matin, comme on me cherchait pour le déjeuner auquel avait été invitée la famille d'Ambry, très cérémonieuse, et « dont auquel », toute la société en débouchant dans le pré m'aperçut gigotant derrière la vache, noir de boue, et le costume en loques. Mon père ne savait comment présenter aux invités un rejeton aussi lamentable. On prit le parti de gronder fortement Caroline, qui n'y pouvait rien et que j'aurais certainement rouée de coups si elle m'avait empêché de me livrer à ma distraction favorite.

Je faillis, un jour, finir par immersion dans une grande pièce d'eau où les bonnes lavaient souvent leur linge et le mien. J'avais trouvé drôle et conforme à mes goûts paysannesques de savonner un paquet de mes petites blouses que je salissais par douzaines, et je glissai tout à coup dans le fond couvert de roseaux et d'où je ne serais jamais sorti sans le hasard qui avait placé ce jour-là autour de l'étang le petit Romain, le fils de l'instituteur de la commune, qui y veillait à ce que les oiseaux ne vinssent pas dévaster le champ de blé.

Il aperçut flottant encore à la surface un peu de la forêt de cheveux où même aujourd'hui le temps n'a pas pratiqué de coupes trop sombres, et me saisissant par cette végétation, alors extraordinairement abondante, il me ramena sur le bord, déjà évanoui. Je dégouttais d'eau et il fallut bien avouer l'aventure, qui fit de moi, pour mon père et mes tantes, un nouvel objet d'inquiétudes.

Ce petit Romain, que j'ai retrouvé il y a quelques années pâtissier à Paris, était soumis par ses parents à une discipline tout à fait originale. Son père ne lui adressait pendant le courant de la semaine aucune observation relativement aux frasques d'ordre divers qu'il avait pu commettre. Mais tous les dimanches matin, il liquidait le passé, quel qu'il fût, en lui flanquant une danse atroce avec la patoche qui servait à punir les élèves récalcitrants. Ce malheureux, à qui je dois certainement d'avoir échappé à la mort, n'avait ainsi aucun intérêt à se bien conduire, puisque, sage ou non, il lui était impossible d'éviter sa tournée.

J'étais toujours en lambeaux, taché, crotté, et je devenais tellement indécrottable, qu'on se décida, pour calmer ma fièvre de vagabondage, à m'envoyer à l'école du village, de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi. Les filles et les garçons y étaient mêlés et personne ne songeait à lancer contre le père de Romain, pour cette promiscuité des sexes, les accusations de tout genre dont on a accablé l'honorable M. Robin, le directeur de Cempuis.

Seulement, moi et le petit d'Ambry, qu'on avait également remisé chez l'instituteur, pour me tenir compagnie, je crois, avions été, en vertu de l'éternelle loi d'inégalité sociale, installés sur une estrade surélevée devant une table toute neuve et sur de bonnes chaises, tandis que les enfants du village grouillaient

sur des bancs à travers lesquels passait le maître en distribuant des taloches.

Comme son fils était de temps en temps employé au château et que ma tante de Saint-Maur, très bonne et très généreuse, le rémunérait assez grassement, l'instituteur se faisait un devoir de tout me passer, et ne m'interpellait jamais sans m'appeler « monsieur le comte ». Il fallait le voir, ce comte!

Malgré cette indulgence absolument plénière, l'école m'ennuyait ferme. Je regrettais amèrement Caroline et la queue de la vache. C'est pourquoi lorsque le petit Romain venait me chercher pour me conduire à son père, je m'attardais un instant derrière lui, sous un prétexte quelconque, et je profitais du premier sentier pour filer à toutes jambes en me cachant derrière les arbres, si bien que cinq fois sur six mon conducteur revenait bredouille.

Je passais alors la journée tout entière auprès de la petite vachère, avec laquelle je partageais le déjeuner ordinairement copieux que contenait mon petit panier. Cette Caroline avait alors treize ans. Je l'ai revue plus tard à Paris, chargée de pas mal d'années, et son fils, après avoir fait en Afrique et en Tunisie un long service militaire, a été pendant près de deux ans employé à l'administration de l'*Intransigeant*.

Rentré chez nous, cette exaltation tomba au point que ma mère avait peine à prendre au sérieux le récit de mes brigandages. J'avais à ce moment environ sept ans et je commençais à chercher à comprendre. Quoique à peu près exclusivement lancé dans le théâtre à flonflon, mon père n'avait pas complètement abandonné ses principes de haut légitimisme. Il recevait de temps à autre la visite des principaux rédacteurs de la *Gazette de*

France, M. de Genoude, de Lourdoueix et Brisset notamment, avec lequel il était très lié et qui fut un des restaurateurs en France du roman historique, que Dumas a depuis renouvelé, en le transformant à sa façon. Brisset avait écrit les *Concini*, les *Templiers*, le *Balafré* et plusieurs autres études, genre Walter Scott. Ancien officier de cavalerie, dévoué corps et âme aux Bourbons, il s'était fait, en compagnie de mon père et de d'Artois, ramener jusqu'aux portes de Paris par les troupes napoléoniennes au retour de l'île d'Elbe, et disait souvent en me montrant :

— Nous en ferons un bon rédacteur de la *Gazette*.

La *Gazette* serait, à cette heure, assez étonnée si, conformément à la prédiction de Brisset, je venais lui demander d'entrer dans sa rédaction.

A ces innocents conciliabules où Louis-Philippe était presque toujours détrôné en effigie, se mêlait quelquefois une grosse dame qui se faisait annoncer sous le nom de « comtesse de Blanche » et paraissait avoir conquis la confiance de tout le parti. Elle arrivait très affairée, annonçant l'entrée imminente de Henri V dans Paris. Il y était même déjà. Elle avait aperçu et parfaitement reconnu son coupé stationnant près du rond-point des Champs-Elysées.

Etait-elle commanditée par la police? Vivait-elle sur les espérances des royalistes qu'aucun événement et aucun mouvement d'opinion ne désarçonnaient et dont beaucoup se saignaient pour nourrir de prétendus anciens pages de Charles X, dont le nombre augmentait constamment? Le fait est qu'un jour où elle venait probablement pour confirmer la prise d'armes que devait toujours ordonner le comte de Chambord, mon père refusa de la recevoir et que j'entendis plus tard lancer à son sujet le mot de

« proxénète », qui me frappa par la difficulté qu'on avait à le prononcer.

Etant en exil à Genève après mon évasion de Nouvelle-Calédonie, j'ai publié dans le *Rappel* un roman : *le Palefrenier*, où j'ai introduit ce type d'intrigantes qui spéculent sur les illusions politiques, les plus tenaces de toutes, et s'offrent pour jouer le rôle d'entremetteuses entre les partis tout en le jouant aussi entre les sexes.

CHAPITRE III

Mon premier maître. — Choquart. — Adolphe d'Ennery. — Charlotte de Rohan-Rochefort. — Les bijoux du duc d'Enghien. — Bien d'émigré. — Le capitaine Noirot.

L'heure d'apprendre à lire et à écrire ayant sonné pour moi, on me confia à un instituteur, dont l'école était établie rue Croix-des-Petits-Champs, et comme mon père lui envoyait de temps en temps des fauteuils d'orchestre pour les théâtres qui ne faisaient pas d'argent, et où il emmenait sa femme, il me traitait avec la plus grande douceur. Son épouse elle-même prenait la peine de rajuster de ses mains le « désordre de ma toilette », non sans me raconter la pièce qu'elle avait vue la veille et qu'elle semblait avoir ruminée toute la nuit.

Je crois du reste, sans en être absolument sûr, qu'elle trompait son mari avec le sous-maître, qui était un assez joli garçon et trouvait toutes les occasions bonnes pour entrer chez elle. Je n'y voyais bien entendu aucune malice, mais plus tard, quand mon intelligence s'ouvrit aux combinaisons de la scélératesse féminine, je me rappelai qu'elle m'avait demandé avec autant d'insistance que d'embarras si

je ne pourrais pas « un de ces jours » leur procurer trois places au lieu de deux.

Une chose m'étonnait beaucoup dans la vie de mon père : c'était de voir souvent entrer des messieurs qui s'enfermaient avec lui et d'entendre tout à coup des bruits de dispute. Ces gens bruyants étaient des collaborateurs qui venaient discuter la grave question de savoir si, à la scène III, il valait mieux faire sortir la jeune fille par la droite que par la gauche.

Parmi les plus inquiétants se distinguait Choquart, qui tutoyait mon père pour avoir été avec lui dans quelques pseudo-conspirations royalistes et qui s'était fait connaître par plusieurs duels plus excentriques que mortels. Ce Choquart avait l'habitude d'expliquer la mise en scène avec sa canne qu'il envoyait dans nos portraits de famille et qu'il promenait sur tous les meubles comme s'il époussetait des habits. Et il hurlait :

— Vous êtes un lâche! Mais je ne suis pas de celles qui survivent à leur déshonneur ! Assassin ! misérable!...

Puis, je percevais distinctement l'écho d'une chute. C'était Choquart qui se laissait tomber par terre pour bien indiquer comment l'héroïne devait mourir.

Nous en étions arrivés à fermer les fenêtres pour ces séances agitées, de peur que les passants ne s'imaginassent qu'on assassinait dans la maison.

J'ai aussi, étant enfant, vu chez nous pour la première fois, Adolphe d'Ennery, le célèbre dramaturge, dont la taille est aujourd'hui aussi svelte et l'esprit aussi éveillé que si cinquante-cinq ans et plus n'avaient pas passé sur ces souvenirs. D'Ennery me les rappelle souvent et quand, après dîner, nous

jouons ensemble au piquet — où il me reproche de tricher, ce qui est une calomnie odieuse — il me répète avec une feinte amertume :

— Moi qui ai connu votre père et qui vous ai vu tout petit !

D'Ennery, dont les Mémoires seraient, sans aucun doute, plus intéressants que les miens et qui est, comme personne, au courant du mouvement théâtral de son époque, m'expliquait récemment encore l'énorme part qu'il faut faire à la bonne ou à la mauvaise chance dans le succès d'une pièce et la destinée d'un auteur. Un jour, presque aux débuts de sa carrière d'homme de lettres, il se promenait sur le boulevard par une de ces chaleurs bitumineuses qui vident les théâtres, quand il se vit abordé par le directeur de la Gaîté, lequel lui fit à brûle-pourpoint cette proposition :

— Ma grande pièce, pour laquelle je fais faire des décors magnifiques, ne sera pas prête avant un mois et demi. Mon spectacle actuel ne fait plus un sou. Voulez-vous me rendre un service dont je vous tiendrai compte plus tard : Bâclez-moi en huit jours un bon drame un peu gros. On le mettra immédiatement en répétition. Malheureusement il me sera impossible de vous le jouer plus de trois semaines.

D'Ennery, qui ne demandait qu'à travailler, chercha sans désemparer une trame quelconque, quand, subitement, il entendit un orgue moudre l'air de la *Grâce de Dieu*, qui, en ce moment, battait son plein. Cette romance, dont la musique est de Loïsa Puget, et la poésie de Gustave Lemoine, lui apparut tout de suite comme faite pour être découpée en autant d'actes qu'elle avait de couplets. Il alla trouver Lemoine, et, huit jours plus tard, la *Grâce de Dieu* était lue aux acteurs.

Le drame eut cinq cents représentations consécu-

tives. Si bien que la « grande pièce », pour laquelle le directeur avait fait peindre des décors éblouissants, fut retardée de deux ans et tomba d'ailleurs à plat.

La *Grâce de Dieu* fut le point de départ de la grande situation dramatique de d'Ennery qui, sans l'embarras où se débattait le directeur de la Gaîté et sans la rencontre du joueur d'orgue, aurait peut-être cherché sa voie longtemps encore.

Pour le public qui a fondu en larmes aux *Deux Orphelines*, d'Ennery est un tritureur de scénarios très noirs où les enfants ravis à leurs mères s'amalgament avec les filles séduites et les capteurs d'héritages. Jamais le style n'a été aussi peu l'homme. Celui-ci est la gaieté, l'imprévu et la fantaisie mêmes. Le nombre des mots ultra-spirituels qu'il a jetés dans la circulation est incalculable. C'est lui qui, me montrant un buste de Molière placé sur la cheminée de son magnifique salon de l'avenue du Bois-de-Boulogne, me disait :

— Je ne sais fichtre pas pourquoi j'ai ce monsieur-là chez moi : c'est lui qui fait trouver toutes mes pièces mauvaises.

A une époque où Mme d'Ennery avait recueilli chez elle une véritable meute composée d'une vingtaine de chiens pendus du matin au soir après leurs maîtres, il disait doucement à sa femme :

— Rappelle donc tes chiens. Ils sont ennuyeux : ils me prennent toutes mes puces.

Quand j'avais l'audace de le gagner aux cartes, où l'enjeu ne dépassait guère vingt sous, il m'accusait de toutes sortes d'escamotages, puis s'écriait, en me montrant à ses invités :

— Et quand on pense que c'est un des hommes les plus honnêtes de son parti !

Les fusées partent de son cerveau sans aucune pré-

paration ni effort, et rien ne lui eût été plus facile que de faire rire à se tordre les deux ou trois générations qu'il a tant fait pleurer.

Un jour, comme j'entrais avec mon père chez M. de Lourdoueix, j'aperçus assise à contre-jour, dans un angle du salon, une femme âgée, dans un strict et solennel costume de veuve. C'était une veuve, en effet, la princesse de Rohan-Rochefort, restée après la mort du cardinal de Rohan propriétaire du château d'Ettenheim et chez laquelle avait été arrêté le duc d'Enghien, dont elle était la fiancée et aussi la maîtresse.

Elle ne quitta jamais le deuil et renonça à tout. Elle était un peu notre alliée et se départit en ma faveur de sa mélancolie ordinaire. Peut-être, en me regardant, se disait-elle que je pourrais la venger un jour des Bonaparte, qui avaient brisé sa vie. J'ai contribué de mon mieux à sa vengeance, en tapant plus tard à tour de bras sur le neveu de l'assassin de son mari. Seulement elle n'aurait eu à m'en savoir aucun gré, attendu que je pensais alors à la République et pas du tout au duc d'Enghien.

Celui-ci, au moment de son exécution, se coupa une mèche de cheveux, qu'il remit, avec son alliance et sa montre, au capitaine de gendarmerie Noirot, qui allait commander le feu, en le priant d'adresser ces suprêmes souvenirs à la princesse avec l'assurance qu'il avait prononcé son nom en mourant. Le gendarme, aussi chapardeur que les soldats versaillais qui dépouillaient les cadavres des fédérés qu'ils venaient de fusiller, remit les cheveux à Savary et s'adjugea la montre et la bague, avec l'assentiment de Bonaparte, d'ailleurs, qui fit dire à ce dépositaire infidèle :

— Qu'il garde tout ça, s'il veut. C'est du bien

d'émigré, et puis ce qui tombe dans le fossé c'est pour le soldat.

J'ai lu plusieurs récits du drame et presque tous relatent que la princesse tomba évanouie en recevant ces tristes présents. Elle ne reçut rien, pas même le dernier adieu de l'assassiné. J'ai en ma possession une lettre d'elle, datée du 2 novembre 1823, c'est-à-dire exactement vingt ans après la mort du prince et que je crois utile de reproduire. Elle porte comme suscription :

« *A Monsieur,*

« *Monsieur Noirot, capitaine de gendarmerie*

« à Port-sur-Saône, département de la Haute-Saône. »

La voici intégralement :

« Paris, boulevard des Italiens, n° 28. »

« L'ouvrage de M. de Rovigo vient de m'apprendre, monsieur, que c'était à vous que l'infortuné prince avait remis le triste et précieux dépôt qu'il m'eût été si doux, si consolant de recevoir. Des circonstances indépendantes de votre volonté se seront sans doute opposées à ce que vous ayez pu répondre à cette touchante marque de confiance ; mais, s'il n'est plus en votre pouvoir de remplir le vœu de ce malheureux prince, vous pourriez, peut-être, monsieur, me donner quelques renseignements sur les personnes ou les lieux où cet objet si cher a été remis, qui pourraient faciliter les recherches que je voudrais faire. Si vous le désirez, ils pourraient rester absolument entre vous et moi. — Vous jugerez, monsieur, par le prix

que je dois y attacher, de la reconnaissance que j'en éprouverai et de l'impatience avec laquelle j'attendrai votre réponse.

« Recevez, monsieur, l'assurance de tous mes sentiments.

« *La princesse :* CHARLOTTE DE ROHAN. »

En travers du cachet de la poste on lit :

Port payé.

Il est à supposer que le capitaine Noirot avait quitté Port-sur-Saône et que la lettre fut retournée à celle qui la lui écrivait. On voit avec quelle circonspection elle s'adresse à ce voleur dont elle essayait de soulever la conscience, et comme elle supplie doucement quand il lui eût été, à cette époque, si aisé de menacer.

Elle s'était, en effet, confite dans une dévotion monacale et quasi cellulaire, ayant ainsi abdiqué tout ressentiment contre les hommes. Quand elle mourut, âgée de quatre-vingt-deux ans, elle fut enterrée dans le cimetière du couvent des sœurs de Picpus. Par une de ces coïncidences qu'on appelle le hasard des révolutions, je visitai, pendant la Commune, son luxueux tombeau, au milieu de fédérés en armes qui avaient mis garnison dans l'établissement, dont pas une des nonnes ne fut molestée non plus que violentée dans aucun des sens dont ce mot est susceptible. Je dois, du reste, déclarer que c'était à qui serait la moins violentable.

CHAPITRE IV

Le collège. — Le proviseur. — le porte-crayon. — Vers a Béranger. — L'aumonier. — La révolution de Février. — Evasion. — L'insurrection de Juin.

L'heure sinistre de l'entrée au collège avait sonné pour moi. Le prix de l'internat était d'environ douze cents francs par an, Ma mère n'avait guère les moyens d'en réunir plus de six cents, car nous étions toujours pauvres. Elle aurait volontiers sollicité du ministère de l'Instruction publique une demi-bourse pour son fils, mais les opinions légitimistes de son mari rendaient les démarches particulièrement délicates. Emmanuel Arago, alors jeune avocat et collaborateur de mon père avec qui il avait écrit un ou deux vaudevilles, notamment un petit acte peu méchant : *La Nuit de Noël*, proposa de s'entremettre, c'est-à-dire de faire agir François Arago, son père.

J'ai retrouvé une lettre de mon futur collègue du gouvernement de la Défense nationale adressée à ma mère, où il l'assurait que tout allait bien, quoique le ministre, qui était alors Villemain, eût répondu à mes protecteurs :

— Nous allons donner à cet enfant les armes avec lesquelles il attaquera plus tard le gouvernement.

On était alors en 1843, et cinq ans plus tard le gouvernement était renversé par d'autres attaques qui n'avaient pas laissé aux miennes le temps de grandir. Mais c'est le propre des ministres de croire à l'éternité de leur ministère.

J'ai essuyé les plâtres et les plâtras de pas mal de prisons : Sainte-Pélagie, où je restai sept mois ; la maison d'arrêt de Versailles, où j'en vécus cinq au régime le plus cellulaire ; le fort Boyard, sorte d'éléphant en pierre, calfaté en goudron noir et qui, le soir, apparaît comme un immense catafalque au milieu de la mer, entre l'île d'Aix et l'île de Ré, à l'embouchure de la Charente ; la citadelle d'Oleron ; le fort de Saint-Martin-de-Ré, sans compter la prison de Tours, où je fus écroué pendant le procès de Pierre Bonaparte, et le château de Blois, où on me donna comme résidence momentanée la grande pièce où fut assassiné le duc de Guise.

Eh bien, je déclare que mon entrée dans ces différentes geôles, en y ajoutant la cage de fer où je restai enfermé quatre mois dans l'entrepont de la *Virginie* qui me transportait aux antipodes, me serra le cœur dans un étau moins rigide que ma première promenade à travers les couloirs poussiéreux d'où se dégageait l'odeur âcre des vieux bouquins, les cours et les escaliers du collège Saint-Louis, situé alors rue de la Harpe et dont je n'ai jamais, même longtemps après ma libération, frôlé les murs sans répugnance et sans dégoût.

En prison le corps seul est détenu, mais dans une certaine mesure ses mouvements restent libres et votre esprit du moins a la faculté de passer à travers les grilles. Vous avez le droit d'accepter ou de refuser l'heure de promenade qu'on vous réserve dans un des préaux de l'établissement. En tout cas, vous vous

appuyez à votre volonté sur le coude gauche ou sur le droit.

Le collège, c'est la détention compliquée d'une surveillance énervante qui vous suit depuis le moment où vous enfilez vos chaussettes pour vous lever, jusqu'à votre retour au dortoir. A l'étude, à la récréation, au réfectoire, vous avez continuellement sur vous l'œil du pion, qui vous rectifie la façon dont vous tenez votre plume, dont vous placez votre papier, dont vous feuilletez votre dictionnaire, et exige que vous gardiez vos mains sur la table.

Et ce silence ineptement obligatoire qu'il ne vous est même pas permis de rompre pour demander un renseignement à un camarade ! C'est la géhenne physique, intellectuelle et morale. D'autant que, comme dans l'armée, la marine, les colonies pénitentiaires et partout où l'autorité s'exerce sans contrôle, l'arbitraire et l'injustice constituent le fond du règlement universitaire. J'ignore si, depuis ma sortie du collège, la corde à laquelle j'ai vécu attaché pendant six ans s'est quelque peu détendue ; mais de mon temps l'internat n'était qu'une machine à fabriquer des abrutis ou des révoltés.

Je débutai par l'abrutissement. J'étais fort en retard, ayant déjà douze ans et je ne connaissais encore que de réputation *Rosa*, la Rose et *Musa*, la Muse. Honteux de me voir le plus grand de ma classe, je me mis à bûcher à m'en rendre malade. Au bout de six semaines d'un travail qui m'avait placé sans conteste à la tête du peloton, je passai en septième où mes succès ne furent pas moindres. L'année suivante, j'avalai encore deux classes, la sixième et la cinquième, puis j'atteignis la quatrième avec les élèves de mon âge et de ma taille, rentrant ainsi sous la toise.

Mais j'étais pris d'une si incurable tristesse et

vanné par un tel épuisement que ma mère s'inquiéta sérieusement devant ma pâleur verdâtre et les symptômes d'une anémie qui m'avait peu à peu transformé en spectre. Elle prit la résolution de me retirer du collège. Elle en était navrée, mais elle aimait encore mieux me garder ignare que me voir mort.

Lorsqu'elle communiqua sa décision au proviseur, il ne cacha pas son désappointement. J'étais à ses yeux un excellent élève, sur les succès universitaires duquel il comptait pour rehausser l'éclat de la maison qu'il dirigeait et qui, au concours général, n'avait jamais particulièrement brillé.

Ce proviseur s'appelait Lorrain. C'était un homme de manières charmantes, pas du tout pédantesques, et dont le fils a signé d'excellentes traductions de romans anglais, spécialement ceux du grand Dickens. Il me dépeignit en termes affectueux l'avenir peu enviable que mon ignorance me préparerait. Je serais dès mes premiers pas dans la vie arrêté par cet infranchissable obstacle : le manque d'instruction. Quant à lui, c'était avec un grand chagrin qu'il me verrait partir.

J'aurais pu lui répondre que donner des coups de canif dans ce contrat qu'on appelle l'orthographe n'a jamais empêché personne de faire fortune et que nombre de bacheliers tant ès lettres qu'ès sciences en étaient réduits à porter des paquets ou à se faire cochers de fiacre, mais il insista tellement sur mes prochains succès au grand concours ; il eut si bien l'art de me montrer à l'horizon le prix d'honneur miroitant dans un nimbe, que je me sentis prêt à secouer ma torpeur

Comme un soldat blessé qui veut mourir debout.

A l'instar de Napoléon qui, après avoir battu l'en-

nemi en brèche, pendant quelque temps, achevait sa déroute par une foudroyante attaque d'artillerie, quand mon proviseur me vit suffisamment ébranlé, il offrit à ma mère de faire transformer en une bourse entière la demi-bourse dont je jouissais déjà. Il baserait sa demande sur mes triomphes futurs et se croyait sûr de réussir auprès du ministre, qui était toujours Villemain.

Ma mère me laissa juge de la détermination à prendre, et l'idée de ne plus rien coûter à ma famille, que je savais si gênée, chassa mes idées noires. Je me signai à moi-même un nouvel engagement et repris ma place à la salle d'études.

Seulement, les prédictions de l'excellent M. Lorrain allèrent rejoindre celles de Nostradamus. Ma tête broussailleuse ne ceignit pas les lauriers promis, car je ne fus jamais lauréat. J'étais admis à concourir, mais le voyage du collège Saint-Louis à la Sorbonne m'agitait si prodigieusement, que j'en restais énervé pendant tout le temps des compositions, lesquelles étaient, pour les concurrents, suivies d'un congé qui les faisait libres de midi à huit heures du soir.

Le fait est que je n'attrapai pas, même au vol, le plus infime des accessits. Rien de rien, *nib ed'nib*, comme dit Aristide Bruant.

Au surplus je n'avais pas le moins du monde l'esprit normalien. Je ne m'intéressais qu'aux choses sentimentales. Je fondais en larmes à *Paul et Virginie*, que je lisais et relisais en cachette, ce livre étant banni du collège à cause de sa profonde immoralité.

Ce qui devait arriver arriva : je me mis à tourner des vers comme on tournerait des tabatières de buis.

Au moment du mariage du duc de Montpensier,

qui épousait la sœur de la reine Isabelle, on nous donna comme composition de français une dissertation sur cet événement qui nous laissait tous parfaitement froids et à la portée politique duquel nous étions incapables de comprendre quoi que ce fût. Rien n'était donc plus ridicule que cette preuve de zèle orléaniste donnée presque officiellement par le professeur, qui ne pensait sans doute qu'à en tirer profit pour son avancement.

Je ne sais ce qui me poussa à écrire en stances rimées ce devoir de classe. J'avais alors quinze ans. On se doute de la profondeur des aperçus que j'y développais. Il n'en fut pas moins trouvé supérieur, et pour bien établir les efforts qu'il ne cessait de faire pour nous inculquer l'amour de la dynastie, le nouveau proviseur, car M. Lorrain nous avait quittés, fit parvenir aux Tuileries mon épithalame, qui fut honoré d'une réponse immédiate sous forme d'un porte-crayon en or que le proviseur me remit avec l'émotion d'un homme qui voit poindre pour lui-même la croix d'honneur dans un lointain rayonnant.

Malheureusement presque tous nos maîtres d'étude étaient républicains et le cachet gouvernemental que m'imprimait ce royal porte-crayon me donna auprès d'eux un assez mauvais vernis. Cette prévention était injuste, attendu que, sous peine de retenue ou de privation de sortie, j'avais bien été obligé de disserter sur le mariage du duc de Montpensier.

L'avoir mis en vers n'était pas ce qui aggravait mon cas.

Ces stances malencontreuses n'en eurent pas moins des conséquences qui me désolèrent pendant plusieurs jours. La classe se divisa en deux camps et au cours d'une dispute entre un élève et moi, il me lança cette flèche empoisonnée :

— Tais-toi ! Tu rampes aux pieds des grands !

Faute d'arguments, je me précipitai sur lui avec fureur et ce fut une bataille à laquelle tous les élèves prirent part. Mais le coup avait porté et le dimanche suivant, à peine arrivé chez ma mère, je courus au tiroir où elle avait serré le porte-crayon. Je le tirai de son écrin, je le cassai en deux et j'allai en jeter les morceaux dans les cabinets. Tels furent mes débuts dans la politique. Ils ne pouvaient guère être plus fâcheux.

Cependant, comme cette accusation de courtisanerie était aussi peu fondée que possible, je m'en relevai par un coup de maître. J'adressai à Béranger, à cette époque tout auréolé de gloire et aussi acclamé qu'il a été discuté depuis, des strophes où je le comparais aux héros des républiques de l'antiquité et à la fin desquelles j'avais apposé ma signature en y ajoutant ma meilleure excuse : mon âge.

Deux jours plus tard, on me remettait au collège une lettre du grand homme où, entre autres compliments, il me posait cette question flatteuse :

— Est-il vrai que vous n'ayez que quinze ans ? Oh ! si à cet âge j'avais écrit des vers aussi bien tournés, aussi poétiques, je me serai cru appelé à de hautes destinées ; moi qui à quinze ans savais à peine l'*ortographe*.

Car pour me démontrer qu'il ne la savait pas encore énormément, il avait comme escamoté le premier *h* du mot. Cette absence d'instruction primaire ne l'a pas empêché de nous donner quelques chansons vraiment jolies, plus un plus grand nombre d'autres moins bonnes et dont beaucoup même sont d'une rare platitude.

Cette lettre, dont j'ai fait plus tard cadeau à un

camarade de l'Hôtel-de-Ville, qui séchait d'envie de la placer dans sa collection d'autographes, fit le tour du collège. Tous les maîtres d'étude me demandèrent à la copier, et l'un deux qui, précisément, était le pion de ma classe et se fit blesser deux ans plus tard sur les barricades de Février, en conçut pour moi une telle admiration que, pendant la récréation, il m'accostait dans la cour pour m'en parler et, avantage plus sérieux, me permettait absolument tout pendant les moments où il surveillait la confection de nos devoirs.

Passablement sévère pour les autres et visiblement ennuyé de son état, il était à mon égard révoltant de partialité. J'étais assis à une table ayant le mur à ma gauche, et à ma droite un élève nommé Barlet, fils d'un commissaire de police et qui lui-même ceignit plus tard l'écharpe de son père. Par une haute bizarrerie de la destinée, ce fut ce voisin de collège qui, délégué par la préfecture à la réunion de la salle de *la Marseillaise*, où mon arrestation, en février 1870, m'empêcha de me rendre, fut arrêté par Gustave Flourens.

Eh bien ! ce malheureux Barlet, à qui j'ai toujours porté mauvaise chance, payait pour tous mes méfaits, que le maître d'étude lui attribuait constamment. Un jour, l'iniquité de la punition était si flagrante que la pauvre victime s'écria :

— Mais c'est Rochefort qui me parle toujours !

A quoi son persécuteur riposta avec la plus entière mauvaise foi :

— Si vous ne lui répondiez pas, il vous parlerait moins souvent !

J'ai eu plus tard de nombreuses entrevues avec les magistrats de mon pays et j'ai rencontré chez eux à

peu près la même justice distributive. Seulement c'était moi dont ils faisaient leur Barlet.

Mais cette sollicitude des pions eut pour moi une contre-partie : l'antipathie de l'aumônier du collège, un certain abbé Flandrin qui m'avait, d'ailleurs, dès mon arrivée, tenu en défiance. L'étude de mon dossier lui avait appris à quel point l'indifférence en matière de religion sévissait dans ma famille, puisqu'elle ne m'avait appliqué qu'à onze ans l'amnistie baptismale, ne craignant pas d'envoyer mon âme dans des endroits inhabitables, au cas où la mort serait venue me prendre sans avertissement préalable.

La lettre de Béranger, l'auteur de :

Hommes noirs, d'où sortez-vous?

me rendit tout à fait suspect aux yeux inquiets du confesseur de la maison, où il était assez mal vu des élèves. Avec ses grosses lèvres qui serpentaient comme deux sangsues dans sa figure rosacée, ses yeux qu'il fermait avec affectation quand il feignait de se recueillir, ses mains bénisseuses et bouffies d'une mauvaise graisse, il nous faisait l'effet d'un acteur toujours en scène.

Il se donnait réellement trop de mal pour établir sa foi et sa bonne foi. J'eus, comme presque tous les enfants qui franchissent le cap de l'adolescence, une espèce de crise de dévotion qui dura pour moi un mois ou deux et que le cabotinage de l'abbé Flandrin contribua beaucoup à abréger.

Je me rappelle, un matin de vendredi saint, l'avoir croisé dans les couloirs au moment où il causait en riant et en gesticulant avec le censeur du collège qui

lui en racontait probablement une « bien bonne ». Une heure plus tard, comme on nous avait réunis à la chapelle de l'établissement, je revis mon abbé s'avancer au milieu de nous, les yeux grossis par les larmes, la voix tremblante et laissant tomber par un geste de désolation ses bras sur sa bedaine. Ce fut en étouffant ses sanglots qu'il commença ainsi sa conférence :

— Jésus-Christ est mort!

Il était évident que notre aumônier nous prenait pour des imbéciles, en se désespérant ainsi devant nous à propos du décès d'un homme ou même d'un Dieu auquel il semblait penser si peu la veille et qui avait succombé dix-huit cents et des années auparavant. En me remémorant sa gaieté du matin, je conçus involontairement un grand mépris pour cet enseigneur et pour son enseignement, et l'instinct révolutionnaire qui couvait sous ma cendre commença à s'embraser.

De son côté, il flairait en moi « l'esprit de révolte » et dans les cours religieux auxquels il nous conviait, il m'interrogeait de préférence aux autres sur ce qu'il nommait les « vérités de la religion », ce qui était une façon de couper court à toute discussion puisque la vérité n'en admet pas.

Il nous invitait aussi à lui poser des questions sur les points qui auraient pu nous sembler obscurs, bien convaincu qu'il allait verser dans nos jeunes âmes des torrents de lumière. A plusieurs reprises je m'amusai à l'embarrasser par des problèmes, devant la solution desquels il restait souvent interdit. Un jour qu'il nous vantait la pauvreté de Jésus-Christ, sans nous expliquer pourquoi le pape, son successeur, était si riche, je lui lançai brusquement cette observation :

— Mais, monsieur l'aumônier, Jésus-Christ n'était pas pauvre du tout. Vous nous avez appris que des rois Mages étaient allés, guidés par une étoile, adorer Jésus, à qui ils avaient apporté des présents magnifiques, entre autres des vases d'or remplis de parfums. Ces cadeaux royaux avaient une grande valeur. Si la sainte Vierge et saint Joseph avaient été dans la misère, il leur eût été facile d'en sortir en les vendant.

Et je prenais mon air le plus innocent pour ajouter :

— Ces vases d'or, que sont-ils donc devenus ? Est-ce qu'au moment de l'arrestation du Christ on les a retrouvés chez lui ? Sait-on maintenant qui les possède ?

L'abbé Flandrin n'était pas dupe de ma naïveté et, impatienté, répondait quelquefois à mon insistance :

— Vous êtes trop curieux pour votre âge.

Mais je lui rivais ainsi son clou :

— Monsieur l'aumônier, c'est vous qui nous avez demandé de vous poser des questions.

Vers 1847, l'agitation politique de dehors finit par pénétrer dans nos salles d'études. Les externes nous apportaient aux heures de classes des nouvelles et des journaux que je collais à mon pupitre sous le couvercle, de sorte qu'en le levant comme pour chercher mes cahiers, je lisais les premiers-Paris du *National* et de la *Réforme*; après quoi, je les décollais pour les repasser à mes camarades qui les déchiffraient par le même procédé. Ce que j'ai remâché de fois les mots de « Pritchartistes » et de « Satisfaits », je serais impuissant à le calculer. L'affaire Teste nous passionna, un ministre soupçonné d'avoir tou-

ché cent mille francs étant alors presque un phénomène devant lequel, aujourd'hui, les plus curieux ne s'arrêteraient même pas.

J'avais pour camarades plusieurs fils de députés, les uns de l'opposition dynastique, les autres, comme Hébert dont le père était alors ministre de la justice et comme Quesnault, fils d'un ancien procureur général, ministériels à toute épreuve. La campagne des banquets nous exaltait sans que nous pussions dire au juste pourquoi. Pendant un certain temps je crus moi-même que c'était Louis-Philippe qui, par pur autoritarisme, avait résolu d'empêcher les gens de dîner et de s'amuser entre eux.

Je rougis de mon ignorance lorsque Quesnault me fit comprendre qu'il ne s'agissait pas de priver de nourriture qui que ce fût, mais bien d'interdire des agapes organisées dans le but de détruire, au dessert et même au potage, la loi électorale du cens en y substituant le suffrage universel.

Les manifestations et les événements nous arrivaient tellement grossis que nous ne tenions plus en place. L'affaire du viol de la petite Cécile Combettes par le frère ignorantin Léotades vint se greffer sur le procès Teste, avec lequel, du reste, elle n'avait aucun rapport. Mais un ministre prévaricateur, un congréganiste violateur de filles et assassin, c'était plus qu'il n'en fallait pour alimenter nos conversations et nos disputes, d'autant que les détails graveleux qui émaillaient les récits du crime clérical nous allumaient énormément.

— Ça chauffe !

nous criaient les externes, qui se tenaient dans les gradins du bas, séparés des internes par un ou deux bancs et avec lesquels il nous était interdit de com-

muniquer, tant le principe de la claustration et l'idée monacale ont toujours présidé à l'organisation universitaire.

Je venais d'entrer en rhétorique, sous la coupe de deux professeurs dont l'un, Jacques Demogeot, mort récemment chargé d'années, était un démocrate assez ardent et l'autre, que nous appelions le père Loudières, paraissait peu enclin aux révolutions, si bien que nous recevions des leçons d'émancipation et de libéralisme contredites le lendemain par l'enseignement le plus rétrograde.

Mil huit cent quarante-huit s'ouvrit par une agitation dont le contre-coup fut tel, pour beaucoup d'entre nous et particulièrement pour moi, que le travail passa au troisième plan. Je ne m'intéressais plus qu'aux débats de la Chambre, au point que conscient du relâchement de mes progrès, je commençai à craindre sérieusement pour mon futur diplôme de bachelier.

Je me mis alors à « bûcher » pendant deux heures par jour avec un élève très laborieux, qu'aucun bruit extérieur n'avait dérangé de la régularité de son train-train et qui était pour moi un ami d'autant meilleur que son calme jurait plus avec ma nervosité.

Ce brave garçon, qui mourut à dix-neuf ans assassiné en Suisse, et dont je faillis partager le sort, s'appelait Léonard, et par une sombre déveine, qui l'a accompagné pendant toute sa courte vie, il fut en 1849 refusé au baccalauréat ès lettres, alors que c'était lui qui certainement m'y avait fait recevoir.

Dans les premiers jours du mois de février, que la famille régnante devait terminer en Angleterre, notre classe était en promenade au Bois de Boulogne quand

un coupé sans escorte passa à côté de nous et s'arrêta à quelques mètres en avant. Le valet de pied descendit et vint demander au sous-maître qui nous conduisait à quel collège nous appartenions. C'était Louis-Philippe en personne qui nous témoignait ainsi son intérêt.

Il mit à la portière sa grosse tête que j'aperçus ce jour-là pour la première et la dernière fois, puis, après quelques compliments à notre pion sur notre bonne tenue qui, pourtant, n'avait rien de particulièrement remarquable, il lui annonça qu'en souvenir de cette heureuse rencontre, il accordait à tous les élèves du collège un jour de congé.

Dans la gracieuseté avec laquelle il nous interpella, on sentait quand même cette arrière-pensée qu'il passait un fichu quart d'heure et qu'il éprouvait le besoin de se faire un peu de popularité parmi la jeunesse instruite, la révolution de 1830 ayant débuté au cri de :

— Vivent les Écoles !

En revanche, plusieurs élèves remercièrent par celui de :

— Vive le roi !

auxquels d'autres répondirent par le cri de :

— Vive la Réforme !

et la voiture avait à peine disparu qu'une bataille générale précéda chez nous celles que les faubourgs devaient bientôt livrer.

Le congé que Louis-Philippe venait de nous octroyer, d'autant plus libéralement sans doute qu'il ne lui coûtait rien, ce fut lui qui le reçut à quelques jours de là et qui eut le loisir d'en profiter jusqu'à sa mort.

Dès le mardi 22 février, quoique nous n'entendissions pas encore les coups de fusil, nous comprîmes aux chuchotements échangés entre les maîtres d'étude et les employés du collège, que la situation était fortement tendue, ne fût-ce que parce qu'on nous le cachait. Autre symptôme d'aggravation : très peu d'externes se présentèrent au cours du professeur Demogeot qui, évidemment sympathique au mouvement insurrectionnel, vint rayonnant et à la fois inquiet prendre place dans sa chaire.

Il trouva, pendant sa leçon, le moyen de faire allusion aux « droits du peuple », et ce mot fut salué par des applaudissements qu'il ne chercha pas à réprimer. Dès lors, la digue fut rompue. Un élève de l'institution Massin, je crois, monta sur son banc, et se tournant vers nous qui étions juchés en haut des gradins comme au sommet de la Montagne, il nous cria :

— On se bat au faubourg Saint-Antoine !

La fin de la classe se passa en dialogues et en conciliabules, car nous parlions déjà des combinaisons à imaginer pour aller rejoindre nos « frères ». A midi, plusieurs de nos pions n'étaient pas au réfectoire, où ils mangeaient toujours avec nous, tout en surveillant les échanges et transactions que passaient entre eux les élèves qui avaient peu et ceux qui avaient beaucoup d'appétit.

Ainsi pendant un an, au moment où mon estomac de quatorze ans se creusait en proportion de ma croissance, j'avais signé avec un interne, très bon garçon, mais très flémard, un traité par lequel je m'engageais à lui remanier assez consciencieusement ses compositions hebdomadaires pour qu'il fût placé dans les dix premiers. Mais comme il n'y a pas de contrat qui n'oblige qu'une seule personne, il m'abandonnait,

moyennant cette complaisance coupable, sa part de viande à un repas, soit du matin, soit du soir.

Il s'était décidé à ce sacrifice pour se faire bien venir de son père qui le privait de sortie quand il était dernier, ce qui lui arrivait à peu près trois fois sur quatre, et le comblait de distractions et de pièces de quarante sous quand il parvenait à entrer dans ce bataillon sacré, au milieu de ceux qu'on avait surnommés les « décemvirs ».

Aussi, à mesure que je prenais des couleurs, mon ami perdait les siennes, et il me racontait en se tordant, que sa mère, en le voyant un peu pâlot, disait à son papa :

— Il ne faut pas non plus le forcer à trop travailler.

J'aurais dû, je le sais, lui laisser sa viande et lui corriger tout de même ses compositions. Mais, comme la plupart des ventres affamés, le mien n'avait pas d'oreilles.

Cependant, le 22 février 1848, si nous étions à table, notre esprit était dans la rue. Dans l'après-midi, à l'heure du parloir, pas un élève n'y fut appelé et cette absence totale de visites nous indiqua que l'insurrection obstruait déjà les abords de la rue de la Harpe. Nous ne demandions naturellement que plaies et bosses, et nous trouvions déjà que le peuple mettait bien du temps à renverser la monarchie.

Le mercredi 23, la révolution ne gagnait pas seulement dans la rue, elle grondait entre nos murs, au point que toute discipline avait disparu. Les salles d'études se déversaient les unes dans les autres, et le résultat de cette confusion générale fut la nomination d'une délégation — car en politique tout commence par des délégations — chargée d'aller réclamer

auprès du proviseur notre droit de prendre part à une lutte qui, paraît-il, ne pouvait se terminer sans nous.

Le proviseur, qui n'était plus M. Lorrain, mais M. Poulain de Bossay, très à cheval sur les règlements, nous répondit, avec un bon sens irréfutable, que nos familles nous ayant mis sous sa garde, il serait le plus infidèle des mandataires s'il nous laissait sortir ainsi pour aller dans une ville en armes nous faire casser la tête par quelque balle perdue. Quelle contenance aurait-il devant les mères qui viendraient lui crier tout en larmes :

— Qu'avez-vous fait de nos fils?

Cette fin de non-recevoir — de non recevoir des coups de baïonnette — nous fit sortir de nous-mêmes au lieu de nous y faire rentrer. Pour comble de provocation, à la classe de dix heures, le professeur de rhétorique latine, Loudières — l'ennemi du peuple — vint témérairement occuper sa chaire et commença la leçon. Il fut reçu par des boulettes de papier mêlées à ces vociférations :

— Assez! nous voulons sortir! On égorge nos frères !

Le bruit circulait, en effet, que deux de nos maîtres d'études, celui qui m'avait pris sous sa protection à la suite de ma correspondance avec Béranger, et un autre, un certain Georges Bell, qui plus tard a joué un rôle dans le soulèvement du 15 mai, venaient d'être tués ou grièvement blessés sur une barricade. Le professeur Loudières n'en eut pas moins la maladresse de tenter de nous calmer par ce mensonge :

— Quoi! vous vous émotionnez ainsi pour quelques gamins qui cassent des carreaux!

Ces paroles déloyales devinrent le signal du déchaînement. Nous renversâmes la chaire du profes-

seur sans paraître nous apercevoir qu'il était encore dedans, et pendant qu'il cherchait sa toque, nous nous lançâmes par les couloirs jusqu'à la grande porte du collège, que le portier n'aurait certainement pu réussir à défendre contre nous si, à la première alerte, il n'avait eu la précaution de la fermer à double tour.

Elle était d'une épaisseur qui défiait nos faibles mains, et nous nous contentâmes de nous disperser dans la « cour des grands », où nous trompâmes notre déconvenue en hurlant et en gambadant.

Nous songions sérieusement à nous fabriquer des échelles de corde avec les draps de nos lits, quand une de ces idées qui devraient suffire à illustrer une carrière, germa dans le cerveau de notre camarade Varnet, frère du futur général qui a commandé longtemps un de nos corps d'armée. Le préau de la gymnastique était fermé sur la rue Monsieur-le-Prince par un mur d'une hauteur franchissable donnant sur la cour d'une maison, dont cette fois aucun concierge ne nous empêcherait d'ouvrir la porte cochère.

Il ne s'agissait plus que de sortir d'une autre cour, celle des grands, pour nous retrouver tous au pied du mur. Mais toutes les grilles en étaient closes et nous n'en avions pas les clefs. La fuite fut donc remise au lendemain, afin que nous eussions le temps de réunir tous les moyens d'évasion. A la récréation de midi, au moment d'entrer dans la cour des grands à la sortie du réfectoire, nous n'attendrions pas qu'une des portes fût verrouillée sur nous et nous nous élancerions comme des tigres du côté du préau de la gymnastique.

La nuit se passa dans un calme relatif, qui rendit quelque confiance au proviseur, heureux de nous avoir domptés par ses arguments. Le malheureux allait payer cher sa naïveté. Le jeudi 24, comme nous défi-

lions, en « queue de cervelas », pour la récréation complémentaire du déjeuner, au lieu de nous laisser parquer entre les grilles, nous fîmes un crochet rapide et, nous engouffrant dans le couloir, nous envahîmes le préau, nous promettant d'arriver coûte que coûte à la crête du mur, en nous faisant au besoin la courte échelle.

Nous en trouvâmes heureusement une autre plus longue et en bois solide, par laquelle on grimpait au trapèze. Je l'appliquai contre le mur et, quand je pus plonger dans la cour de la maison, je fus un peu ému en constatant que la porte cochère en était grande ouverte et que des hommes en costumes plus ou moins bariolés, armés de sabres et de fusils, nous tendaient les bras pour nous y recevoir.

Quoique nous ne fussions pas vêtus de l'habit à queue de morue du collégien de cette époque, mais en simple veston de travail, la foule, qui avait entendu le brouhaha de notre cavalcade, ne se trompa pas à notre absence d'uniforme; ma tête effarée et invraisemblablement chevelue fut saluée par un formidable cri de :

— Vivent les Écoles!

Dans mon délire, je risquai du mur même un saut qui m'étala tout de mon long sur le pavé boueux de la cour. J'aurais pu me casser les reins. Je me bornai à salir ma veste et à déchirer mon pantalon. Mes compagnons de fugue n'étaient guère plus propres que moi. D'ailleurs nous étions tous sans chapeau ni coiffure aucune. Nous n'en fûmes pas moins trouvés superbes de républicanisme et d'intrépidité par les combattants accourus pour aider à notre délivrance. On s'embrassa, on se prit sous le bras, chacun de nous échut à un frère d'armes et d'insurrection, puis nous nous mîmes en route.

En jetant un dernier regard sur la salle d'études, où je croyais bien ne jamais rentrer, j'aperçus M. Poulain de Bossay, notre proviseur, qui, s'étant élancé à notre poursuite, était à son tour monté à l'échelle et, son buste décoré dominant le mur fatal, regardait dans une pantomime désespérée l'égrénement de son jeune et bondissant troupeau.

Cependant on avait crié :

— Au Panthéon !

et nous avions répété :

— Au Panthéon !

sans savoir pourquoi nous allions là plutôt qu'ailleurs. On m'avait placé en tête de la colonne, probablement à cause de mes cheveux broussailleux et désordonnés qui semblaient s'être insurgés longtemps avant moi. Quesnault, bien que fils de député ultra-conservateur, ultra-pritchartiste et ultra-satisfait, avait, machinalement peut-être, suivi le mouvement et rompit son rang pour se rapprocher de moi avec mon ami Léonard qui, toujours sage quoique résolu, me dit à l'oreille :

— Cette fois, nous sommes bien sûrs d'être renvoyés du collège.

Quesnault était doué d'un teint de rose et de beaux yeux bleus, qui lui donnaient un air de demoiselle. Il était aussi toujours très soigné de sa personne et avait trouvé moyen de sauter avec nous dans la boue sans se faire une tache. Au milieu de ses camarades, crottés jusqu'aux hanches, sans cravate et sans casquette, il donnait l'idée d'une jeune fille, capturée et emmenée par d'affreux chenapans. Je remarquai que plusieurs insurgés l'examinaient avec surprise, croyant à une femme déguisée en homme.

Sous la clameur redoublée :

— Vivent les Écoles !

nous débouchâmes sur la place du Panthéon, où un de nos accompagnateurs m'annonça que la mairie était au pouvoir du peuple et qu'on allait nous distribuer des fusils.

Nous nous rangeâmes d'abord sur le trottoir, à gauche de la rue Soufflot, et seulement à ce moment j'aperçus, déployé sur le trottoir opposé, un régiment de fantassins, sac au dos et semblant attendre le premier coup de feu pour riposter. J'étais sur le premier rang, complètement à découvert et je pris une intonation pleine d'indifférence pour demander à un de ceux qui nous donnaient des armes :

— Est-ce que ces soldats vont nous attaquer?

— Mais non ! répondit-il, ce sont des amis. Ils ont fraternisé. Criez : Vive la ligne !

Et nous criâmes à plein gosier :

— Vive la ligne !

d'autant plus volontiers que s'ils n'avaient pas fraternisé, l'aventure se terminait, sans aucun doute, par une capilotade terrible pour nous, qui ne savions, ni les uns ni les autres, épauler un flingot.

Quand nous fûmes suffisamment outillés, au cri de :

— Au Panthéon !

succéda cet autre :

— Aux Tuileries !

la colonne s'ébranla, nous longeâmes la rue de l'Ancienne-Comédie, la rue Dauphine et plusieurs autres rues sous les acclamations. La sœur de ma mère,

femme du peintre Guérin, ouvrit sa fenêtre donnant sur le quai et resta stupéfaite en apercevant son neveu, chevelure au vent, fait comme un voleur et marchant à la tête d'une troupe armée qui se dirigeait au pas de course vers la demeure de nos rois.

Je l'entendis qui appelait ses enfants en criant :

— C'est Henri !

Je levai la tête, lui fis un signe de la main et repris ma route triomphale.

Quoi qu'on en ait écrit, les Tuileries n'étaient gardées par personne, et notre bande y entra comme dans du beurre. Quant à moi, je fus, au moment d'en passer le seuil, supplié par Quesnault de lâcher la manifestation pour le reconduire chez ses parents. Il comprenait que tout était perdu, que la révolution était faite, et il tremblait pour son père, à qui sa qualité de serviteur du trône pouvait jouer le plus mauvais tour.

J'eus pitié de cette inquiétude filiale. Nous nous perdîmes d'abord dans le flot envahissant et, après en être sortis, nous marchâmes vivement du côté de la rue Louis-le-Grand, où sa famille demeurait. Il était alors à peu près deux heures et demie et sur tout notre parcours nous n'eûmes pas l'occasion de surprendre la moindre tentative de lutte. Louis-Philippe avait fait ses paquets le matin même, et toutes les armes étaient tombées.

Le seul danger que nous courûmes fut celui d'être culbutés par le cheval d'un garde municipal dont le cavalier venait probablement d'être tué ou démonté, et qui galopait tout harnaché en zigzaguant sur la place du Carrousel.

Pour nous rendre plus libres de nos mouvements,

nous nous décidâmes à déposer nos fusils le long du trottoir d'une rue à peu près déserte et nous fîmes bientôt chez les Quesnault une entrée sensationnelle.

La mère de mon camarade faillit s'évanouir en nous voyant aussi nu-tête. Mais son fils lui arrivant sain et sauf, l'émotion céda vite le pas à la colère. Elle se mit à déblatérer avec une excessive véhémence contre l'opposition, contre Ledru-Rollin et même contre Lamartine, allant jusqu'à me prendre à témoin et me demander mon opinion sur le coup de force populaire qui bouleversait et mêlait ainsi toutes les couches sociales. Peut-être croyait-elle, à cause de mon nom, que j'allais faire chorus avec elle contre la « tourbe » et la « vile populace », et je me rappelle encore l'exaltation qu'elle mettait à me répéter :

— Maintenant, la chiffonnière qui vient fouiller sous mes fenêtres, dans les tas d'ordures, sera autant que moi.

Je ne saisissais pas toujours le sens de ses conclusions ; car elle paraissait très au courant de l'état politique d'alors et émettait des appréciations dont la valeur m'échappait ; mais je fus désagréablement frappé par l'expression de haine égoïste et guizotine que contenaient ses moindres paroles. Il était clair qu'elle se considérait comme d'essence supérieure et que la pensée qu'une femme qui cherchait sa vie dans les détritus pouvait jamais avoir le pas sur elle l'exaspérait jusqu'à la folie.

Ce déchaînement me surprit d'autant plus que quand Mme Quesnault eut repris un peu de sang-froid, elle redevint une femme on ne peut plus distinguée et digne ; preuve que chez les gens les mieux élevés et qui se surveillent avec le plus de soins, il y a toujours un énergumène qui dort et qui, sous le coup d'un désastre ruinant des intérêts, oublie tous les

raffinements de son éducation pour expectorer des épithètes devant lesquelles eût hésité la chiffonnière, dont la femme d'un député ministériel redoutait la future suprématie.

Il y a ainsi dans *le Rouge et le Noir*, de Stendhal, une scène où le marquis de la Môle, apprenant que sa fille a été séduite par Julien Sorel, dépouille brusquement ses belles manières, pour adresser au séducteur des injures de charretier. Je venais précisément de lire ce livre à la fois si curieux et si mal écrit qu'Hetzel, mon parrain, avait retrouvé, puis réédité peu de temps auparavant, et je ne pus me défendre d'une comparaison mentale entre Mme Quesnault et M. de la Môle.

Je laissai mon compagnon d'évasion entre les bras de sa mère et je regagnai le domicile de la mienne, que je trouvai couchée et tout en larmes. Ma tante Guérin l'avait immédiatement avertie de ce que les Anglais eussent appelé mon « escape ». Elle lui avait conté ma tête nue, mon fusil sur l'épaule, mon pantalon en lambeaux et le :

— Vivent les Écoles !

qui nous suivait partout.

Ma pauvre maman, qui voyait généralement tout en noir, ne douta pas un instant que mon cadavre ne jonchât le sol et, n'ayant plus la force de se tenir debout, tant l'inquiétude la bouleversait, elle s'était mise au lit.

Elle y était à peine que, comme surcroît de préoccupation, un garçon du collège lui apporta une lettre du proviseur la prévenant que, m'étant sauvé pardessus les murs pour aller, avec trente-cinq de mes camarades, grossir les rangs déjà trop nombreux de l'insurrection, j'étais expulsé sans retour.

En présence du péril, l'expulsion n'était plus rien. Mais je m'étais enfui à midi et demi, il était près de quatre heures. Où avais-je vagabondé pendant tout ce temps-là ?

Elle attendait donc avec une anxiété croissante qu'on me rapportât ensanglanté sur cette fameuse civière qu'elle me prédisait depuis ma première sortie, lorsque mon coup de sonnette, auquel elle ne se trompa pas, lui releva instantanément le moral.

Le vendredi 25, l'affaire était tellement dans le sac et un retour offensif de la branche cadette si impraticable, que nous reçûmes du même proviseur qui m'avait la veille renvoyé du collège, une nouvelle lettre annulant la première et nous faisant part de la vive satisfaction qu'il éprouverait à me rouvrir ses dortoirs, ses réfectoires et ses classes. Le succès justifiant tout, il n'était pas loin de nous féliciter de notre héroïsme, moi et mes trente-cinq compagnons d'armes.

Mais pour nous donner le temps de nous reposer des rudes fatigues de cette campagne républicaine, il nous faisait gracieusement savoir que la rentrée des classes, qu'il avait dû licencier, n'aurait lieu que le lundi suivant. Non contents d'avoir travaillé à renverser Louis-Philippe, nous avions le bénéfice du congé qu'il nous avait octroyé quelques jours avant sa chute.

Du jour au lendemain, les vitrines de librairie s'émaillèrent de caricatures et de charges à son adresse. Je m'en rappelle une où il était représenté en domestique, un plumeau à la main, devant un fauteuil, et qui portait cette légende :

On a vu des rois épousseter des bergères.

On vendait dans les rues une brochure relatant son arrivée en Angleterre et sa rencontre avec le duc de Praslin qui, après avoir assassiné sa femme, s'était suicidé en prison et à la mort duquel personne ne voulait croire. La légende affirmait qu'il avait été embarqué la nuit pour Londres, où Louis-Philippe était venu le retrouver.

La conversation que leur prêtait la brochure était d'une fantaisie purement funambulesque :

— Eh bien! mon vieux Praslin, tu vois que je n'abandonne pas les amis.

— Eh bien! mon vieux Philippe, tu as donc été, toi aussi, obligé de filer à l'anglaise?

Ce dialogue durait pendant quatre pages, après quoi ils allaient dîner ensemble et achever la soirée au spectacle.

N'importe! Ça se vendait comme du pain et on entendait quantité de passants s'aborder pour se dire, en se félicitant de leur perspicacité :

— J'étais bien sûr que cette canaille de Praslin était vivant.

Son crime, commis à quelques semaines de l'assassinat de Cécile Combettes par le frère Léotades, avait mis la monarchie de Juillet dans la plus mauvaise posture vis-à-vis du peuple, à qui elle montrait l'aristocratie et le clergé le couteau à la main. Mme de Praslin avait pour père le maréchal corse Sébastiani, le même qui, étant ministre des Affaires étrangères, avait, en 1831, après l'écrasement de la Pologne, lancé cette parole restée historique et qui précédait le « cœur léger » d'Émile Ollivier :

— L'ordre règne à Varsovie.

Aussi, l'affreux égorgement de la duchesse devint-

il non plus seulement le plus effroyable et sanglant scandale de la fin du règne, mais un thème à polémiques, à ce point que le côté douloureux de l'aventure fut laissé presque complètement dans l'ombre. Il me revient un quatrain qui courut alors Paris et qui eut beaucoup de succès, bien qu'il soit atroce :

Pourquoi sur ta fille sans vie
Ces regrets dont ton cœur est plein?
L'ordre régnait à Varsovie,
Il règne à l'hôtel de Praslin.

Devant la capitulation de notre proviseur, qui me rappelait tendrement après la victoire et m'avait si nettement chassé quand il prévoyait la défaite, me donnant pour la première fois un exemple de cet opportunisme qui devait plus tard envahir le pays tout entier, j'aurais été bien naïf de me gêner. Je reculai donc de plusieurs jours mon retour d'élève prodigue et profitai abondamment de vacances que je considérais comme on ne peut mieux gagnées.

Un soir que je me trouvais à l'orchestre de l'Opéra, je vis pendant un entr'acte la salle se mettre subitement debout au milieu des cris de :

— Vive Lamartine!

C'était le membre du Gouvernement provisoire qui, non sans intention, selon toute probabilité, avait avancé sa tête en dehors de la loge où il feignait de se dissimuler.

En constatant qu'il était reconnu, il affecta de rentrer vivement dans la pénombre, mais la manifestation n'en continua pas moins. J'avoue que, pendant tout le reste de la représentation, j'eus peine à détacher mes yeux de cet homme en pleine faveur populaire et dont la situation m'apparaissait tellement

enviable que j'aurais sacrifié l'espérance d'aucun autre avenir à la joie de me voir, fût-ce pendant un quart de minute, l'objet de pareilles acclamations. Je ne me doutais guère que j'étais destiné à devenir, plusieurs fois dans ma vie, le prétexte d'ovations moins méritées certainement, mais certainement aussi beaucoup plus grandioses, et qu'après les avoir goûtées et regoûtées, je m'apercevrais qu'elles ne font pas le bonheur.

Nous avions tous repris nos places sur les bancs antérieurement usés par nos culottes auxquelles ils le rendaient bien, quand le collège reçut la visite d'Hippolyte Carnot, récemment nommé ministre de l'Instruction publique, et qui avait tenu à venir assurer les « Écoles » de son entier dévouement à la République.

Sa figure était fine, sa taille mince, son ton affable, et les quelques compliments qu'il nous débita nous ravirent. Il était, bien entendu, au courant du mouvement révolutionnaire qui avait pris naissance dans la classe de rhétorique, et il fit une allusion discrète, plutôt flatteuse cependant, à la « généreuse fougue de la jeunesse ».

Il ne pouvait guère prévoir que cette fougue me pousserait, vingt ans plus tard, contre lui, et que l'élève qu'il englobait dans ses félicitations lui couperait sous le... pied le siège de député de la première circonscription de Paris, où lui et moi avions posé notre candidature.

J'ai quelque part mon diplôme de bachelier, enlevé en 1849 à la pointe de ma fainéantise, et qui est signé Carnot. Il me diplômait en qualité de ministre, me combattait comme candidat, et son fils, Sadi, a contresigné comme président de la République ma condamnation à la déportation perpétuelle.

Je rencontrerai donc toujours cette famille sur mon chemin!

De mes camaraderies de collège, je n'ai conservé de relations constantes qu'avec mon excellent ami le docteur Tripier, un des promoteurs du traitement des maladies des femmes par l'électricité, mais j'ai coudoyé plusieurs élèves qui sont devenus quelqu'un. J'ai connu notamment, à Saint-Louis, Floquet, qui, plus âgé que moi de quatre ou cinq ans, se préparait à l'Ecole polytechnique. Il y fut refusé et, peu tenace dans sa vocation, se tourna du côté des études de droit.

Déjà, au collège, il était prétentieux et tonitruant, bombant la poitrine et discutant au milieu de nous comme s'il espérait être entendu au dehors. Aucun esprit, d'ailleurs, ami des formules révolutionnaires les plus démodées et, quoique tout jeune, préparant longtemps d'avance un lit à l'ambition qui le travaillait.

Deux ou trois ans après notre séparation, je fréquentais le quartier Latin et j'allais souvent, en été, après dîner, me promener au Jardin du Luxembourg avec des amis. Il était bien rare que nous n'entendissions pas, sur les huit heures, la voix retentissante de Floquet, marchant à la tête d'un groupe où il se distinguait par un costume de convention et de la Convention, et exposant à quelques disciples ses idées que l'accession au fauteuil de la présidence de la Chambre devait un jour considérablement rogner aux angles.

Il était du reste très bien de sa personne, non sans une certaine conformité de visage avec les portraits qui nous sont parvenus de Saint-Just, et j'ai toujours supposé que cette vague ressemblance l'a souvent inspiré dans le choix de ses chapeaux et la

coupe de ses vêtements. Brun, chétif, avec le nez en l'air, il aurait adopté des allures et un langage tout différents.

Au collège et au « quartier », nous l'estimions simplement vantard et poseur. Aussi, je reconnais avoir été assez surpris, quand des hauteurs de sa sonnette présidentielle, je l'ai vu tenir tête aux interrupteurs, dont il avait raison au moyen de répliques souvent amusantes et imprévues.

Ce Floquet nouveau me déroutait même à ce point qu'un jour, à une soirée de l'éditeur Charpentier, j'en fis mon sincère compliment à Mme Floquet, à l'influence de laquelle j'attribuais le nouvel avatar de son mari. Autre démonstration du bénéfice qu'on trouve à être soi-même et de l'avantage qu'il aurait eu dès ses débuts dans la vie à rester dans sa peau au lieu d'essayer — inutilement — d'entrer dans celle de Saint-Just.

J'ai également non pas connu, heureusement pour moi, mais aperçu dans la cour du collège, Gallifet qui venait en costume militaire assister aux leçons de mathématiques élémentaires, dans le but, je pense, de passer les examens pour Saint-Cyr, où je ne crois pourtant pas qu'il soit jamais entré. On l'appelait le « hussard bleu ». Il portait déjà sur la face et dans les regards cette férocité qui a constitué le plus clair de sa notoriété et ses camarades de classes racontaient qu'il affichait dès cette époque son mépris pour les pékins, qu'il devait éventrer plus tard par centaines à la fois, à coup de mitrailleuses, au bord des fosses creusées d'avance dans les terre-pleins des Buttes-Chaumont.

CHAPITRE V

L'insurrection de Juin. — L'archevêque Sibour. — Les sœurs de l'infirmerie. — Darmagnac. — Léonard. — L'aubergiste assassin. — Justice helvétique. — Le mont Grimsel.

Mon père aurait salué de ses bravos les plus vifs la chute de Louis-Philippe qu'il se croyait obligé d'exécrer, si république ne s'était, dans son esprit, confondu avec guillotine. L'échafaud se dressa en effet, mais pour les républicains, après l'insurrection de Juin d'abord, puis après le coup d'Etat de Décembre.

Pendant la bataille de Juin, le conflit ne s'engagea pas, comme en Février, entre le proviseur et les élèves. Il éclata entre les élèves eux-mêmes qui échangèrent, indépendamment de nombreux coups de poing, les qualificatifs de démoc-soc et d'henriquinquistes. Presque au commencement de l'action, la violence de mon langage m'avait fait coller aux arrêts avec un chiffre surhumain de lignes à copier.

Ce pensum stupide, puisqu'il ne servait à rien, s'exécutait sous les combles du bâtiment, dans des cellules étroites comme des omnibus et recevant insuffisamment l'air par une fenêtre à tabatière.

ouverte à une hauteur qui faisait de ce domicile forcé un véritable tuyau de cheminée.

La voix monte et aussi le bruit des coups de fusil. A ce dernier étage je percevais distinctement ceux qui se tiraient dans les environs et presque aux portes du collège. Au bout d'une heure de recopiement du second livre de l'*Enéide :*

Conticuere omnes, intentique ora tenebant

je résolus de substituer à mon pensum une séance de gymnastique. J'enlevai les deux bateaux qui me servaient de souliers et en m'arc-boutant contre les parois des deux murs, j'atteignis assez facilement le toit, dont les pentes n'étaient pas trop abruptes et sur lequel je m'installai après m'être glissé comme un lézard sous le couvercle de la tabatière.

Pendant plus d'une heure je pus suivre sur un très grand périmètre toutes les péripéties de la lutte. Je vis attaquer par la garde mobile une barricade élevée à l'entrée de la place du Panthéon. Je vis tomber des hommes et des enfants, sans que l'éloignement me permît de me rendre compte de la gravité de leurs blessures.

J'étais hypnotisé par ce spectacle et je n'aurais jamais pensé à redescendre si je n'avais vu tout à coup apparaître à la lucarne restée entr'ouverte le pion des arrêts qui, en entrant dans ma cellule, avait constaté avec terreur qu'elle ne contenait plus de moi qu'une paire de souliers.

Ce fut seulement après de longues recherches que le soupçon lui vint de ma périlleuse ascension. Il me découvrit couché en travers sur le toit, que dans ma curiosité quasi magnétique ma tête commençait à dépasser.

Il me fit signe de redescendre comme à un somnambule qu'on évite de réveiller de peur de le voir piquer une tête dans la rue. J'y gagnai de ne pas finir mon insipide journée d'arrêts, car il ne pouvait plus être question de me maintenir dans une cellule d'où j'aurais toujours été le maître de m'évader par en haut, attendu qu'en fermer la fenêtre à tabatière était me condamner à l'étouffement.

D'autres douleurs m'attendaient à ma sortie de prison. L'infirmerie du collège avait été transformée en ambulance et j'aperçus, rangés sur des brancards dans la cour, cinq ou six mobiles, tous adolescents, qu'on montait successivement dans les pièces aménagées pour les blessés et qui étaient constamment remplacés par d'autres.

Je vois encore l'un deux, ses longs cheveux blonds inondant sa figure, poussant des cris horribles en agitant furieusement son pied, dont la cheville venait d'être fracassée par une balle. D'autres gémissaient sourdement. D'autres, blancs comme des linges, restaient étendus sur le dos, les yeux caves, les ailes du nez pincées et les tempes déjà bleuies par l'approche de la mort.

Je remarquais que pas un seul insurgé n'était transporté chez nous. Les blessés et les morts ne manquaient pourtant pas dans les rangs du peuple. Mais on tenait peu sans doute à faire défiler devant nous les miséreux que la faim avait armés et dont les haillons auraient vraisemblablement excité dans nos jeunes cœurs plus de pitié que de colère.

En outre, beaucoup d'entre nous se prononçaient nettement pour l'insurrection, et la mort de l'archevêque Affre, que notre aumônier vint nous annoncer avec des sanglots calculés, ne modifia pas sensible-

ment les sentiments des exaltés. Au contraire, une voix interrompit :

— De quoi se mêlait-il?

Dans toute autre circonstance, l'élève coupable de cette incartade eût été incontinent renvoyé, mais nous nous trouvions au plus fort de la bataille et personne n'eût osé encourir la responsabilité de le ramener chez ses parents. Le proviseur était même hors d'état de le faire monter aux arrêts, attendu que l'arrêté se fût, à mon exemple, empressé de s'échapper par les toits.

Mais cette nouvelle catastrophe, que l'aumônier nous dépeignit comme un crime prémédité et compliqué de guet-apens, démusela l'internat tout entier, qui se prononça rageusement pour ou contre. A l'instar des parlementaires qui, entrés à la Chambre en brandissant le poignard de Brutus, finissent au bout de deux mois par l'échanger contre un couteau à papier, beaucoup d'élèves parmi les plus tumultueux des journées de Février étaient déjà en Juin passés du côté de l'armée de l'ordre.

Le soulèvement étouffé dans le sang, les exécutions et les déportations sans jugement à peu près terminées, la marche de nos études reprit plus régulière, quand une circonstance fortuite vint nous agiter de nouveau. Le successeur de l'archevêque tué sur les barricades venait de prendre possession de son épiscopat et avait profité d'une cérémonie religieuse quelconque, la confirmation, autant que le souvenir m'en est resté, pour nous faire prévenir de sa prochaine visite.

Comme Pie IX, comme Léon XIII, et en général comme tous les candidats à un pouvoir suprême ou non, l'abbé Sibour s'était d'abord donné pour un libéral très ferme dans ses convictions. On le dési-

gnait même comme le seul évêque républicain que possédât alors la République. Il avait inauguré ses fonctions en faisant publier dans les journaux sa résolution d'adopter les enfants du malheureux pompier Larr, odieusement condamné à mort avec un ouvrier nommé Daix, pour un fait de guerre, qu'on avait dramatiquement intitulé : l'*Assassinat du général Bréa.*

Pour jeter un peu de variété dans la monotonie des exécutions, Daix et Larr, au lieu d'être passés par les armes, avaient été guillotinés. Sur ces entrefaites, le proviseur commit la grave imprudence de solliciter de moi un dithyrambe rimé en l'honneur du nouveau prélat, à qui il me serait permis de le lire devant tout le personnel du collège.

Ce n'est pas que cette offre me séduisît, car j'ai toujours répugné à me donner en spectacle, mais j'y vis tout de suite l'occasion d'une protestation contre la monstrueuse exécution des deux combattants de Juin. Avec un machiavélisme au-dessus de mon âge, je fis traîner ma composition jusqu'à l'heure même du déjeuner, où j'étais invité chez le proviseur et à l'issue duquel je devais donner lecture du morceau.

L'aumônier Flandrin m'en demanda la communication préalable, et j'eus la perfidie de lui en montrer la première page, dont le ton était suffisamment plat, sous tous les rapports, pour n'éveiller aucune crainte.

Le déjeuner se passa cérémonieusement, l'archevêque Sibour, petit, replet et rougeaud, se donnant les airs d'un homme qui mange dans l'unique but de ne pas se laisser mourir de faim. Le dessert contenait une surprise : c'était ma poésie. Bien qu'excessivement ému, ayant toujours été et étant encore fort

timide, je tirai mon papier de ma poche et je le dépliai assez crânement.

Comme pour le monsieur qui, tombé du cinquième étage, se dit à la hauteur du deuxième :

— Jusqu'à présent, ça va bien, pourvu que ça dure,

tout alla bien jusqu'au trentième vers. Seulement ça ne dura pas. J'entrai dans la question de l'adoption des enfants du guillotiné et je regrette d'avoir gardé dans ma mémoire, qui n'est excellente que pour les beaux vers, seulement les quatre ci-dessous qui donneront une idée du ton général :

Sans savoir si le père, accourant au péril,
Et bravant l'échafaud pour prendre le fusil,
Fut responsable ou non de la guerre civile,
A ses fils orphelins vous offrez un asile.

Et je poussais l'irrévérence jusqu'à lui demander, en alexandrins, pourquoi, puisqu'il s'intéressait tant aux enfants, il n'avait pas intercédé pour leur père.

Je faisais, sans m'en douter, le procès de cette pseudo-bienfaisance qu'on appelle la charité chrétienne et qui pleure sur les « pauvres petits » dont elle a allègrement envoyé les parents à l'échafaud.

Nous avons eu une seconde mouture de cette magnanimité spéciale après la condamnation de Vaillant. Toute la haute société réclamait son exécution et s'offrait en même temps à adopter la petite Sidonie, sa fille.

Ma lecture, interrompue à plusieurs reprises par l'abbé Flandrin, qui suait à grosses gouttes, s'acheva au milieu de la stupéfaction des convives. Le proviseur s'excusa comme il put de mes inconvenances.

Il ne connaissait pas mes vers, sans quoi il les eût certainement anéantis. C'était pourquoi, du reste, je m'étais gardé de les lui montrer.

L'archevêque Sibour comprit immédiatement qu'il avait été joué, mais il n'en prit pas moins son air le plus prêtre pour me complimenter sur ma « facilité » et, à toutes les restrictions du proviseur, il répondait :

— Mais non ! c'est très bien !

L'aventure, aussitôt répandue dans les classes, y fit beaucoup de tapage, mais elle eut pour moi un dénouement tout autre que celui auquel je devais m'attendre. A quelque temps de là, ayant eu un mouvement de fièvre qui avait nécessité mon transfert à l'infirmerie, j'y fus accueilli par les deux sœurs qui la desservaient comme si j'avais été un délégué du Saint-Père.

Ces deux paysannes ne s'inquiétaient pas du tout de savoir ce que j'avais bien pu conter à leur archevêque. J'avais été reçu par lui ; j'avais dîné à sa table et je lui avais consacré une poésie : leur fanatisme religieux n'en demandait pas davantage. Je me transfigurais pour elles, au point d'en avoir perdu mon enveloppe terrestre :

— C'est celui qui a déjeuné avec monseigneur !

cria la plus âgée à la plus jeune.

Celle-ci accourut et répondit, comme en extase :

— Oui ! oui ! c'est bien lui : je le reconnais à cause de ses cheveux relevés.

Pendant les trois jours que je demeurai soumis à leur cuisine, il n'y eut pas de morceaux de choix assez succulents pour moi. Les autres malades ou soi-disant tels étaient totalement négligés et ceux qui

souffraient de la diète, qu'on leur imposait généralement pour tout remède, tiraient une langue chargée de convoitise en voyant les deux sœurs se succéder à mon chevet avec des plats aussi divers que délicatement préparés.

Jusqu'au jour où je quittai définitivement le collège, l'impression de l'honneur que « monseigneur » m'avait fait ne s'effaça pas chez ces deux nonnes et chaque fois qu'elles me rencontraient dans les escaliers ou les couloirs, c'était cette exclamation admirative et toujours la même :

— Ah ! voilà notre faiseur de vers, avec ses cheveux relevés !

Je ne me pardonnerais pas de reprocher à ces deux ilotes les extra dont elles m'ont abreuvé, mais déjà à cette époque je compris à quel état de suggestion presque magnétique le catholicisme réduit ses adeptes. Ces filles, rivées au dogme ecclésiastique comme Angélique à son rocher, vivaient d'une vie absolument cataleptique, obéissant automatiquement aux prescriptions de l'Eglise et électrisées par la vue de leur évêque comme les troupes d'Austerlitz l'étaient à la vue de leur empereur. On devinait, à la soumission machinale de ces deux hypnotisées, qu'aucun raisonnement n'aurait mordu sur le bloc granitique de leur crédulité.

Quelqu'un leur aurait expliqué qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans les doctrines et les récits dont on leur avait, dès l'enfance, englué le cerveau, qu'elles auraient cru, tout bonnement, avoir devant elles un aliéné. Lorsque j'étais enfermé dans une des cages de la frégate de guerre *la Virginie*, en route pour Nouméa, avec vingt-deux femmes déportées, j'ai retrouvé chez les sœurs qui les gardaient ce même état de rigidité intellectuelle.

Tous les matins, que la mer fût calme ou furieuse, que le navire naviguât à la cape sèche ou toutes voiles dehors, elles descendaient dans la batterie pour y entendre la messe qu'y célébrait l'aumônier du bord et, m'affirmait le commandant, aucune puissance humaine ne les en aurait empêchées, *la Virginie* eût-elle eu dans le flanc une voie d'eau à la faire couler en moins d'un quart d'heure.

Je marchais sur mes dix-huit ans. J'étais non pas malade, mais tourmenté par ma sensibilité nerveuse, que tous ces événements avaient développée dans des proportions qui inquiétaient mes parents. Notre médecin l'attribuait à l'anémie. Nous recevions quelquefois la visite d'un jeune Toulousain, étudiant en médecine, M. Darmagnac, sans apostrophe. Pendant la durée de l'insurrection de Juin et plusieurs jours après la fin de la lutte, personne d'entre nous n'avait eu de nouvelles de lui. Nous nous imaginâmes qu'il était allé aux barricades et qu'il y était resté. Peut-être était-il seulement blessé, peut-être prisonnier dans une casemate où,

Chiffre quelconque au milieu d'une foule livide,

il devenait très difficile de le déterrer.

Je me mis à courir les hôpitaux, traversant les salles où s'entassaient les mutilés de l'insurrection. Je vis là des plaies macabres. Un homme agonisait, la mâchoire inférieure et le menton complètement enlevés. Il était sûr de mourir de faim s'il ne succombait pas au tétanos, puisque de ses deux mâchoires il ne lui restait plus que la supérieure, insuffisante pour manger.

Tant que je me sentis excité par la recherche, je tins bon ou à peu près, mais quand j'eus fouillé la

dernière salle de l'hôpital Saint-Louis et constaté que Darmagnac n'y était pas, le spectacle d'un tout jeune ouvrier que les infirmiers descendaient à l'amphithéâtre pour qu'on lui coupât la jambe m'emplit les yeux de bleuettes, et je tombai évanoui tout de mon long sur le parquet ciré, où le derrière de ma tête résonna en laissant une tache de sang, car la peau s'en était fortement étoilée.

On me frotta les tempes avec du vinaigre et je fus conduit dans le jardin de l'hôpital pour y reprendre ma respiration. Cette épreuve m'arrêta net dans mes recherches, qui ne pouvait être qu'inutiles, car Darmagnac reparut deux jours plus tard, parfaitement sain et sauf.

Il s'était battu, en effet, mais s'était caché après la défaite. Sans doute, l'ébranlement nerveux que je venais de subir m'avait-il particulièrement influencé, le fait est qu'étant allé un dimanche déjeuner avec Darmagnac, dans la petite chambre où il s'était calfeutré, il me fut impossible de supporter ses descriptions, peut-être un peu méridionales, de poitrines trouées par les balles, d'intestins jonchant les pavés et de cervelles contre le mur.

La tête me tourna tout à coup. Je m'affaissai sur ma chaise, et comme aucun révulsif ne me faisait revenir à moi, il me porta sur son lit, où je restai de midi et demi à quatre heures du soir, dans un état d'immobilité cadavérique.

Quand je me décidai à rouvrir les yeux, je me vis entouré de plusieurs voisins, que l'étudiant affolé était allé chercher et qui depuis trois heures me promenaient inutilement sous les narines toutes sortes de compositions pharmaceutiques.

M. Darmagnac, ses études terminées, retourna exercer à Toulouse; mais il n'écrivait jamais à ses

amis de Paris sans leur demander des nouvelles de l'être singulier qui lui avait causé une si belle frayeur.

Cependant ce n'est pas en allant dans les hôpitaux à la découverte des insurgés de Juin qu'on se prépare efficacement au baccalauréat. J'aurais probablement abouti à un retoquage lugubre si le bon Léonard ne m'avait offert de me servir à la fois de répétiteur, d'examinateur et de collaborateur. Dès que l'année scolaire 1848-1849 fut ouverte, nous nous attelâmes de concert au manuel contenant toutes les questions sur lesquelles il y avait probabilité que nous fussions interrogés.

Le pauvre Léonard était né décoiffé. Il fut refusé quoique dix fois plus ferré que moi, qui fus reçu sans le moindre accroc. Mon bon cœur faillit cependant me perdre. Un de mes camarades, dont la paresse était légendaire au collège, et qui n'en fut pas moins plus tard député et ministre, Hérisson, assis à côté de moi pendant la composition de version latine, me supplia de lui laisser jeter un coup d'œil sur ma traduction. Je me prêtai à cette irrégularité et, au moment où il s'inspirait de ma copie que je lui avais glissée, le professeur Gérusez, chargé de la surveillance des candidats, surprit le manège.

— Dites donc, les associés, fit-il en arrachant ma composition des mains de mon copain, il paraît que vous voulez vous faire refuser tous les deux.

J'étais consterné, quand heureusement il lut mon nom au bas de ma version qui était totalement terminée.

— Est-ce que vous n'êtes pas le filleul de M. Hetzel? me demanda-t-il d'une voix radoucie.

— Oui, monsieur.

Alors, il ajouta paternellement :

— Ah ! Et êtes-vous content de votre travail?

— Assez, oui, monsieur, balbutiai-je tout inquiet

— C'est bien. Tâchez maintenant de réussir votre examen oral.

Non seulement j'étais sauvé, mais Hérisson le fut avec moi. On nous reçut tous les deux et, par un revirement assez rare, après nous avoir tous étonnés au collège par son indolence, mon compagnon de sellette devint un des meilleurs élèves de l'Ecole de droit, où l'année suivante il enleva tous les prix.

Il fut plus tard maire d'un arrondissement de Paris et c'est en cette qualité qu'il eut la triste charge et aussi le triste courage de marier, *in extremis*, en pleine Semaine sanglante, le docteur Tony Moilin, fusillé immédiatement après la cérémonie, sous les yeux mêmes de sa femme, et dont tout le crime avait consisté en distribution de bons de pain aux malheureux, pendant les deux mois qu'avait duré la Commune.

Hérisson entra en 1884 au ministère du commerce et au bout d'un an en sortit les mains nettes et le gosier sec de tout pot-de-vin. Ce ne devrait pas être un éloge. Pourtant, c'en est un.

Je possédais donc ce diplôme, qui constitue moins un acheminement qu'un obstacle à la fortune, un bachelier répugnant à certaines professions souvent très lucratives, comme celles de maître maçon, de boulanger ou de négociant en denrées coloniales. Néanmoins, il avait été convenu entre mon ami Léonard et moi qu'aussitôt ce cap doublé, nous célébrerions notre succès par un réjouissant voyage à travers la Suisse. Nous rêvions de le faire en partie à pied, le bâton du voyageur à la main, buvant l'eau des

fontaines et couchant à notre fantaisie dans les auberges de la route.

Mais, à une époque où la bicyclette n'était même pas encore à l'état de rêve, les frais de cette tournée représentaient au minimum quinze cents francs pour chacun de nous. Léonard devait nous adjoindre son frère aîné, qui était sorti de ce même collège Saint-Louis quelques années avant nous.

La famille était très aisée, leur père ayant gagné et gagnant alors beaucoup d'argent dans le produit d'un remède qu'on appelait le sel de guindre (encore un commerce qu'un bachelier ne peut guère songer à exercer). Les trois billets de mille francs que coûterait aux deux frères l'excursion projetée n'étaient donc pas pour leurs parents une dépense. Mais les quinze cents francs qu'il faudrait me remettre en étaient une grosse pour ma mère, qui les avait péniblement économisés en vue de ce voyage dont nous parlions depuis longtemps.

Léonard ayant été refusé au bachot, j'ignorais s'il donnerait suite à nos projets de vagabondage, mais la distraction qu'il devait s'offrir pour célébrer sa victoire, il la prendrait tout de même pour se consoler de sa défaite. Le brave garçon, qui passait parfois chez nous une partie de ses dimanches, vint donc m'avertir que le contrat tenait toujours et que le départ était fixé à quelques jours de là.

Je connaissais les embarras d'argent auxquels ma mère était constamment obligée de parer. Quinze cents francs, c'était une somme, et, en la lui laissant, j'aplanissais pour elle bien des difficultés. Ma foi, d'un cœur peu léger, je lui déclarai que je me faisais scrupule de la dévaliser ainsi pour mes plaisirs, et que je renonçais à la joie de ce magnifique pèle-

rinage aux divers tombeaux de Guillaume Tell qui, entre parenthèses, n'a jamais existé.

Ma pauvre mère insista, mais je tins bon et j'écrivis à Léonard que je n'étais plus de la fête. Cette résolution me sauva la vie. C'est même, autant que je me le rappelle, la seule fois que j'aie été récompensé d'une bonne action. Peut-être aussi est-ce la seule que j'aie commise.

Partis vers le mois d'août 1849, les deux frères, qui m'avaient trouvé un remplaçant dans la personne d'un jeune Milanais peu envieux de faire tout seul une si longue route, furent assassinés avec leur compagnon de voyage par le propriétaire de l'hôtellerie située au sommet du Grimsel, haute montagne des Alpes bernoises.

Depuis dix ans, ce bandit attendait, le poignard à la main, les voyageurs qui, après une ascension de plus de deux mille mètres, arrivaient chez lui affamés et harassés, ne demandant qu'à manger et à dormir. Il mêlait un fort narcotique à leur vin, puis au milieu de la nuit montait dans leur chambre avec sa fille, qui éclairait la scène pour qu'il pût frapper au bon endroit, et il les égorgeait en plein sommeil.

Plus de quatre-vingts touristes avaient ainsi disparu sans que cet aubergiste des Adrets eût été l'objet du moindre soupçon, ses crimes laissant d'autant moins de traces que ses coups, heureusement réussis, il précipitait les cadavres dans une énorme crevasse ouverte comme exprès sous les fenêtres de sa maison et où ils s'entassaient incognito.

Pendant trois semaines, je reçus régulièrement des lettres de Léonard, qui me tenait au courant des surprises de leur beau voyage, et ses descriptions alléchantes me révélaient toute l'étendue de mon sacrifice. Son dernier mot me disait :

— Nous devons monter demain sur le Grimsel. Je te raconterai notre ascension.

Après quoi j'attendis vainement. Un mois se passa encore, puis deux, et je me disposais à aller chez ses parents prendre de ses nouvelles quand je vis entrer chez nous Mme Léonard qui, dans un état d'angoisse inexprimable, venait auprès de moi se renseigner sur ses enfants.

C'était à moi qu'avait été adressée la dernière lettre de Léonard. Il m'y annonçait pour le lendemain sa montée au Grimsel. C'était donc de ce côté qu'il aurait fallu diriger les investigations. Mais les Léonard perdirent bien vite tout sang-froid. Un an, deux ans, quatre, cinq, six, s'écoulèrent sans l'ombre d'un indice qui pût nous diriger sur une piste quelconque. Je ne perdais qu'un ami, Mme Léonard perdait ses deux seuls enfants. Elle fit copier et agrandir un daguerréotype, portrait de mon camarade de collège, et je posai pour le corps avec mon costume de collégien que j'avais gardé.

La pauvre mère n'était plus qu'un spectre ambulant. Elle venait continuellement relire la dernière lettre à mon adresse pour essayer d'y découvrir une information. Le père devint fou et pendant des années je le vis, et tous les acheteurs le voyaient à l'Hôtel des Ventes vêtu d'une espèce de costume Directoire, habit à trois collets et culotte de peau jaune entrant dans des bottes molles. Il poussait au hasard les premiers tableaux venus, et sur la prière de sa femme je fis prévenir les commissaires-priseurs de ne plus rien lui adjuger.

Quant à celle-ci, sa douleur affecta un autre genre de démence : elle se mit à consulter des somnambules qui lui prenaient les yeux de la tête pour lui conter des romans inventés à plaisir. L'une d'elles

affirma qu'elle distinguait parfaitement les trois jeunes gens dans une prison où ils étaient retenus pour cause politique. Mme Léonard sauta immédiatement sur cette bourde et s'imagina que ses fils, passés en Italie, en Lombardie probablement, y avaient été arrêtés comme conspirateurs par les Autrichiens, alors les ombrageux maîtres du pays.

La compagnie de l'étudiant milanais expliquait suffisamment pour elle cette erreur policière, à laquelle elle se cramponna désespérément et, sans compter, elle embaucha, sur la recommandation de la somnambule, des émissaires qu'elle envoya fouiller toutes les geôles du royaume lombard-vénitien.

Naturellement, les embauchés la rançonnaient dans les plus grands prix, si bien qu'à la débâcle de sa vie s'ajouta celle de sa fortune. Après l'internement de son mari dans une maison de santé, elle se retira dans un petit logement où elle mourut de désespoir en appelant ses enfants.

J'ai souvent pensé au ménage Léonard en me répétant ces merveilleux vers consacrés par Victor Hugo aux marins disparus dans la tempête :

> ... Pauvres têtes perdues,
> Vous roulez à travers les sombres étendues,
> Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
> Combien de vieux parents qui n'avaient plus qu'un rêve,
> Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
> Ceux qui ne sont pas revenus.

Même pour le plus fervent adepte des idées chrétiennes, il est indiscutable que la mère de mon ami a cent fois plus cruellement souffert que celle du Christ, laquelle n'avait à pleurer qu'un fils au lieu de deux, n'ayant d'ailleurs qu'une inquiétude fort restreinte à son sujet, puisqu'elle le savait Dieu et destiné à ressusciter trois jours après son décès, ce

qui supprimait tout le côté sérieux de sa condamnation à mort.

Dix ans plus tard seulement, lorsque la clé de ce mystère semblait à jamais perdue, un hasard presque incroyable le mit complètement à nu. Mon ami Léonard portait au collège une épingle de cravate formée d'une petite mosaïque représentant Saint-Pierre de Rome. Je la vois encore : elle était ovale et cerclée d'un filet d'or. Nous la lui demandions quelquefois pour en examiner le travail avec un verre grossissant que j'avais toujours dans ma poche et qui me servait à cette récréation délicieuse : faire brûler mes cordons de souliers en le plaçant directement sous un rayon de soleil.

L'incompréhensible disparition de nos deux excellents camarades avait produit parmi tous les élèves de leurs classes une sensation profonde. Un jour, l'un deux, je n'ai jamais su lequel, en traversant un village du Valais, reconnut, attachant le fichu d'une jeune femme, la mosaïque de Léonard.

Il lia conversation avec elle et apprit qu'elle était la fille de l'aubergiste du Grimsel, d'où elle descendait assez souvent pour l'achat des provisions. Notre camarade courut à la police et fit sa déposition. La fille fut arrêtée, se troubla au premier interrogatoire et fit des aveux complets.

Son père, aussi prudent que scélérat, ne s'en prenait jamais qu'aux étrangers, aux Anglais et aux Américains surtout, que leurs familles supposaient victimes de quelque excès de témérité et dont il fallait bien qu'elles fissent leur deuil. L'assassin expliqua comment il paralysait toute résistance de la part de ses clients en leur versant de l'opium dans leurs boissons. Les deux frères Léonard avaient été assassinés dans la même chambre, après quoi cet ogre

était passé dans la chambre contiguë, où dormait l'étudiant milanais.

Le père et la fille furent jugés par la cour d'assises de Berne, je crois. Malgré les quatre-vingts cadavres qu'ils avaient sur la conscience, et bien que la peine de mort fût encore, à cette époque, en vigueur dans le canton, ils furent condamnés seulement à vingt ans de détention, dont ils furent libérés au bout de quelques années, les autorités n'ayant pas voulu, par une condamnation capitale, donner au dehors trop de retentissement à l'affaire.

La perspective d'être poignardé la nuit, après un repas au chloroforme, était, en effet, de nature à décourager les ascensionnistes qui enrichissent de leurs livres sterling et de leurs dollars toutes les vallées d'alentour.

C'est pourquoi, en Suisse, la législation est d'une bénignité inconnue ailleurs, et surtout en France, où un soldat est fusillé pour un geste mal interprété. A Vevey, j'ai assisté, avec Courbet, au procès d'une faiseuse d'anges, dans l'armoire de laquelle on avait découvert sept fœtus de différents sexes. Elle fut déclarée coupable et punie de *six mois de prison.*

En sortant de la cour d'assises, Courbet, avec sa grosse voix et son gros bon sens, me fit même cette réflexion :

— On aurait pu au moins lui donner un mois par fœtus.

Un autre jour, pendant mon exil de 1874 à 1880, je vis juger à Lausanne un paysan affligé d'une jambe de bois et qui était accusé de viol sur une petite fille de neuf ans. Le crime n'était pas niable. La petite, citée comme témoin, en narra sans beaucoup d'embarras les différentes péripéties. Seulement

le président lui ayant, avec toutes les marques du plus vif intérêt, posé cette question :

— Et avez-vous beaucoup souffert, ma pauvre enfant ?

Elle répondit d'une voix haute et convaincue :

— Oh ! non, monsieur, j'ai trouvé ça très agréable !

Après une hilarité générale, à laquelle le violateur prit lui-même une large part, il fut, en tout et pour tout, condamné à *vingt jours* d'emprisonnement, ce qui était une façon de l'inviter à recommencer, lui et aussi la petite.

Aujourd'hui les hôteliers suisses ne vous assassinent plus. Ils se contentent de vous écorcher.

Quand le *Gil Blas*, il y a environ huit ans, me proposa de lui envoyer des chroniques parisiennes, je ne sais pourquoi ce nom de Grimsel me revint subitement et bien qu'il ne m'eût laissé qu'un souvenir des plus sinistres, je le pris presque machinalement pour pseudonyme.

CHAPITRE VI

Bachelier. — Précepteur chez la comtesse de Montbrun. — Au couvent. — Les débuts d'un auteur. — Chez Henri Murger. — Le gout de la peinture. — A l'Hotel des Ventes. — Goulden. — La poussière des vieux cadres. — Cham.

Passe difficile à franchir que celle de dix-huit à vingt ans pour un débarqué du collège avec son bagage gréco-latin, sans vocation déterminée, aussi bon pour être explorateur qu'employé de ministère, représentant de commerce ou diplomate, c'est-à-dire, en somme, bon à rien. Cette situation expectante et nébuleuse n'a rien d'inquiétant pour ceux qui peuvent attendre et « voir venir ». Moi qui, à Saint-Louis, ne coûtais rien à ma famille, j'allais à dix-huit ans lui retomber sur les bras, bouche inutile, mais exigeante, car je grandissais beaucoup et cette croissance subite m'affligeait d'un appétit dont j'étais tout honteux.

C'est au point que quand j'allais dîner en ville, je me bourrais de n'importe quoi avant de partir de chez nous, tant j'avais peur de scandaliser les invités par ma gloutonnerie.

Parbleu, je sentais bien que ma destinée était

d'écrire, mais j'aurais été extrêmement embarrassé si l'on m'avait demandé :

— Quoi ?

Ce n'est pas à dix-huit ans qu'on est en état de peindre le cœur humain qu'on ne connaît qu'imparfaitement à cinquante. Puis il me fallait trouver à vivre et à faire vivre les miens, non pas dans un an ou même dans six mois, mais tout de suite, sans désemparer, après avoir pris tout juste le temps de dépouiller ma tunique de collégien et d'échanger mon képi contre un chapeau.

Alors, comme la plupart des bacheliers qui ont leur diplôme pour unique enseigne, je cherchai à rendre à d'autres une partie des leçons que j'avais reçues et je tâchai de me constituer trois ou quatre élèves chez qui j'aurais couru le cachet, soumis à leurs caprices, désarmé devant leur manque de compréhension, quelquefois l'estomac serré par l'attente du payement qui ne vient pas toujours à l'heure critique.

Puis j'étais peu enveloppant et séducteur, avec mon front avançant comme une corniche et qui, en me renfonçant les yeux dans la tête, me les faisait très durs, mes mâchoires taillées à coups de serpe, mes cheveux crépus et rugueux, mes joues creuses à se toucher. Sans compter que si peu qu'on la mît à l'épreuve, ma timidité se changeait en gaucherie, d'autant plus visible que je faisais plus d'efforts pour me donner quelque aplomb.

Enfin tel quel et grâce surtout à ma qualité de gentilhomme déchu, je dus à l'intermédiaire d'une dame amie de ma famille d'être accepté comme répétiteur, externe bien entendu, chez la comtesse de Montbrun, femme du fils ou du petit-fils du fameux Montbrun, le général de cavalerie qui fut tué

à la bataille de la Moskova et dont un assez beau portrait en pied par Gros emplissait tout un panneau du Salon.

Petite, sèche, les lèvres minces, la comtesse ne me revenait pas beaucoup. Elle parlait à ses deux enfants, âgés de neuf et dix ans, d'un ton comminatoire qui me les fit prendre tout de suite en amitié. Je devais leur ingurgiter tous les soirs deux heures de latin, et, je prie mes aïeux de garder leur sang-froid : pour la somme héroïque de TRENTE FRANCS PAR MOIS, autrement dit un franc par jour pour les deux élèves, soit cinquante centimes par tête.

Je n'ai pas toujours su me faire aimer des grandes personnes, mais j'ai toujours su me faire bien venir des enfants. Au bout de huit leçons, ces deux petits, dont l'un était pied-bot, se jetaient dans mes bras quand j'arrivais et me contaient leurs petites misères, qui pour eux étaient grandes et sur lesquelles je ne demandais pas mieux que de m'attendrir.

Mais l'amour-propre féminin se fourrant partout, voilà-t-il pas que leur mère, s'imaginant savoir le latin, eut la fantaisie d'assister aux leçons comme pour les surveiller ! Elle y rectifiait les nombreuses erreurs de déclinaison et de conjugaison perpétrées par les deux commençants, et comme elle ajoutait encore à leurs solécismes, je me voyais constamment dans la nécessité ou de dénoncer ceux que commettait la comtesse, ou de les imposer aux enfants par déférence pour leur mère.

Un jour, souvenir atroce, Mme de Montbrun donna un grand dîner auquel elle me pria d'assister. Exceptionnellement les deux petits devaient y être admis, moins pour leur satisfaction, je pense, que pour la sienne, car elle tenait évidemment à profiter de cette

occasion pour présenter à ses convives le professeur de ses enfants.

Je parai le coup en refusant l'invitation, n'ayant aucune envie d'apparaître à des étrangers dans le rôle d'un monsieur Pet-de-Loup, flanqué à droite et à gauche de deux moutards dont j'aurais à contrôler chaque bouchée de viande et peut-être à essuyer la bouche. Ma répugnance pour toute exhibition publique me rendait en outre ce sacrifice trop douloureux.

Cependant, Mme de Montbrun d'un côté, ses enfants de l'autre, m'ayant littéralement supplié d'accepter l'honneur qu'ils croyaient me faire, j'eus la faiblesse de me laisser arracher le oui fatal. De ma vie je n'ai tant souffert. Était-ce par gracieuseté pour moi? Était-ce pour rehausser l'éclat d'un blason qui datait de l'Empire? La comtesse me présenta à toute la société sous cette rubrique :

— M. le comte de Rochefort-Luçay, qui veut bien donner à mes deux garçons des répétitions de latin.

Et je devais gravir ce calvaire jusqu'au sommet. Mme B..., l'amie de ma famille, et avec laquelle j'étais très familier, assistait à ce dîner, où je n'étais, en somme, admis que comme surveillant, afin d'empêcher mes deux élèves de faire trop de taches sur la nappe et de baver exagérément dans leurs assiettes.

Tout le monde parlait à son aise. Moi seul avais à peine le droit de réplique. Aussi ne desserrai-je pas les dents, fût-ce pour manger, car pendant tout le le repas j'eus sur l'estomac un pavé qui eût arrêté toute nourriture au passage.

A quinze jours de là, Mme de Montbrun voulut recommencer la petite fête; mais, cette fois, je dé-

clinai l'offre d'un ton qui la décida à ne pas la renouveler.

Toutefois, je n'en avais pas fini avec la famille. La comtesse avait deux garçons, plus une fille d'environ onze ans, qui était, en vue de sa première communion, provisoirement internée au couvent des Dames anglaises, établi rue des Fossés-Saint-Victor et renommé pour la qualité spéciale de l'instruction religieuse qu'y recevaient les demoiselles de la noblesse.

N'eut-elle pas l'idée fantastique de me proposer d'aller, moyennant vingt francs de plus par mois, initier la fillette aux beautés de la grammaire de Lhomond et du *De viris illustribus urbis Romæ!* Elle avait appris le latin et désirait également pour sa fille ce complément d'études, sans doute dans l'intention d'engager plus tard avec elle des conversations dans la langue de Virgile.

De trente francs par mois je passais à cinquante. J'acceptai et il fut convenu que de deux jours l'un je me rendrais, moi profane, au couvent des Dames anglaises, sur le coup de dix heures du matin, pour y mettre à la torture le cerveau de la pauvre petite.

Je n'oublierai jamais mon entrée dans cet établissement congréganiste verrouillé comme une maison centrale, grillagé comme une cage du Jardin des Plantes et sépulcral comme un caveau de famille. Avant d'être admis à pénétrer dans le parloir où j'étais pourtant attendu, je fus passé en revue à travers trois guichets percés dans des portes d'une épaisseur de pierre tombale.

Au cas où le couvent des Dames anglaises serait encore debout, ce que je n'ai pas eu le loisir de vérifier, je ne saurais trop le recommander aux amateurs de monuments historiques. Il n'y a pas de

burg moyen âge plus percé de mâchicoulis, de créneaux et de meurtrières que ce monastère anglo-parisien.

La salle d'études où l'on m'introduisit était coupée en deux dans toute sa hauteur par une grille isolant les élèves de toute accointance avec les visiteurs venant du dehors. Les effusions entre les parents et leurs enfants devaient se ressentir de cette séparation réfrigérante, qui permettait tout au plus le quart d'un baiser sur le quart d'un front.

A mon entrée, côté cour de la grille, une jeune fille assise au piano, côté jardin, comme on dit au théâtre, poussa un cri d'effarouchement et s'enfuit, son cahier de musique à la main, dans les profondeurs du couvent. Cette fausse frayeur n'avait même pas l'apparence de la bonne foi, puisque des barreaux défendaient cette pianoteuse contre moi dans la supposition invraisemblable où j'eusse essayé de l'attaquer.

Après quelques minutes d'arpentage solitaire devant la grille, Mlle de Montbrun parut accompagnée d'un phénomène en cornette qui, en cas de jeûne trop prolongé, aurait pu, comme les hippopotames, vivre sur sa graisse. L'enfant, très gentille, me dévisageait en dessous, se demandant certainement comment pouvait être fabriqué un monstre qui venait là tout exprès pour lui enseigner le latin.

Elle s'assit d'un côté du grillage, tandis que je m'asseyais de l'autre et, pendant que la sœur tirait son crochet d'une des poches de son tablier, nous abordâmes la douloureuse leçon.

J'aurais voulu lui faire savoir à quel point j'étais peiné du travail absurde et inutile auquel j'allais l'astreindre, mais la sœur surveillante crochetait à côté d'elle et cette déclaration d'un précepteur tou-

chant la langue morte qu'il était chargé d'enseigner aurait bouleversé toutes les idées de cette nonne sur le professorat.

Je fis lire à la petite demoiselle, dont la mine désolée m'amusait, trois ou quatre pages de la grammaire latine que j'avais apportée avec moi, puis je lui imposai comme devoir les deux premières déclinaisons à apprendre par cœur.

Elle était très éveillée, très gentille, avec une jolie bouche souriante et des bandeaux blonds renoués à une natte qui lui pendait dans le dos. Elle comprit tout de suite que j'étais incapable de la faire pleurer et comme je devais voir sa mère le soir en allant donner la leçon à ses frères, elle me pria de bien leur souhaiter le bonjour à tous et de leur dire qu'elle avait fait de son mieux.

Le surlendemain, quand je reparus devant la grille, elle me tendit la grammaire afin de me permettre d'y suivre la récitation de ce qu'elle était supposée avoir appris par cœur. Je devinai bien vite qu'elle n'avait pas ouvert le livre. Alors, pour lui épargner une punition que je me serais amèrement reproché de lui avoir attirée, je tournai la page de son côté de telle sorte qu'elle pouvait lire d'un bout à l'autre tout ce qu'elle était censée me réciter.

La bonne sœur faisait marcher ses aiguilles avec une conscience telle, que le manège lui échappa complètement. Elle entendait seulement l'élève dérouler sa déclinaison avec une rapidité vertigineuse et ne parut pas autrement surprise d'une si prodigieuse mémoire.

Le regard pénétré dont me gratifia l'enfant quand je me levai pour sortir me prouva qu'elle n'avait pas été dupe de tant de distraction. Je lui indiquai un autre exercice à se loger dans la tête et je lui

facilitai avec la même complaisance coupable les moyens de satisfaire tout le monde et son précepteur.

Mais je n'ai jamais pu me résigner à ce qui me révolte : Un jour la sœur, à l'issue de cette prétendue leçon où j'enseignais surtout à ma jeune élève l'art de se dispenser de travailler, me pria de vouloir bien faire savoir de la part de la supérieure du couvent à « Mme la comtesse » que Mademoiselle sa fille ayant, pendant la semaine, manqué à tous ses devoirs — elle aurait pu ajouter à ses devoirs de latin — Mme la comtesse serait bien bonne de remettre à une époque indéterminée sa visite hebdomadaire au couvent, ce qui impliquait pour la pensionnaire la privation de sa « semaine », c'est-à-dire de tout argent de poche.

Cette fois encore, la petite me jeta un coup d'œil chargé de supplications qui m'émurent. Le soir, dans le salon de la rue de Varennes, quand je fus interrogé comme d'habitude sur l'état de santé et la conduite de la charmante enfant, la vue du général de Montbrun en grand uniforme et dont les yeux semblaient fouiller mon âme, ne m'arrêta pas un instant sur la pente de cette imposture :

— Mademoiselle... (j'ai oublié son prénom) se porte parfaitement. On est très content d'elle et elle vous attend dimanche.

J'espérais que d'ici là tout se serait arrangé entre elle et les sœurs; mais il faut croire que le manquement aux devoirs n'avait fait que s'accentuer, car lorsque Mme de Montbrun se présenta de l'autre côté des grilles, la sœur crocheteuse lui demanda toute surprise si je ne lui avais pas transmis le détestable bulletin verbal dont elle m'avait chargé.

La mère répondit qu'au contraire je ne lui avais,

au sujet de sa fille, porté que les éloges de la maison, sur sa docilité et son assiduité au travail et que j'avais, notamment, recommandé qu'on ne manquât pas de lui faire tenir sa semaine.

A la leçon du soir l'explosion se produisit. La comtesse s'étonna que j'eusse travesti aussi complètement les recommandations de la sœur. Je tâchai de lui faire accroire que je ne les avais pas comprises, mais comme la dame insistait avec quelque âpreté, ma nervosité prit le dessus et je lâchai ce paquet :

— Ce n'est pas mon métier de faire punir une enfant à qui je ne veux que du bien. La pauvre petite est déjà assez malheureuse d'être obligée de se fourrer du latin dans la tête. Il est vrai que ce qu'elle en a appris avec moi ne la gênera pas plus tard.

Je pris mon chapeau et je partis, sans réclamer mon dû, que la comtesse me fit offrir par Mme B... notre amie commune, et que je refusai, estimant que, même au prix où est coté le latin, je n'en avais pas donné pour vingt francs par mois à la petite de Montbrun.

Je ne la revis jamais, elle, ni ses frères, ni leur mère. Si ma toute petite élève d'alors, qui pourrait être grand'mère aujourd'hui, s'est mariée et a eu des filles, je doute qu'elle ait jamais songé à les initier aux mystères de la latinité. Peut-être même apprendra-t-elle seulement en me lisant que celui qui écrit ces lignes est le même qui lui laissait déloyalement lire les siennes à travers les barreaux du couvent de la rue des Fossés-Saint-Victor.

Je ne me sentais décidément pas de force à affronter à nouveau le supplice du préceptorat. Toujours plus navré d'être encore à charge à ma mère,

je me mis à composer des pièces ; mais j'étais aussi peu encouragé que possible dans mes essais de littérature. J'étais le plus jeune de la famille et naturellement mes sœurs, qui m'avaient vu tout petit et revenant de nourrice, n'admettaient pas que je pusse leur être supérieur, à quelque titre que ce fût. Mes tentatives littéraires étaient généralement accueillies par cet argument décisif :

— Comment peux-tu croire qu'un idiot comme toi arrivera jamais à écrire quelque chose ayant le sens commun?

Ce « débinage » systématique avait fini par m'inspirer une telle méfiance de moi-même que la seule perspective d'une entrevue soit avec un directeur de théâtre, soit avec un auteur connu, me jetait dans des spasmes d'émotion à me paralyser la langue et même les jambes. Je ne concevais rien au delà de la gloire d'un Anicet Bourgeois ou d'un Théodore Barrière et je tremblais à la pensée d'oser les approcher.

Pourtant, j'avais fabriqué un drame dont j'ai complètement oublié et le titre et l'action, qui devait être aussi enfantine que rengaine, car c'est le sort des débutants de marcher sans le savoir dans les souliers des anciens. On ne se doute pas du nombre d'auteurs dont la première pièce contient, avec d'insignifiants démarquages, la scène nocturne du *Mariage de Figaro*, où tous les personnages se prennent les uns pour les autres.

Mon manuscrit, amoureusement recopié de ma propre main — j'avais alors ce qu'on est convenu d'appeler une « belle écriture », mot dénué de signification, l'écriture ayant été créée pour être lue et non pour être admirée — je m'acheminai vers le domicile d'Henry Mürger. Pourquoi Mürger? Sans

doute parce que, quarante-huit heures auparavant, j'avais passé ma soirée à la *Vie de Bohème* qui était, à ce moment, le succès des Variétés.

Il était un peu plus de midi lorsqu'après m'être cramponné pendant dix bonnes minutes à la rampe de l'escalier, je sonnai chez Mürger, dont la porte n'était pas fermée à clef et qui me cria :

— Entrez!

Je n'ai pas gardé le moindre souvenir du nom de la rue où il demeurait. Je le trouvai encore couché, dans une chambre dont l'exiguité m'étonna. Devant le lit très mince et tout bousculé, une table où on avait certainement soupé la veille et encombrée d'assiettes où des os de poulet se battaient en duel.

Je me nommai et, avec toutes sortes de balbutiements, le priai de vouloir bien prendre connaissance du rouleau dont je lui faisais le gênant hommage. Il me reçut assez cordialement, mais me désarçonna tout de suite par cette réflexion qu'il eût été si simple de faire avant lui :

— J'écris des études de mœurs parisiennes, je ne fais pas de drames.

Puis il me posa cette question :

— Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans! fis-je avec quelque honte.

— Comment! s'écria Mürger, il y a encore des gens qui ont dix-huit ans!

Par exemple, je pouvais me vanter de ne pas comprendre mon bonheur, car je maudissais cette extrême jeunesse, qui me barrait toutes les routes : je rentrai, mon manuscrit sous le bras, et ma

démarche eut pour unique résultat de me faire blaguer à la maison.

Un rapide éclair illumina cet horizon dont tous les points étaient noirs. Je rencontrai un matin Alexandre Dumas qui connaissait beaucoup mon père, dont il parle plusieurs fois dans ses *Mémoires* et m'avait vu enfant. Il me demanda ce que je faisais et quand je lui eus répondu :

— Rien!

il m'invita à venir le voir. Il allait fonder un journal dont l'imprimeur, Boulé, serait le commanditaire et se ferait un plaisir de m'en ouvrir les colonnes.

Cette ouverture me rendit quelque courage et me remplit d'une fierté mitigée par la quasi certitude que même si elle était reçue, ma copie ne me serait jamais payée. Alexandre Dumas, dans la courte entrevue que j'eus avec lui, saisit l'occasion de me renouveler l'expression de toute sa reconnaissance à l'égard de mon père à qui, m'affirma-t-il cordialement, il devait peut-être le succès de *Henri III et sa cour*.

Il portait, en effet, son drame à la Porte-Saint-Martin, et en tenait à la main le manuscrit, se dirigeant vers le théâtre auquel il le destinait, quand il croisa mon père, rue de Grenelle-Saint-Honoré, où demeurait ma famille dont je ne faisais pas encore partie, puisque je n'étais pas au monde.

Dumas conta en marchant le scénario de sa pièce, et mon père lui demanda de vouloir bien s'arrêter un instant chez nous pour la lui lire. Ma mère assista à la lecture, et comme Alexandre Dumas, alors tout jeune, était aussi long et efflanqué qu'il est devenu large avec l'âge, elle me parla souvent plus tard de l'effet singulier que lui avait produit ce grand

jeune homme au teint noir et me demanda s'il était toujours aussi mince.

Quant le débutant eut roulé de nouveau son manuscrit, mon père, qui avait trouvé la pièce très belle, lui déclara qu'elle était trop soignée comme style pour être offerte au gros public de la Porte-Saint-Martin, où se jouaient à cette époque des mélodrames à armures dans le genre de *Tékéli* ou le *Siège de Montgaze*. La seule scène qui convînt à *Henri III* était celle du Théâtre-Français, où ce drame, avec ses hardiesses, était assuré d'un succès retentissant ou d'une chute totale. La demi-réussite possible à la Porte-Saint-Martin était là on ne peut plus improbable.

Dumas accepta le conseil avec empressement, et au lieu de se diriger vers la Porte-Saint-Martin, il rebroussa vers la Comédie-Française, où la célébrité l'attendait.

Le journal auquel Alexandre Dumas avait fait allusion en m'y offrant une place était le *Mousquetaire*, qu'il fonda en effet un peu plus tard, où je publiai quelques articles et où mes inquiétudes touchant le payement de la copie se réalisèrent de bout en bout.

Cependant, je ne pouvais traîner éternellement mes guêtres dans Paris jusqu'à ce que j'eusse l'âge d'écrivain. Je passais des après-midi au Louvre, où, les yeux fermés, j'aurais indiqué la place de chaque tableau. J'allais aussi quelquefois aux grandes ventes de l'Hôtel Drouot, et je me rongeais les ongles de l'impossibilité où j'étais de mettre la moindre enchère sur les beaux tableaux, qui me passaient sous les yeux et que le commissaire-priseur adjugeait à d'autres.

Je ne perdais pourtant pas complètement mon temps dans ces flâneries artistiques. Un jour, je discutai l'authenticité d'une toile ancienne, dans un groupe

d'amateurs où se trouvait le marquis d'Hertfort : c'était, je m'en souviens comme si le tableau était devant moi, une *Mort de Sénèque*, que le catalogue attribuait à Ribéra et qui était de Lucas Giordano, Italien très habile dans son métier d'imitateur des Espagnols et que, de son temps, on surnommait : *Fa Presto*, tant il travaillait vite.

Le marquis d'Hertfort, qui avait jeté son dévolu sur ce faux Ribéra, me remercia très gracieusement de lui avoir ouvert les yeux et à plusieurs reprises me pria de vouloir bien pousser pour lui des tableaux qu'en sa qualité d'archi-millionnaire on lui faisait payer exorbitamment quand il enchérissait lui-même.

C'est ainsi que je me fis, en son lieu et place, adjuger pour trente mille francs le *Lion amoureux*, de Camille Roqueplan, peintre de genre à ce moment très à la mode et aujourd'hui tellement bas coté que ce *Lion amoureux* ne trouverait plus preneur à trois mille.

Le marquis d'Hertfort, qui a laissé plus de cent millions à Richard Wallace — cet homme qui a gagné tant d'argent à construire des fontaines, disait une bonne femme — était le contraire du luxe. Il portait une redingote presque luisante et serrée jusqu'au menton, comme pour cacher les secrets d'une chemise absente, d'où je n'ai jamais vu passer le moindre bout de linge par les issues d'une cravate noire très haute, qui ressemblait à ces cols de crin des anciens officiers à la demi-solde.

Son chapeau ne brillait guère non plus, ou à vrai dire brillait trop, au point d'en répandre des reflets cuivrés sur ses obscurs blasphémateurs. Il s'en servait d'ailleurs comme d'un télégraphe entre lui et les commissaires-priseurs qui, lorsqu'il y portait la main,

savaient que ce geste silencieux équivalait à une enchère.

Mais le coup du chapeau fut bien vite éventé par les regrattiers de la bande noire, qui ne perdaient pas de vue ce lord opulent, excentrique et mal mis.

Mes fréquentations de la maison de la rue Drouot me révélèrent quantité de dessous du monde de la curiosité, et quand les portes du journalisme se déverrouillèrent enfin pour moi, je publiai, presque à mes débuts dans le *Charivari*, une série d'articles que je réunis plus tard en volume sous le titre : *Les Mystères de l'Hôtel des Ventes*.

En même temps que les trucs des marchands, j'y dévoilais l'ignorance de certains experts, dont les gaffes sont parfois inénarrables. Je me rappelle toujours la mise en vente d'une tête de Christ portant en exergue ces deux mots : *Salvator Mundi*. Le commissaire chargé de la vente mit la toile sur table avec cette annonce :

— Maintenant, messieurs, nous allons vendre un tableau du peintre de l'école bolognaise, Salvator Mundi, dont les œuvres sont extrêmement estimées en Italie.

Un autre avait bravement inscrit dans sa nomenclature :

« *Portrait de Louis XV, par Vélasquez* ».

Cet appréciateur était pris très au sérieux par le public. Quand je lui fis remarquer que Vélasquez, vivant au temps de Louis XIII, pouvait difficilement, quel que fût son immense talent, avoir portraituré Louis XV, il me supplia, les larmes aux yeux, de ne pas attirer l'attention sur sa bévue. Je le lui promis, mais tout ce que je puis faire pour sa mémoire, maintenant qu'il est mort, c'est de ne pas le nommer.

Par le marquis d'Hertfort je connus aussi le docteur Lacaze, qui a laissé au Louvre sa magnifique collection, laquelle remplit la vaste salle à laquelle on a attribué le nom du donateur. M. Lacaze n'était pas beaucoup plus que son noble ami recherché dans sa toilette. Ils semblaient avoir tous deux le même chemisier.

Il passait d'ailleurs pour un prodige de parcimonie. Je l'ai quelquefois surpris chez lui achevant les deux œufs sur le plat dont se composait tout son déjeuner. En revanche, quand un tableau lui avait donné ce qu'il appelait « le coup dans l'estomac », les banknotes ne comptaient plus. Et il n'apportait dans ses intelligents achats aucune arrière-pensée de spéculation, car jamais une toile n'est sortie de chez lui après y être entrée.

C'est lui qui a à peu près découvert Frantz Hals, comme plus tard mon ami W. Burger — pseudonyme de l'ancien condamné de juin Thoré — découvrit Van der Meer, de Delft. Le premier tableau acheté par le docteur Lacaze fut précisément l'admirable *Servante* de Hals, dont le rire éclatant se retrouve dans les *Propos galants* de Roybet. On la lui adjugea pour trois cents francs. Il s'offrit, pour le même prix, le *Pied bot*, de Ribéra, qu'on a si souvent gravé. Mais il savait monter dur quand il le fallait.

Jamais homme n'a vécu aussi exclusivement pour ses tableaux, et j'en suis à me demander s'il a jamais connu d'autres femmes que celles de Rubens et de Watteau.

Autant de fois qu'il recevait un visiteur, il recommençait pour lui le tour de sa galerie dont il décrivait chaque œuvre avec une éloquence imagée et non exempte de maniérage. Un jour, comme je m'approchais pour mieux examiner des *Baigneuses* de Fra-

gonard, jouant à se jeter des flaques d'eau, il me dit en souriant :

— Prenez garde. Vous allez vous mouiller les pieds!

Son principal défaut, inexplicable chez un amateur d'un goût aussi sûr et aussi épuré, était sa prétention à faire lui-même de la peinture. Or, la vérité avant la vie : je n'en ai jamais vu de plus mauvaise. Comment n'avait-il pas l'idée si simple de comparer les ordures qu'il fabriquait aux chefs-d'œuvre dont il était entouré? C'est là le tubercule qui germe quelquefois dans un coin du cerveau le plus sain.

Cette manie, qu'il a tenu à consacrer en léguant au Louvre avec sa collection son portrait, qui le représente tenant une palette d'une main et un pinceau de l'autre, le conduisit souvent jusqu'au crime. Je l'ai, à plusieurs reprises, trouvé assis avec tout son attirail de peintre devant un Chardin auquel il ajoutait un plat, un œuf, un fromage ou une carotte : le trouvant un peu vide, affirmait-il.

En réalité, il mettait son amour-propre à s'imaginer que le public accepterait comme peints par Chardin les ustensiles dont il surchargeait les tableaux de l'incomparable artiste. Cette folie à coups de pinceau était à mes yeux beaucoup plus dangereuse que celles qui se manifestent par des coups de revolver sur les passants, ceux-ci étant faits pour mourir et les chefs-d'œuvre pour vivre.

Vers la fin, le docteur Lacaze — à qui je n'ai jamais connu un malade — avait un peu perdu de son infaillibilité artistique. Il achetait à bas prix des rossignols qu'il baptisait à sa façon. Je me rappelle m'être fortement entrepris avec lui au sujet d'une magnifique toile de Rembrandt, représentant *David jouant de la harpe devant Saül,* et dont il contes-

tait l'authenticité. Cet aveuglement m'exaspéra, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Monsieur Lacaze, vous n'avez pas le droit d'employer votre grande autorité en matière de maîtres anciens pour déprécier un tableau qui n'est pas douteux. Examinez-le de plus près et vous serez de mon avis.

Mais, assez vaniteux, le docteur Lacaze était aussi très entêté. Il s'obstina ou fit semblant de s'obstiner dans son opinion. Ce Rembrandt fut acheté dix mille francs seulement, par un ingénieur fort riche, nommé Oudry, à qui je conseillai de ne pas laisser échapper une aussi rare occasion.

Je l'ai retrouvé, il y a peu de temps, entre les mains d'un marchand que son coup d'œil ne trompe guère, M. Bourgeois, de Cologne, l'un des connaisseurs les plus consultés. Il demanda devant moi au duc de Dino cent cinquante mille francs du *David et Saül* et finit par le céder à M. Durand-Ruel.

Mais tous les fidèles de l'Hôtel Drouot n'étaient pas des Hertfort ou des Lacaze. Beaucoup n'y venaient qu'avec l'espoir de « faire le coup », c'est-à-dire de se rendre adjudicataires pour quinze francs d'un objet qu'ils revendaient ensuite trois mille.

— Avez-vous fait le coup?

telle était la question qu'ils se posaient entre eux à l'issue de chaque vacation.

De ces collectionneurs-négociants, j'ai connu certainement le plus extraordinaire. Quoiqu'il eût un tout autre nom, je l'appellerai Goulden, car il est encore de ce monde et j'aurais quelque scrupule à attrister ses derniers jours.

Bien que très compétent en matière d'art, Goulden

avait horreur des tableaux vrais. Les faux seuls l'attiraient. Il avait patiemment relevé et décalqué sur un album, les monogrammes de tous les vieux maîtres, et dès qu'il avait mis la main sur un à peu près, il l'ornait lui-même d'une signature ou d'une initiale qui en faisait un indiscutable original.

Le lendemain, quand il nous rencontrait, les uns ou les autres, il nous abordait tout rayonnant :

— Vous savez bien, ce joli Lancret que j'ai acheté hier dans cette petite vente, eh bien, en le nettoyant un peu, j'ai constaté qu'il était signé en toutes lettres. Et cet imbécile d'expert qui n'osait pas le garantir !

Ce n'était là que du trucage à la portée de tous, mais où son génie se manifestait, c'est quand le hasard lui faisait acquérir une œuvre véridique et authentiquement signée. Alors il n'hésitait pas. Je l'ai vu de mes yeux grattant la signature d'un très beau paysage de Ruysdaël pour la remplacer par une autre sortant de sa fabrique. Et comme je cherchais à comprendre dans quel but il changeait volontairement cet or pur en un plomb vil, il me fit cet aveu auquel il lui eût été difficile de se soustraire puisqu'il était, comme on dit en argot de police, pris sur le tas :

— Si je laissais cette signature-là qui est vraie, on s'apercevrait que toutes celles de mes autres Ruysdaël sont fausses.

Son merveilleux cerveau enfanta un jour cette combinaison : il réunit un stock de peintures de rebut, les emballa dans des caisses précautionneusement fermées et les expédia à Buda-Pesth. Après quoi il fit annoncer dans les journaux qu'un madgyar millionnaire venait de mourir, laissant une très belle galerie que ses héritiers avaient l'intention de faire vendre á Lyon.

Il s'aboucha alors avec un commissaire-priseur, l'avertissant qu'il allait recevoir de Hongrie dix caisses portant tous les cachets de la douane et des chemins de fer du pays; que la vente aurait lieu à Lyon même et que lui Goulden présenterait, en qualité d'expert, les tableaux au public.

On convoqua tous les amateurs de la ville, afin que, pour prévenir toute supercherie et couper court à toute suspicion, ils assistassent à l'ouverture des caisses au moment précis de leur arrivée. L'expert était là avec tout ce qu'il fallait pour rédiger un catalogue et attendant comme tout le monde que les tableaux fussent sortis de leurs boîtes pour en discuter publiquement les attributions.

Et à mesure qu'un de ces chevaux de retour apparaissait, Goulden s'écriait avec conviction :

— Ah ! voilà, ma foi, un superbe Wouwermans... Bigre, le beau Cuyp ! Il n'y a que les vieilles familles pour posséder encore des tableaux de cet ordre-là !

Naturellement personne n'aurait osé douter de leur provenance, tant les estampilles faisaient foi. La vente eut lieu sous la direction de Goulden, qui expertisa comme pour lui, et rapporta six ou sept fois ce que, normalement, on eût été fondé à en attendre.

Il usait encore volontiers du procédé suivant : Il envoyait dans une vente un tableau médiocre ou nettement mauvais, qu'il avait acheté quelques francs, puis, au moment des enchères, le poussait jusqu'à une somme quintuple de sa valeur; aussi lui restait-il.

Mais, en même temps que l'objet adjugé, on lui remettait un bordereau d'adjudication qu'il serrait précieusement dans ses casiers et quand un de ses

clients ordinaires venait passer en revue ses nouveautés, il lui disait négligemment :

— Tenez, voilà une chose excellente que je vous laisserai pour le prix exact qu'elle m'a coûté. Je vais tâcher de retrouver le bordereau ; ah ! justement le voilà. Vous voyez vous-même. Prenez-le, allez, les affaires sont si mauvaises ! Vous avez de la chance que j'aie besoin d'argent.

Il avait aussi un estomac formidable et à la première réclamation rendait l'argent et reprenait sa fausse toile. Il avait collé à un de nos plus riches, peut-être le plus riche de nos banquiers, un prétendu Canaletto représentant une *Vue de Venise*, pour laquelle la victime avait versé trente billets de mille francs — authentiques, ceux-là.

Le lendemain Goulden reçoit de son acheteur un autre billet l'invitant à passer chez lui pour une communication. Ce que le banquier avait à lui communiquer, c'était l'opinion de tous les connaisseurs de ses amis qui, à l'unanimité, avaient proclamé le Canaletto faux comme un jeton.

— Ah ! il est faux, répondit simplement Goulden. Eh bien, en voulez-vous deux mille francs de bénéfice ?

Le banquier, qui, comme tous les banquiers, était juif, accepta immédiatement le marché. Goulden tira trente-deux mille francs de son portefeuille, et le soir l'amateur triomphant disait à ses amis :

— Vous êtes tous des imbéciles. Je savais bien que le Canaletto était vrai. Goulden me l'a racheté aujourd'hui deux mille francs de plus qu'il ne me l'avait vendu.

Huit jours plus tard, Goulden retourna chez le

banquier sous n'importe quel prétexte et lui glissa entre deux phrases :

— Ah ! à propos, je ne sais comment vous remercier d'avoir bien voulu me revendre votre admirable Canaletto. Je viens de le céder pour quarante-cinq mille francs. Il est maintenant en Angleterre.

Où il était, c'était dans un cabinet noir, la peinture contre la cloison, et il y est peut-être encore; mais à partir de cette cruelle leçon, le banquier acheta comme un sourd et ne se permit jamais la plus légère récrimination. A ce jeu des monogrammes, Goulden gagna trente mille livres de rente.

On pourrait s'étonner qu'un jeune homme de dix-neuf ans eût déjà roulé ainsi dans la poussière des vieux cadres. J'ai dû cette précocité à la fréquentation d'un digne homme, M. de Larozerie, dont la famille avait joué un rôle sous Louis XVI et qui, ruiné par la Révolution comme mon père lui-même l'avait été, se tirait d'affaires de son mieux en restaurant les tableaux que la noblesse du faubourg Saint-Germain confiait de préférence à ce gentilhomme pauvre.

Le père Larozerie nous aimait comme ses enfants, avec lesquels nous avions été élevés, et me laissait retourner à ma fantaisie toutes les toiles de son atelier. Il m'apprit peu à peu à découvrir un repeint là où un amateur inexpérimenté n'aurait remarqué aucune différence entre le coup de pinceau du maître et celui du restaurateur.

Il m'indiqua à quel endroit précis il fallait s'arrêter dans le récurage d'un tableau, pour qui deux nettoyages valent souvent un incendie. Un jour même, chargé de la remise en état d'un grand panneau religieux soudé au mur du fond de l'église Saint-Gervais, derrière l'Hôtel-de-Ville, il m'emmena avec lui

et, après m'avoir fait monter sur l'échafaudage dressé tout exprès, il me donna un coin de peinture à frotter avec de l'alcool, dont j'enrayais les progrès dévastateurs au moyen d'un morceau de coton imbibé de térébenthine.

Il me passa, grâce à lui, sous les yeux, des spécimens de toutes les écoles que je tâchai ensuite de m'assimiler et à la recherche desquelles je passai une très grande partie de ma vie. En dehors de l'insupportable régime des maisons de détention et la séparation d'avec tous ceux qu'on aime et qu'on voudrait revoir, la privation de toute satisfaction artistique a constitué le plus douloureux supplice de mes années d'emprisonnement et de déportation.

C'est chez de Larozerie qu'étant tout jeune je vis, pour la première fois, Cham, dont mes articles au *Charivari* devaient, pas mal d'années plus tard, encadrer les dessins. Le fils du comte de Noé, qui ressemblait aussi peu que possible à son père, plutôt petit et replet, était alors un très grand jeune homme blond, d'une sveltesse de lévrier et chez qui l'accent britannique était si prononcé que ses paroles en devenaient quelquefois incompréhensibles.

Il tenait certainement de sa mère, qui était Anglaise, cette bouffonnerie native énorme à en être démesurée, qui est le caractère de la gaieté d'outre-Manche. A ce moment, sa vocation ne s'était pas précisée. Il venait de se faire refuser pour la seconde fois à l'Ecole polytechnique, et son père, qui l'adorait, lui dit devant moi en l'embrassant :

— C'est déjà un beau fleuron à ta couronne de t'être présenté.

A quoi le jeune Amédée fit cette réponse surprenante de philosophie :

— C'est peut-être un bonheur que je n'aie pas été reçu. Si j'étais sorti dans les chemins de fer, je suis sûr qu'il y aurait eu tous les jours des accidents sur ma ligne.

Quand je devins son collaborateur au *Charivari*, que son esprit faisait vivre, il se rappela parfaitement notre première entrevue :

— Vous m'avez tout de suite frappé, me dit-il, parce qu'avec votre front bombé j'ai trouvé que vous ressembliez à Rachel.

CHAPITRE VII

Un roman signé : « Mirecourt ». — Paul et Charles Merruau. — Entrée a l'Hôtel-de-Ville. — Le bureau des Brevets. — Le Deux-Décembre. — La barricade. — Le prince Napoléon et Victor Hugo. — Drumont père. — La « Presse théatrale ». — Guillemot et Giacomelli.

Cependant j'étais comme l'enfant que son père mène de temps à autre voir manger des glaces chez Tortoni. J'allais voir acheter les tableaux qui me faisaient envie et je voyais les autres publier leurs articles dans les journaux. Depuis ma sortie du collège, j'avais juste gagné avec ma plume cent francs pour un travail de troisième main que m'avait repassé un ami de collège, William Duckett, fils du propriétaire du *Dictionnaire de la Conversation.*

Il s'agissait d'un roman commandé par un éditeur à un littérateur louche, Eugène de Mirecourt, et qui devait s'appeler les *Nièces de Mazarin.* Très occupé à ses *Biographies des Contemporains*, bien qu'il y fît surtout travailler les autres, ce Mirecourt avait prié son sous-biographe Duckett de se charger non seulement d'écrire, mais de construire le roman à sa place. Et de deux.

Duckett, encore plus jeune que moi, trouva le fardeau trop lourd pour ses épaules d'adolescent. Il m'offrit de le partager avec moi, ou plus exactement de me le poser tout entier sur les bras. Mirecourt devait lui payer cette fatigue deux cents francs. La fatigue serait pour moi seul, mais sur les dix louis il en aurait cinq et on exigeait deux volumes. Et de trois.

Cette mission, bien qu'anonyme, chatouilla mon amour-propre. Je bâtis un plan que Duckett lut, comme de lui, à Mirecourt, qui le relut, comme de lui aussi, à l'éditeur. On le rapporta revu et approuvé, si bien qu'après trois mois de soirées passées de huit heures à onze dans les salles tantôt trop froides, tantôt trop chaudes de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où je fouillais l'histoire de Marie de Mancini, je livrai à Duckett le manuscrit des *Nièces de Mazarin*. Il le relivra à Eugène de Mirecourt, qui le rerelivra à son éditeur.

Ce lettré de pacotille, dont les prétendues biographies ont été fabriquées au hasard, sous mes yeux, par le même Duckett et un certain Pierre Mazerolle, s'est, dit-on, fait ordonner prêtre sur ses vieux jours. Quand les libraires et les journaux lui ont manqué pour le débit de ses mensonges, il les a transportés dans la chaire. Il avait toujours eu la vocation.

Paul Merruau, qui connaissait notre famille, m'avait aussi utilisé à la recherche de documents concernant les îles Philippines pour une série d'articles destinés à la *Revue des Deux-Mondes*. Mon travail terminé, il proposa à ma mère de m'en payer en me faisant entrer en qualité d'employé auxiliaire à l'Hôtel-de-Ville, où son frère, Charles Merruau, ancien rédacteur en chef du *Constitutionnel*, était secrétaire général. Nous étions en 1851. Je venais d'avoir vingt ans ; si jeune et déjà rond-de-cuir !

Paul Merruau, qui m'avait vu étrenner mes premières culottes, tint à me présenter à son frère, qu'il m'avait avec quelque réticence annoncé comme très intelligent, mais sévère quoique juste. Je dois à la vérité de constater que jamais dindon ne fit avec une morgue aussi ampoulée montre de son jabot. Ce frère Charles semblait si sûr de la hauteur de ses facultés ; il écrasait d'un regard si olympien l'être chétif qui, à partir de ce moment, passait sous sa coupe; il me fit si solennellement sentir l'incommensurable distance qui nous séparait, lui, mon supérieur, et moi, son subordonné, qu'à deux ou trois observations saugrenues les jambes me démangèrent de partir du pied gauche et de retourner chez nous.

Mais il alla plus loin dans l'affirmation de son autorité ; il m'avait fait prévenir d'apporter mon diplôme de bachelier, afin qu'il pût en prendre la notice exacte. Je lui remis le parchemin et il en examina toutes les signatures avec la plus blessante attention, comme celles d'un billet de banque qu'on supposerait présenté par un faux-monnayeur.

Bien des années après cette réception malséante, quand mes chroniques du *Figaro* d'abord et le grand retentissement des premiers numéros de la *Lanterne* firent momentanément de moi une véritable célébrité parisienne, je croisai plusieurs fois sur les boulevards ce même Charles Merruau, qui n'était plus secrétaire général à l'Hôtel-de-Ville, où moi-même depuis longtemps n'étais plus employé. Ma vue lui rappela sans doute les vantardises imbéciles qu'il avait, dix-sept ans auparavant, fait sonner à mes oreilles, car il rougissait instantanément et détournait vivement la tête.

Il supputait probablement la dose de mépris que m'avait inspirée autrefois son attitude étudiée et

prud'hommesque, et se disait qu'il faut au moins savoir choisir les hommes devant lesquels on se propose de parader.

Comme pour le roman que signa Eugène de Mirecourt, mon tarif fut de cent francs, mais par mois. Je fis mon entrée dans la grande famille des culs-de-plomb en qualité d'employé auxiliaire jusqu'à ce qu'une vacance permît de faire de moi un cul-de-plomb définitif. On m'attacha au bureau des Brevets d'inventions, où je recevais quotidiennement un ou deux inventeurs et une dizaine d'aliénés. Ce qui donnait le plus, c'était la découverte du mouvement perpétuel et celle de la direction des ballons. Ce mouvement prétendu perpétuel était invariablement provoqué par un autre qui ne l'était pas, mais aucun raisonnement n'y faisait.

Quant à la direction des ballons, la plupart des rêveurs qui venaient verser la première annuité de leur brevet n'ayant aucun ballon à leur disposition pour le diriger, se contentaient de fournir des dessins compliqués de calculs évidemment faux, puisque, depuis lors, personne n'a entendu dire qu'un ballon ait été dirigé.

J'étais très rieur, et quelquefois j'éclatais au nez des pauvres inventeurs, qui m'expliquaient leurs dévergondages d'imagination. J'étais alors pris amicalement à partie par le père Bru, un vieux commis, excellent homme, qui tournait dans le bureau en manches de lustrine, et qui me répétait avec résignation :

— Ces gens-là, je les connais, moi. Eh bien, il faut les laisser parler sans leur répondre. Vous leur répondez. Ça les excite et ils ne s'en vont plus.

Je m'étais complètement emparé du père Bru par mon insouciance, ma jeunesse, les bêtises que je lui

racontais et aussi par la noblesse de mon origine. Il ne m'aurait pas privé de ma particule pour une gratification de fin d'année. Je lui disais souvent :

— Je ne resterai certainement pas ici. Je ne suis pas fait pour être employé.

Mais il m'inquiétait un peu par cette riposte :

— Moi aussi, je ne croyais pas rester à l'Hôtel-de-Ville et voilà vingt ans que j'y suis. Et dans le même bureau, encore !

Il était affreux à voir, avec son gros nez rouge toujours empuanti de tabac à priser et sa tête de donneur d'eau bénite, mais c'était la bonté même, et quand il me voyait trop cruellement rasé par un inventeur, il se jetait résolument entre nous deux comme pour lui faire comprendre :

— Tu me passeras sur le corps plutôt que de l'embêter davantage.

Je recevais, depuis six mois, des déclarations de brevets de tous et à propos de tout, même pour des nouvelles formes de bouchons qu'avait imaginées M. Lannes de Montebello, qui s'intitulait délibérément : « marchand de vins de Champagne », lorsqu'en me rendant le matin du 2 décembre à mon bureau, je lus sur les murs les proclamations du coup d'État, déjà arrachées ou lacérées par le public.

L'Hôtel-de-Ville était réputé la citadelle de la République. Puisque j'habitais l'un, mon devoir était de défendre l'autre. Sans chercher à me rendre compte de ce qui se passait dans nos bureaux, je pris ma course vers le quartier Latin, où je retrouvai plusieurs amis, notamment mon camarade de collège Jaÿ, qui s'était, au 24 février 1848, évadé avec moi, Lyonnais très résolu et qui, brouillé avec ses parents, arrivait

à vivre avec cinquante francs par mois sans jamais emprunter un sou à personne.

Je m'y réunis aussi à un jeune Corse, boitant fortement de la jambe gauche et nommé Cunéo d'Ornano, parent sans aucun doute du député actuel, dont il ne paraissait pas précisément partager les opinions bonapartistes.

Nous délibérions à l'aventure, espérant un mot d'ordre qui ne venait de nulle part et ne demandant qu'à prendre des résolutions sans trop savoir lesquelles. La journée du 2 fut consacrée tout entière à la stupéfaction. Sauf par quelques cris de :

— A bas le tyran !

poussés sur les boulevards, la tranquillité dite « matérielle » ne fut pas troublée.

Le lendemain, les boutiques commencèrent à se fermer et les Parisiens évitèrent de sortir. C'est seulement le 4 que des barricades s'ébauchèrent. Elles furent en somme peu nombreuses et on aurait cru que le conspirateur de l'Elysée était allé chercher lui-même les combattants dont il avait besoin pour avoir le droit de prétendre qu'il avait sauvé l'ordre.

Vers midi, je descendis nos quatre étages — car je n'étais pas retourné à mon bureau — et j'allais trouver Jaÿ qui, très allumé, m'entraîna du côté de la Porte Saint-Martin, où une vingtaine d'ouvriers commençaient à élever — mollement — une barricade. Nous nous y attelâmes tous les deux et quand elle eut suffisamment barré le boulevard, nous attendîmes que quelqu'un vînt la prendre.

Personne ne vint, à celle-là du moins, et je me demande comment Jaÿ et moi l'aurions défendue. Nous n'avions ni un fusil ni un pistolet, et si les

soldats de Bonaparte s'étaient présentés nous n'aurions eu qu'à leur dire :

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Après une quarantaine de minutes passées à sonder l'horizon, nous nous repliâmes en bon ordre par la rue Vieille-du-Temple. Ce fut seulement en débouchant dans la rue de Rambuteau que nous aperçûmes les derniers hommes d'un régiment engagés dans une rue latérale. Les soldats qui occupaient encore la rue de Rambuteau nous aperçurent aussi et nous mirent en joue, mais sans tirer.

Le seul danger un peu sérieux que nous ayons couru dans cette journée historique, danger bien inutile puisque nous étions hors d'état de causer un dommage quelconque à l'ennemi, qui était libre de nous tuer à son aise, fut à l hauteur de la rue Beaubourg, où nous nous serions trouvés entre deux feux si les fusils étaient partis. En entendant, d'un côté, le pas des soldats, et, de l'autre, le résonnement des crosses, nous frappâmes à une porte qui s'était un instant auparavant ouverte pour laisser entrer deux hommes en blouse, puis brusquement refermée.

On ouvrit, et une femme en cheveux qui se tenait dans l'étroit corridor de la maison nous dit, croyant sans doute que nous étions attendus :

— C'est tout en haut, montez!

Et nous montâmes jusqu'à un palier sur lequel était entre-bâillée la porte d'une chambre remplie de personnages bien ou mal mis qui causaient à voix basse. Nous n'en connaissions aucun et aucun ne parut faire attention à nous. Nous restâmes longtemps là, écoutant les coups de fusil qui éclataient isolément de temps en temps, mais dans l'impossibilité de rien voir, l'unique fenêtre de la pièce donnant sur une cour.

Vers quatre heures et demie du soir il faisait déjà tout à fait nuit. Nous nous décidâmes à descendre, mon camarade Jaÿ et moi, qui commençais à songer à l'inquiétude où je mettais ma mère. Quand je traversai la rue de Rambuteau, presque en face de l'église Saint-Eustache, je faillis buter contre un amas noirâtre que je contournai et que je reconnus être le cadavre d'un homme en paletot noir qui, sans doute, en se risquant sur la chaussée, venait d'être atteint par une balle.

Je longeai le plus possible les maisons et j'atteignis la rue Jean-Jacques-Rousseau où je demeurais. Ma mère était à la croisée, me cherchant des yeux et tremblant que chaque coup de fusil qu'elle entendait ne fût pour moi.

C'est là tout ce que j'ai vu du coup d'État. Le lendemain 5, l'affaire était bâclée et bouclée. Bien des années après, à Bruxelles, Victor Hugo, qui avait prononcé à la Chambre des Pairs un grand discours où il réclamait l'abrogation des lois d'exil et contribué ainsi à faire tolérer le retour du roi Jérôme à Paris, me racontait comment le matin du 2 le prince Napoléon avait fait irruption chez lui dans une fureur écumante contre son cousin.

Le prince Napoléon était lié avec Victor Hugo et son entourage, au point qu'il se tutoyait avec Auguste Vacquerie. Il laissa donc déborder son indignation, hurlant que ce misérable Louis déshonorait la famille et répétant :

— S'il en était encore, ce sale bâtard ! Mais nous savons tous qu'il n'en est pas, puisque le roi de Hollande a déposé une plainte en désaveu de paternité.

Et il partit sur ces mots :

— Je compte bien qu'il va se faire fusiller, ce qui

serait un fier débarras pour tout le monde et surtout pour nous.

Victor Hugo ne le revit plus. Quelques jours après cette sortie, le bouillant Napoléon faisait son entrée à l'Élysée, et la potion qui avait servi à calmer son exaspération républicaine devait, jusqu'en 1870, coûter à la France deux millions par an.

Je retournai à l'Hôtel-de-Ville, où je me gardai de me vanter de ma promenade militaire, et, au bout de quelque temps, je passai expéditionnaire aux appointements de quinze cents francs par an, payables à la fin de chaque mois par cent vingt-cinq francs, sur lesquels on me retenait cinq francs pour ma retraite, mot qui me faisait frémir.

Mais cette augmentation de traitement comportait un changement de bureau. De celui des brevets, je passai au bureau d'architecture, où j'eus pour chef Bayard, propre frère de l'auteur connu, avec qui mon père avait quelquefois collaboré, notamment pour une pièce intitulée *la Belle Tourneuse*, et où l'acteur Félix fit ses débuts.

Mon commis principal, en face duquel j'étais assis, se nommait Drumont. Il était le père du directeur de la *Libre Parole*. Très assidu et très travailleur, il gardait pour les autres et surtout pour moi toute son indulgence. Nous passions généralement l'heure du déjeuner en discussions littéraires où il représentait les classiques, et où j'exaltais les romantiques.

Nous criions comme des brûlés, et l'entrée de quelque propriétaire venant s'enquérir des limites fixées à l'alignement de sa maison ne nous arrêtait pas toujours. Il fallait alors que le solliciteur attendît, pour placer sa requête, la fin de nos débats.

Grand, mince, la moustache tombante, la barbe en

pointe et l'œil d'un illuminé, Drumont père portait, dans ses allures en même temps que dans ses idées, une sorte de don quichottisme inclinant à la dévotion, bien qu'il n'entamât jamais aucune polémique religieuse. Le fait est qu'il m'aimait beaucoup et fut peut-être le premier qui m'ait encouragé à écrire. Il me disait :

— Nous nous partagerons votre besogne. Ne vous gênez pas, allez! Travaillez pour vous tant que vous voudrez !

Il fit mieux : j'étais au bureau d'architecture quand vint pour moi le moment de tirer au sort. Ma mère allait sonner de nouveau le ranz de ces fameux quinze cents francs qui devaient servir à mon voyage en Suisse et qui cette fois serviraient à l'achat d'un remplaçant. Drumont, sachant que je donnais aux miens tout ce que je touchais à la Ville, se mit en quatre avec le chef et le sous-chef du bureau pour obtenir comme soutien de famille mon exemption du service militaire. Il y parvint et nous pûmes encore une fois conserver dans nos tiroirs ces quinze cents francs, sur lesquels ma mère avait été bien souvent dans la nécessité de pratiquer des saignées douloureuses.

Maître de presque tout mon temps entre dix heures du matin et quatre heures de l'après-midi, je recommençai à ruminer des sujets de pièces et j'en parachevai une petite en un acte où les couplets alternaient avec les calembours. Ce travail pris sur celui que je devais à l'administration fut adressé à Commerson, le rédacteur en chef du *Tintamarre* et auteur des *Pensées d'un emballeur*, ce qui donne la note du sérieux que j'attachais à mon œuvre.

Pourquoi Commerson ? Parce que j'avais appris que, soupçonné d'opposition au coup d'État, il avait

failli être compris dans une liste de transportation pour Lambessa. Et à quel propos avait-il été sur le point d'être dirigé sur cette colonie pénitentiaire? Tout uniquement parce que, dès le lendemain de la révolution de Décembre, il avait fait dire à son emballeur :

— *J'aime encore mieux l'air de Fualdès que l'ère des Césars.*

On s'imagine une escouade d'agents de police venant arrêter un homme, l'embarquant, menottes aux mains, sur un navire en partance pour les terres africaines et répondant aux questions relatives au crime de ce malfaiteur :

— Il a déclaré préférer à l'ère des Césars l'air de *Fualdès.*

Enfin, j'avais jeté mon dévolu sur Commerson, et je le considérai comme un homme de Plutarque, quand j'eus reçu un mot m'invitant à passer chez lui le lendemain matin.

Il m'apprit, à mon éternel orgueil, que la pièce lui avait paru amusante et bien faite, au point qu'il venait, après quelques modifications de peu d'importance, de la porter au directeur des Folies-Dramatiques, qui lui avait promis sa réponse pour la fin de la semaine.

La vérité que j'ignorais était celle-ci : Commerson avait eu quelque temps auparavant un vaudeville refusé par le père Mouriez, le directeur du théâtre, et s'en était vengé dans son *Tintamarre* par des nouvelles à la main et des anecdotes fâcheuses pour l'amour-propre de ce malheureux Mouriez, qui avait acheté les Folies-Dramatiques après avoir fait fortune dans la passementerie.

Susceptible comme tous les passementiers, il souf-

frait beaucoup de ces pointes lancinantes, et avait fait demander à mon collaborateur de venir faire la paix. Celui-ci avait remplacé ses banderilles par un manuscrit et la réception de notre petit acte fut le prix de la réconciliation.

Seulement, comme le terrible Commerson était pressé de placer ce nouvel enfant, bien qu'il n'en fût pas le père, il n'avait même pas pris le temps de lui donner un coup de peigne et l'avait porté, sans même l'examiner — je crois — encore enveloppé dans ses langes, c'est-à-dire son rouleau de papier.

On est bête quand on est petit. L'annonce publiée par le *Tintamarre* du dimanche suivant de la réception et de la prochaine mise à l'étude de ce lever de rideau me fit boire un litre du lait le plus pur.

J'accourus chez nous le journal à la main, et tout ce que je reçus comme félicitations fut cette observation peut-être juste, quoique désobligeante :

— Tu aurais dû prendre un pseudonyme. Est-ce qu'on signe ces bêtises-là de son nom?

Mais n'importe! pour un acte ou pour cinq, aux Folies-Dramatiques ou au Théâtre-Français, je prenais place sur le turf dramatique, et sans m'inquiéter de savoir si j'étais engagé dans le Derby de Chantilly ou dans un prix à réclamer, je ne pensais plus qu'à aller de l'avant.

Malheureusement, beaucoup de pièces avaient pris date avant la nôtre et les mois, qui s'écoulaient sans billets de répétition, commençaient à s'allonger désespérément pour moi.

C'est pendant cette attente angoissante, qu'ayant accompagné un jour je ne sais plus qui à l'imprime-

rie Kugelmann, rue Grange-Batelière, je jetai machinalement les yeux sur un petit journal qui se tirait sur les presses de la maison : la *Presse théâtrale*. Kugelmann, à qui on m'avait nommé, me dit :

— Ah! vous êtes le fils de M. Rochefort, l'auteur. Voulez-vous écrire là-dedans? Justement nous venons de perdre notre critique dramatique. On ne vous paiera pas votre copie, mais vous aurez des billets pour les premières... ou les secondes.

C'était inespéré, pour un jeune homme qui entrait dans la carrière quand ses aînés y étaient encore. J'étais également — pour le même prix — chargé de la critique musicale, fardeau bien lourd pour moi qui ne savais pas mes notes. J'allai trouver dans un des bureaux de l'Hôtel-de-Ville, où il venait d'entrer, un expéditionnaire passionné de musique et mangeant ses émoluments en fauteuils d'orchestre ou de troisième galerie, selon le quantième du mois — et qu'il s'offrait au Théâtre-Italien. Ce dilettante se nommait Gabriel Guillemot. Il avait de l'esprit, de la verve, de l'imprévu et s'il était resté fidèle à ses premières opinions qui étaient fort exaltées, il aurait certainement joué un rôle autrement considérable que celui dans lequel il s'est confiné.

Mais une maladie atroce, dont au premier abord la nature lui échappa et sur la gravité de laquelle je l'éclairai trop tard, lui déforma lentement les os, si bien qu'après de très brillants débuts dans la politique avancée il tomba, faute de ressources et de santé pour en acquérir, entre les mains de la bande opportuniste, qui le compromit définitivement en lui ouvrant ses journaux et, pour s'acquitter envers lui, se contenta de payer son enterrement.

Guillemot, chez qui l'habitude d'entendre et de chanter des airs italiens avait développé une sorte

d'exubérance napolitaine, exulta quand, lui rendant compte de mon entrevue avec l'éditeur Kugelmann, je lui fis cette proposition :

— Voilà mon sacerdoce. En voulez-vous la moitié?

Pendant longtemps nous eûmes ainsi la faculté de compléter notre éducation théâtrale et artistique en goûtant à toutes les primeurs musicales et dramatiques. De temps à autre aussi, je distribuais à mes camarades de bureau des billets qui constituaient pour eux de douces débauches dont ils me savaient plus gré que si je leur avais sauvé la vie, car on aime plus qui vous amuse que qui vous rend service.

J'ai raconté à un rédacteur du *Figaro* qui m'interrogeait sur les circonstances dans lesquelles j'avais écrit mon premier article, comment j'avais appris tout à coup, par une visite de Scribe à mon chef de bureau, Bayard, qu'à chaque éloge que, dans mon impartialité consciencieuse, je décernais à un comédien, à une comédienne ou à un auteur, le directeur du journal, un entrepreneur de concerts, nommé Giacomelli, imposait, sous peine de démolition à huitaine, cinq, dix ou même vingt abonnements aux trop heureux destinataires de mes coûteux compliments.

Les articles qu'il ne me payait pas, il trouvait moyen de se les faire payer.

Cette révélation foudroyante fut suivie d'une scène qui ne l'était pas moins entre Guillemot, Giacomelli et moi. Le chantage était déjà pratiqué, l'ayant du reste été toujours, mais le mot ne faisait encore partie que de l'argot des voleurs et la chose ne fut que plus tard visée par le Code. J'employai donc des circonlocutions pour tâcher de lui faire comprendre ce qu'avait de déshonorant pour lui et notamment pour

moi ce couteau qu'il plaçait cyniquement sur la gorge... des actrices.

Giacomelli, peu touché de l'amertume de nos reproches et absolument résolu à continuer son commerce, me répondit que le prêtre vivait de l'autel. Je lui répliquai que le voleur aussi vivait de ses fausses clefs et de ses effractions, qui finissaient généralement par le conduire sur le banc des assises ; puis Guillemot et moi quittâmes le malandrin en nous drapant dans le seul manteau qui composât alors notre vestiaire : notre dignité.

Cependant, après avoir abandonné cet impresario à sa complète absence de remords, je me révoltais contre moi-même à cette sinistre pensée que je devais la réception de ma première pièce, non à ma valeur personnelle et à la peine que je m'étais donnée pour y accumuler les péripéties et les effets scéniques, mais à la crainte qu'éprouvait le directeur des Folies-Dramatiques de servir de cible à mon collaborateur, le directeur du *Tintamarre ;*

Qu'en second lieu, mon entrée dans le journalisme tenait à ce qu'un exploiteur éhonté avait jeté les yeux sur moi pour l'aider dans ses trafics et ses menaces sous conditions.

J'en étais rapetissé à mes yeux au point de délibérer sérieusement avec moi-même pour savoir si je ne ferais pas plus honnêtement de renoncer à écrire, puisque je ne pouvais y arriver que par des procédés inavouables, et de me contenter de gratter toute ma vie le papier de l'administration.

J'allais peut-être m'arrêter définitivement à ce parti sage quoique désespéré, quand la représentation de ma petite pièce, qui eut un très franc succès de rire, me rendit toute ma gaillardise. A cette époque, les théâtres jouaient souvent des « spectacles coupés »,

composés de quatre pièces en un acte, et non, comme actuellement, des machines en trois actes précédées d'un lever de rideau qui ne compte pas et qui se donne devant le lustre.

Un acte amusant avait donc sa petite importance. Je goûtais délicieusement cette impression d'un jeune homme qui, pour la première fois de sa vie, entend tout un public rire à ses facéties. Puis je me répétais que les spectateurs, ignorants des motifs qui avaient fait accepter notre vaudeville par le directeur, applaudissaient parce qu'ils s'amusaient, et non pour autre chose. Cette considération reconfortante me raccommodait avec tout le monde, avec moi, avec Commerson et même avec Giacomelli.

Mais une tuile insoupçonnable me menaçait. Bien que l'aventure fût à se tordre, j'en eus alors l'estomac serré pendant huit jours. Le père Mouriez, directeur du théâtre où je venais d'avoir l'honneur et la joie d'être représenté, avait, dans un âge sensiblement avancé, commis l'imprudence bien humaine d'épouser en secondes noces une jeune fille dont à tort ou à raison — à raison selon toute probabilité — il était jaloux comme un tigre, comme un tigre qui aurait les cheveux blancs.

L'objet de ses soupçons ou de ses certitudes était un médecin qu'il accusait de trop bien soigner sa femme. Le pauvre homme était littéralement hanté par le spectre de son infortune et cherchait jusque dans les drames du boulevard des vengeances à exercer contre ses deux tourmenteurs.

Ce directeur, très sec avec les auteurs, très dur avec ses artistes que, sans distinction de sexe, il menait à la prussienne, m'avait, le soir même de la première représentation de mon vaudeville, serré la main avec une cordialité très rare de la part de ce

misanthrope. A quelques jours de là, je reçus de lui une lettre où il me priait, en m'appelant « son cher enfant », de passer dans son cabinet, où nous pourrions causer d'une « grande affaire ».

Mon âme se dilata. J'entrevis tout de suite un avenir émaillé de pièces en trois actes, avec décors et costumes nouveaux. Mouriez connaissait d'ailleurs mon père depuis longtemps et c'est aux relations qu'ils avaient eues ensemble que j'attribuai d'abord sa sympathie pour moi.

J'arrivai chez lui tout pantelant. Il me fit immédiatement asseoir et voici ce qu'il me dit :

— Je sais que vous avez fait absolument tout seul la pièce que m'a remise Commerson. Vous êtes donc capable d'en faire une autre dont je vais vous donner le sujet. Nous y travaillerons à nous deux, mais vous ne révélerez à personne que j'en suis et vous toucherez tous les droits.

J'ouvrai des yeux luisants de convoitise. Il ajouta :

— Voici comme je verrais la chose. Ce serait un gros commerçant qui aimerait beaucoup sa femme à qui un imbécile, un avocat ou un médecin, un médecin plutôt, ferait la cour. Mais au moment où il s'introduirait dans la chambre de la dame avec une clef volée, car ce serait aussi un voleur, le mari, prévenu par sa femme elle-même, apparaîtrait derrière la porte et tomberait sur lui à grands coups de bâton. Vous comprenez : ce serait le *Barbier de Séville* retourné. Au lieu de Bartholo, ce serait Almaviva qui serait bafoué. Je vois là-dedans trois bons actes. Vous avez de l'esprit, vous trouverez les scènes accessoires. Mais ce que je viens de vous expliquer serait le fonds de la pièce.

C'était pour cette charentonnesque communication

que ce directeur m'avait dérangé. Je n'osais trop m'aliéner sa confiance en essayant de lui démontrer qu'on ne bâtit pas une pièce avec des coups de bâton donnés trois actes durant par un mari à l'amant ou au poursuivant de sa femme. D'autant que le père Mouriez était buté à ce scénario, qu'il couvait comme une vengeance et n'en aurait jamais accepté un autre.

Et il se tordait à la perspective de la tête que ferait le médecin en voyant surgir, au lieu de la femme, l'époux outragé qui se jetait sur lui.

Il n'y avait rien à faire qu'à s'en aller; ce que je fis, après l'avoir rasséréné par ces mots :

— Je verrai !... Je chercherai !...

Je ne cherchai rien, ce qui me dispensa de trouver, mais je me serais mis pour toujours à dos ce potentat si, peu de temps après cette offre de collaboration, je n'avais appris qu'il venait de mourir d'une mort tellement subite qu'elle éveilla, paraît-il, des soupçons et que des bruits fâcheux circulèrent.

Mais ce qui établissait incontestablement l'idée fixe chez cet époux atteint du délire de la persécution conjugale, c'est que j'appris de divers côtés que cette bastonnade en trois actes, il l'avait proposée successivement à tous les auteurs de son théâtre et que c'était sur leur refus unanime qu'il s'était, en fin de cause, adressé à moi comme au seul qui ne la lui eût pas encore laissée pour compte.

Je me remis au travail, remuant des sujets, construisant des plans, rimaillant aussi des vers que je ne destinais à personne. Je m'étais loué rue Saint-Victor, tout près du Jardin des Plantes, une petite chambre mansardée où : « Comme le mauvais exemple, le jour venait d'en haut », ai-je écrit plus tard. Ma famille était liée avec un employé supérieur du Mu-

séum, M. Florent Prévost, qui m'avait obtenu l'autorisation de circuler dans le jardin à l'heure où la partie affectée aux animaux n'en était pas encore ouverte au public. Je m'y promenais souvent, le matin, en attendant le moment de prendre ma course vers l'Hôtel-de-Ville, et je n'étais pas toujours seul dans ces allées réservées aux amis de la maison et aux artistes qui venaient y peindre les bêtes qu'ils étaient censés avoir saisies dans leurs forêts ou dans leurs plaines, au vol ou à la course.

Un jour, je flânais devant la grille des lions lorsque je m'arrêtai devant un homme déjà d'un certain âge, tripotant de son ébauchoir une cire représentant une lionne couchée.

J'avais au bras une de ces petites femmes dont la race a disparu et qu'on appelait alors des étudiantes. Elle se perdit devant cette cire et devant cette lionne en divagations tellement incohérentes, à propos des lions et sur les procédés à employer quand on en rencontrait un pour qu'il ne vous « saute pas dessus », que le sculpteur se mit à rire.

En regardant sa maquette, je vis tout de suite que l'artiste était prodigieusement habile et au courant des mœurs et des attitudes de son modèle, car il ne perdait pas un coup d'ébauchoir. Comme il avait ri, je me permis de lui parler.

— Ce sera superbe, lui dis-je, ce que vous faites là. Est-ce que vous le garderez en cire?

— Non, fit-il, ce n'est qu'une esquisse. Quand ma lionne sera finie, je la recommencerai en terre glaise, puis je la coulerai en bronze.

Et nous entamâmes sur l'art un dialogue interrompu par quelque énormité de la demoiselle. Je lui

soutins que l'antiquité grecque, qui avait donné naissance à de si grands statuaires, n'avait produit aucun sculpteur d'animaux.

— C'est vrai, approuva-t-il, les anciens ne connaissaient pas l'anatomie de la bête.

Nous vînmes à parler de la *Vénus* de Milo, et il me lança un coup d'œil presque admiratif quand je lui racontai comment un de mes oncles avait failli s'en trouver possesseur.

L'homme avec qui je conversais, déjà grisonnant, la lèvre et le menton rasés entre deux favoris à côtelettes, avait surtout le facies et l'allure d'un parfait notaire. Son attitude exprimait d'ailleurs la tristesse et la lassitude.

Un soupçon me traversa tout à coup le cerveau : cet ébaucheur si sûr de son coup de pouce et connaissant la sculpture antique beaucoup mieux que moi, qui l'avais étudiée au Louvre dans ses moindres bustes et même dans ses simples fragments de marbre, c'était Barye, ce ne pouvait être que Barye, le Phidias du fauve, dont les hauts et bas-reliefs auraient tenu à côté des frises du Parthénon :

— Vous êtes M. Barye? lui dis-je.

— Oui, vous me connaissez?

— Non, mais il n'y a qu'à voir votre ébauche pour le deviner.

Il m'envoya un regard attendri, comme étonné qu'on lui rendît justice. Bien que, depuis près de vingt-cinq ans, il n'eût pétri et livré à l'admiration des artistes que des chefs-d'œuvre, ce grand homme — car ce n'est pas seulement un grand animalier, c'est un grand et profond penseur — était à ce moment même sur le bord d'une faillite, ayant sa

fonderie encombrée de ses merveilleux bronzes qu'on ne lui achetait pas et dont il devait la matière à ses fournisseurs.

Ces épreuves, qui, après sa mort, se sont payées six, sept et huit mille francs, il les offrait inutilement pour soixante et quatre-vingts francs. Une des merveilles du génie humain, le grand *Jaguar dévorant un lièvre*, qui est au musée du Luxembourg, a été payée par l'Etat sept cent cinquante francs. M. Bonnat, qui a pour Barye une admiration qui lui fait honneur, n'a pas hésité à en donner, il y a quelques années, vingt-cinq mille francs.

A l'époque où je rencontrai Barye devant une cage du Jardin des Plantes, c'était vers 1853, tous ses outils et tous ses modèles avaient été saisis par ses créanciers, pour une somme d'environ quarante mille francs. C'était pour eux et sous leur surveillance qu'il travaillait. Il était même tenu de numéroter chaque épreuve afin de faciliter leur contrôle.

Rien ne peut vous donner plus l'horreur des mercantis que la vue d'un homme de génie aux prises avec les embarras d'argent que leur cupidité lui suscite. De là cette mélancolie profonde devant l'humiliation d'avoir à chiffrer ses épreuves comme un négociant forcé de timbrer toutes les pages de ses livres de compte, afin qu'en cas de banqueroute le tribunal de commerce puisse les vérifier.

Il s'est même répandu et accrédité, à propos du numérotage de certains bronzes de Barye, une légende qui classe ceux-là comme les plus beaux ayant été plus soigneusement après la fonte reciselés par le maître. Ces chiffres n'étaient qu'une estampille et une garantie et ne datent que de la période où Barye n'avait même plus à lui l'ébauchoir qu'on lui prêtait pour travailler.

Pendant longtemps, quand la gloire l'eut enfin consolé — dans la tombe, comme toujours — les épreuves portant des numéros se sont vendues à un bien plus haut prix que les autres. Hélas! elles sont précisément de l'époque où il les livrait à peu près pour rien aux loups-cerviers qui le traquaient.

Le banquier Félix Solar, condamné par contumace pour n'avoir pas eu l'estomac de Mirès dans le procès d'où celui-ci se tira par un acquittement, mit généreusement fin à la situation honteuse — pour la France — que ses créanciers avaient créée au grand Barye. Solar donna les quarante mille francs et rendit à l'admirable sculpteur ses bronzes, ses outils et sa liberté.

Je le revis plusieurs fois au Jardin des Plantes, et il me demandait en riant pourquoi je n'y menais plus la « petite voleuse » qui lui avait appris sur les lions tant de choses qu'il ignorait.

Nous ne nous doutions guère alors que je ferais un jour partie du comité chargé d'élever un monument à sa mémoire et que j'enverrais à l'exposition de ses œuvres plus de quarante de ses bronzes, que j'avais collectionnés avec passion et que j'ai de mon mieux contribué à faire monter dans les ventes.

La « petite voleuse » dont Barye m'avait demandé des nouvelles fut, bien malgré elle, cause pour moi d'un ennui qui prouve à quel point les poètes ont tort de dire souvent dans leurs vers tout le contraire de ce qu'ils pensent. J'ignore comment il m'était tombé entre les mains le palmarès des jeux floraux de Toulouse, et j'y avais lu quelques-uns des morceaux couronnés. Parmi les sujets permanents et imposés du concours est, on le sait, le *Sonnet à la Vierge*, qui est de fondation. La malheureuse petite m'exprima devant des amis le plaisir qu'elle aurait

à posséder ce lis d'or dont on parlait dans le compte rendu de la distribution des prix de Toulouse et qu'elle plaçerait orgueilleusement sur sa cheminée.

J'eus la bêtise de lui promettre d'essayer de le conquérir, et je fis le soir même ce sonnet qu'on m'a, dès que la notoriété se fut emparée de moi, jeté si souvent à la tête; qui n'arriva que second et ne me valut conséquemment aucun lis d'or, dont je n'aurais au surplus trop su que faire, la « petite voleuse » ayant disparu de mon domicile et de mon souvenir au moment où on le décerna. Il ne m'en attira pas moins toutes sortes de suppositions désagréables à propos de ma prétendue dévotion de jeunesse.

Nous avons ainsi nombre de versiculteurs qui adressent du fond de leur encrier soit les déclarations les plus surchauffées, soit les reproches les plus sanglants, à des femmes qui n'ont jamais existé, ce qui ne les empêche pas d'en décrire minutieusement les fossettes du menton et la ligne des épaules.

La vérité est qu'à cette époque j'étais aussi anticlérical que je le suis aujourd'hui, ce qui n'est pas peu dire, et qu'à un an de là, ayant eu mon premier enfant, je ne le fis même pas baptiser.

Vers cette époque, un lamentable hasard me mêla comme témoin à une enquête scientifique qui fit un certain bruit et mit en rumeur toute l'Académie de médecine. Le docteur Auzias-Turenne, dont, je le reconnais, l'enseignement parlé et écrit offrait des côtés un peu charlatanesques, inaugura une méthode d'inoculation basée sur la découverte de Jenner et qui traitait par le vaccin la syphilis, comme le médecin anglais traitait la petite vérole.

Le raisonnement d'Auzias-Turenne manquait de solidité, attendu que si les deux maladies portent communément le même nom, avec un augmentatif pour l'une et un diminutif pour l'autre, elles n'offrent entre elles aucune similitude. Mais au quartier des écoles on parlait beaucoup de la préservation de la santé humaine au moyen de ce virus, que son inventeur nous donnait à la fois comme curatif et comme préventif.

Jaÿ, celui de mes camarades de collège que je fréquentais alors assidûment, et avec qui j'avais « combattu » le 2 décembre en alignant deux pavés sur un fantôme de barricade, s'emballa immédiatement sur le système d'Auzias-Turenne. Il s'offrit comme champ d'expériences et présenta ses deux bras au bistouri du syphilisateur. Et sans l'ombre d'une nécessité, attendu qu'il se portait comme vous et moi.

Au bout de quelques jours, les pustules parurent, se rejoignirent en s'étendant et enflammèrent les couches profondes de la peau, au point qu'un érésipèle se déclara, envahissant les épaules et la face. En trois jours, le pauvre garçon fut emporté, et comme, bien que d'une riche famille lyonnaise, son exaltation politique l'avait brouillé avec tous ses parents, je fus absolument seul derrière son corbillard, qui fut à peu près de dernière classe.

Cette mort, venant couper court à toutes les démonstrations du docteur Auzias-Turenne, flanqua presque instantanément sa méthode par terre. Une commission de l'Académie de médecine fut chargée d'examiner le cas de mon malheureux camarade, tué par la syphilis sans avoir eu seulement la satisfaction de l'attraper, et une sorte d'instruction scientifique commença.

J'avais suivi presque en qualité de garde-malade toutes les phases de la maladie, et je fus prié de venir déposer devant les commissaires, qui étaient : Mellier, président de l'Académie, Ricord, Marchal de Calvi, le docteur Conneau, qu'on avait élu académicien parce qu'il avait aidé Louis Bonaparte à s'évader de Ham, ce qui ne constituait pas une garantie pour ses malades.

Sauf Marchal de Calvi, tous étaient hostiles à Auzias-Turenne, qui, s'il eût réussi, aurait d'un coup annulé toutes les ordonnances que ses confrères rédigeaient depuis des années. Ricord notamment mit dans la façon dont il feignit de comprendre ma déposition une si évidente mauvaise foi, que je fus obligé à plusieurs reprises de rectifier les réponses qu'il m'attribuait.

Il était clair en effet que, bonne ou mauvaise, la méthode n'était pas atteinte par la mort de Jaÿ, qui avait, au bout de quelques jours, succombé non à la contagion, mais à un érésipèle. Or, cet accident aurait tout aussi bien pu se produire à la suite d'inoculations de toute autre nature. Quelquefois, en effet, les enfants meurent d'une vaccination antivariolique à la suite de l'inflammation des tissus, et ces accidents, relativement encore assez fréquents, n'ont jamais contrecarré l'emploi du vaccin.

Mais, on le pense, les médecins qui vivaient de leurs pilules étaient trop heureux de pousser à l'annihilation d'une découverte qui les eût supprimées. Comme la plupart des juges d'instruction, ces messieurs essayaient de m'extirper des déclarations exactement contraires à celles que j'apportais.

Mais, malgré ma grande amitié pour Jaÿ et le chagrin que me causait sa mort, mon horreur de tout ce qui est injuste me fit résister aux tentatives mani-

festes de ceux qui auraient fortement désiré me chambrer.

Auzias-Turenne convoqué — presque comme accusé — devant ce tribunal, l'embarrassa beaucoup par la réfutation précise qu'il développa des dangereuses doctrines de Ricord, dont il étala sous les yeux de tous les erreurs manifestes.

Je demande pardon à mon public d'entrer dans ces détails un peu arides et aussi un peu scabreux, mais je suis bien obligé de raconter les événements auxquels j'ai pris part au lieu de la bataille de Waterloo, à laquelle je n'assistais pas.

Ricord niait deux faits dont l'excessive importance lui avait sans doute échappé et dont pourtant la vérification lui eût été si facile :

1° La possibilité pour les gens atteints d'accidents secondaires de communiquer ce que les Italiens appellent le mal français et que les Français appellent le mal italien ;

2° La faculté pour les animaux d'être soumis à cette contagion spéciale.

Or Auzias-Turenne établit, par des exemples nombreux et irréfutables, que l'ignorance de Ricord sur ces deux points était aussi complète que déplorable. Elle a été reconnue depuis lors, mais à ce moment toute la Faculté de médecine la partageait.

Ricord, qui tenait à ne pas voir s'effondrer subitement tout l'édifice de sa célébrité, persista à nier que les accidents secondaires pussent donner le mal et aussi que les animaux fussent susceptibles de le gagner.

Auzias-Turenne s'engagea alors devant la commission à lui amener, par exemple, un singe qu'il

inoculerait en sa présence et sur lequel elle suivrait ensuite les ravages de la maladie. Ricord s'empressa d'accepter la proposition, convaincu que son adversaire ne se relèverait pas de cette décisive épreuve.

Nous allâmes ensemble acheter sur les quais un joli petit sapajou qu'on choisit sain, gai et solide, afin d'éviter tout malentendu sur la nature des plaies qui pourraient survenir, et on le fit transporter dans une cage à Saint-Lazare même, dans le corps de bâtiment affecté aux femmes malades.

Le lendemain, nous nous transportâmes tous à la prison, où nous aperçûmes notre singe installé dans un des dortoirs, à la joie folle des prisonnières et se livrant dans sa cage à des culbutes multipliées.

La question était dès lors de recueillir sur une des femmes en traitement un virus d'assez belle qualité, si j'ose m'exprimer ainsi, pour que ce vaccin d'espèce particulière ne fît pas long feu, ce qui se produit assez souvent dans les inoculations antivarioliques.

Les sœurs qui assistaient à cette représentation scientifico-comique avec impassibilité et comme si elles offraient à Jésus-Christ le sacrifice de leur pudeur offensée, nous introduisirent d'abord dans la salle des « petites » où se tenaient debout, au pied de leurs lits, des enfants de dix, onze et même huit ans, dont quelques-unes étaient dans un état à faire pleurer.

Cette invasion de paletots noirs, rehaussés de rosettes rouges pour la plupart, parut émouvoir fortement ces malheureuses, et quand on en désigna une pour nous prêter son sinistre virus elle se mit à fondre en larmes et à hurler de terreur.

D'ailleurs elle ne fit pas l'affaire. Le docteur Auzias

craignit que le trop de jeunesse de la malade n'enlevât à la manifestation de son mal la force nécessaire à sa propagation et il demanda à s'approvisionner chez une femme faite.

Nous passâmes donc chez les adultes où les unes couchées, les autres assises exhibaient des exostoses et des ulcères à empoisonner toute une génération comme à dégoûter à jamais de l'amour.

Une grosse mère déjà mûre, blette même, et qui paraissait là comme chez elle, se soumit, avec une gracieuseté presque régence, aux investigations de la commission. Ce fut elle qui eut l'honneur de collaborer à la solution du problème et qui, par une sorte de mariage au bistouri, infecta le pauvre sapajou, qui ne se laissa pas, sans pousser des cris simiesques, percer au cou, dans le dos et au flanc.

Quinze jours après, délai fixé par l'expérimentateur lui-même, nous retournâmes à Saint-Lazare, où on nous représenta le singe qui, à la confusion de Ricord, accusait les plus indéniables symptômes d'une terrible syphilis.

On lui servit abondamment à manger, mais aucun remède ne lui fut administré, si bien que la maladie suivit son cours sans arrêt ni répit, et qu'au bout de trois mois notre sapajou expirait dans un état à ne pas le prendre avec des pincettes pour procéder à son enfouissement.

Ce résultat inattendu frappa tout le monde et provoqua même contre les théories de Ricord, jusqu'alors indiscutées, une réaction qui, vers les dernières années de sa vie, le firent reléguer au second plan.

Quant à la thèse des accidents secondaires, considérés comme aussi dangereux à affronter que les accidents primaires et que Ricord proclamait inof-

fensifs, elle ne fait plus doute aujourd'hui, et les grands syphiliographes comme Fournier, notamment, ont depuis longtemps adopté les conclusions posées par Auzias-Turenne.

La commission n'en dissimula pas moins les détails de son enquête et se contenta de jeter au panier le nouveau système qui avait, soutenait-elle, amené la mort du premier sujet auquel on avait tenté de l'appliquer.

CHAPITRE VIII

Le Mariage de l'empereur. — Stupéfaction générale. — « Madame César ». — Les généalogistes. — Les archivistes de la Ville. — A. Fouquier. — Employés gens de lettres. — Léon Rossignol. — L'affaire Orsini. — Sa protectrice.

Louis Bonaparte, qui s'était fait couronner sous le nom de Napoléon III, quoique aucun souverain français ne se soit appelé Napoléon II, venait d'échouer dans un projet de mariage avec une princesse Wasa, qui, bien qu'appartenant à une famille détrônée, se jugeait encore d'une lignée trop haute pour se donner à un aventurier dont les débuts ne laissaient que trop prévoir la fin.

Il crut sans doute, après son coup d'État, qui avait éloigné de lui le monde parlementaire, se rapprocher du peuple en affectant d'aller se chercher une compagne ailleurs que sur les marches d'un trône. On n'a jamais pu s'assurer au juste si c'était par calcul, par dépit ou par passion qu'il avait demandé à Mlle de Montijo sa main, qu'il était, cette fois, sûr de ne pas se voir refuser.

J'étais allé assez souvent tout seul « remuer des idées », comme nous disions, dans les allées du Bois

de Boulogne, lesquelles n'étaient alors coupées par aucun lac non plus qu'obstruées par aucun tir aux pigeons. J'y avais, presque à toutes mes promenades du matin, remarqué une amazone, à la physionomie suave et aux paupières baissées et que j'avais regardée un peu attentivement pour deux raisons : la première, parce qu'elle ressemblait beaucoup à une de mes cousines ; la seconde, parce qu'elle était ordinairement accompagnée par un cavalier que je rencontrais de temps en temps aux grandes ventes de tableaux et que j'ai su depuis être un des fils du banquier Aguado.

Les récits qui abondèrent bientôt sur les premières rencontres entre l'empereur et sa fiancée et les portraits d'elle qui parurent dans les journaux illustrés me permirent d'y reconnaître tout de suite l'amazone aux paupières baissées et qui, supposai-je, avait su les relever au bon moment.

En France, où l'habitude devient vite une seconde et même une première nature, on s'imagine que l'impératrice c'est l'impératrice. Il faut avoir assisté aux explosions d'abord d'incrédulité qui accueillirent les premières rumeurs du mariage, puis de stupéfaction indignée quand la nouvelle reçut une confirmation officielle, pour se rendre compte du découragement dans lequel ce projet d'alliance jeta les courtisans les plus déterminés.

Napoléon III, qui n'a jamais été très Parisien, aggrava encore la résistance par l'espèce de défi qu'il porta à l'opinion dans son « manifeste », mot que les gamins de l'époque dénaturèrent irrévérencieusement, rien qu'en y substituant au T un second S.

Il avait eu la maladresse d'insérer cette phrase dans son annonce matrimoniale :

— J'épouse une femme que j'aime et que je respecte.

Comme si un homme avait eu jamais le cynisme d'avouer qu'il épousait une femme qu'il ne respectait pas ! C'était dire nettement aux Français :

— Il est possible que vous ne la respectiez pas. Moi, c'est différent.

Alors, bien que le bâillon fût d'ordonnance sous ce régime de déportations sans jugement, les histoires les plus pimentées prirent leur vol et les sonnets se mirent à pleuvoir. On en réédita un qui avait déjà servi lors du couronnement de Napoléon et de Joséphine, et que je ne citerais pas s'il n'avait couru tout Paris :

Caligula, dans un caprice,
Fit un consul d'un étalon
Et d'un (1)... Napoléon
Vient de faire une impératrice.

Mme Montijo, qui rappelait par son manque total de distinction la « mère de la débutante », eut aussi son paquet. Nestor Roqueplan, qui avait beaucoup d'esprit et avait, je crois, été reçu dans la famille de la jeune personne avant le grand événement, disait en riant :

— Elle, une impératrice ! Ce sera tout bonnement la femme la mieux entretenue de France.

C'est sous ces impressions, que quinze ans de pouvoir et de droits de régente ont peu à peu effacées, que, très hostile à la dictature décembriste, je voulus donner aussi ma note d'opposant irréconciliable

(1) Ici le nom d'un animal connu pour sa sobriété.

et résolu à ne jamais se réconcilier. Je composai en une heure ou deux, sur l'air connu des *Dieux de l'Olympe à Paris*, une chanson que je retrouvai huit jours après dans toutes les bouches sans que j'aie jamais su par quelle traînée de poudre s'était allumé ce succès heureusement anonyme, car autrement il m'eût coûté cher.

Il est vrai que parmi les cinq ou six confidents à qui j'en avais fait part se trouvait Alexandre Dumas père, qui m'en demanda, séance tenante, une copie, et l'a probablement répandue dans le monde des théâtres.

Cette machine était intitulée : *Madame César*. Je n'en aurais pas oublié les nombreux couplets, que je me garderais de les reproduire ici à cause de leur inconvenance; mais un de mes amis de collège, qui, devenu officier d'artillerie, combattit devant Sébastopol, me racontait à son retour que les soldats, tout en creusant des tranchées, chantaient à tue-tête *Madame César*.

Comme on a remarqué que, quand les balles sifflent, les supérieurs sont beaucoup moins impitoyables envers leurs inférieurs, on laissait chanter ceux-ci en ayant l'air de ne pas les entendre.

J'avais vingt-deux ans. Beaucoup plus tard, on m'a appelé bien souvent « pamphlétaire ». Tels furent mes débuts dans le pamphlet.

L'effet le plus immédiat de celui-ci fut, du reste, de me faire pendant quelques instants passer pour un mouchard. J'étais monté, un matin, pour lire les journaux, au premier étage d'un café du Palais-Royal, le « Hollandais », fréquenté par les Saint-Cyriens et les étudiants logés sur la rive droite.

La table où je m'assis en avoisinait une autre, au-

tour de laquelle se groupaient une demi-douzaine de jeunes gens dont tout à coup les têtes se rapprochèrent. L'un deux venait d'entamer à demi-voix ma chanson que j'avais pondue une semaine auparavant.

J'en avais recueilli déjà quelques bribes et je tendais l'oreille pour jouir de ce succès inespéré, quand mon interprète s'arrêta subitement pour me désigner des yeux à ses auditeurs. J'entendis une voix qui disait :

— C'en est sûrement un.

Et un autre qui ajoutait :

— Et il ne se gêne pas beaucoup. Celui-là, nous le reconnaîtrons.

Puis ils déguerpirent, allèrent terminer ailleurs mes couplets, et si jamais homme fut heureux d'être pris pour un agent de la police secrète, c'est moi.

La famille dite impériale, princesse Mathilde et autres, était exaspérée, et c'est de l'entourage du marié que partaient contre sa femme les méchancetés les plus noires et les quatrains les plus blessants :

— Mademoiselle Montijo, où prenait-on ça? D'où sortait-elle?

Et on calculait que, étant née deux ans après la mort de son père, sa mère devait avoir eu une grossesse bien longue.

La proclamation officielle des épousailles amena deux francs de baisse à la Bourse, ce qui provoqua de nombreux jeux de mots, notamment celui-ci, qui se rapportait à une scène un peu chaude, authentique ou non, qui se serait passée à Compiègne :

— Il a fait baisser la cote pour avoir voulu la lever trop tôt.

Le faubourg Saint-Germain, dont une partie était sur le point de se rallier, car, par une contradiction qui peut-être n'est qu'apparente, ce fameux faubourg se rallie toujours finalement à un gouvernement qui n'est pas le sien, le faubourg Saint-Germain tressauta d'indignation. Ce coup de tête décourageait les plus résolus. Ce n'était même plus la noblesse de l'Empire, gagnée en somme à force de bravoure et de conquêtes; c'était une noblesse de maison borgne, ou plutôt ce n'était pas de noblesse du tout.

On apprit que Bonaparte venait de composer d'avance la « maison » de l'impératrice, mais on apprit en même temps que les dames choisies par le nouveau régime pour donner par leurs titres ou tout au moins par leurs particules quelque relief à la société de la future souveraine, avaient toutes refusé de se prêter à cette mise en scène.

Cette tactique avait été adoptée dans l'espoir, en faisant le vide autour de l'intruse, d'obliger l'empereur à renoncer à cette union malsonnante. Mais, quand on comprit qu'il n'avait pas poussé les choses aussi loin pour reculer et rompre au dernier moment, l'abjection humaine reprit son cours ordinaire. Les journaux illustrés luttèrent auquel publierait le plus séduisant portrait de la belle Espagnole, et les journaux privés d'illustrations les remplacèrent par des récits attendrissants touchant la bonté, la magnanimité et aussi l'intrépidité de cette Diane chasseresse, qui, en un tour de sa jolie main, vous domptait le cheval le plus fougueux.

Ce que cette jeune dame, dont personne n'avait entendu parler trois semaines auparavant, avait déjà visité de chaumières, arraché de malheureux à la misère et même au suicide, devenait tous les jours plus difficile à calculer. Cependant le discours dans lequel l'empereur fit part de son mariage aux grands corps

de l'État réunis aux Tuileries, dans la salle du Trône, eut un succès de fou rire qui faillit de nouveau faire sombrer la barque qui portait Césarine et sa fortune.

Ce pauvre Bonaparte, qui devait pourtant être au courant des frasques de son aïeule, n'eut-il pas l'inconscience ou le cynisme de lancer sur l'avenir de sa future femme cet effrayant pronostic :

— Elle aura les vertus de Joséphine !

Or, les dévergondages de Joséphine, avant, pendant et après son mariage avec Napoléon, avaient si notoirement scandalisé l'opinion que son petit-fils ne les ignorait certainement pas. D'autant que le 5 septembre 1870, ayant été délégué comme membre du gouvernement de la Défense nationale pour aller aux Tuileries inventorier les papiers de l'empereur, j'y trouvai une lettre de Joséphine au secrétaire de Barras et à peu près ainsi conçue :

« Dites à Barras que je ne pourrai pas aller souper avec lui ce soir; Bonaparte revient cette nuit. »

Or, ce billet compromettant avait été soigneusement serré par Napoléon III lui-même dans un carton vert placé dans le casier de son bureau et sur lequel il avait écrit de sa main :

A conserver.

Cette lettre de sa grand'mère à son amant était pour lui une étrange conserve. Il en ressort, en effet, que, même après son mariage avec le général en chef de l'armée d'Italie, elle continuait, en l'absence de son jeune et nouvel époux, à consacrer ses nuits à Barras.

Et comme complément de vertus, cette Joséphine, que Napoléon III donnait comme modèle à sa femme, touchait des commissions formidables dans presque toutes les fournitures de l'armée.

Elle avait beau s'être fait couronner, « elle n'en

restait pas moins pour moi comme pour tant d'autres, dit le général baron Thiébault dans ses Mémoires, Joséphine, l'ancienne maîtresse de Barras, celle qui, au prix du commandement de l'armée d'Italie, était devenue Mme Bonaparte, celle qui, pour un pot-de-vin de cinq cent mille francs, avait fait donner les fournitures de l'armée d'Italie à cette épouvantable Compagnie Flachat, dont les vols effrontés avaient causé l'effroyable misère et la famine de nos troupes lors du siège de Gênes et avaient forcé Masséna de traiter avec Mélas. »

Coureuse, adultère et affiliée à une bande de voleurs, telle était cette Joséphine dont Mlle Montijo était décidée à imiter les « vertus ». J'aime à croire que l'imitation a été moins complète que ne l'annonçait Napoléon III. Tout ce qu'on sait, c'est que, Compagnie Flachat ou autre, les soldats du blocus de Sedan portaient en 1870 les mêmes souliers en carton que les défenseurs de Gênes en 1799.

Ce qui soulignait encore cette bévue, c'est qu'en 1853 beaucoup des anciens serviteurs impériaux dont Victor Hugo a dit :

> Ayant été du temps qu'ils avaient un cheveu,
> Lâches sous l'oncle, ils sont abjects sous le neveu,

assistaient à cette séance, où le neveu témoignait d'un manque de tact, d'une ignorance et d'une imbécillité à inquiéter sur son règne et sur l'avenir du pays les plus chauds défenseurs de la dynastie et de l'idée napoléonienne.

Ils ont pu se dire, à leur sortie des Tuileries, en admettant que ces éternels agenouillés soient capables de se dire quoi que ce soit :

— Elle aura les vertus de Joséphine : eh bien, ça va être du propre !

On se repassait, au moyen d'une sorte de journal parlé, tous les détails, tous les incidents qui, par une retenue calculée et à la suite de résistance vigoureuse de la jeune assiégée, avaient abouti à une demande officielle écrite, que Louis Bonaparte avait adressée à la mère Montijo, laquelle savait à peine lire le français, lettre dont le texte circula dans tout Paris.

Prévost-Paradol, qui devait, lui aussi, entrer dans la sarabande décembriste et qui en mourut d'une balle au cœur, dit un jour à un dîner où je me trouvais :

— C'est le mariage d'un érotomane.

Aussi, malgré les capitonnages satinés des voitures de noce, la cérémonie nuptiale fut-elle froide et même gênée. La police fit tous les frais des acclamations.

Je vis passer l'impératrice, très en vue à travers les glaces de la voiture. Sa tête de brebis était extrêmement pâle sous sa toison rousse. Car à cette époque, et telle qu'au bois de Boulogne je l'avais remarquée sur son cheval, elle arborait une chevelure tirant sur le roux, non pas le rouge cuivre et encore moins carotte : le rouge vénitien et titianesque.

C'est seulement au bout d'un ou deux ans que cette chevelure blondit peu à peu, grâce à un saupoudrage de paillettes d'or dont elle éteignait la rubescence de ses bandeaux, et qui devint bientôt une mode à l'usage de toutes les cocodettes du second Empire, qui, authentiquement ou non, aurait dû s'appeler le troisième, puisque l'Empereur s'était intitulé Napoléon III.

Pour ce qui est du côté démocratique de cette union d'un empereur avec une demoiselle de sang aussi

peu royal que possible, il échappa complètement au bon sens populaire. D'autant que certains de ces courtisans qui, pour un oui, pour un non, vous font remonter à Jésus-Christ, avaient fabriqué à la mariée une généalogie qui la faisait descendre du Cid Campéador par les Guzman — d'Alfarache probablement — et que ces prétentions usurpées à une noblesse moyen âge enlevaient à l'union impériale toute signification révolutionnaire.

Cette perquisition dans des parchemins de contrebande eut même pour fâcheux résultat d'établir que le grand-père maternel de la nouvelle impératrice était un négociant en denrées coloniales, nommé Kirpatrick, lequel était mort en faillite. Ce dont tous les souverains de la terre étaient impuissants à le réhabiliter.

La nation, elle, ne vit qu'une chose dans tous ces noms cosmopolites de Téba, Guzman, Kirpatrick et Montijo : c'est que, déterminé à épouser une bourgeoise faute d'une princesse qui n'eût pas voulu de lui, l'empereur était allé la chercher en Espagne, quand il lui eût été si facile de la trouver en France, avec autant de beauté, une réputation au moins aussi intacte et plus d'orthographe.

On se dit :

— Allons ! encore une étrangère !

et on s'habitua à appeler celle-là :

— L'Espagnole,

comme on avait appelé Marie-Antoinette :

— L'Autrichienne.

Par suite de roulement administratif, je fus arraché à mes amis du bureau d'architecture et transplanté au bureau des archives, situé au dernier étage

au nord, sur les hauteurs hyperboréennes de l'Hôtel-de-Ville. Cette situation topographique avait pour moi un avantage : elle me permettait de filer incognito par la fenêtre donnant sur le toit, tandis que, par la porte, la fréquence de mes sorties m'eût fait par trop remarquer.

La besogne y était à peu près nulle, un archiviste étant un homme dont la mission est de regarder dormir dans des casiers les dossiers ou documents dont il a la surveillance. Le chef du bureau était un journaliste nommé Albert Aubert, à qui on avait octroyé cette sinécure, sans doute en récompense de services plus ou moins exceptionnels; qui n'était jamais là et n'avait, d'ailleurs, aucun besoin d'y être. Il était jeune, gentil, l'air viveur, et avait immédiatement compris que je n'étais pas un employé sérieux.

Ses subordonnés, sous-chef, commis principal et commis, constituaient le Sainte-Périne de l'établissement. Un vieux bossu, nommé Martignon, jaune comme un coing et méchant comme la gale, y faisait vis-à-vis à un valétudinaire qui buvait des tisanes du matin au soir.

Comme tous les gens qui n'ont rien à faire, ils attachaient une importance capitale aux minuties les plus enfantines. Il était d'une haute gravité de numéroter une pièce dans l'angle de gauche et non dans celui de droite. Pourquoi était-ce grave ? Je ne l'ai jamais su, mais il paraît que ça l'était considérablement.

Gâté par mon séjour parmi mes anciens camarades qui trouvaient superbe tout ce que je me permettais, j'apportais dans cette nécropole des façons d'être qui étonnèrent un peu d'abord ce personnel de gardiens de cimetière. Cependant, ils finirent par s'y habituer

et, tout en levant les yeux au ciel à mes excentricités bureaucratiques, ils n'osaient trop m'adresser d'observations.

Au reste, rien ne me serait facile comme de prouver qu'un employé a toujours intérêt à se montrer paresseux et inexact. La grande crainte, dans les bureaux civils comme dans l'armée et dans la marine, est que les camarades qui vous entourent ne vous passent sur le dos, soit à force d'assiduité, soit à force d'intelligence. Celui qui baguenaude, ou qui écrit des articles au lieu de mouler des expéditions, cesse incontinent d'être dangereux.

Il est considéré comme un employé amateur, et tous les autres s'entendent instinctivement pour l'amoindrir à leur profit. Ils ne demandaient tous qu'à me faire mon travail et je ne demandais qu'à le leur laisser faire.

Quand je passais mon après-midi au bureau — il fallait qu'il fît bien mauvais temps — je m'amusais à consulter les papiers du temps de la Révolution, dont fourmillaient nos archives, aujourd'hui brûlées. J'y ai relevé plus de cinq cents ordres d'exécution écrits par Fouquier-Tinville au bourreau. La lettre qui m'a le plus frappé est celle-ci :

« L'exécuteur des hautes œuvres ne fera faute de se rendre à la place de la Révolution pour y mettre à mort les nommés *Danton*, *Camille Desmoulins*, *Hérault-Séchelles*, *Fabre* (Fabre d'Eglantine), *Chabot*, *Bazire*, *Delaunay*, *D'Espagnac*, *Westermann*. »

Quatorze noms étaient inscrits sur cette sorte de formule, imprimée d'avance moins les noms des condamnés, et comme l'espace destiné à les y recevoir était insuffisant, Fouquier-Tinville avait continué et achevé sur la marge sa lugubre nomenclature, puis

dans un coin de la lettre avait ajouté cette indication : *Trois voitures*.

Ce « trois voitures » montrait qu'il prenait, en dehors de ses réquisitoires, une part matérielle importante à l'exécution des sentences.

Puis, à une date ultérieure, j'ai trouvé un autre avis au bourreau, rédigé exactement selon la même formule et portant ordre de mettre à mort Lucile Desmoulins et la femme d'Hébert.

Cette idylle des amours de Camille et de sa Lucile, se terminant par deux feuilles volantes déjà à peu près complètement remplies par l'imprimeur et où leurs noms seulement avaient été ajoutés à la plume; ce double bulletin des morts, implacable et dénué de tout commentaire, était vraiment terrible à lire, et je l'ai relu bien souvent, regrettant de n'avoir pas le droit de me l'approprier.

Mes fouilles m'ont également mis sous les yeux l'ordre d'exécution d'Adam Lux, le jeune fanatisé qui réclamait à grands cris la faveur de passer sous la guillotine, afin d'aller rejoindre Charlotte Corday dans la fosse des suppliciés.

Nous avions aussi le registre des émigrés, et j'y ai trouvé le nom de mon grand-père avec ce qualificatif : ex-marquis.

Mais, dans les cinq ou six cents pièces qui me sont passées sous les yeux, je n'ai pas aperçu une seule fois le nom de Tinville annexé à celui de Fouquier. Pendant toute la période révolutionnaire, il a signé *A. Fouquier* tout sec, ce qui n'empêche pas que, si on négligeait d'y ajouter l'autre désignation, personne ne saurait de qui on veut parler. Probablement ce nom de Tinville offrait-il aux exagéra-

tions réactionnaires une consonance plus guillotinarde, que la postérité a fini par consacrer.

Je ne sais si j'y étais pour quelque chose, mais l'Hôtel-de-Ville était devenu une pépinière d'hommes de lettres. Tout le monde s'y mettait à la recherche de journaux, pour y déposer ses manuscrits. J'avais formé Gabriel Guillemot, j'y connus notre confrère du *Figaro*, Philippe Gilles. Mais mon plus brillant élève fut Léon Rossignol, que je fis entrer au *Tintamarre*, où il publiait des abracadabrances que le public s'était décidé à goûter, tant le style en était hors la loi et la grammaire. Ainsi il écrivait :

« Mon petit chéri » pour « Pondichéry »

et :

« Tous mes mouchoirs sont usés, mon nez les fend ».

C'était la littérature insane dans toute sa déliquescence, et, chose plus dangereuse pour lui, il comprenait la vie comme il pratiquait le journalisme. Il était impossible d'imaginer une existence aussi incohérente que la sienne. Un soir, il m'invite à dîner pour sept heures, chez Brébant ; j'arrive un peu en retard dans le salon qu'il s'était fait réserver, et je trouve Rossignol déjà attablé, seul de son sexe, avec DIX-HUIT femmes. Et il m'avait dit en m'invitant :

— Nous ne serons que nous deux.

Il avait fait la connaissance de Pierre Véron, qui entra au *Charivari* le même jour que moi, et tous deux nous donnions à Rossignol les mots que nous n'aurions pas osé signer dans notre journal. Nous lui remettions également sur pied ses articles qui, parfois, manquaient de tout, même d'orthographe ; mais il était si insouciant de la vie et si mauvais gardien de sa santé, que nous avions fini par le

prendre comme en tutelle, le considérant comme un malade de corps et d'esprit.

Léon Rossignol offrait cette particularité qu'il était né d'une veuve et d'un veuf qui s'étaient mariés déjà âgés et avaient chacun de son premier mariage de grands et assez nombreux enfants. Rossignol, qui était au reste tout à fait le type de ce qu'on nomme un « enfant de vieux », avait donc été choyé à plaisir par ses demi-frères et sœurs des deux lits, et en plus par sa mère et son père qui contemplaient avec orgueil ce précieux couronnement de leur édifice.

Ils roulaient sur une assez belle fortune, dans laquelle leur fils adoré pratiquait les brèches qu'on peut supposer de la part d'un garçon qui invite dix-huit femmes à dîner. Il gagnait mensuellement comme moi cent vingt-cinq francs, auxquels il ajoutait, mensuellement aussi, entre trois et quatre mille francs de dettes payables au domicile paternel.

Pendant quatre années consécutives, voici ce qui se passa invariablement.

Le trente ou le trente et un de chaque mois, Léon Rossignol s'abstenait de rentrer dans sa famille, c'est-à-dire qu'il découchait, laissant ses vieux parents se débrouiller avec les créanciers qui aboulaient, leurs factures ou leurs traites à la main.

Le père Rossignol, indigné, se précipitait dans la chambre de son fils et constatait avec terreur que son lit n'avait pas été défait.

— Léon est mort ! Peut-être s'est-il tué, le pauvre petit ! clamait la mère. En tout cas, il lui est certainement arrivé quelque chose de grave...

Alors je voyais régulièrement, au jour des échéances, accourir chez moi la bonne des Rossignol, qui demeuraient au Gros-Caillou. Elle me demandait si

je savais ce qu'était devenu M. Léon. Je lui répondais, d'un ton que j'avais ordre de rendre mystérieux, qu'il m'avait précisément chargé de faire à sa famille une communication importante.

Je montais dans la voiture qui avait amené la bonne, et je tombais dans les bras du père et de la mère Rossignol, qui, tout en larmes, me demandaient :

— Où est Léon?

Je les rassurais tout de suite, leur affirmant qu'il n'était pas mort et n'avait aucune envie de mourir. Puis j'entamais l'antienne. Il avait été débordé — c'était le mot que j'employais le plus volontiers, parce que, n'ayant pas de sens, il n'amenait aucune réplique.

Craignant la légitime colère de ses parents, il n'avait pas osé rentrer, mais il était absolument résolu à une transformation totale. Il suppliait son père et sa mère de faire, ce mois-là encore, honneur aux nombreuses signatures qu'il avait imprudemment données ; et le père, touché de tant de repentir, accueillait ma communication par ces mots :

— Puisqu'il en est ainsi, sa mère et moi allons régler les comptes. Dites-lui qu'il peut venir nous embrasser et nous promettre de ne plus passer la nuit dehors.

Presque toujours Rossignol m'attendait au café d'à côté, où j'allais le prendre. Je le ramenais à ses parents, qui pleuraient de joie tout en le palpant pour s'assurer qu'il était encore vivant. La semonce qui suivait cet examen préalable était admirable et toujours la même :

— Je comprends que tu t'amuses, disait le père.

Je ne t'ai jamais défendu de *boire de temps en temps une bouteille de bière avec tes amis.*

Rien n'était moliéresque comme cette bouteille de bière que sa famille permettait de temps en temps à un noceur qui s'endettait de quatre mille francs par mois en dehors de ses appointements d'employé et deux ou trois cents francs que, soit son père, soit sa mère, lui glissait dans la poche. Puis on se félicitait, on s'embrassait, on voyait tout en rose et on m'invitait à déjeuner.

Le père Rossignol faisait monter de son meilleur vin et ne manquait jamais de détacher cette réflexion à mon adresse :

— Ah ! tu es bien heureux, mon pauvre Léon, d'avoir un ami comme M. Rochefort !

Mon amitié était surtout de la complicité ; mais le brave homme ne voyait en moi que celui qui, à toutes les fins de mois, lui ramenait son fils, et se persuadait que, sans mon intervention, il eût été à jamais perdu pour lui.

Il le perdit, en effet, au bout de quelques années de cette vie de noctambule. Pierre Véron et moi nous regardions le malheureux garçon maigrir et s'efflanquer tous les jours. Il fallut enfin l'envoyer à Nice où il mourut, c'est-à-dire d'où on le rembarqua pour Paris moribond au point qu'il expira dans le train et qu'en allant le chercher à la gare sa famille se trouva en face d'un cadavre.

Le préfet de la Seine Berger avait été remplacé par Haussmann, et Albert Aubert, le chef du bureau des archives, par une espèce de paysan endimanché qui nous arrivait du fond du Bordelais habillé en vigneron et qui sembla totalement ébahi en s'asseyant dans son nouveau fauteuil.

Cet intrus, qui s'implantait chez nous sans être de la « carrière », fut accueilli comme dans un jeu de quilles par la presque unanimité de mes collègues, dont l'avancement se trouvait retardé d'autant. Cette vieille teigne de Martignon n'eut pas grand'peine à retrouver toute sa méchanceté pour nous fournir sur ce gêneur les renseignements les plus défavorables. Il avait, paraît-il, une très jolie femme, et on disait le préfet très passionné. Il était, n'est-ce pas ? inutile d'insister. Aussi, comme Ravel dans la *Rue de la Lune*, où il racontait comment, ayant été fait prisonnier par Abd-el-Kader, il l'appelait : « Jugurtha », dès qu'il avait le dos tourné, Martignon, sitôt que le chef était un peu loin, ne se gênait-il pas pour l'appeler :

« Marneffe ! »

On ne parviendra jamais à doser la haine et la rancune dont peut s'emplir un cœur de commis principal avide de passer sous-chef. Le malheureux débarqué qu'on nous avait imposé devinait cette antipathie dans la mauvaise volonté évidente de ses subordonnés à le mettre au courant de sa tâche, dont il ignorait les premiers éléments.

Et, par une injustice criante, c'était généralement à moi qu'il s'en prenait de ses inexpériences, quoique je fusse dans sa « sphère d'influence » le seul qui ne lui voulût aucun mal et ne le poursuivît d'aucune convoitise.

Mais comme, en effet, je laissais s'empiler sur ma table, sans même les ouvrir, les dossiers qu'on y plaçait, ce provincial me fit un jour une scène que j'ai longtemps rêvé de mettre au théâtre. Il me dit textuellement :

— Vous ne travaillez pas, et c'est d'autant plus

impardonnable de votre part qu'on m'a affirmé que vous aviez beaucoup d'intelligence.

A quoi je répondis tout indigné :

— On vous a trompé, monsieur. C'est quelqu'un qui a voulu me nuire. Je n'ai pas d'intelligence pour un sou.

— Pardon, je vous dis, moi, que vous en avez.

— Et moi je vous jure que je n'en ai pas. D'abord, si j'en avais, est-ce que vous croyez que je serais ici ?

Cet argument seul le fit assez réfléchir pour qu'il me laissât tranquille. J'ai oublié le nom de ce chef qui, quelques années plus tard, en me voyant journaliste connu, puis député de Paris, puis membre du gouvernement, a dû en conclure que le manque d'intelligence menait à tout.

Ce bureau, où j'aurais été extrêmement à plaindre si j'avais eu l'amour du travail puisqu'on avait si peu à y faire, était vraiment le Conservatoire de la niaiserie et le temple des diseurs de rien. Mes quatre collègues étaient l'un atteint d'une calvitie marmoréenne, l'autre d'une gibbosité qui lui donnait l'air d'une table de nuit ambulante ; le troisième exhibait un râtelier avec lequel il semblait toujours mâcher du caoutchouc et qui, tout à coup, lui sortait de la bouche comme s'il voulait s'élancer au dehors.

Quant au quatrième, il était coiffé au bel oiseau comme du temps de Charles X, portait des sous-pieds et pleurait constamment d'un œil qui, par grâce spéciale, n'était pas toujours le même.

Eh bien ! ces quatre échantillons des écarts de la nature ne dialoguaient que sur leurs bonnes fortunes et les femmes qui en « tenaient » pour eux : c'était

horrible. Il y avait aussi les auteurs célèbres, sur lesquels ils se racontaient des anecdotes. Alexandre Dumas père était le plus demandé, et ils lui accumulaient sur le dos des aventures et des mots drôles à vous donner le tétanos.

Toutes ces histoires étaient débitées avec l'assurance de gens qui ne craignent aucun démenti, étant au courant de tous les scandales du grand monde aussi bien que de toutes les liaisons de théâtre.

Et ces infortunés qui trompaient leur obscurité par leur vantardise, ils habitaient au quatrième quelque logement de six cents francs où ils cuisinaient peut-être eux-mêmes leur fricot !

Comme spécimen de cette sérénité dans la bêtise, je me souviens d'une discussion où la prochaine guerre de Crimée était sur le tapis. Le bossu Martignon était hostile à cette campagne, probablement parce que son vis-à-vis y était favorable, et voici ce qu'il nous lança triomphalement en pleine poitrine :

— S'ils commettent la faute de déclarer la guerre à la Russie, tant pis pour eux ! Ils s'arrangeront comme ils pourront. *Quant à moi, je ne me mêle plus de rien !*

Le surmenage abrutit quelquefois les hommes, mais certainement l'oisiveté les ramollit encore davantage.

Je me sentais déjà quelque peu menacé de la dépression intellectuelle indéniable chez mes collègues, quand une augmentation de trois cents francs par an amena mon transfert dans un autre bureau, au milieu d'un personnel un peu moins momifié.

J'entrai à la vérification des *comptes des communes*. Lorsqu'un maire du département de la Seine ordonnance pour les travaux de sa commune une dépense

quelconque, il a le devoir de la soumettre à la préfecture, qui l'approuve ou la rejette et la présente en dernier ressort à la décision suprême de la Cour des comptes.

Je n'ai, je l'avoue, jamais rien compris à ce nouveau travail. Quand un maire avait dépensé pour une fontaine, un square ou un lavoir public une somme petite ou grosse, je n'avais naturellement pas la compétence nécessaire pour établir exactement les devis. Aussi, lorsque ces magistrats municipaux se présentaient à ma table pour me demander si leurs totaux étaient acceptés, je leur disais toujours : « Oui » de confiance. Ils auraient coté quinze mille francs un banc de pierre installé sur une promenade, que je me serais abstenu de la plus petite observation.

Mes collègues, qui n'étaient guère plus ferrés que moi sur ces questions de jardinage et d'architecture, discutaient volontiers, pour faire du zèle, les additions qu'ils émettaient la prétention de rectifier, et les maires inquiets craignaient toujours de se voir accuser de négligence ou même de dilapidation. Aussi ma facilité à accepter leurs explications, que je ne leur demandais même pas, m'avait-elle concilié tous ceux que le hasard faisait tomber sous ma coupe, car le chef du bureau nous distribuait indifféremment les dossiers.

J'entendis un jour, dans le couloir qui menait chez nous, un maire dire à un autre :

— Je voudrais bien que mes comptes fussent constamment examinés par M. Rochefort. Il les approuve toujours sans aucune contestation.

C'était surtout parce que je ne les examinais pas que je les approuvais. Cependant, ayant laissé un jour passer, dans un total dont j'avais négligé de faire

la preuve par neuf, une erreur de vingt mille francs que la Cour des comptes avait retrouvée — j'ignore si elle avait retrouvé aussi les vingt mille francs — je résolus de ne plus m'exposer à d'aussi graves mésaventures, et je pris un parti énergique : celui de faire faire par un de mes camarades de bureau la vérification de mes comptes, à propos desquels il m'indiquerait, sur une feuille spéciale, les irrégularités que je signalerais ensuite à mes maires comme ayant été constatées par moi.

Je fis en conséquence, avec mon voisin de table Carlier, un traité dont les bases étaient celles-ci : Je lui donnerais toutes les semaines deux places de théâtre pour lui et une personne à son choix moyennant quoi il se chargerait d'opérer le règlement de mes comptes, et même de recevoir mes maires en mon lieu et place, si je ne tenais pas autrement à leurs visites.

Ce contrat, fait double et de bonne foi, fut tenu par les parties contractantes avec une scrupuleuse loyauté. J'ai retrouvé, il y a environ treize ans, Carlier à la mairie des Batignolles, dont il était secrétaire, et où j'étais allé, avec Victor Hugo, assister au mariage de mon collaborateur Edmond Bazire, qui nous avait demandé d'être ses témoins.

Je rappelai à mon ancien complice l'époque, que les événements avaient rejetée si loin de nous, où il vérifiait pour moi et où je demandais aux directeurs de théâtre des billets pour lui. Il avait depuis lors passé bien de l'eau, non seulement sous les ponts, mais sous les navires qui m'avaient transporté en Nouvelle-Calédonie et après mon évasion ramené en Europe. Et le bon Carlier, qui avait continué jusqu'au bout de sa carrière son train-train administratif, me répétait tout rêveur : « Qui aurait supposé à ce mo-

ment-là tout ce qui est arrivé depuis? » pendant que je me remémorais ces vers admirables du grand homme aux côtés duquel j'étais assis :

Tandis que d'année en année
Nous nous perdons en tristes vœux,
Le souffle de la destinée
Frissonne à travers nos cheveux.

Je me défilais souvent du côté de la Bibliothèque de la ville, très documentée sur l'époque révolutionnaire, que j'allais étudier là et où s'affermissaient encore mes opinions républicaines et anticléricales. J'y avais pris la haine du premier Bonaparte. On juge de l'antipathie que m'inspirait le second.

J'accueillais avec une joie féroce tous les pronostics de maladies, jamais assez mortelles, que les racontars lui attribuaient, ce qui plus tard m'a permis d'écrire dans la *Lanterne :*

— Nous avons de très mauvaises nouvelles de l'empereur. Il va beaucoup mieux.

J'attendais toujours un événement qui nous en débarrasserait, sans me demander lequel, et je songeais à ce qu'avaient dû accumuler d'impatience les infortunés qui, pendant soixante-douze ans, avaient compté sur la mort de Louis XIV, lorsqu'un soir où j'étais assis dans un fauteuil d'orchestre du Théâtre-Français, un inconnu qui venait d'entrer me dit à l'oreille :

— L'empereur est mort !

Je me sentis comme enlevé de terre par un courant magnétique qui m'emporta immédiatement au dehors, et je me heurtai sur le trottoir de la rue Richelieu à

des tas de gens qui couraient du côté du boulevard. Je les suivis au galop, et j'entendais de tous les côtés :

— On a lancé plusieurs bombes sous sa voiture! Il a été tué sur le coup!

Toute la chaussée conduisant à l'ancien Opéra était vide, et, sur le parcours, que la police avait fait évacuer, je voyais de temps en temps passer une civière qui s'arrêtait devant un pharmacien.

La foule, immédiatement après l'explosion, s'était éclipsée et n'avait pas encore repris assez de sang-froid pour revenir aux informations. Cependant, je demandai à un homme appuyé à la devanture d'une boutique fermée :

— Q'y a-t-il? L'empereur est-il tué ou simplement blessé?

— Je crois qu'il n'a pas été touché, me répondit-il, car il est entré à l'Opéra avec l'impératrice; mais j'ai vu ramasser tout à l'heure ses deux chevaux morts.

C'était une répétition de l'attentat manqué de la rue Saint-Nicaise et de la machine de Fieschi, où ceux qu'on vise ne sont jamais ceux qu'on atteint. Je restai là, collé à l'asphalte, et au bout de quelques minutes des cris peu nourris, car le public était fort clairsemé, m'apprirent que Bonaparte reprenait le chemin des Tuileries.

Telle fut l'unique scène que je pus saisir de l'attentat d'Orsini. Personne ne savait rien encore ni des auteurs, ni des mobiles du crime, et la police, accumulée en toute hâte sur le boulevard, passant et repassant pour vous regarder sous le nez, je rentrai chez moi troublé au dernier point.

Le lendemain, les détails abondèrent: les vitres seules de la voiture impériale avaient été brisées, et l'empereur avait reçu un léger éclat de verre qui lui avait produit sur le nez une érosion insignifiante, tandis que le général Roguet était atteint à la nuque par un autre morceau de vitre.

Ce qui fit dire, le lendemain, dans une feuille allemande à qui son correspondant de Paris avait mal transmis les noms des victimes :

« L'impératrice n'a aucune blessure, mais son « roquet » est assez sérieusement touché ».

Les journaux de l'indignation officielle profitèrent de l'émotion universelle pour exalter l'intrépidité de Napoléon III, celle de l'impératrice, enfin toutes les intrépidités. Il n'y eut pas jusqu'au prince impérial, alors âgé de deux ans, qui, bien qu'endormi dans son berceau au moment de la catastrophe, ne bénéficiât de l'enthousiasme général.

Les nouvellistes nous apprirent dans un style mouillé que le petit Porphyrogénète, apercevant le lendemain matin l'éraflure dont le nez de son père gardait encore la trace, s'était écrié en posant le doigt dessus :

— Bobo, papa !

Et ils ajoutaient, les nouvellistes, que l'empereur, qui au milieu des bombes avait conservé le plus étonnant sang-froid, sentit, à cette naïve exclamation, son cœur s'amollir, et qu'il fondit en larmes.

Ce double trait de précoce amour filial et de sensibilité paternelle fit pleurer les uns et rire les autres, notamment au quartier Latin, où les écoles étaient anticésariennes et où on travestit ainsi le cri du petit prince :

— En constatant l'enflure de son nez, il n'a pas dit : « Bobo, papa ! » mais « Pas beau, papa ! » ce qui est infiniment plus vraisemblable.

Selon son invariable tactique, la police commença par présenter Orsini, le chef du complot, comme un malfaiteur de droit commun. Il s'était même autrefois rendu coupable du vol d'un cheval. Et on citait des dates et des lieux, avec le nom du propriétaire de la bête. C'était à Mantoue que la chose s'était passée.

Seulement, on oubliait de spécifier qu'Orsini, détenu dans la citadelle de Mantoue, d'où il ne devait sortir que pour marcher à la mort, avait, pour y échapper, risqué et réussi une tentative d'évasion où il devait rester vingt fois. La corde le long de laquelle il s'était laissé glisser n'ayant pas la longueur suffisante, il était tombé de plusieurs mètres dans le fossé de la citadelle, où il serait resté, la jambe démise, jusqu'à ce qu'on vînt l'y reprendre, s'il n'avait pu se traîner jusqu'à un cheval attaché à un arbre et sur lequel il avait sauté. Orsini l'avait volé, comme nous volâmes, en Nouvelle-Calédonie, mes compagnons d'évasion et moi, la barque qui nous mena au bateau où nous nous embarquâmes pour l'Australie.

Mais tous ces romans policiers n'arrêtèrent pas la marche des sympathies peu à peu inspirées par le révolutionnaire italien qui, s'il s'attaquait à la vie de Napoléon, donnait la sienne pour ce qu'il croyait utile à la délivrance de son pays.

Le plus grand inconvénient de l'assassinat politique est d'être presque toujours inutile et subséquemment dangereux, puisqu'il pousse presque invariablement à des mesures réactionnaires. Il n'en est pas moins vrai que, tout en le flétrissant, les plus modérés se laissent quelquefois entraîner à en admirer les auteurs, comme l'a fait Thiers lui-même, qui,

dans son *Histoire de la Révolution*, a consacré à Charlotte Corday et à son « héroïsme » les seuls pleurs qu'il ait peut-être jamais versés.

Cependant, bien peu de gens ont su que, parmi les plus acharnés non à innocenter Orsini et ses complices, mais à obtenir leur grâce, l'impératrice Eugénie elle-même se distinguait spécialement. On ne le croira guère : rien pourtant n'est plus certain.

Depuis mon enfance nous étions liés avec la famille Lassagne, dont le chef, M. Lassagne, était secrétaire particulier de Louis-Philippe, sous les ordres du baron Fain. M. Piétri, cousin du futur préfet de police de l'Empire, et qui fut retraité chirurgien en chef de la garde impériale, était devenu gendre de M. Lassagne, bien que les tentatives de Strasbourg et de Boulogne eussent peu disposé bonapartistes et orléanistes à s'unir entre eux.

M. Piétri avait pour petit cousin un jeune homme, Antomarchi Piétri, qui fut attaché, après le mariage de Napoléon III, au secrétariat des commandements de l'impératrice, car le trône était tout entier entouré de Piétri.

Il m'avait connu collégien dans ma famille et la sienne, et, sans me livrer aucun secret d'Etat, il me mettait parfois au courant des petites aventures ou des faits et gestes de la cour des Tuileries. Au moment où le procès d'Orsini allait s'ouvrir, je le rencontrai sortant du Palais, et il me parut tout étrange.

— Mon cher, me confia-t-il, je suis encore bouleversé d'une scène à laquelle Damas-Hinard et moi avons assisté malgré nous entre l'empereur et l'impératrice. Vous ne vous douteriez jamais de ce qu'elle lui demandait : de signer d'avance la grâce d'Orsini au cas où il serait condamné à mort !

J'avoue que je ne m'étais jamais figuré avec d'aussi généreux instincts Mme Bonaparte, qui passait pour peu sensible et aux chasses impériales se faisait un plaisir d'enfoncer elle-même le couteau dans la gorge du chevreuil.

— Comment, fis-je, expliquez-vous cet intérêt à l'égard d'Orsini, qui a voulu et failli la tuer ?

— Personne aux Tuileries n'y comprend rien ; mais, sur le refus de l'empereur d'écouter plus longtemps sa plaidoirie, elle a eu une sorte de crise de nerfs, au point que Damas-Hinard et moi nous sommes accourus à ses cris. Elle est allée jusqu'à reprocher à l'empereur la dureté de son cœur à l'égard d'un homme qui, après tout, n'avait fait que son métier de patriote.

Et, naturellement, Antomarchi Piétri n'était pas loin d'admettre que l'impératrice fût sur la pente de la folie.

Etait-ce admiration pour le noble caractère et la vie toute de dévouement du conspirateur ? Obéissait-elle à la peur d'attirer sur la tête de son mari, et consécutivement sur la sienne, les vengeances des républicains italiens ? Tenait-elle à attacher son nom à un acte de clémence susceptible de rendre quelque popularité à la dynastie qui n'avait jusque-là témoigné de son amour pour le peuple que par la double exécution de Martin Bidauré ?

Craignait-elle, dans sa superstition d'Espagnole, que le sang de cet homme ne retombât un jour sur elle et son enfant ? Ce secret est resté et reste encore le sien, puisqu'elle vit et ne l'a, que je sache, révélé à personne. Il n'en est pas moins avéré qu'avant comme après la condamnation d'Orsini, elle fit, pour lui épargner l'échafaud, des efforts réitérés. C'est au point que l'empereur fut un moment sur

le point de céder et que, sans la résistance des ministres, qui, après avoir fait l'énumération des victimes tuées ou blessées par les bombes, offrirent unanimement leur démission, Orsini et Pieri sauvaient leurs têtes.

Depuis l'intervention de la femme d'Edouard III en faveur des bourgeois de Calais, il est d'usage qu'à l'issue des grands procès politiques la souveraine « la fasse » à la magnanimité et se jette aux pieds du souverain pour obtenir la grâce du condamné. Le souverain regrette profondément de ne pas se croire le droit d'accéder à cette émouvante requête. La justice suit son cours, c'est-à-dire que le bourreau fait jouer son déclic; mais l'épouse du chef de l'Etat n'en passe pas moins pour le cœur le plus généreux de son royaume.

Cette fois, les sollicitations sur lesquelles l'impératrice est revenue pendant des semaines, et qui stupéfiaient le bon Piétri, étaient incontestablement sincères. Le jour de l'exécution d'Orsini, elle resta toute la journée enfermée dans son boudoir et n'y reçut absolument personne.

Peut-être le contre-coup de la terreur causée par l'explosion des bombes avait-elle provoqué chez elle cette nervosité extraordinaire. Le fait est que, longtemps encore après la catastrophe, elle vit des assassins partout. On m'a raconté qu'à la nouvelle de la découverte d'une autre conspiration, elle avait brusquement fait appeler le même Damas-Hinard, secrétaire en chef de ses commandements, qui la trouva en proie à une agitation fébrile et dans un déshabillé du matin composé d'un peignoir que des gestes désordonnés laissaient s'évaser de temps en temps sur les épaules.

— Pardon, Majesté, fit respectueusement observer

Damas-Hinard, je me permettrai de vous rappeler qu'il y a un homme sous le secrétaire.

— Il y a un homme sous le secrétaire! s'écria l'impératrice en courant tout autour de la chambre; ah! mon Dieu! au secours! au secours!

Mais, puisque le sort d'Orsini touchait à ce point Mme Bonaparte, elle n'aurait eu qu'à user de son influence sur son mari pour obtenir le retrait des troupes françaises de Rome, le célèbre patriote italien n'ayant comploté que pour les empêcher d'y rester. Elle eût évité ainsi pour lui la guillotine et pour elle le danger de la mort par la dynamite.

Jules Vallès, qui avait la passion bizarre des exécutions capitales et se faisait particulièrement gloire d'avoir vu le jour dans le département de France où le nombre des condamnations à mort était de beaucoup le plus élevé, voulait absolument m'emmener voir mourir Orsini. Je me dérobai à ce spectacle, que je n'aurais probablement pas pu supporter.

Une seule fois j'avais, étant très jeune, tenu à me donner cette émotion, et je n'y avais pas résisté. C'était à l'exécution d'un garçon horloger nommé Dombey, qui, après avoir tué son patron, l'avait expédié dans une malle à la gare de Lyon. Arrêté à Bullier, où il était très recherché comme vis-à-vis dans les quadrilles, il fut condamné à mort, bien qu'il eût adressé de sa cellule cette lettre à sa mère :

— C'est une bêtise de jeunesse. J'en aurai pour trois mois de prison.

Ayant appris par hasard son exécution pour le lendemain matin, je résolus de vaincre mes nerfs, et je m'acheminai du côté de l'échafaud, déjà installé place de la Roquette et devant lequel j'eus la mauvaise chance d'être très bien placé.

En voyant ce grand jeune homme gravir les degrés, le cou nu et les yeux fous, je sentis devant les miens un brouillard s'épaissir. Mais quand le couteau tomba et que le corps sans tête rebondit sur la planche dans un dernier soubresaut, je n'y tins plus, et je fus obligé de m'appuyer contre un arbre pour ne pas m'étaler sur le pavé.

C'est au point qu'il se forma autour de moi un rassemblement d'où j'eus le désagrément d'entendre sortir cette réflexion :

— C'est peut-être un parent du condamné !

Depuis cette matinée fâcheuse, qui m'arrêta dans le gosier mon déjeuner et mon dîner, je me suis constamment refusé à vider de nouveau ce calice.

CHAPITRE IX

Une expertise. — Débuts au « Charivari ». — Les Triumvirs. — Le témoin blessé. — Terrible bas-bleu. — Contre Janicot. — La Censure. — M. de Nieuwerkerke. — Le nettoyage d'un Raphael. — Une visite a Ingres.

C'est au bureau de vérification, où Carlier vérifiait pour moi, que vint enfin me trouver une demi-notoriété à laquelle devait bientôt succéder une notoriété tout entière.

Un jeune homme, fils du peintre Emile Contant, attaché au théâtre du Vaudeville, où il avait brossé des décors pour les pièces de mon père, vint un matin me demander comme un service personnel de vouloir bien l'accompagner dans une sorte d'expertise d'une collection de tableaux anciens. Le propriétaire, momentanément gêné, désirait emprunter une certaine somme sur sa galerie, et le fils d'Emile Contant lui avait trouvé comme prêteur un Russe qui, moyennant des garanties et une promesse de vente ultérieure, avancerait les fonds.

J'étais toujours prêt à me plonger dans les vieilles toiles, et j'accompagnai le Russe sur les hauteurs de

la rue Hauteville, où demeurait le propriétaire des tableaux.

C'était un gros blond, pas jeune, aux yeux défiants et à la physionomie plutôt revêche. Il nous introduisit mystérieusement dans une grande pièce toute en longueur et aux murs de laquelle étaient accrochées une centaine d'œuvres des Ecoles hollandaise, française et espagnole, dont quelques morceaux étaient d'un certain ordre.

J'en passai consciencieusement l'inspection, et, quand l'amateur russe m'interrogea sur la valeur du tout, je lui répondis dans toute la sincérité de mon âme qu'il ne courait aucun risque en s'engageant pour une centaine de mille francs.

Puis je saluai l'emprunteur et le prêteur, sans songer un seul instant que cette expertise pourrait jamais avoir la moindre influence sur mon avenir.

Cinq ou six jours après cette visite artistique, je reçus celle du possesseur de la galerie; il me dit brusquement :

— Vous m'avez rendu, par votre estimation de ma galerie, un très grand service, qui a sauvé toute ma maison d'une catastrophe. Je viens vous demander ce que je vous dois.

Je tressautai à cette offre, et je lui fis comprendre que j'avais donné mon appréciation en toute conscience sur la demande d'un ami, et qu'accepter seulement un centime serait me rendre suspect à son prêteur, qui aurait ainsi le droit de croire à une entente entre nous.

— Cependant, me répondit mon obligé malgré moi, je ne veux pas vous quitter sans vous témoigner ma gratitude. Je me nomme Grégoire. J'ai été

le meilleur ami d'Armand Carrel. Je l'accompagnai sur le terrain le jour où il a été tué par Girardin. J'ai encore chez moi, tachée de son sang, la chemise qu'il portait dans la rencontre.

Et il m'invita à déjeuner pour le lendemain, afin de me montrer la déchirure faite à la chemise par la balle.

Pendant le déjeuner, qui fut très luxueux, il me força à boire le seul petit verre d'eau-de-vie que j'aie ingurgité et qui provenait d'une barrique échouée plus de cent ans auparavant sur les côtes d'Espagne. On l'avait retrouvée retenue sous les aspérités d'un rocher, et la vente des cent bouteilles qu'elle contenait avait donné lieu à d'énormes enchères.

Cette liqueur composite, car elle avait perdu toute sa force en alcool et n'était guère remarquable que par un certain goût de salaison, s'appelait l'*eau-de-vie de mer*. Il m'assura que le stock en avait été acheté moitié par lui, moitié par la princesse Mathilde.

N'ayant jamais dîné chez la princesse Mathilde, je n'ai pas été à même de contrôler l'assertion.

Mais cette dégustation lui parut une trop faible marque de sa gratitude, et il y ajouta cette révélation qui me fit écarquiller des yeux brillants d'espoir :

Le brave Carrel lui avait laissé en mourant toutes ses parts du *National* et du *Charivari*, journaux qui existaient toujours, rapportaient de bons dividendes, et dont il avait conservé un grand nombre d'actions.

Je reçus ce qu'en amour on appelle le coup de foudre. Précisément, la veille, j'avais lu aux nouvelles diverses de plusieurs journaux que le *Chari-*

vari allait agrandir sensiblement son format. Pourquoi ne ferais-je pas partie de cet agrandissement? Je m'en ouvris à M. Grégoire, qui sauta sur ce moyen de s'acquitter envers moi.

— Je cours à l'instant chez Louis Huart, me dit-il. Vous aurez sa réponse ce soir.

Pour la troisième fois, au cours de mon apprentissage littéraire, ce n'était ni à mon talent, ni à ma sincérité, ni à mon travail, mais à une chance tout à fait occasionnelle que je devais de voir s'ouvrir devant moi les colonnes d'un journal ou les portes d'un théâtre.

Le reconnaissant Grégoire n'attendit même pas la soirée pour m'annoncer la bonne nouvelle. Il vit Louis Huart, rédacteur en chef du *Charivari*, dont Altaroche était l'un des propriétaires, et, comme tous deux connaissaient mon père, ils m'acceptèrent sans discussion ni remise.

A trois heures de l'après-midi, M. Grégoire était chez ma mère pour lui annoncer que je faisais, dès le jour même, partie de la rédaction, et qu'on attendait de moi, pour être publiée le lendemain, une chronique traitant des choses de la ville et du théâtre.

Mais la persistance de ma famille à voir en moi le pauvre « idiot » qu'elle m'avait toujours accusé d'être, faillit me replonger dans l'abîme. J'étais absent quand Grégoire se présenta à la maison, où il fut reçu par ma mère et mes sœurs, que sa démarche surprit au delà de tout.

— Qu'avez-vous fait, monsieur? lui dirent-elles; mais notre frère est absolument incapable d'écrire dans un journal à côté d'hommes comme ceux du *Charivari*. Il n'y restera pas trois jours. Ah! le

malheureux garçon! quelle folie lui a passé par la tête!

Mon introducteur auprès de Louis Huart et Altaroche s'en retourna tout déconfit; toutefois il avait laissé pour moi une lettre qu'on ne pouvait m'empêcher de lire. En apprenant la réception qu'on lui avait faite et les bons renseignements donnés sur mes capacités, j'eus un accès de colère bleue; mais ma volonté triompha de mon découragement, et, sans en souffler un mot à mon entourage, je m'attelai à mon article, qui n'était peut-être pas absolument dénué de toute gaieté malgré l'émotion qui m'étreignait en l'écrivant, et se terminait, je m'en souviens, par ce mot très répété depuis et qui était alors d'actualité :

— Je vous présente mon ami, que ses malheurs ont rendu Polonais.

Sans être allé m'aboucher avec aucun des triumvirs du journal, qui étaient Louis Huart, Taxile Delord et Clément Caraguel, je fis porter mon article rue du Croissant par un commissionnaire, et j'attendis la sentence.

J'étais, le lendemain matin, dans un tel état de vibration, que je n'osais pas entrer dans un café pour y demander le *Charivari*, tant j'étais sûr que ma honteuse copie avait servi à allumer le feu qui, à cette heure, chauffait la rédaction.

Je m'installai plein d'angoisse à mon bureau, et ayant conté l'aventure à Carlier, il voulut absolument, puisqu'il était mon vérificateur ordinaire, aller vérifier, dans le numéro du *Charivari*, le degré de mépris que mon article avait inspiré à mes futurs collaborateurs.

Le café de la *Garde nationale*, qui faisait l'angle de la place de l'Hôtel-de-Ville et de la rue de Rivoli,

était le refuge ordinaire des employés qui avaient suffisamment pris « l'air du bureau ». Carlier y fut en trois enjambées, et cinq minutes plus tard je le vis rentrer tenant victorieusement à la main le *Charivari*, que la dame du comptoir l'avait, par extraordinaire et pour cette fois seulement, autorisé à emporter.

Ma chronique prenait tout le recto et le verso du rez-de-chaussée, où elle était composée en neuf interligné (honneur réservé aux articles d'importance) et avait été soigneusement agrémentée de séparations qui appelaient l'attention sur elle.

Je fus joyeux, et tout le bureau, fier de posséder dans son sein un homme de lettres aussi imprimé, partagea ma joie. Il ne s'agissait plus que de faire mon apparition au journal, parmi les rédacteurs dont j'étais désormais. Cette dernière opération m'intimidait presque autant que la précédente, mais la présentation était inévitable. Elle eut lieu le jour même, à cinq heures, au moment où tout le monde était réuni, Cham dominant de toute la tête le bataillon dont, avec sa barbiche en fer de toupie et ses moustaches en sabre japonais, il semblait être le tambour-major.

Ce fut presque lui qui m'introduisit, car j'étais hors d'état de m'introduire moi-même.

— Je vous reconnais très bien, me dit-il ; vous êtes le petit collégien que j'ai vu plusieurs fois chez M. de Larozerie.

Clément Caraguel, qui était doué d'un esprit extrêmement fin et d'un grand sens politique, insuffisamment apprécié du public dans une feuille illustrée dont en somme on se contentait presque toujours de regarder la caricature, voulut bien m'adresser des

compliments sur mon article, qu'il avait trouvé très amusant et très librement écrit.

Louis Huart, qui arriva à ce moment psychologique, dit, en m'apercevant :

— Vous n'avez pas besoin de me dire votre nom. Vous ne pouvez être que le fils de Rochefort : vous lui ressemblez assez.

Le moins avenant de la rédaction était certainement Taxile Delord, qui avait probablement entrevu un brillant avenir politique et dont plusieurs échecs électoraux avaient assombri le caractère. A la suite de ces déconvenues, compliquées d'une maladie de foie qui lui jaunissait le teint, il paraissait s'être réfugié dans une amertume peu en harmonie avec le ton déluré de la maison.

Néanmoins, il me reçut très bien; mais à quelques années de là, quand le grand bruit que fit l'apparition de la *Lanterne* mit en vedette ma personnalité, il eut toutes les peines du monde à admettre que le jeune inconnu dont il avait été le directeur, dans un journal à gravures, eût fixé subitement l'attention publique que lui-même sollicitait depuis tant d'années.

Mon élection comme député de Paris en 1869 acheva de l'exaspérer contre moi. Dans son *Histoire du second Empire*, il me consacra quelques lignes dédaigneuses, entre lesquelles circule visiblement la sourde colère de l'ambition déçue.

Je fus bien vite acclimaté au journal, où de nouvelliste de théâtre je devins promptement rédacteur politique. Sous prétexte que Pierre Véron et moi faisions volontiers des « mots », on nous attela à une besogne parfois très ardue. Huart nous chargea d'imaginer des légendes pour des dessins que Dau-

mier et Edouard de Beaumont nous remettaient sans s'être demandé souvent à eux-mêmes ce qu'ils avaient eu l'intention de représenter.

Nous nous cassions la tête pour faire concorder notre explication avec le dessin. Ainsi, lorsque les turcos vinrent pour la première fois en France, manœuvrer au camp de Châlons, Daumier en avait dessiné un très foncé, assis sur un banc à fumer sa pipe, tandis qu'une grosse bourgeoise, flanquée de son moutard et de son mari, l'examinait avec ébahissement. J'avais inscrit en bas :

« Ne t'approche pas, ma bonne. Ces gens-là sont très méchants. Ils battent les femmes, et ils leur font des noirs. »

Sous un sujet pris au bal de l'Opéra, où Edouard de Beaumont montrait une Alsacienne causant avec un provincial, j'avais écrit :

— Si je ne me trompe, j'ai devant moi une petite Strasbourgeoise?

— Oui ! et qui n'aime pas le strass... bourgeois.

On voyait, après la guerre d'Italie, un soldat accrochant à un clou ses vêtements militaires, et je ne sais plus qui, de Véron ou de moi, avait ajouté cet exergue :

« L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté. »

Ça nous rapportait cent sous. Car, à cette époque bénie des actionnaires de journaux, si quelqu'un avait prédit qu'on verrait un jour de simples chroniqueurs gagner jusqu'à deux mille francs par mois, on l'eût traité de visionnaire et d'illusionniste.

Plus tard, quand j'entrai au *Figaro* et que le bruit se répandit dans les cafés du boulevard que mes articles m'y étaient payés cent vingt francs

pièce, on faisait la queue pour me regarder sortir du bureau de rédaction.

Au *Charivari*, c'était plus modeste : on nous payait deux sous la ligne, et en argot du métier on « crevait » au bout de cent lignes, expression dont le sens — douloureux — est que les cent premières lignes sont seules inscrites au compte du rédacteur et que toutes les autres qu'il aura eu la fantaisie d'y adjoindre lui resteront pour compte.

Cette loi inflexible se chiffrait pour la plupart d'entre nous par des mois de quatre-vingt-cinq à quatre-vingt-dix francs. Cependant, Clément Caraguel ayant pris quinze jours de congé, Huart me pria de rédiger à sa place le Premier-Paris, et, indépendamment de la satisfaction que me procurait l'honneur de faire l'intérim de notre spirituel ami, je vis ce mois-là atteindre le total véritablement translunaire de cent cinquante francs, que j'aurais voulu faire monter en épingle.

J'eus, vers cette époque, un duel avec un jeune israélite bordelais, nommé Dell' Bright, propriétaire-directeur du premier *Gaulois*, qui avait reproduit une lettre personnelle que Ponsard m'avait écrite au lendemain d'une de ses pièces et qu'un journaliste avait lue par-dessus mon épaule.

Je ne mentionnerais pas cette rencontre insignifiante, dont Alphonse Daudet a parlé dans ses *Trente ans de Paris*, si je n'y avais trouvé moyen, n'ayant pas blessé mon adversaire, de blesser un de mes témoins, mon collaborateur Louis Leroy.

Au moment où, malgré une éraflure à la poitrine, je persistais à ferrailler, Louis Leroy me cria : « Halte! » et me prit le bras. J'essayai de me dégager, et dans un mouvement de résistance la pointe de mon épée lui entra dans le genou.

Sa blessure n'était pas beaucoup plus grave que la mienne, mais Mme Louis Leroy, qui nous attendait tous à dîner, pâlit affreusement en voyant entrer son mari la jambe bandée et boitant avec affectation.

La charmante jeune femme, qui était d'une beauté rare, crut d'abord que nous nous étions joués d'elle et que celui qui s'était battu, c'était son mari. Cham se hâta d'exploiter cette erreur.

« C'était bien notre ami Rochefort qui devait se battre, dit-il; mais, au dernier moment, il tremblait tellement que l'épée lui est échappée des mains. Alors Leroy l'a ramassée, s'est battu à sa place et s'est fait blesser au genou. Voilà.

Mais la pauvre Mme Louis Leroy, peu soucieuse du point d'honneur, ne voyait que le danger auquel s'était exposé son mari, et elle me dit en me tendant la main :

— Vous avez très bien agi en refusant de vous battre. Tous les hommes devraient faire comme vous. Tu vois, Louis, M. Rochefort est cent fois plus raisonnable que toi.

C'est seulement quand on lui eut raconté les faits, c'est-à-dire comment après m'être fait blesser moi-même j'avais retourné l'arme contre Louis Leroy, qu'elle me retira son estime. Mais tant qu'elle m'avait pris pour le dernier des couards, elle m'avait donné en exemple à toute la société.

Cham, qui, bien que réactionnaire à tous crins, était la meilleure et la plus tendre des natures, aimait ainsi par-dessus tout à embourber ses amis dans des positions difficiles. Nous étions entrés ensemble chez un marchand de tabac pour y acheter des timbres-poste, et, comme j'en remettais le prix

sur le comptoir, il me dit, devant la demoiselle du magasin, avec un regard sévère :

— Est-ce que vous ne payez pas aussi les deux cigares que vous venez de glisser dans votre manche?

La jeune fille, déconcertée par le flegme et l'assurance de cet homme à moustaches, se consulta pour savoir si elle ne me ferait pas arrêter, et plus son hésitation se prolongeait, plus Cham était rayonnant, ce qui lui valut cette observation :

— Vous me faites passer pour un voleur, mais vous passez, vous, pour un mouchard. Je ne vois donc pas quel bénéfice vous tirez de cette fumisterie.

Un autre jour, je payais devant lui un achat avec un billet de cent francs. Il me dit comme confidentiellement, en me poussant le coude :

— Donnez-en un autre : vous savez bien que c'est celui-là qui nous sert de modèle!

Une pauvre égarée, que presque tous les journalistes de ma génération ont dû rencontrer dans leurs escaliers, nous apportait régulièrement trois fois par semaine des articles où la démence le disputait à un profond mépris pour la langue française. Et comme un jour elle nous interrogeait sur les motifs de l'exclusion dont ses productions étaient systématiquement l'objet, Cham lui composa instantanément cette histoire :

— Tous ici nous vous admirons très sincèrement. Mais Henri Rochefort, notre collaborateur, craint que si vous fournissez de la copie à notre journal on ne lui refuse la sienne. Il est jaloux de votre talent, quoi! Aussi a-t-il juré que, tant qu'il appartiendrait au *Charivari*, vous n'y écririez pas.

— Ah! le misérable... si je le tenais!... rugit-elle.

J'entrais à ce moment précis. En m'apercevant, cette exaspérée se précipita d'abord sur les énormes ciseaux qui servaient à découper dans les journaux du soir les entrefilets à citation, puis bondit sur moi et me frappa avec cet instrument redoutable d'un coup qui perça mon gilet.

Cham était désolé du succès de son machiavélisme, qui avait failli me détériorer en même temps que mes effets. Seulement, comme le sens de la blague était inné chez lui, il pria un de nos lecteurs qui venait renouveler son abonnement de se laisser présenter à la folle comme le commissaire de police du quartier, accouru pour procéder aux constatations judiciaires.

Son dévouement à ses amis n'en était pas moins à toute épreuve, et sa bonté pour tout le monde dépassait parfois les bornes de la sollicitude permise. N'accourut-il pas un jour chez moi pour me demander si je n'avais pas un vieux pantalon à lui remettre!

— Je vais chercher, lui dis-je; mais si c'est pour vous il sera un peu court.

— Non, c'est pour l'amant de ma bonne. Il est à peu près de votre taille, et vraiment j'ai honte de voir ma bonne avec un amant aussi mal vêtu.

Je lui donnai un de mes vieux pantalons, et il partit enchanté.

Dans une affaire où je l'avais choisi comme témoin et où j'avais pour adversaire un escrimeur réputé, je dus le menacer d'une brouille éternelle pour l'empêcher de renouveler, au réel cette fois, la facétie dont Mme Louis Leroy avait été un instant la victime. Il voulait à toute force se substituer à moi sur le terrain. Et il me répétait sans vouloir m'entendre :

— Vous ne savez pas tirer, moi je tire très bien.

Qu'est-ce que ça peut vous faire que je me batte à votre place?

Il n'en démordait pas et voulait absolument aller expliquer la situation aux témoins de mon adversaire. J'avais beau essayer de lui faire comprendre qu'au lieu d'un duel il m'en mettait peut-être une dizaine sur les bras, attendu que, devenu la risée publique, je ne pourrais moins faire que d'envoyer pour me réhabiliter des témoins à tous ceux qui me regarderaient de travers, ou même qui ne me regarderaient pas du tout ; il répétait obstinément :

— Vous allez vous faire embrocher, tandis que moi je tire très bien!

L'affaire n'était qu'à moitié sérieuse et n'eut pas de suites ; mais elle en aurait eu que je ne sais pas trop ce qui se serait passé au moment du :

— Allez, messieurs!

C'est pourquoi, bien qu'il fût, malgré sa participation à un journal démocratique, profondément rétrograde et clérical, car l'esprit chez lui l'emportait de beaucoup sur le bon sens ; bien que ma condamnation après la défaite de la Commune eût porté à son amitié un coup dont elle ne revint jamais, le souvenir qu'il m'a laissé est celui d'un homme tout à fait en dehors des autres, d'une sûreté absolue dans les relations et d'une loyauté comme d'une droiture tellement enracinées qu'elles en étaient indéracinables.

Le recrutement de la nouvelle rédaction se compléta bientôt d'Albert Wolff, qui, entré ensuite au *Figaro*, y resta jusqu'à sa mort, et d'Ernest Blum, le plus joué de nos auteurs, qui est actuellement un de mes plus anciens amis et avec qui j'ai moi-même commis quelques crimes en un ou deux actes qui, étant donné leur peu d'importance, peuvent n'être catalogués que parmi les délits.

Mais, à l'époque de ces premières armes politiques, les journaux, traités comme les filles le sont au dispensaire, n'étaient en somme que des maisons de tolérance. Le moindre pétard et le plus léger coup de poing dans les carreaux suffisaient pour provoquer la fermeture de l'établissement.

Notre polémique étriquée et restreinte, dans laquelle j'aurais tant aimé jouer un peu des coudes, se bornait à des attaques peu convaincues contre les théories arriérées de cette même *Gazette de France*, où MM. de Lourdoueix et Brisset m'avaient prédit que j'entrerais un jour.

La seule proie que nous permît le timoré Louis Huart était le principal rédacteur de la feuille royaliste, M. Janicot, que je n'ai jamais vu, contre lequel ni mes collaborateurs ni moi n'avons jamais nourri la moindre animosité, et avec lequel nous bataillions sans relâche.

Quand je m'informais auprès de mon rédacteur en chef du sujet à traiter, il me répondait presque invariablement :

— Ripostez à l'article de Janicot!

Et je ripostais à Janicot, qui nous ripostait à son tour, heureux peut-être d'avoir l'occasion d'un article qui ne l'exposât pas outre mesure à ces avertissements administratifs et policiers au bout desquels se dressait le spectre de la suppression.

A la suite d'un de ces duels de plumes, l'irréductible Janicot nous ayant traités tous de fils de manants ou à peu près, Louis Huart me pria de réparer cette cruelle injure au moyen d'un article où j'expliquerais pourquoi les nobles un peu intelligents devaient passer du côté du peuple et que je signerais de tous mes noms précédés de ma particule.

J'eus la bêtise de céder à cette invite, et, quand il était trop tard pour y remédier, je me repentis de cet étalage de vanité aussi inutile que niaise, car M. Janicot avait dû connaître soit Lourdoueix, soit Brisset, soit leurs collaborateurs, et savait certainement qui j'étais.

Louis Huart n'en fut pas moins enchanté d'avoir déterré cet argument, qui n'en était pas un et que seul Taxile Delord déclara et eut raison de déclarer ridicule.

M. Janicot, en effet, eût été parfaitement en droit de me faire observer que je n'étais démocrate et même républicain que parce que j'étais pauvre, et que si ma famille avait gardé sa fortune, mes opinions eussent peut-être été complètement retournées.

Cependant, je sentais grandir en moi l'horreur de ce despotisme bestialement asiatique où la France semblait cuire à l'étouffée. Le despote en chef ne valait pas grand'chose, mais les sous-despotes le dépassaient encore par leur fantaisie dans l'arbitraire. On aura peine à croire que la censure avait supprimé dans le manuscrit d'un vaudeville de Siraudin cette phrase où on aurait vainement cherché, pendant trois mois, une allusion politique :

— Mon père, qui était fabricant de pâtés de Chartres à Orléans.

Et comme l'auteur, surpris, essayait de découvrir ce que ces quelques mots pouvaient contenir de coupable ou de dangereux, le censeur lui fit malicieusement :

— Voyons, monsieur Siraudin, vous avez trop d'esprit pour ne pas comprendre l'inconvénient qu'il y aurait à laisser dire devant le public : « Chartres » et « Orléans » ; vous saisissez : « Le duc de Chartres !

le duc d'Orléans ! Mettez : « fabricant de pâtés d'Amiens à Pithiviers », et nous vous rendons votre pièce.

Adolphe Choler s'était vu mettre à l'index pour avoir placé dans la bouche d'un de ses personnages cette innocente formule :

— Je ne daignerai pas me disculper devant cette foule d'imbéciles !

Fould était alors ministre d'Etat, et les spectateurs auraient pu entendre « Fould imbécile ».

Voilà où on en était. C'est pourquoi, faute des instruments indispensables pour une véritable opposition politique, je me retournai vers l'opposition artistique, et je me permis un jour, à propos d'un récent et désastreux récurage du *Saint Michel* de Raphaël, une appréciation très dure sur les nettoyages auxquels on soumettait les tableaux du Louvre, les achats suspects et les attributions fausses.

Mais l'art lui-même, fût-il ancien, italien, hollandais ou flamand, était placé sous l'œil impérial. M. de Nieuwerkerke, que les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts appelaient « castor », pour indiquer avec quel outil il avait construit sa maison, me cita en police correctionnelle sous cette rubrique : *Outrage à un fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions.*

Ainsi, pour m'être plaint de la détérioration d'un tableau qui m'appartenait autant qu'à M. de Nieuwerkerke, puisqu'en ma qualité de contribuable j'en payais le conservateur, j'étais poursuivi et exposé à une peine qui pouvait aller jusqu'à trois ans de prison.

Devant cette assignation, Huart tomba foudroyé. Il me proposa d'aller sans désemparer adresser à ce

surintendant les excuses les plus abjectes. Je m'y refusai en faisant remarquer au plus effrayé des rédacteurs en chef que tout mon repentir ne rendrait pas au *Saint Michel* la couleur et les qualités qu'une grossière lessive lui avait enlevées. L'affaire suivit donc son cours.

Par un hasard qui s'est sans doute rarement produit depuis, le juge d'instruction devant lequel j'eus à comparaître abonda absolument dans le sens de mes critiques. Il possédait lui-même une intéressante collection de vieux maîtres, qu'il m'invita à aller visiter, et se proclama aussi indigné que moi des mutilations infligées à un de nos chefs-d'œuvre.

Aussi, malgré des ordres formels, m'assura-t-il que son instruction me serait on ne peut plus favorable.

Malheureusement les ordres qu'il avait reçus, les magistrats chargés de me juger les recevaient à leur tour, et il était bien improbable que j'eusse raison de M. de Nieuwerkerke, alors plus que bien en cour et de la main gauche presque allié à la famille impériale.

Je faisais déjà mes paquets pour Sainte-Pélagie, quand il m'arriva de l'Institut un secours inespéré. Ingres, qui y avait son logement et son atelier, m'écrivit un mot pour me demander de vouloir bien passer chez lui. Je m'y précipitai, bien qu'il fût à peine neuf heures du matin. Il était encore couché, mais il me reçut tout de même et me montra, épinglée à la tête de son lit, une vieille gravure du tableau massacré.

— Monsieur, me dit-il, j'ai appris que vous étiez poursuivi pour avoir dit leur fait à ces vandales. Je le leur avais dit avant vous, mais moi ils n'ont pas osé me poursuivre. Si vous avez besoin de mon témoi-

gnage, faites-moi comparaître, et nous verrons bien si, après m'avoir entendu, les juges auront l'infamie de vous condamner.

Je le remerciai avec effusion du puissant appui qu'il m'offrait, et je retournai chez moi, attendant de pied ferme le jour de l'audience. Il ne se leva jamais. Nieuwerkerke, dit Castor, avait sans doute été informé des intentions d'Ingres, et il avait jugé utile à sa réputation de nettoyeur de battre en retraite.

J'étais ce que tant de députés ont été plus tard : non-lieu.

CHAPITRE X

La guerre contre l'Autriche. — Garibaldi. — A Marsala. Les Mille. — Le banquet de Palerme.

La guerre contre l'Autriche, entreprise dans le but d'émanciper les Italiens par un homme qui tenait les Français en esclavage, ne m'a laissé aucun souvenir. Je ne m'en rappelle que la rentrée des troupes et ce mot de Louis Bonaparte :

— La France est la seule nation qui fasse la guerre pour une idée.

D'abord, ce ne sont pas les nations qui font la guerre, mais bien leurs gouvernements, ce qui n'est pas toujours la même chose et parfois même est tout le contraire. Puis encore faut-il que l'idée soit bonne, et ce n'était pas du tout le cas, puisque, malgré les avertissements réitérés de Thiers, nous allions donner nous-mêmes à l'Italie les forces dont elle avait besoin pour marcher un jour contre nous.

En outre, sauf quand ils sont faits par Victor Hugo, comme dans le *Cimetière d'Eylau*, j'évite le plus possible les récits de batailles, qui se ressemblent à peu près tous. Quand on reçoit plus d'obus que

l'ennemi on est vaincu, quand l'ennemi en reçoit plus que vous on est vainqueur.

C'est un mérite d'être tué, et c'est une chance de ne pas l'être; mais la personnalité intellectuelle ou morale de celui qui meurt comme de celui qui vit n'étant pour rien dans ce résultat, je n'ai jamais accordé à ces opérations, dont beaucoup sont chirurgicales, qu'un intérêt d'ensemble.

Les combats d'un peuple pour son indépendance et son affranchissement, après lesquels on n'est ni décoré ni porté sur le tableau d'avancement, sont les seuls pour lesquels je me sente capable de me passionner. Aussi entrai-je dans un état de vibration qui dura huit grands jours, à la nouvelle du départ de Garibaldi, qui, avec mille de ses amis, avait, par une belle nuit du mois de mai 1860, mis le cap sur la Sicile presque entièrement soulevée.

Je ne vois guère, dans ce siècle, que le débarquement de l'île d'Elbe qui soit, comme éclat, comparable à cet embarquement. J'en avais, sans m'en douter, reçu le premier choc. Je me promenais un soir avec Gabriel Guillemot au foyer du Théâtre-Italien, en compagnie d'un Romagnol établi momentanément à Paris et rédacteur musical du *Courrier franco-italien*.

Nous causions d'une représentation où Tamberlick, je crois, devait chanter *Otello* de Rossini, celui de Verdi n'existant pas encore, et je demandai à ce jeune homme, qui s'appelait Carini, s'il serait ce soir-là au théâtre.

— Non, répondit-il négligemment. Je pars demain pour un petit voyage, et je ne sais pas si je serai de retour pour ce jour-là.

Le lendemain il partit en effet, mais c'était pour

rejoindre Garibaldi, qui l'attendait à Gênes et avec lequel il monta sur un des vaisseaux de la Compagnie Rubattino pour faire route vers l'île insurgée. Carini est mort récemment général au service de la maison de Savoie.

Quand les informations concernant l'expédition commencèrent à arriver à Paris, elle était depuis trois ou quatre jours en pleine mer, et la fureur des réactionnaires de tous les camps nous aurait beaucoup amusés, mes camarades du *Charivari* et moi, sans les mortelles inquiétudes où nous jetait le manque de renseignements précis.

Les impérialistes tremblaient que « l'audacieux écumeur » ne poussât jusqu'à Rome, où nous tenions garnison. Les légitimistes voyaient déjà le roi de Naples successivement expulsé de toutes ses Siciles. Aussi tous les vieux partis, y compris le parti catholique, s'étaient-ils fondus en un pour maudire et mettre hors la loi le trouble-fêtes et le trouble-messes.

Ils lançaient des émissaires dans tous les bureaux de journaux pour y colporter des « dernières dépêches » dont ils garantissaient naturellement la parfaite authenticité. La moins alarmante, pour nous, était celle-ci :

« Garibaldi, rattrapé par les flottes piémontaise et napolitaine réunies, avait été capturé après un très court combat et pendu au grand mât de son navire. Il était, d'ailleurs, comme il fallait s'y attendre, mort très lâchement. »

Ce colportage dura du 5 au 13 mai. Je ne craignais pas qu'il fût mort lâchement, mais je craignais qu'il fût mort, ce qui était plus que suffisant pour me désespérer.

Voici un spécimen de ce qu'écrivaient, pendant cette attente anxieuse, les feuilles officieuses les moins féroces :

« Nous apprenons, disait la *Patrie* du 8 mai, que Garibaldi, après avoir donné sa double démission de député de Nice et de général de l'armée piémontaise, vient de partir pour la Sicile à la tête d'une expédition armée.

« En agissant ainsi, Garibaldi se place sur la ligne de Walker, et l'acte dont il se rend coupable tombe sous l'application des lois qui régissent la piraterie. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le gouvernement piémontais réprouve cette conduite, qui n'est pas seulement un acte d'insubordination, mais un acte véritable de trahison à son égard. Du reste, le bâtiment qui porte Garibaldi est signalé sur toute la côte.

« A. Tranchant. »

La même *Patrie*, cette fois sous la signature de son rédacteur en chef, Paulin Limayrac, nous décochait cette prophétie à la date du 11 mai :

« ... Selon nous, ce chef aventureux ne songe qu'à faire une révolution et croit n'être que le soldat de la liberté. Il se trompe; on sait combien les révolutionnaires de cette trempe, les révolutionnaires à outrance, sont facilement sujets à cette sorte d'erreur. Le drapeau qu'il est allé arborer en Sicile porte en grosses lettres : *Indépendance et Liberté;* mais nous avons la conviction profonde que, si la révolution devait réussir, les événements écriraient bientôt de l'autre côté du drapeau : *Protectorat de l'Angleterre.* »

Pour tous les dictionnaires, même pour celui de l'Académie, un pirate est un voleur de mer qui pour-

suit les bâtiments plus faibles que le sien pour en piller la cargaison et au besoin en vendre l'équipage à la côte d'Afrique. Quel rapport l'entreprise maritime de Garibaldi, voguant à la délivrance des Siciliens en lutte armée contre le fils de Bomba, avait-elle avec un acte de piraterie?

Mais la rage politique a pour principal effet de démarquer les mots, comme on démarque du linge. Garibaldi était un pirate comme Orsini était un filou.

Quant au pronostic du pauvre Limayrac, qui, dans le journalisme ministériel, avait d'ailleurs cueilli depuis longtemps la palme du ridicule, on sait ce que l'avenir en a fait. Garibaldi, après avoir affranchi les Napolitains, a forcé Victor-Emmanuel à prendre Rome et a réalisé l'unité de l'Italie, sans qu'aucun protectorat anglais y fît son apparition.

Mais les Limayrac sont éternels. Si encore ils gardaient pour eux leur myopie! Malheureusement, ils ont la rage de vouloir l'inoculer aux autres.

Par un coup de hasard dont j'ai eu longtemps peine à me remettre, je dînais, le 12 mai au soir, au restaurant, avec des amis, et le patron de la maison nous servit un vin blanc qu'on faisait presque partout passer pour du madère et payer comme tel. Nous n'avions qu'à y tremper les lèvres pour lui en dire de bonnes nouvelles.

Je n'ai de ma vie pu boire un verre de vin pur quand il est rouge, et encore moins peut-être quand il est blanc. Mais le restaurateur insista tellement pour m'en faire goûter, que je consentis à en vider un quart de verre, à la condition que nous trinquerions à la santé de Garibaldi, sur le sort duquel nous étions toujours dans une terrible ignorance.

Ce vin que nous bûmes ainsi, et dont j'entendais

parler pour la première fois de ma vie, était du marsala.

Le lendemain matin, en ouvrant un journal, j'y lisais que Garibaldi venait de débarquer avec toute sa colonne expéditionnaire à Marsala, en Sicile. Ses navires étaient bien, comme le disait dans la *Patrie* le bonapartiste Alfred Tranchant, signalés sur toute la côte; mais il l'avait tout de même atteinte, et les signaux non plus que les signalements n'avaient absolument rien empêché.

Mes amis et moi nous avions donc inconsciemment prononcé la veille ce nom de Marsala, dont quelques heures plus tard toutes les bouches étaient pleines.

Au milieu de cette épopée surgit un incident qui fait peu d'honneur à l'écrivain célèbre qui l'avait amené, et qui aurait pu avoir pour lui des conséquences sinon tragiques, au moins peu amusantes.

Quelque temps avant les grands événements de Sicile, nous étions allés, Albert Wolff et moi, voir le père Dumas, avec qui nous étions liés tous deux, Wolff lui ayant pendant plusieurs mois servi de secrétaire. Dumas était absent, et nous eûmes le grand étonnement de nous voir reçus par un petit enseigne de vaisseau épauletté et doré sur une foule de coutures. Ce marin était une jeune femme, figurante dans un théâtricule, et que l'insouciant Dumas s'était amusé à placer dans sa collection.

Celle-là, par une perversion du sens des mots, avait été surnommée l'*amiral Emile*, ce qui n'avait rien de particulièrement flatteur pour les amiraux. Elle s'était embarquée avec son haut protecteur sur une petite corvette qu'il avait frétée, et tous deux, portés par ce yacht de plaisance, étaient allés jus-

qu'en Sicile, où ils atterrirent quelques jours avant Garibaldi et ses compagnons.

Après l'entrée des Mille à Palerme, leur chef, proclamé dictateur, avait invité ses principaux lieutenants, le général Turr, Nino Bixio, Carini, etc., à un grand banquet où l'on devait fêter les miraculeux triomphes, résultat d'un coup de main qui allait expulser définitivement d'Italie la race et la dynastie bourboniennes.

Cette cérémonie empruntait à l'immense prestige du grand homme qui la présidait une solennité qui en faisait presque une fête de sacre. C'était une Cène où communieraient dans la victoire tous les patriotes dont l'intrépidité avait tout culbuté sur leur foudroyant passage, et qui se réunissaient autour de leur général pour rendre un suprême hommage à sa vaillance et à ses succès.

Eh bien, « l'amiral Emile », arrivée depuis peu à Palerme avec Dumas, exigea qu'il la fît inviter par Garibaldi lui-même à ces glorieuses agapes. Et Dumas, ce grand enfant, déjà sans doute en proie à la dégénérescence sénile, n'eut pas le moins du monde conscience de l'espèce de sacrilège qu'il consentait à commettre. Non seulement il obtint une place au banquet pour cette androgyne, mais il la présenta au dictateur comme sa propre fille !

Garibaldi, heureux d'affirmer ses sympathies pour la France en associant à la célébration de la grande victoire le plus populaire de nos romanciers, plaça Alexandre Dumas à sa gauche et à sa droite la petite figurante, qui, heureusement, avait emporté quelques vêtements de son sexe dans ses bagages. Elle était ainsi entre le grand homme et le général Nino Bixio, son chef d'état-major et son principal lieutenant.

Celui-ci, très au courant des dessous parisiens, une partie de sa famille étant devenue française, connaissait seul avec Carini, du *Courrier franco-italien*, l'état civil de la demoiselle qu'Alexandre Dumas appelait ainsi sa fille et qui lui répondait :

— Papa !

L'ancien compagnon du héros a raconté que, pendant tout le dîner, il n'avait cessé de trembler à la pensée qu'un hasard ou une inconvenance de cette singulière invitée pouvait mettre à nu l'imposture et provoquer dans l'âme de cristal du chevalier sans peur de la Révolution italienne un de ces accès de colère dont personne n'eût été de force à conjurer les effets terribles.

Chaque fois que Garibaldi adressait respectueusement la parole à cette intruse, Bixio répondait précipitamment pour elle, afin de conjurer une incartade ou quelque canaillerie de langage qui eût subitement révélé à l'illustre amphitryon le piège tendu à sa bonne foi et à son inaltérable candeur.

Le supplice de Bixio était d'autant plus aigu que le chef saisissait toujours les occasions de rendre hommage à « Mlle Dumas », dont il porta la santé avec toutes sortes de souhaits de bonheur et d'avenir.

Moins pur et moins confiant, Garibaldi se serait probablement aperçu du peu de ressemblance qui unissait le père et la fille, car lui était énorme de taille et de corpulence, elle petite, autant que je me le rappelle, et ne portant sur la figure, aux ongles et dans la nature des cheveux, aucun des signes qui eussent accusé la race noire, même au quatrième ou cinquième degré.

Mais la loyauté de cet admirable soldat de l'indé-

pendance ne concevait rien qui ressemblât à une supercherie ; seulement, la désillusion eût été effrayante pour les auteurs de ce coup monté. Bixio, en rappelant l'aventure, a répété à l'ami de qui j'en tiens les détails :

— Si Garibaldi avait appris tout à coup la vérité, il eût été capable de jeter Dumas par la fenêtre, tout grand et tout fort qu'il était.

CHAPITRE XI

Le Faux Donatello. — Ancien, mais moderne. — Emmanuel Sano. — Un buste gênant. — M. de Reiset. — Le père Dormeuil. — Lambert Thiboust. — Le préfet Haussmann. — Francine Cellier.

Depuis l'avortement du procès qu'il méditait de m'intenter et que l'intervention d'Ingres avait démoli de fond en comble, le surintendant des Beaux-Arts Nieuwerkerke, loin de m'en vouloir de son échec, semblait s'être pris d'un respect subit pour mon jugement en matière d'art. Chaque fois que son administration concluait un achat, ou même avant de le conclure, il m'envoyait une invitation à la visite du tableau ou de l'objet négocié, afin de recueillir mes appréciations en même temps que celles des autres amateurs.

L'œuvre était généralement exposée dans ses appartements particuliers, où les invités défilaient en formulant leur jugement, dont M. de Nieuwerkerke avait absolument besoin pour se former une conviction, car son ignorance en art ancien était crasse.

M. de Viel-Castel, secrétaire général, ne s'y connaissait pas davantage, ne pouvant s'y connaître moins. Le seul conservateur du musée qui eût eu le

sentiment des belles choses était M. de Reiset, dont les attributions étaient spéciales et qui, dans la question d'achats, n'avait pas voix délibérante.

Je m'étais lié sur les bancs des grandes ventes avec un homme dont l'érudition et le coup d'œil étaient réellement prodigieux et dont l'opinion faisait autorité au point d'être presque toujours décisive. C'est lui qui a composé en grande partie la galerie Rothschild et la collection du prince Napoléon, avec qui il parcourut l'Italie à la conquête de chefs-d'œuvre qu'avec son flair merveilleux il finissait toujours par dénicher. Il s'appelait Emmanuel Sano.

Il connaissait chaque peintre et ses procédés comme si deux cents ans auparavant il avait vécu dans son intimité. Une après-midi, à l'hôtel Drouot, nous parcourions ensemble une salle où les tableaux non encore accrochés étaient tournés la peinture contre la muraille. Tout à coup Sano s'arrête et me dit, en désignant une toile fumeuse dont nous ne voyions que la trame :

— Tiens, ce doit être un Poussin ! Lui seul s'est servi de ces toiles-là qu'il faisait fabriquer tout exprès, dit-il négligemment.

Je retourne le tableau : c'était un Poussin, en effet, qui représentait une bacchanale avec faunes et faunesses.

Quand le Louvre faisait une acquisition, on n'avait donc garde d'oublier Sano, qui jugeait en dernier ressort. Un jour nous recevons, lui et moi, notre carte d'invitation, pour aller admirer, avant le public, dans les salons du surintendant, un magnifique buste en terre cuite représentant le philosophe italien Benivieni, par Donatello.

Les journaux avaient déjà célébré cette merveille, et nous nous empressâmes d'aller nous en régaler.

Je n'oublierai jamais cette scène. La niaiserie humaine étant un océan dont on essaierait en vain d'atteindre le fond, je vis, en entrant, nombre de fonctionnaires, et de dames de fonctionnaires, et de parents de fonctionnaires, qui s'extasiaient, poussant de petits cris admiratifs et félicitant avec toutes sortes de contorsions convexes et concaves M. de Nieuwerkerke, qui se tenait dans un angle. Il y expliquait amoureusement à la société comment il avait été frappé du coup de foudre dès qu'on lui avait présenté ce Donatello, à propos duquel il dégoisait toute une légende et qu'il avait obtenu pour treize mille francs, somme ridiculement minime.

Je m'approchai du buste, autour duquel je tournai assez longtemps; où, après un minutieux examen, je remarquai une patine factice et que, tout bien pesé, j'estimai moderne.

Néanmoins, je n'osais pas me prononcer tout haut, quand Emmanuel Sano entra. J'allai à lui et lui glissai dans l'oreille :

— Le Donatello m'est suspect. Dites-moi donc ce que vous en pensez.

Il n'avait pas assuré sur son nez son impeccable lorgnon, qu'il me jeta tout bas ces mots :

— Tout ce qu'il y a de plus moderne !

L'arrêt pour moi étant décisif, je n'avais plus à me gêner, et je sautai sur cette occasion inattendue de me venger des mois de prison que le surintendant Nieuwerkerke n'avait pu, par des circonstances indépendantes de sa volonté, réussir à m'infliger.

— Treize mille francs ! m'écriai-je, malgré Sano.

qui me tirait par ma jaquette, ce serait vraiment pour rien si c'était un Donatello; mais comme c'est un travail tout moderne et sans valeur artistique, c'est hors de prix.

Nieuwerkerke, qui passait pour s'être fait un front qui ne rougissait jamais, rougit beaucoup et riposta, sans avoir l'air de savoir d'où partait le coup :

— C'est une opinion.

— Ce n'est pas une opinion, fis-je; c'est un fait peu difficile à vérifier. Au surplus, j'en ferai part demain aux lecteurs de mon journal, qui jugeront ainsi de la façon dont on emploie l'argent de leurs impôts.

Puis je partis, et le lendemain, en effet, j'affirmai que la Direction des Beaux-Arts avait commis deux erreurs : premièrement, le buste n'était pas celui du philosophe Benivieni ; en second lieu, n'était pas de Donatello.

Nieuwerkerke fut consterné, car, la querelle ayant repris dans les journaux gouvernementaux, je reproduisis mes raisons, qui étaient presque des preuves, et tout le monde finit par tomber d'accord avec moi.

Néanmoins les Beaux-Arts ne crurent pas de leur dignité de céder tout de suite à mes mises en demeure. On plaça le buste dans une salle retirée consacrée aux antiquités égyptiennes, avec ce simple cartouche sans date ni explication : *Ecole florentine.*

Mais, comme pour accentuer mon triomphe, il se produisit un événement qui acheva la déroute des ignares de l'administration : on apprit tout à coup la mort, à Naples, d'un praticien moitié potier moitié statuaire, comme l'Italie en fourmille. Il s'appelait Ferrari ou quelque chose d'approchant, et voici l'é-

pitaphe que ses amis firent graver sur sa pierre tombale :

CI-GIT FERRARI,

ARTISTE NAPOLITAIN,

dont le talent de statuaire était universellement apprécié,
au point que le gouvernement français
attribua au divin Donatello une des œuvres
de notre éminent compatriote.

Ce fut le dernier coup porté à la compétence du Castor Nieuwerkerke. Il fit définitivement enlever le buste accusateur, et, seulement bien des années plus tard, en 1870, je le retrouvai remisé le nez contre le mur, dans un petit cabinet noir dont j'avais par erreur tourné la clef.

C'était quelques jours après le 4 septembre. Jules Simon et moi étions allés au Louvre comme membres du gouvernement de la Défense nationale, pour aviser au moyen de mettre nos trésors nationaux à l'abri des boulets prussiens, car l'ennemi s'avançait à grandes journées, et il fallait se préparer à un siège.

Nous fîmes décrocher un certain nombre d'œuvres célèbres, notamment les *Noces de Cana*, la *Mise au tombeau* du Titien, la *Belle Jardinière* de Raphaël, le *Départ pour Cythère* de Watteau, et nous les expédiâmes à Brest, où on les installa sur un navire prêt à prendre le large à la première alerte.

La mesure était bien insuffisante, en raison du nombre des chefs-d'œuvre qui restaient encore à portée de l'ennemi. Heureusement, probablement par un oubli de Bismarck, que les choses d'art ne doivent pas énormément intéresser, notre musée ne fut

pas compris dans l'indemnité de guerre, et les tableaux mis en sûreté dans la rade de Brest réintégrèrent leur cimaise.

C'est pendant cette inspection des toiles à sauver que je découvris dans l'obscurité de sa cachette le faux Donatello.

— Tiens, m'exclamai-je, voilà une de mes vieilles connaissances!

Le ton des fonctionnaires avait changé à mon égard, et M. de Reiset, qui nous accompagnait dans notre promenade d'exploration, me dit avec déférence :

— Vous avez eu raison, monsieur; il suffisait d'examiner le buste d'un peu près pour constater qu'il était moderne.

— C'est mon avis, lui répondis-je; c'est pourquoi je me suis étonné qu'on n'eût pas procédé à cette constatation avant de le payer treize mille francs. »

Et M. de Reiset retourna la terre cuite contre le mur, où elle est probablement encore.

Après l'aventure du Donatello de contrebande, où j'avais eu la chance d'utiliser peut-être la seule forme d'opposition qui ne m'exposât pas à être, en vertu de la loi de sûreté générale, envoyé à Cayenne ou à Lambessa, je restai un moment perplexe entre le théâtre et la politique. J'avais écrit sur une nouvelle de Louis Ulbach une comédie en trois actes, les *Roueries d'une ingénue*, que j'avais portée au Vaudeville, et dont je ne parlerais pas si sa réception ne m'avait pas causé plus d'émotion que la pièce ne valait.

Le directeur du Vaudeville était à ce moment le père Dormeuil, qui avait réalisé le rêve de presque

tous les acteurs : diriger un théâtre. Il m'avait accueilli très cordialement, d'autant que, pour l'heure, il manquait de pièces, que les vieux ne lui en apportaient plus et que les jeunes ne lui en apportaient pas encore.

J'étais donc plein de confiance, quand, à huit jours de là, je reçus du même père Dormeuil une de ces lettres de faire-part qui vous annoncent le décès d'une espérance amoureusement caressée. Il me refusait ma comédie et m'invitait gracieusement à venir la retirer de ses cartons, qu'elle encombrait.

Je pris, tout découragé, le chemin du Vaudeville et me présentai au cabinet de Dormeuil, qui avait eu la délicatesse de ne pas faire descendre mon manuscrit chez le portier du théâtre, facteur ordinaire préposé au bureau des rebuts.

Avec une condescendance dont j'allais presque lui savoir gré, mon directeur m'expliqua pourquoi mes trois actes ne lui convenaient pas; mais il me sembla qu'il me citait des scènes et des personnages que je n'y avais jamais introduits.

— Je ne comprends pas ce que vous me dites, fis-je; il n'y a rien de pareil dans les *Roueries d'une ingénue.*

— Comment! C'est donc les *Roueries d'une ingénue* qui sont de vous? s'écria Dormeuil.

— Mais bien entendu! Je vous en ai apporté moi-même le manuscrit il y a huit jours.

— Ah! excusez-moi, mon enfant; j'avais confondu avec une autre pièce. C'est tout différent, alors. J'ai lu la vôtre : elle me va très bien. Nous allons même la mettre immédiatement en répétition.

Ce revirement de fortune m'enchanta. Les *Roue-*

ries d'une ingénue servirent de premier début à une jeune fille d'une beauté exquise, Athalie Manvoy, qui fit plus tard fortune autrement que par son talent, et de second début à Léonide Leblanc, non moins ravissante, et que nous avions, Lambert Thiboust et moi, découverte sur les planches mal rabotées du théâtre de Belleville, où elle se nourrissait de pommes de terre frites.

Je suis donc, dans une certaine mesure, coupable d'avoir, en collaboration avec Lambert Thiboust, l'auteur de *La Mariée du Mardi-Gras* et d'une foule d'autres mariées, doté la chronique et aussi la galanterie parisiennes de cette belle créature, qui étudiait moins ses rôles que ses coups d'œil et compta dans sa vie artistique plus de colliers de perles que de succès.

Ce fut d'ailleurs uniquement au hasard qu'elle dut de descendre des hauteurs de Belleville au théâtre des Variétés. Lambert Thiboust avait besoin pour une de ses pièces d'un jeune premier, et il le cherchait vainement, quand on lui en indiqua un qui, au delà des boulevards extérieurs, ne connaissait pas de rival et défiait toute concurrence.

Lambert Thiboust, lui aussi, avait été acteur à Beaumarchais. Il y composait même, pour son usage, des pièces que le directeur lui payait vingt-cinq francs et jouait d'autant plus longtemps qu'il n'avait pas à en verser les droits d'auteur. Il m'entraîna sur les sommets bellevillois, à la conquête de cet oiseau rare qu'on appelle un amoureux capable de se montrer comique sans être ridicule, et nous fûmes amèrement désappointés en nous apercevant que si celui-là était atroce physiquement, au point de vue artistique il était exécrable.

En revanche, nous remarquâmes une petite jeune

fille aux grands yeux bleus et à la bouche plus petite que les yeux, rappelant par son ensemble le délicieux marbre qui appartient au Louvre, qu'on croit être de Pajou, ce qui n'est pas bien sûr, et qu'on suppose être le buste de la Du Barry, ce qui n'est pas bien sûr non plus.

C'eût été un crime de laisser cette adorable enfant traîner dans ces fondrières une existence décolorée. Lambert Thiboust, dès le lendemain, parla d'elle à Hippolyte Cogniard, le directeur des Variétés, qui l'envoya chercher dans la cabine de bain froid qui lui servait de loge et l'engagea sans désemparer.

Elle quitta les Variétés pour aller au Vaudeville jouer ma pièce, qui n'était ma foi pas trop bonne et reçut un accueil plutôt sympathique que chaleureux. Ce four d'estime détermina ma vocation. Je compris que je n'étais pas né pour faire marier à la scène XV M. Gaston avec Mlle Léocadie, qu'on lui avait refusée à la scène II.

L'ardeur de mon tempérament exigeait d'autres théâtres que le Vaudeville ou le Palais-Royal. Je ne me passionnais que pour ces drames qu'ont joués les Mazzini, les Garibaldi et tous les grands émancipateurs. Je me sentais étreint et comme emporté par cette horreur de l'arbitraire, cette révolte contre l'asservissement, et cet intérêt pour l'affamé ou le persécuté qui m'ont peu à peu envahi presque malgré moi.

Exception que je crois rare : bien que j'aie subi et vu subir autour de moi les plus criantes iniquités; bien que j'aie par profession traversé des milieux politiques où la mauvaise foi, la bassesse et l'improbité, allant parfois jusqu'au vol, régnaient en souveraines, la moindre injustice provoque aujourd'hui chez moi la même indignation que quand j'avais vingt ans.

Mon âme, devant un abus de pouvoir ou une violation des droits de l'humanité, redevient presque enfantine, et, au récit des tortures infligées à un soldat par son chef ou des supplices appliqués par une marâtre à son enfant, je me sens pris des spasmes et des contractions nerveuses dont il y a quarante-cinq ans je souffrais tant au récit d'une simple opération chirurgicale.

Malgré mes appels à une indifférence qui serait compréhensible chez un homme aussi éprouvé que je l'ai été, je ne suis pas encore parvenu et vraisemblablement ne parviendrai jamais à me bronzer contre l'indignation que soulèvent en moi les iniquités, les misères et les cruautés sociales. J'ai très sincèrement essayé de réagir, mais, comme un joueur ou un ivrogne qui retombe inévitablement dans son vice, j'étais toujours finalement obligé de m'écrier :

— Je ne peux pas!

Ernest Blum, dans un article du *Gaulois*, a rappelé que je lui faisais souvent part de cette agitation intérieure, en désaccord à peu près absolu avec mon double métier de vaudevilliste et d'employé dans une administration publique. Arracher un peuple au despotisme et au servage, soit par les armes, comme l'avaient fait Washington, Bolivar, Etienne Marcel, et comme venait de le faire le héros de Marsala, soit par la pensée et la plume, comme y étaient arrivés Voltaire, Rousseau et leurs élèves, m'apparaissait comme le seul but de la vie, en admettant que la vie en eût un.

On comprendra à quel point j'ai mené une existence tourmentée, puisque, lorsqu'elle ne l'était pas par mes propres chagrins, elle l'était par les douleurs des autres.

Aussi, encore tout jeune, guettais-je l'occasion de me jeter dans une mêlée, sans savoir au juste laquelle ; mais j'éprouvais un irrésistible besoin de contribuer à déchirer le voile de plomb que les hommes du Deux-Décembre avaient épaissi sur la tête de la nation française au point de lui obstruer l'air et de lui intercepter la parole.

Bien que l'Hôtel-de-Ville eût toujours passé pour le refuge des libertés publiques, il me fallait d'abord en sortir afin d'avoir mes coudées radicalement franches. Une occasion de les affranchir se présenta tellement à point qu'il me sembla impossible de ne pas la saisir aux cheveux. L'histoire est un peu délicate, mais amusante, et aussi instructive à raconter.

Le préfet Haussmann n'était pas précisément dans de mauvais termes avec une blonde actrice du Vaudeville, Mlle Francine Cellier. En même temps que les *Roueries d'une ingénue*, on y répétait une autre pièce où elle avait un rôle, et à deux ou trois reprises M. Haussmann, qui était en somme mon supérieur hiérarchique le plus élevé, avait, du fond d'une loge obscure — car rien n'est plus noir qu'un théâtre pendant le jour — assisté à la répétition qui suivait celle de ma comédie.

Il avait appris naturellement que j'avais là trois actes, que je connaissais Francine Cellier puisque je la voyais toutes les après-midi au foyer des acteurs, attendant son tour d'entrer en scène, et, comme il trouvait quotidiennement mon nom au bas des colonnes du *Charivari*, il savait parfaitement à quoi s'en tenir sur ma personnalité.

Haussmann n'avait pas du tout les étroitesses d'esprit de son secrétaire général, et, bien que très anticléricaux et aussi montés en libéralisme que le permettait la géhenne administrative, mes articles

ne l'avaient pas autrement effarouché. Par contre, Charles Merruau en épelait chaque alinéa, très étonné du ton déterminé qu'affectait dans une feuille cotée comme de l'opposition le maigre et timide petit jeune homme que lui avait recommandé son frère.

Il ignorait les fugues de son chef du côté des coulisses du Vaudeville et crut lui plaire en me cherchant noise, sous prétexte que, pour un employé tenu à certaines qualités calligraphiques, mon écriture était vraiment trop mauvaise.

Le reproche était d'autant moins sérieux que je n'écrivais jamais. Il eut la bêtise de me convoquer pour me demander pourquoi mes lettres étaient si mal formées.

Je lui répondis sur un ton presque aussi peu aimable que le sien. Si mes lettres étaient mal formées, ce n'était ni leur faute ni la mienne. On était formé comme on pouvait.

— C'est que, répliqua-t-il, nous sommes ici dans une administration et non dans un bureau de journal !

— Je ne peux pourtant pas, lui fis-je observer, avoir deux écritures, l'une pour l'Hôtel-de-Ville et l'autre pour le *Charivari*. La seule dont je fisse usage était d'ailleurs suffisamment lisible, puisque les typographes la lisaient.

Cette conversation l'ayant suffisamment éclairé, Merruau pria Haussmann de vouloir bien signer incontinent ma révocation.

Celui-ci se récria, ne jugeant pas que mes attaques contre la *Gazette de France* et M. Janicot justifiassent une mesure aussi draconienne.

— Mais, insista le secrétaire général, il n'est jamais là !

Ce qui amena de la part d'Haussmann cette riposte :

— Alors, comment nous y prendrions-nous pour le renvoyer ? On renvoie les gens qui sont là et non ceux qui n'y sont pas. D'ailleurs, il n'a pas les aptitudes nécessaires à son emploi. Ses démêlés avec Nieuwerkerke et ses appréciations sur la peinture et la sculpture le désignent pour un service spécial. Puisque vous ne voulez plus de lui dans les bureaux, je vais le nommer sous-inspecteur des Beaux-Arts.

Merruau était moins homme à se rebiffer qu'à s'incliner. Il s'inclina donc, et, le lendemain même, j'étais promu sous-inspecteur des Beaux-Arts de la Ville de Paris, avec deux mille quatre cents francs d'appointements.

Charles Merruau, qui avait quitté son secrétariat général, y avait été remplacé par un certain Ségaud, que je ne vis que pour lui remettre, en main propre, ma démission. En effet, après quelques mois de sous-inspection, j'appris que l'inspecteur en chef, vieux et valétudinaire, allait probablement prendre sa retraite, de peur qu'on ne la lui donnât. J'étais alors à peu près désigné pour lui succéder.

Le titre d'inspecteur général des Beaux-Arts de la Ville de Paris faisait de celui qui le portait non plus un employé, mais un fonctionnaire que la croix devait atteindre au bout de très peu de temps. C'était malheureusement aussi la fin de tous mes rêves et le refoulement de toutes mes aspirations. Je ne rentrais pas seulement dans le rang ; je prenais place dans le troupeau.

Cette perspective me jeta dans un trouble d'où je

ne tardai pas à sortir par l'irrévocable résolution de lâcher l'administration préfectorale, ses rubans rouges et ses pensions de retraite. Au moment où ma pauvre mère me voyait déjà au comble des honneurs, je montai au secrétariat général et je portai à M. Ségaud, pour la transmettre à M. Haussmann, cette lettre laconique :

« Monsieur le préfet,

« J'ai l'honneur de vous donner ma démission de sous-inspecteur des Beaux-Arts de la Ville de Paris.

« Veuillez agréer, etc. »

Je ne l'avais faite si courte que faute de motifs pour l'expliquer. Je ne pouvais pourtant pas écrire à M. Haussmann :

« Votre empereur me répugne, et je rougirais de porter jamais une croix dont il aurait signé le brevet. »

Je retombais avec mes quatre-vingt-dix francs du *Charivari* et l'aléa de succès de théâtre qui pouvaient aussi bien être des fours. Mais je n'en étais pas moins ravi d'avoir creusé ce fossé infranchissable entre moi et toute compromission.

Deux ans après cette rupture, ma mère était encore convaincue que j'étais plus que jamais sous les ordres de M. Haussmann, et me demandait de temps à autre :

— Il me semble que tu vas bien rarement à l'Hôtel-de-Ville !

Cependant, il me restait désormais à me débrouiller. Un journal où l'on « crevait » au-dessus de cent lignes, lesquelles étaient à deux sous, ne répondait guère à mes besoins, non plus qu'à ma légitime ambition qui était d'être tant soit peu lu.

Quoique je le fusse insuffisamment dans ma feuille à images, je commençais dans le monde des lettres légères à être considéré comme une quantité appréciable. Aurélien Scholl, jeune, spirituel, fringant et très demandé, avait trouvé un commanditaire pour la fondation d'un journal à chroniques et à informations mondaines, destiné à battre en brèche le *Figaro* ; car, alors comme aujourd'hui du reste, la démolition du *Figaro* était le principal objectif de toute nouvelle publication qui n'avait pas la politique sur son programme.

Scholl avait repris pour cette concurrence l'ancien titre le *Nain Jaune*. Le jeune homme qui en baillait les fonds arborait sur ses cartes de nombreuses particules et sur ses voitures de magnifiques armoiries. Y avait-il droit ? Je l'ignore. La vérité est qu'il se donnait comme étant un peu mon cousin, bien que je n'eusse jamais entendu parler de ce cousinage.

Scholl me proposa de chroniquer chez lui. Les appointements étaient, je crois, de cent francs par article hebdomadaire, quatre cents francs par mois, somme énorme pour l'époque, comme disent les historiens.

Je débutai là dans l'art de dire quelque chose tout en ayant l'air de ne rien dire. Cette tendance à fourrer un doigt indiscret entre les événements et l'autorité fut vite saisie par la censure, qui, depuis la loi de Sûreté générale, était devenue, comme le virus antirabique, à la fois curative et préventive.

Un courrier de Paris ou le compte rendu d'une pre-

mière représentation n'était pas seulement susceptible d'entraîner un avertissement, la suppression du journal ou même l'arrestation du rédacteur ; il était encore prescrit de soumettre préalablement les épreuves du moindre fait-divers à l'examen du bureau de la presse, qui barrait à sa fantaisie deux, trois, quatre colonnes du numéro d'un journal, quelquefois le journal entier.

On juge des pertes de temps causées par l'attente obligatoire du gérant ou de l'imprimeur dans ce dispensaire, d'où il sortait avec des chroniques tellement mutilées qu'elles en restaient souvent incompréhensibles.

Les miennes étaient l'objet de coups de grattoir incessants, car, une fois signalées, les agents de cette police littéraire avaient fini par en incriminer jusqu'à la ponctuation. J'ai lu, dans les archives de la ville de Genève, le procès d'un calviniste schismatique nommé Nicolas Gentilis, que Calvin fit condamner à être brûlé vif pour avoir, dans une citation du *Pater* : « Notre Père qui êtes aux cieux », séparé par une virgule « Notre Père » de « qui êtes aux cieux », ce qui semblait impliquer que, pour l'hérésiarque Gentilis, Dieu pouvait n'y pas être de toute éternité, et que, s'il était aux cieux dans ce moment même où il l'invoquait, il s'en absenterait peut-être à un autre moment.

Eh bien, en France, nous en étions là, d'autant que les policiers de lettres étaient forcément de malheureux ratés qui, hors d'état d'écrire une ligne, s'acharnaient joyeusement sur les lignes des autres.

La persécution qui commençait ainsi pour moi eut comme toujours pour effet de me recommander à l'attention du public, qui, sans l'insistance administrative, n'aurait pas sans doute pris la peine de chercher à pé-

nétrer mes allusions. Il est vrai que je me serais alors empressé de les souligner davantage.

Ces amputations irritantes se pratiquaient sur d'autres que sur moi. Auguste Villemot lui-même, qui écrivait au *Figaro* des choses aussi charmantes que peu subversives, n'échappait pas toujours au crayon rouge des censeurs, et il y répondait par un Premier-Paris excessivement spirituel dont j'ai retenu cet à peu près :

« C'est bien. Je me contenterai de donner désormais le cours des halles et marchés. J'apprendrai à mes lecteurs que les colzas ont baissé, mais que les suifs sont fermes. Et encore n'y a-t-il pas dans cette fermeté des suifs quelque chose d'inquiétant pour l'ordre établi ? »

L'arbitraire sombre ainsi inévitablement dans le plus bas crétinisme. Tandis que des employés à douze cents francs épluchaient nos chroniques, à cette heure peu dangereuses encore, quoique, de ma part du moins, elles ne demandassent qu'à le devenir, une agitation sourde et presque conspiratrice agitait la rive gauche. Les soldats de la République se recrutaient dans l'ombre et préparaient aux écrivains de l'opposition antinapoléonienne un terrain où il n'y aurait plus qu'à semer.

Les étudiants, dans les rues du quartier Latin, s'amusaient à répéter à haute voix, derrière les sergents de ville :

— Quel gredin que ce Louis !

Puis :

— Et cette Eugénie, quelle coquine !

Et, quand on les arrêtait pour propos séditieux, ils déclaraient qu'il s'agissait d'un étudiant de leur

connaissance nommé Louis et d'une grisette quelconque connue sous le nom d'Eugénie. Il devenait très difficile d'établir dans ces conditions le délit d'offense à la famille impériale.

L'empereur étant resté alité quelques jours, on se demandait à l'Ecole de droit d'un gradin à l'autre :

— Comment va l'animal malade de la peste?

Ou encore :

— A-t-on des nouvelles du momentané?

Le chanteur comique Joseph Kelm avait mis à la mode le *Sire de Framboisy*, scie parisienne dont la vogue dura peut-être plus longtemps que celle de plusieurs autres qui ne lui étaient inférieures ni par l'incohérence ni par le manque absolu d'esprit. On n'entendait dans les rues que le fameux :

Corbleu, madame, que faites-vous ici?

Or, l'impératrice s'étant, un soir, aventurée à une première de l'Odéon, toute la jeunesse des Ecoles de droit et de médecine se mit à entonner le :

Corbleu, madame, que faites-vous ici?

Et comme Mme Bonaparte, qu'on avait surnommée dans le peuple *la Reine Crinoline*, passait pour n'avoir de goût que pour le bal, toute la salle répondit au premier vers par le second :

J'danse la polka avec mes petits amis!

La souveraine, toute bouleversée par cette irrévérence, essaya d'abord de tenir tête aux lazzis; puis, au milieu du spectacle, elle disparut de sa loge.

Par un hasard malencontreux, des voitures de la Compagnie Richer traversaient la place de l'Odéon au moment précis où l'impératrice et ses dames d'honneur descendaient le grand escalier du théâtre. Une voix cria alors dans la foule, qui était énorme :

— Les carrosses de Sa Majesté sont avancés !

Il est certain que ce genre d'opposition n'était pas de très bon goût; mais, dans les procédés employés par le gouvernement impérial contre ses adversaires, il ne respectait guère plus les convenances. Tous les jours il distribuait aux journaux des avertissements. Les étudiants à leur tour lui en donnaient un.

CHAPITRE XII

Entrée au « Figaro ». — Villemessant. — Ses brutalités. — Une femme a duels. — Prince et cocotte. — M. Bonaparte-Paterson. — Commencement des légendes. — Un suicidé repentant. — La comtesse de Saint-Loup. — Morny. — Son théatre. — Le dernier gentilhomme.

Après quelques mois de patience, las d'assister à l'émasculation de mes articles incessamment soumis aux ciseaux des Fulberts de la Censure, je quittai le *Nain jaune*.

Villemessant, qui n'écrivait pas dans son journal pour ce motif péremptoire qu'il ne savait pas écrire, n'avait aucune raison pour jalouser ses rédacteurs. Constamment il en cherchait qui lui convinssent, et les remerciait sans le moindre scrupule quand ils ne lui convenaient plus.

Aussi faisait-il une effrayante consommation de journalistes, qu'il surmenait et usait jusqu'à la corde et à qui, selon son expression, il donnait leur « canne » dès qu'il en avait exprimé tout le suc.

Il avait essayé Edmond About, dont la gaieté normalienne était toujours un peu forcée; il avait fini par fatiguer Auguste Villemot, obligé, sous peine de

continuels rappels à l'ordre, de tourner dans le cercle de la plaisanterie familière et bourgeoise. Il enrôla à l'essai plusieurs autres chroniqueurs qu'il commençait par monter en épingles, qu'on voyait entrer au café des Variétés en triomphateurs, et à qui, au bout d'une quinzaine, il disait brutalement :

— Mon cher, je reçois tous les jours, à propos de vos chroniques, des lettres où mes abonnés me disent que vous n'avez aucun talent.

— J'en suis fâché! répondait un jour devant moi un de ses rédacteurs, à qui il exprimait avec ce sans-gêne sa façon de penser.

— Et moi donc! fit Villemessant avec un gros rire. Car si vous aviez du talent je vous garderais, et je suis obligé de vous remplacer.

Ces allures de planteur m'inspiraient plus de répulsion que d'envie d'entrer dans son journal. Aussi fus-je très remué quand il me demanda ma collaboration, se décomposant ainsi : une chronique par semaine, comme travail; cinq cents francs par mois, comme appointements.

Ayant toujours douté de moi-même, je fus saisi par une frousse atroce en songeant qu'il me faudrait, pour ne pas me faire flanquer à la porte dans la quinzaine, faire mieux que tous ceux après qui je venais. Puis je voulais m'octroyer la permission de faire mauvais sans me l'entendre reprocher en termes que je n'aurais certainement pas supportés.

A la première observation, je faisais comme chez Mme de Montbrun, j'affermissais mon chapeau sur ma tête, je sortais, et on ne me revoyait plus.

Villemessant, qui, sous sa rudesse de commande, était très fin et très peloteur, me capta par ces considérations flatteuses :

— J'ai lu tous vos articles du *Nain Jaune*. Vous êtes gai et pas prétentieux. Tous les rédacteurs qui entrent chez moi ont l'air de poser leur candidature à l'Académie, et ils deviennent embêtants à proportion. Vous n'avez pas envie d'être académicien, vous?

— Oh! non!

— Eh bien, marchez! Ne craignez pas de vous laisser aller à vos caprices de plume. Blaguez tout le monde, et faites rire tout le monde aussi.

Cette bride qu'il me laissait sur le cou fut pour une bonne part dans le succès de mes premières chroniques. Seulement, à la quatrième, j'avais déjà deux duels, ce qui fit dire à mes confrères de la presse humoristique que j'étais un chançard.

Je m'étais attiré l'un par un article visant le départ de la reine d'Espagne de Madrid au moment où le choléra y éclatait. Je n'en parlerais certainement pas, s'il n'avait été égayé par une scène vraiment comique. Le matin même de la rencontre, comme je prenais mon chapeau pour aller rejoindre mes témoins, je vis entrer chez moi une très jolie actrice qui avait joué aux Variétés dans un de mes vaudevilles, mais qu'en somme je connaissais très peu :

— Est-il vrai que vous allez vous battre? me demanda-t-elle d'un ton vraiment ému.

— Oui, lui dis-je, touché de cette marque d'intérêt apportée à une heure aussi matinale; mais, rassurez-vous, je ne suis pas encore enterré.

— Oh! je pense bien! fit-elle. Aussi je suis venue pour vous prier de me rendre un grand service.

— C'est que je suis un peu pressé.

— Précisément. Voici: Toutes mes camarades des Variétés ont eu des hommes qui se sont battus pour

elles; moi je n'ai pas pu jusqu'à présent en trouver un seul. Du reste, je n'ai jamais eu de veine.

— Eh bien?

— Eh bien, si vous voulez me faire un plaisir, mais là un plaisir énorme, vous direz à tout le monde que vous avez eu votre duel à cause de moi, parce qu'un monsieur m'avait insultée. Que vous vous battiez pour ça ou pour autre chose, qu'est-ce que ça peut bien vous faire?

Ça ne me faisait rien sans doute; mais je fus bien obligé de lui expliquer que j'allais sur le terrain pour un article que tout Paris avait lu et que notre invention ne trouverait aucune créance;

Qu'en outre je n'avais pas le droit de compromettre mon adversaire en transformant une affaire politique en affaire de femme;

Qu'enfin nos témoins respectifs rédigeraient entre eux un procès-verbal destiné à la publicité et où les causes de la rencontre seraient énumérées tout au long;

Qu'il n'y avait donc rien à faire et que, si elle voulait bien prendre un peu patience, ce serait pour une autre fois.

La pauvre petite partit désolée, en répétant qu'elle n'avait jamais eu de veine.

La seconde provocation m'était adressée par le prince Achille Murat, à la suite d'un article où je n'avais que strictement usé de mon droit en commentant un débat public où son nom avait été volontairement mêlé. Rien ne m'eût donc été plus facile que de refuser toute réparation; mais je débutais dans la notoriété, et je n'avais garde de me dérober à ce coup de tam-tam : un duel avec le propre cousin de l'empereur!

Dans un procès qu'avait Cora Pearl, une de ces Anglaises qu'on appelle à Londres des « désespérées » et dont le vrai nom était Emma Cruch, le prince Murat lui avait délivré un certificat signé : *Prince Achille*, où il attestait le payement d'une somme de plusieurs milliers de francs qu'un marchand de chevaux réclamait indûment à la dame en question.

J'avais discuté, en termes d'ailleurs courtois, le bon goût de cette attestation, et le prince Murat, alors officier des guides en garnison à Sedan, m'avait adressé deux de ses amis : le baron Antonio de Ezpeleta, l'escrimeur célèbre, ainsi que M. Jérôme Bonaparte-Paterson, petit-fils du roi Jérôme, qui, on le sait, avait épousé en premières noces une Américaine, mariage qui fut annulé par Napoléon Ier, ce grand étrangleur de libertés politiques ou autres, et aussi autocrate au coin de son feu qu'en plein Sénat.

J'ai, plus tard, très souvent serré la main à Antonio de Ezpeleta et à son frère qui est devenu un ami; mais je voyais pour la première fois, et n'ai jamais revu M. Bonaparte-Paterson, qui représentait un très beau type de la race américaine en même temps qu'il rappelait dans tous ses traits la famille des Bonaparte.

Il se montra, pendant toute la conduite de l'affaire, d'une urbanité envers mes témoins et moi qui nous le conquit tout de suite. Aucune difficulté ne s'élevant, il fut convenu que, pour éviter les propos et les reportages, tout serait réglé et terminé le jour même.

Seulement, eu égard à la difficulté de croiser l'épée en pleine campagne à deux heures de l'après-midi, sans ameuter la foule autour de nous, il fut convenu qu'on se battrait dans le manège de cavalerie de Saint-Germain, lequel était clos, couvert, et où nous serions chez nous.

J'avais choisi comme témoins Taxile Delord, mon ancien collaborateur du *Charivari*, et Francis Plunkett, le directeur du Palais-Royal, qui m'avait déjà assisté plusieurs fois et qui, ayant eu lui-même de nombreux duels, apportait dans la discussion des prérogatives de son client une fermeté et un dévouement remarquables.

La lutte ne dura pas longtemps : je reçus à la hanche une blessure sans gravité, et, quand on renveloppa les armes, je remarquai qu'un officier qui s'était, pendant l'engagement, tenu à la porte du manège, montait vivement à cheval et partait au galop dans la direction de la forêt.

Il allait y annoncer l'issue du combat à Napoléon III lui-même, qui avait feint d'ordonner une chasse dans les environs pour être à portée des nouvelles.

J'estime qu'à ce moment, si j'avais eu la plus petite tendance à jouer les ralliés, ma situation, tout au moins pécuniaire, était assurée. J'écrivais des chroniques très lues et dont on citait les mots; je venais de me rencontrer avec le cousin du despote devant lequel toutes les bassesses se faisaient encore plus basses. Il avait de sa personne presque assisté à ce duel. C'était pour moi la consécration d'une importance qu'il m'était aisé d'exploiter.

Je n'y songeai pas un instant. Personne n'avait été mis dans la confidence de cette aventure, qui s'était nouée et dénouée en deux heures. Le soir, quand on apprit dans Paris le duel et ses résultats, ce fut chez moi une procession dont Villemessant prit la tête. Il était enchanté de la réclame-annonce que ce fait d'armes procurait à son journal, et prit immédiatement avec moi un ton de déférence et de réserve qu'il ne quitta jamais, en ma présence bien

entendu, car il s'en dédommagea largement quand les juges de l'Empire d'abord, ensuite de la République, eurent épaissi sur moi les portes de leurs prisons.

Mais le public, à qui un des côtés d'une question échappe presque toujours, se mit à broder au plumetis sur cette histoire pourtant si simple. Je m'étais battu avec le prince Murat à propos de Cora Pearl; il n'en fallut pas davantage pour qu'il se bâtît sur cet incident des romans de cape, d'épée et d'amour. Bien que je n'eusse jamais vu cette grande cocotte, que je n'ai aperçue que dans son âge déjà mûr et qui me sembla, avec ses lèvres de négresse, ses petits yeux grisâtres et son nez où il pleuvait, avoir dû être plutôt vilaine, on la supposa la cause réelle de la rencontre.

Je lus dans un journal de province que, en le voyant partir pour cette expédition, elle s'était jetée au cou du prince en lui disant avec des sanglots :

— Ne le tue pas : c'est le seul homme que j'aie jamais aimé!

Cette légende peut aller rejoindre celle de mes cigares à trois francs cinquante, bien que j'ai horreur du tabac et que de ma vie je n'aie seulement mis une cigarette entre mes lèvres;

Celle de mes soupers au champagne, bien que je n'aie jamais goûté, sans l'avoir préalablement inondé d'eau, ce prétendu vin qui me monte au nez quand il est sec et me tourne sur le cœur quand il est doux;

Et celle de l'énorme fortune que j'ai perdue au jeu, bien que je n'aie à aucune époque mis le pied dans un cercle, et que, si j'allais prendre un peu l'air sur un champ de course mon maximum de

mise sur une quasi-certitude atteignît la somme de dix francs.

Cette Cora, rouée au point de faire battre ainsi entre eux même les gens qui, comme moi, ne la connaissaient pas, vécut trop longtemps pour sa gloire. Après avoir entassé ruines sur ruines autour d'elle, la vieille croqueuse de lingots tomba à son tour dans le gouffre de l'oubli et sinon de la misère au moins de la gêne, au point qu'elle me demanda plusieurs fois au pesage du Bois de Boulogne :

— Vous seriez bien aimable de me donner un renseignement. Je serais si contente de gagner un peu!

J'ai fréquenté et je fréquente encore un brave garçon, pourtant très spirituel, qu'elle avait mis à sec d'au moins deux millions et qui, désormais hors d'état de se sacrifier davantage, avait été remplacé dans les vingt-quatre heures. Désespéré de perdre la femme après avoir perdu la fortune, il ne résista pas à ce coup double et se tira, sur le palier même où sa grue l'avait consigné, une balle dans la poitrine.

Ce suicide, dont tout le monde parla, eut pour effet, vous le pensez bien, d'augmenter la situation de la demoiselle, qui en augmenta en même temps ses prix.

Quoique traversé de part en part, le jeune homme guérit et ne se ressent plus du tout de son attentat contre lui-même. Mais, un soir que nous étions au théâtre ensemble, nous aperçûmes le vilain profil de cette vieille défraîchie émerger d'une loge, et il me dit d'une voix furieuse :

— Quand on pense que je suis resté trois mois entre la vie et la mort à cause de cette ignoble rosse, que je ne toucherais pas aujourd'hui avec des pincettes, je me demande où j'avais la tête!

Si l'halluciné qui se brûle la cervelle pour une femme avait le courage de remettre à dix ans plus tard l'exécution de son projet, il lui suffirait probablement, pour y renoncer, de revoir celle qui le lui avait inspiré. J'offre aux Werthers de l'avenir l'exemple de mon ami, sûr d'ailleurs qu'ils n'en profiteront pas.

Hippolyte de Villemessant, qui était fils naturel, sans, je crois, savoir au juste de qui, et avait porté plusieurs noms avant de se décider finalement pour celui-là, paraissait avoir pour la hiérarchie nobiliaire un respect qui le rehaussait sans doute à ses propres yeux. Quoique ancien marchand de rubans et passementeries, il s'était improvisé légitimiste, probablement pour se persuader à lui-même qu'il appartenait aussi à la noblesse, bien que sa carrure, sa conversation et ses manières fussent loin de le révéler gentilhomme.

Sa grosse tête de gardien de prison enfoncée dans des épaules de portefaix, il se rapprochait plus du voyageur de commerce que du grand seigneur. Il était du reste le premier qui eût transplanté en France la réclame américaine, bien qu'il ne fût jamais allé en Amérique.

Annoncier de tempérament et d'instinct, il avait eu dans cet ordre spécial de littérature des trouvailles merveilleuses. Il achetait un serin vingt-cinq sous, le portait dans un magasin de nouveautés où il accrochait sa cage à un clou; puis, le surlendemain, paraissait dans le journal de modes où il signait : « Comtesse de Saint-Loup », un fait-divers ainsi conçu :

« Hier, un rassemblement s'était formé devant le *Petit Saint-Thomas :* un joli canari venait de s'abattre sur le trottoir, et, en le ramassant, on aper-

çut, attaché à une plume de son aile, un papier roulé qui contenait ces simples mots :

« Je vais mourir, mais je veux que tu vives. Je te rends la liberté. Puisse un passant te recueillir et te donner le bonheur à jamais perdu pour moi.

« ERNESTINE. »

Après quoi la comtesse de Saint-Loup ajoutait :

« Le pauvre oiseau a été immédiatement apporté au *Petit Saint-Thomas*, où c'était à qui viendrait contempler cet innocent acteur d'un drame dont on ne connaîtra peut-être jamais le secret. »

Il en inventait tous les jours d'autres « bien bonnes », comme il disait. C'étaient des jeunes filles échappées du couvent où on voulait les forcer à prendre l'habit religieux, et qu'on retrouvait demoiselles de comptoir dans une boutique dont il donnait l'adresse; de petits sauveteurs qui avaient plongé cinq fois à la recherche de camarades tombés à l'eau.

Des trucages de cet ordre s'harmonisaient mal avec les sentiments de haute chevalerie royaliste et fleurdelisée qu'il affectait dans l'intention, évidente à mes yeux, de donner le change. Sa piété et son monarchisme faisaient partie d'un plan. Il ne se proclamait aussi légitimiste que pour faire croire qu'il était légitime.

Ses opinions ultra ne le gênaient pas, d'ailleurs, dans ses rapports avec le gouvernement bonapartiste, devant lequel il s'inclinait à l'occasion. Chaque fois qu'une difficulté surgissait entre son journal et la censure, il s'adressait pour l'aplanir à M. de Morny, qui finissait toujours par lui donner satisfaction, ce dont on le payait en réclames dont ce collaborateur du coup d'Etat était on ne peut plus friand.

La prétention de ce ministre à poigne, depuis qu'on lui avait attribué le : « S'il y a un coup de balai, je tâcherai d'être du côté du manche », était de faire des mots. Il les prenait dans les journaux et les lançait du haut de son fauteuil présidentiel à sa majorité de députés esclaves, qu'il chargeait ensuite de leur faire un sort en les répandant le plus possible.

Je m'en rappelle un sur la « mauvaise tête de Paris et le bon cœur de la province », qu'on répéta partout et que, la veille même du jour où il le prononça, j'avais lu dans un article de Clément Caraguel.

Cet aventurier, né dans une chambre d'hôtel garni, et qui paradait dans la vie sous un titre qu'il ne tenait de personne puisqu'il était dénué de tout acte de naissance, n'avait en réalité ni capacité ni esprit. Je l'ai vu un jour se faire remplacer momentanément à la présidence du Corps législatif pour venir à la tribune discuter un impôt sur les sucres — car il faisait encore plus de commerce que de politique. Au bout de trois phrases, bien que soutenu par les encouragements de toute la valetaille ministérielle, il perdit le nord, se mit à barboter comme un canard et se vit obligé de redescendre dans un lamentable sauve-qui-peut. Il ne recommença jamais l'expérience.

Ce chef de la grande flibuste, qui avait pris le pays à l'abordage, n'aspirait pas seulement à faire des mots; il voulait aussi faire des pièces. Il les signait du nom de M. de Saint-Rémy, qui n'était pas plus que celui qu'il portait à la ville un pseudonyme de théâtre, attendu qu'il les avait trouvés tous les deux « dans l'alphabet », comme répondait Casanova, à qui on demandait où il avait pris celui « de Saingalt ».

Il est honteux de songer qu'à cette époque d'écra-

sement matériel et moral un vaudeville de M. de Saint-Rémy, auquel mon ami Hector Crémieux corrigeait ses fautes d'orthographe et redressait ses couplets boiteux, occupait l'opinion et mettait toute la presse en branle. Ce fut à l'occasion de l'enfantement d'une de ces niaiseries que je faillis faire sombrer le *Figaro* avec sa cargaison et tout son équipage, moi compris.

M. de Saint-Rémy avait fait représenter sur une scène mondaine un proverbe dont le titre s'est évadé de ma mémoire, et pour l'exhibition duquel on avait convoqué tout l'entourage impérial et toute la critique dramatique.

J'avais refusé de figurer à cette fête de la platitude, craignant, indépendamment de la représentation, la présentation qui pouvait suivre et que je tenais à éviter.

Le lendemain, les dithyrambes d'un certain nombre de journalistes, dont on avait amorcé les plumes avec des rasades de champagne, me donnèrent des nausées. On s'extasiait principalement sur cette plaisanterie piteuse :

« L'homme propose et Dieu indispose ».

C'était tout ce qu'on avait trouvé de plus remarquable à mettre en vedette dans cette manifestation de l'esprit français.

Albéric Second notamment, feuilletonniste décoratif et plus décoré que convaincu, terminait par ces lignes le compte rendu de cette ordure :

« Ah ! qu'il est heureux pour nous, pauvres écrivains, que l'auteur de ce délicieux petit acte ait la majeure partie de son temps absorbée par des préoccupations de haute politique ! Que deviendrions-nous

s'il avait assez de loisir pour se consacrer entièrement aux choses du théâtre ? »

C'était précisément le jour de ma chronique. J'en consacrai un bon bout à un éreintement épouvantable de la pièce de Morny, et, répondant à l'article d'Albéric Second, je disais sans plus de circonlocutions :

« Ah ! qu'il est heureux pour l'auteur que, ayant participé à un fructueux coup d'Etat, il n'ait pas besoin de sa plume pour vivre ! Si un de nous osait porter à un directeur une ineptie de ce calibre, il le ferait immédiatement saisir et précipiter dans la fosse aux ouvreuses, avec ordre à celles-ci de l'exterminer à coups de petits bancs. »

La chance ou la malechance voulut que Villemessant ne se trouvât pas là pour arrêter au passage cette injure sanglante. Morny, à qui le tact le plus vulgaire devait commander de se tenir coi, dépêcha dès huit heures du matin, chez le patron du *Figaro*, un secrétaire qui l'invita à se rendre sans désemparer auprès du maître offensé.

Quand, vers midi, avant d'aller déjeuner, je me rendis au journal pour jouir de l'effet de mon coup de flèche empoisonnée, Villemessant ne me laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

— Vous nous avez tués ! me dit-il ; Morny est exaspéré. Deux ou trois fois il s'est opposé à la suppression du journal. Maintenant, c'est fini ; à la première affaire, nous disparaissons.

Puis, tout de même quelque peu fier d'avoir, sous ma signature, fait acte d'indépendance, il me conta comment Morny, d'abord vexé comme un dindon, avait fini par s'amadouer insensiblement, dans l'es-

poir peut-être que je me montrerais moins acerbe pour sa prochaine pièce.

Il était d'autant plus contrarié de ce « malentendu », qu'il lisait beaucoup mes chroniques et qu'il avait eu l'intention de m'inviter personnellement à une de ses prochaines soirées, où il eût été heureux que je lui fusse présenté. Il tombait bien !

Puis il l'avait interrogé à mon sujet, lui demandant pourquoi je lui en voulais à ce point, et ce que je lui reprochais, et ce qu'il avait bien pu me faire pour m'indisposer ainsi contre lui. Villemessant ne vit dans ces multiples questions que l'expression d'une curiosité compréhensible. J'y soupçonnai, moi, une espèce d'enquête policière dont le but véritable était de se rendre compte du degré de danger que mes allures audacieuses et libertaires pouvaient à un moment donné faire courir au gouvernement.

Je raconterai, d'après des récits que je tiens de Delahante, qui fut le banquier de Morny, et aussi, d'après les confidences que m'a faites Alphonse Daudet, comment le spectre de mon opposition naissante, qui devait si nettement s'accentuer plus tard, hanta jusqu'à ses derniers jours l'inquiet Morny qui, sur son lit de mort, ne cessait de parler de moi et de répéter mon nom dans ses accès de délire.

Je trouvai moyen de provoquer, non pas des représailles, mais pas mal de désabonnements de la part des membres du Jockey-Club, que, paraît-il, j'avais froissés par quelques pages où j'appréciais dans la plénitude de mon droit la vie et un peu la mort d'un viveur inutile dont on s'occupait beaucoup trop et qui avait succombé à un nombre exagéré de nuits blanches.

Je me permets de remettre le morceau sous les

yeux du public, qui aura ainsi une teinte de l'existence oisive, en même temps que surchauffée, menée par les héros d'aventures de courses, de coulisses et de duels, aux pas desquels s'attachait l'opinion.

Le turf manquait hier de hauts clubistes; mais on devait s'y attendre, puisque la plupart des journaux ont annoncé la semaine dernière que le dernier gentilhomme venait de mourir. Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'en reste plus. En 1848, on a compté jusqu'à douze cent cinquante individus dont chacun était entré le premier aux Tuileries le 24 février. Tous les ans, à Paris, le dernier gentilhomme français meurt pour une cause quelconque, et comme les boulevards et les premières représentations ne pourraient pas vivre si on ne comblait pas cette lacune, on se hâte d'en élire un nouveau qui promène sa gentilhommerie dans tous les cercles jusqu'à ce qu'il décède à son tour, laissant son sceptre à un autre qui passe dernier gentilhomme à la pluralité des voix.

Lord Seymour a été dernier gentilhomme; M. de Morny l'était il y a six mois, et la mort récente de M. de Gramont-Caderousse laisse actuellement vacante cette position enviée. Ce fond de gentilhommerie française ne peut manquer d'être mis très prochainement en adjudication; mais on ne s'établit pas dernier gentilhomme comme on s'établit marchand de marrons. D'abord, le marchand de marrons s'installe d'ordinaire à huit heures du matin pour fermer à minuit, minuit et quart, avec la clôture des omnibus. Le dernier gentilhomme n'ouvre guère son magasin avant quatre heures du soir; en revanche, il est quelquefois grand jour qu'il n'a pas encore éteint le gaz.

En outre, tout homme peut exercer l'état libre de marchand de marrons; la profession de dernier gentilhomme ne convient qu'à certaines natures. Tel individu aura beau entourer de soins et de respect les femmes les plus décriées, il aura beau jeter par la fenêtre une dizaine de garçons de café, il aura beau tuer son homme en duel et aller aux Délassements-Comiques le soir même de son acquittement,

c'est comme s'il chantait *Aï Chiquita*. Il ne sera jamais dernier gentilhomme.

Tel autre fera exactement la même chose, en y ajoutant quelques « tu peux te fouiller » ou « faites-la donc passer, qu'on la voie », et il est dernier gentilhomme. A quelle cause apparente tiennent ces injustices de l'opinion publique? Il est difficile de le déterminer. C'est surtout en fait de gentilhomme que le célèbre « je ne sais quoi » joue un rôle capital.

Maintenant, messieurs, à qui le tour? Interrogez-vous bien avant de vous présenter au concours qui ne peut manquer d'avoir lieu prochainement pour le poste élevé de dernier gentilhomme. Si vous ne vous sentez pas les poumons nécessaires pour passer les nuits du mois de décembre entre quatre courants d'air, dans les couloirs du café Anglais, ce n'est pas la peine de risquer l'aventure. Mais si vous vous croyez assez de moyens pour résoudre ce problème de ne faire absolument rien et de mourir de fatigue à trente ans, portez-vous candidat, et, une fois élu par le public si difficile des courses du Bois de Boulogne, l'avenir est à vous; on fera un bruit énorme autour de votre personnalité; tous les aspirants gandins se fourreront dans votre état-major, et les maquillées les plus à la mode seront trop heureuses de subir vos brutalités. Je dois toutefois vous prévenir loyalement que, quinze jours après votre mort, il ne sera plus question de vous nulle part, si ce n'est peut-être à votre cercle, où vos amis n'éprouveront aucun scrupule à vous appliquer, en le retournant, le mot d'André Chénier :

— Il n'y avait pourtant pas grand'chose là!

Cette boutade, qui semblerait aujourd'hui simplement humoristique, avait alors une certaine portée, en ce qu'elle contrecarrait un des rêves de la politique impériale, qui était d'éteindre progressivement l'esprit révolutionnaire de la grande ville par la transformation de Paris en une vaste maison de jeu et un immense bateau de fleurs, où la noce à corps perdu détournerait l'attention des incartades du despotisme.

Montrer dans quelle ornière de plaisirs ineptes et de paresse honteuse se traînaient les hautes classes et même les classes dirigeantes, puisque je rapprochais le duc de Morny du duc de Gramont-Caderousse, était une attaque non déguisée contre les mœurs de ces privilégiés dont aucun service rendu à la nation qu'ils scandalisaient ne justifiait les privilèges.

C'est bien ainsi que mes observations furent comprises par le gouvernement; Villemessant fut appelé chez le préfet de police, qui, pour la première fois, m'appliqua le qualificatif de « républicain », épithète qui, depuis l'attentat d'Orsini, impliquait la délivrance à bref délai d'un passeport pour Lambessa ou Cayenne.

CHAPITRE XIII

Polydore Millaud. — Le « Soleil » non politique. — La Grande Bohème. — La première de la « Belle Hélène ». — Présentation manquée. — Les diners chez Eugène Chavette. — Création de la rubrique : « Sport ». — Aux courses. — Un tuyau.

Je m'apercevais que le public, même le public select, qui lisait le *Figaro* me savait tous les jours meilleur gré d'avoir accompli ce tour de force : écrire dans un journal conservateur non politique des articles anticléricaux et presque socialistes où, comparant les personnages les plus titrés à des marchands de marrons, c'était aux marchands de marrons que j'accordais mon estime.

Je me disposais donc à aller de l'avant, malgré les terreurs qui mettaient continuellement sur le gril mon rédacteur en chef, quand l'engagement signé entre nous deux pour un an vint à prendre fin. Malgré les périls où je le précipitais à tout instant, il tenait à me garder, et j'aurais renouvelé très volontiers mon bail aux conditions précédentes, c'est-à-dire moyennant ces cinq cents francs par mois que je ne croyais pas susceptibles d'être jamais portés plus loin, quand il me tomba une tuile dorée sur la tête, qu'elle me fit perdre instantanément.

Polydore Millaud, père d'Albert Millaud qui sema pendant longtemps tant d'amusantes fantaisies dans le même *Figaro*, venait de fonder un journal non politique également et intitulé le *Soleil*. Il avait appris que j'allais pouvoir disposer de moi, et me fit proposer par mon vieil ami Eugène Chavette, l'auteur du *Roi des gendres*, du *Procès Pictompin* et d'autres abracadabrances extraordinaires, les conditions suivantes, inconnues jusqu'alors :

Je toucherais quinze cents francs par mois, plus une prime de trois mille francs qui me serait versée avant tout article, à la signature du contrat.

Ces offres ont été souvent dépassées de beaucoup. A cette époque, elles étaient sans précédent, et mes moyens ne me permettaient réellement pas de les refuser. Villemessant fit la grimace, prétendit qu'il aurait traité avec moi sur les mêmes bases ; mais comme ce n'était pas à moi de les poser et qu'il ne m'avait prévenu par aucune proposition directe, il fut bien obligé de laisser s'effectuer la séparation.

Il me dit toutefois :

— Je comprends que vous n'ayez pas résisté à ce pactole ; mais ici vous avez un public qui vous aime et qui augmente tous les jours. Chez Millaud vous n'en aurez pas. Le *Soleil* est un mauvais titre, et le journal ne répond à aucun besoin.

Il avait raison. Bien que j'y écrivisse mes articles aussi consciencieusement qu'au *Figaro*, ils ne portaient plus et mes témérités ne troublaient aucun sommeil.

On se traînait dans un tirage moyen auquel je n'étais plus habitué et qui fit rentrer en elle-même ma vanité naissante. Heureusement, je terminai ma

campagne par un coup de foudre qui pouvait être mon Waterloo et qui devint mon Austerlitz.

Un éditeur me demanda l'autorisation de réunir mes chroniques du *Soleil* en un volume auquel j'adjoindrais une préface que je ferais aussi sensationnelle qu'il me plairait, sans observation à subir et sans surveillance à craindre.

Cette perspective m'enthousiasma. Toutes les indignations que je refoulais, et dont le bout de l'oreille perçait à peine dans des journaux quotidiennement soumis à la géhenne administrative, se répandirent à l'aise dans ce morceau, qui était le principal attrait du livre. Je m'y exposais à un minimum de deux ans de prison. Par un hasard que je qualifierais de providentiel si quelqu'un avait pu m'expliquer en quoi consiste la Providence, je sortis sain et sauf de la gueule du loup dans laquelle je m'étais précipité comme à plaisir.

J'avais donné à mon volume ce titre déjà suffisamment irrévérencieux : *La Grande Bohème*, et j'en avais fourni, dans ma préface incendiaire, une explication motivée. A peine ce que l'on appelait le « dépôt légal », comme s'il y avait jamais eu quelque chose de légal sous l'Empire, était-il opéré dans les bureaux du ministère de l'intérieur, que tout y fut sens dessus dessous. Le ministre de la justice fut immédiatement informé et sans désemparer décida des poursuites contre moi.

Cependant l'imprimeur et l'éditeur y devaient être englobés en vertu de la loi. On s'aperçut alors que l'ouvrage avait été imprimé chez Paul Dupont, que sa grande situation industrielle avait porté au Corps législatif, où il tenait une place prépondérante.

Me traîner à la barre, c'était l'y traîner aussi, et me condamner tout en le renvoyant indemne, sous

prétexte que le gouvernement aurait eu à craindre son opposition, n'eût fait qu'accentuer le scandale. Après de longues délibérations entre ministres et procureurs impériaux, on se décida à fermer les yeux de peur de les faire trop ouvrir au public.

Mais, par un avis officieux, lequel n'était peut-être qu'un piège destiné à m'engager à passer la frontière, ce qui eût tout arrangé, j'avais été averti vers midi que j'allais être arrêté. Je résolus d'attendre chez moi les événements, et on ne m'arrêta pas.

Je crois utile de reproduire ici cette préface, qui marquait le chemin parcouru depuis le Deux-Décembre par l'esprit d'affranchissement et la révolte des consciences contre les brutalités de la dictature :

J'ai longtemps creusé le plan d'une comédie en cinq actes que j'aurais intitulée *la Grande Bohème*. Ah ! ce n'eût pas été une œuvre ordinaire ! Quoique les personnages de la pièce affichassent des collections de titres et de particules, en réalité tous étaient de parents inconnus quoique soupçonnés. Il eût été impossible de trouver dans la maison un père légitime, et si Hugues Capet eût adressé à un de mes héros la question célèbre : Qui t'a fait comte ? celui-ci eût été obligé d'avouer qu'il ne savait même pas qui l'avait fait homme.

Le public pouvait croire qu'en vertu de la loi sur les usurpations de titres ces Guzman d'Alfarache, qui signaient des actes publics de titres qui ne leur appartenaient pas, allaient passer en police correctionnelle. Pas du tout, et c'est là précisément qu'était l'imprévu : quand on les retrouvait au troisième acte, les faux comtes étaient devenus de vrais ducs, absolument comme le Jean Valjean de Victor Hugo, qui commençait par prendre des couverts et à qui on donnait des chandeliers.

L'amour jouait un rôle très restreint dans ma pièce, quoique les femmes eussent une grande importance pécuniaire dans la vie de ces gentilshommes sous-marins. Après

les avoir admirés dans leurs mansardes, où, comme le mauvais exemple, le jour venait d'en haut, on les retrouvait à la tête des affaires dans des palais bâtis non sur leurs économies, mais sur celles des autres, et ils formaient l'état-major d'un de ces gouvernements fantasmagoriques imaginés par les poètes, qui ont des conseils privés et qui devraient n'avoir que des conseils judiciaires.

J'aurais pu tirer de mon idée une excellente féerie, sans autres décorations que celles dont étaient couverts mes personnages, qui finissaient par monter des galeries de tableaux et fondaient du même coup des dynasties et des entreprises industrielles. Personne ne savait combien duraient les dynasties, mais les entreprises industrielles faisaient faillite d'un entr'acte à l'autre.

Cet état de choses donnait même lieu à une situation que je crois assez nouvelle au théâtre : un riche étranger chargé d'acheter un de ces messieurs, qui devraient attacher un bouchon de paille à leur conscience pour indiquer qu'elle est toujours à vendre, lui demande un engagement écrit en échange de cinq cent mille francs, ce qui, à la Bourse des consciences, est déjà une jolie cote.

Le monsieur signe avec empressement et tend la main pour saisir le magot ; mais le riche étranger, serrant tout à coup dans sa poche l'argent et le papier, lui dit ces paroles mémorables :

— Vous n'avez pas oublié votre dernière Société pour l'exploitation du sucre de bâtons de chaises. Comme vous avez eu l'extrême gracieuseté de vouloir bien me mettre dedans pour un million, je garde comme actionnaire les cinq cent mille francs que je vous offrais comme acheteur de consciences.

Il faut toutefois leur rendre cette justice : ils déployaient un flair exquis dans la découverte des malhonnêtes gens. Dès qu'un homme s'était signalé par quelque infamie, acte de banditisme quelconque, assassinat de chefs arabes ou même simple enlèvement de grenouille, mes grands bohémiens le couvaient, l'attiraient à eux avec toutes sortes de

tendresses et finissaient toujours par l'installer au milieu de leur estimable famille.

J'avais mis en scène devant le public des interrogatoires comme ceux-ci :

— Avez-vous été condamné ?

— Trois fois : la première, pour vente illégale d'effets militaires ; la seconde pour avoir retourné trop obstinément le roi dans les cercles ; la troisième, pour faux en écritures tant privées que publiques.

— Très bien. Veuillez nous dire maintenant quelle est votre opinion sur cette classe de la société qu'on appelle les honnêtes gens ?

— Je les considère comme les ennemis les plus dangereux de tout ordre social, en ce qu'ils provoquent chez la foule des comparaisons fâcheuses pour nous.

— Parfait. Un dernier mot : êtes-vous un homme capable ?

— Je suis un homme capable de tout.

— Dans mes bras ! nous t'enrégimentons. L'avenir est toi.

Les lettrés de la bande étaient chargés d'adresser aux peuples environnants des proclamations annexionnistes.

— Venez avec nous, disaient-ils. Vous n'aurez pas de liberté ; vous serez écrasés d'impôts. La banqueroute sera éternellement suspendue sur vos porte-monnaie, et vous serez probablement enveloppés dans la culbute finale ; mais venez avec nous tout de même... Non, vous ne voulez pas venir, et vous aimez mieux rester ce que vous êtes... Diable ! vous êtes bien difficiles!.. Qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

Et ils déblatéraient dans leurs journaux contre les nations assez aveugles pour ne pas préférer au bonheur dont elles jouissaient la plus désastreuse des servitudes.

Ma comédie, qui présentait cette avantageuse particularité qu'on pouvait y ajouter de nouveaux tableaux à chaque représentation, offrait en outre une singularité toute spé-

ciale : elle n'avait pas de dénouement. Un régisseur vêtu de l'habit noir et de la cravate blanche, qui constituent à la fois le costume de noce et d'enterrement, serait venu tous les soirs faire cette annonce au public :

— Messieurs, personne ne pouvant dire comment tout cela finira, nous prenons le parti de baisser le rideau, quitte à le relever s'il y a lieu.

Après une série de réflexions contraires, je craignis que la censure ne fit quelques difficultés pour laisser représenter ce fruit de mes veilles, et je me décide à donner à ce livre le titre que je n'aurais jamais pu laisser à ma comédie. J'aurais souhaité qu'il fût plus justifié, mais ceux des lecteurs qui ont bien voulu suivre mes chroniques dans le *Soleil* savent que, si mes meubles n'ont pas encore été saisis par les huissiers, mes articles le sont souvent par les sergents de ville, et que même, quand mes expressions sont vagues, mes intentions ne le sont pas. D'ailleurs, est-ce qu'entre bons Parisiens on ne s'entend pas à demi-mot ?

Des deux grands bohémiens les plus directement visés dans ce pamphlet-préface, Persigny et Morny, le dernier était mort presque ridiculement après avoir confié à des empiriques empoisonneurs le soin de lui rendre l'énergie de sa jeunesse. Alphonse Daudet a, dans le *Nabab*, admirablement raconté cette fin d'un ancien beau.

Très peu de jours avant qu'il tombât malade, j'assistais à la première représentation de la *Belle Hélène* dans la loge de Villemessant avec Mme de Villemessant, Mme Bourdin et Mme Jouvin, ses deux filles. Je leur avais naturellement laissé les bonnes places, me tenant dans le fond aussi caché que possible.

Mais au premier entr'acte Villemessant me dit :

— La lumière du lustre fatigue les yeux de ma fille. Elle aime mieux vous céder sa place sur le devant de la loge et prendre la vôtre.

Je n'y vis pas malice et m'installai en plein rayon lumineux. Je m'aperçus bientôt que j'étais dévisagé d'une loge d'en face par une lorgnette qui ne me lâchait pas. C'était Morny, qui, tenant à me connaître au moins physiquement, avait prié mon rédacteur en chef de me placer afin qu'il eût le loisir de m'examiner sous tous mes aspects.

Villemessant me le nomma, car je ne l'avais jamais vu que d'une tribune de la Chambre; et, au second entr'acte, il m'entraîna sans affectation dans les couloirs, sous prétexte qu'on étouffait dans la salle.

Puis, il me quitta tout à coup, alla à un groupe qui semblait l'attendre, et après deux mots échangés, revint près de moi qui étais resté à la même place.

— Morny, à qui je viens de parler, me dit-il, désire très vivement que vous lui soyez présenté. Il ne vous en veut pas du tout de ce que vous avez écrit à propos d'une de ses pièces. Venez, il est là, à quatre pas de nous.

— Pas pour un million! fis-je avec un mouvement de recul qui n'échappa certainement pas aux messieurs du groupe.

— Mais, enfin, que vous a-t-il fait ? me demanda Villemessant tout désorienté.

— Il m'a fait le Deux-Décembre! répondis-je très haut.

Et, m'exaltant tout à fait, j'ajoutai :

— C'est un assassin ! Je n'ai pas l'habitude de me faire présenter à des assassins.

Puis je rentrai dans ma loge, et Morny rentra dans la sienne. Il n'avait pas perdu un mot du dialogue, d'autant que j'avais tout fait pour qu'il l'entendît.

Lorsque, quinze jours ou trois semaines plus tard, il s'alita pour ne plus se relever, ceux de son entourage furent tout surpris de l'entendre, au milieu de sa fièvre, non seulement prononcer mon nom à tout instant, mais répéter avec insistance :

— Prenez garde à Rochefort! défiez-vous surtout de Rochefort!

J'étais un jour, à Nice, assis sur un banc de la promenade des Anglais, à côté d'un monsieur que je ne connaissais pas et qui, s'adressant à moi, me dit tout à coup :

— Vous êtes monsieur Henri Rochefort? Moi, je suis M. Delahante, le banquier. Je n'ai presque pas quitté le chevet de Morny pendant sa dernière maladie. Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir occupé son cerveau jusqu'à sa dernière heure. Il ne parlait que de vous et paraissait vous craindre comme si vous étiez dans sa chambre.

Je crus à une plaisanterie de la part de M. Delahante, que j'ai retrouvé à Paris depuis cette étrange confidence; mais Alphonse Daudet et plusieurs autres familiers de l'hôtel Morny me la confirmèrent pleinement.

L'accueil que ses gracieuses avances avaient rencontré chez moi avait probablement frappé cet homme tout-puissant, peu habitué à des rebuffades, et l'impression n'en était pas encore effacée au moment où il tomba malade. Il n'en est pas moins particulier qu'il ait, en mourant, donné au gouvernement impérial le suprême conseil de se défier de moi, qui, en effet, devais bientôt en faire assez contre lui pour qu'il me tînt en sérieuse et légitime défiance.

Mais comme, malgré tout, il faut bien rire un

peu, nous nous réunissions entre auteurs et journalistes à un joyeux dîner que notre ami Eugène Chavette nous donnait tous les mardis, et où on n'admettait, hommes ou femmes, que des invités « de la carrière ». Toutes les actrices de Paris demandaient à y venir : les unes pour avoir des rôles, les autres pour avoir des articles, les autres tout simplement pour s'amuser.

Au dessert, Chavette nous régalait d'une lanterne magique dont il avait lui-même composé les planches et dont l'inconvenance défie toute réminiscence et toute description. On devine sur quel ton était montée la conversation, que je ne rappellerais pas ici certainement si elle n'avait eu son côté particulièrement instructif.

Ces soirées entre camarades, et auxquelles, en dehors des professionnels de la presse et du théâtre, personne ne participait, étaient conséquemment fermées aux protecteurs officiels des dames qui voulaient bien nous honorer de leur appétit. Ainsi à leur aise, loin de la surveillance de leurs « officiers payeurs », comme elles les appelaient, elles ne se faisaient aucun scrupule de nous mettre dans la confidence de leurs véritables sentiments à leur égard.

Ah ! j'aurais voulu que les malheureux entendissent seulement d'une oreille les appréciations dont ils étaient l'objet de la part des délicieuses créatures pour lesquelles ils se ruinaient en achats de chevaux et en constructions d'hôtels ! Elles parlaient d'eux comme de coupons de rente qu'on détache et qu'on va toucher chez le premier changeur venu.

Elles discutaient avec une merveilleuse sûreté de raisonnement le nombre de mois que celui-ci pouvait tenir encore ou le chiffre des dettes que celui-là était en état de contracter jusqu'à sa mise en fail-

lite. Elles se gênaient d'autant moins devant nous que nos situations pécuniaires ne nous permettaient aucun espoir et que, si l'une d'elles accueillait par fantaisie l'un de nous, c'était comme chez Chavette : en qualité d'invité.

Un soir, pourtant, nous autorisâmes une des dîneuses à laisser entrer son accompagnateur ordinaire, qui, sur les onze heures, devait venir la chercher. Quelques instants avant l'arrivée de ce fidèle chevalier, comme je m'informais machinalement de son état de fortune et de son état civil, elle me renseigna ainsi :

— Ah ! dame ! il lui restait à peu près huit cent mille francs quand nous nous sommes connus, il y a déjà plus de quinze mois, et, comme je l'ai mené assez rondement, je crois qu'il n'en a plus pour bien longtemps.

Je supposai que le jocrisse de l'amour dont elle m'exposait le bilan avec insouciance était un de ces gâteux chauves et décrépits, créés et mis au monde pour être dépouillés et jetés ensuite au panier par les grues qui ont le courage d'affronter leurs caresses. D'autant que celle qui en faisait ainsi impitoyablement l'inventaire était déjà très mûre et n'avait gardé de la beauté qu'elle avait eue peut-être que des traces invisibles.

Je tombai dans un douloureux étonnement en voyant tout à coup surgir devant moi un grand et charmant jeune homme, à la tournure on ne peut plus distinguée et à la tête duquel cent jeunes filles à marier auraient été heureuses de se jeter.

La comédie fut d'ailleurs complète : la vieille garde qui, cinq minutes auparavant, faisait avec tant de sang-froid le décompte des ressources dont pouvait encore disposer ce conscrit, se leva tout à coup, très

émue, et, se précipitant dans ses bras, elle lui dit d'une voix troublée :

— Pourquoi viens-tu si tard ? Voilà une demi-heure que je regarde la pendule. Je ne vivais pas. J'étais convaincue qu'il t'était arrivé quelque chose.

Il lui était arrivé quelque chose en effet : c'était la rencontre de cette épave de l'amour, qui trouvait encore moyen de le ratisser jusqu'à son dernier maravédis.

Et comme l'infortuné s'excusait de l'inquiétude où il l'avait mise, elle eut le cynisme d'invoquer mon témoignage :

— Demande à Rochefort ce que je lui disais tout à l'heure. Nous n'avons pas cessé de parler de toi !

Le brave jeune homme me tendit une main reconnaissante, puis il ajouta ces mots dont la candeur me remplit de tristesse :

— N'est-ce pas que c'est une bonne et digne fille ? Celle-là m'aime sincèrement au moins.

Il m'était cependant difficile de lui expliquer que, si elle était fille, elle n'était ni bonne ni digne, et qu'elle attendait l'apparition des huissiers pour le « plaquer » sans retour.

En effet, trois mois après cette courte mais décisive entrevue, je lus dans les journaux que le jeune clubman — lequel se reconnaîtra peut-être dans ce récit — partait pour l'Amérique, où il avait l'intention de faire de l'élevage.

Je devinai immédiatement tout ce que taisait ce fait-divers, et lorsque, au bout de quelques années, je demandai à la vieille garde des nouvelles du pauvre garçon, elle eut toutes les peines du monde à se le rappeler.

Et ce sera toujours ainsi : les femmes faisant semblant d'être plus bêtes que les hommes, et les hommes continuant à croire que ce sont eux qui trompent les femmes.

En voulez-vous encore, des bons jeunes gens? Une petite ingénue du Palais-Royal était tombée follement amoureuse de Lambert Thiboust, qui, avec sa gaieté communicative et ses allures un peu cabotines, faisait pas mal de ravages dans les foyers d'actrices. Celle qui s'en était enamourée lui écrivait lettres sur lettres qu'il me montrait et auxquelles, après d'assez longues hésitations, il se décida à répondre.

Il s'ensuivit naturellement un rendez-vous auquel Thiboust oublia de se rendre. Sans se décourager, l'ingénue lui en assigna un second qu'il manqua comme le premier, après s'être excusé par lettre sur une angine qui le forçait à garder le lit au moins pendant deux jours.

Malheureusement, le soir, au foyer du Palais-Royal, je racontai innocemment que nous avions déjeuné le matin, Thiboust et moi, et que nous étions allés faire un tour au Bois.

Exaspération et anathèmes de l'ingénue, qui écrivit sur-le-champ une lettre dépourvue de toute ingénuité, où elle le traitait de lâche, de faussaire, de crocheteur de serrures, tout en l'avertissant qu'il entendrait parler d'elle.

Il en entendit parler en effet. Le lendemain, il recevait la visite de deux messieurs vêtus de noir qui lui remettaient une autre lettre, cette fois signée d'un nom d'homme et où il lui était déclaré qu'ayant, la veille, grossièrement injurié au foyer du théâtre du Palais-Royal la demoiselle en question, l'ami, c'est-à-dire le protecteur naturel de cette charmante

enfant, demandait à son insulteur une réparation par les armes.

L'aimable drôlesse avait considéré comme une vengeance digne d'elle de faire croire à son amant qu'elle avait été de la part de Lambert Thiboust, l'objet de brutalités de langage qui demandaient du sang.

Cette prétention d'un étranger à intervenir dans des querelles de théâtre était inadmissible, et Thiboust avait tous les droits d'envoyer promener cet intrus, dont il ne pouvait même pas avoir prononcé le nom puisqu'il l'ignorait. Il eut néanmoins le tort de constituer des témoins, dont l'un était Plunkett, le propre directeur du Palais-Royal.

Lambert Thiboust n'avait rien d'un batailleur, et nous étions assez ennuyés de le voir engagé dans une affaire qui, pour être absurde, n'en était pas moins dangereuse pour lui. Par bonheur, Plunkett, son témoin, était peu commode et pas du tout disposé à se laisser rouler. Il commença par déclarer aux témoins que, du moment où ils prenaient fait et cause pour ce monsieur qui se mêlait indûment de ce qui se passait dans son théâtre, ils étaient aussi impertinents que lui et qu'il les provoquait tous les deux.

Il m'avait plusieurs fois servi de témoin et me demanda de lui en servir à mon tour. Mais tout cet imbroglio allait se dénouer par trois duels, ce à quoi je refusai mon consentement.

Rien n'eût été plus comique, en effet, que de voir un amant croiser le fer avec un monsieur uniquement parce que celui-ci avait repoussé les avances de la maîtresse de celui-là.

Or, j'avais vu les lettres passionnées de la petite

effrontée, et, dans le but d'éviter l'effusion du sang, je n'hésitai pas à prendre la responsabilité du chantage suivant :

J'allai trouver la jeune coquine, à laquelle je tins ce langage peu chevaleresque, mais parfaitement en situation :

— Ton monsieur est un imbécile qui a donné en plein dans tes mensonges; mais Thiboust m'a montré toute ta correspondance. Si ce soir tu n'obliges pas ce gaga à retirer catégoriquement toute provocation après avoir reconnu ses torts, je vais lui raconter que tu le forces à se battre avec mon ami parce qu'il n'a pas voulu le tromper avec toi. Il comprendra alors le rôle ultra-ridicule que tu lui fais jouer, et non seulement il se jettera au cou de Thiboust qui a respecté sa maîtresse, mais il te fichera à la porte séance tenante.

Elle était tellement bête qu'elle n'avait pas songé à cette botte de Nevers, cependant tout indiquée. Seulement, comme toujours, elle avait trouvé un homme encore plus bête qu'elle.

Le lendemain matin, il retirait sa lettre de provocation, ne conservant de ce conflit que sa maîtresse, qu'il aurait dû pourtant retirer avant tout le reste.

En soumettant à l'appréciation de mes contemporains ces échantillons de la loyauté féminine, je n'ai aucun espoir de leur faire perdre leurs illusions. Tout ce qu'à la rigueur j'arriverais à obtenir de chacun de mes lecteurs serait cette réflexion :

— En effet, presque toutes les femmes sont comme ça, mais pas avec moi.

En dehors des dîners Chavette, mes distractions étaient les parties de dominos du café de Madrid, où je ne savais que prendre, puisque je n'ai jamais rien

su boire de tant soit peu alcoolisé ; puis, quelques après-midi passées aux courses, en compagnie d'Ernest Blum, ce qui a, sans doute, donné lieu à la légende que, faute de mieux, on m'a composée comme « joueur effréné ».

Je n'ai joué à aucune époque de ma vie, pour ce motif catégorique que je n'avais pas d'argent et que j'ai toujours eu horreur des dettes. Quand la République mac-mahonienne m'a embarqué sur une frégate de guerre à destination de la Nouvelle-Calédonie, je ne laissais pas derrière moi une note de tailleur. Si bien que ce que j'ai gagné en prison en écrivant sous des pseudonymes, mon excellent ami Edmond Adam a pu le consacrer intégralement à l'éducation de mes enfants pendant le temps qu'a duré mon enfouissement dans les geôles et les silos néo-calédoniens.

Une seule fois, j'ai eu la chance inespérée de gagner deux mille francs avec un cheval à cent contre un, sur lequel j'avais placé vingt francs. Voilà le joueur que j'étais.

D'ailleurs, en 1865, un champ de courses n'était pas comme aujourd'hui un tapis vert, mais un simple but de promenade. Les journaux s'en occupaient si peu que le *Figaro* lui-même, feuille alors exclusivement mondaine, ne donnait ni le programme ni le résultat des réunions hippiques. Seule, la presse sportive publiait les engagements, les noms des chevaux, ceux de leurs propriétaires, et le peuple, qui se rue actuellement aux baraques du pari mutuel, ignorait l'*Omnium*, le *prix de Diane* et la *poule des produits*, ces amusements étant spéciaux à un certain monde.

C'est même Saint-Albin, dont le père était directeur-propriétaire du *Sport*, qui le premier me de-

manda de le recommander à Villemessant pour cette rubrique alors inconnue et qui a pris plus tard un développement si dangereux pour la fortune publique et privée.

Je fus obligé de batailler avec mon rédacteur en chef pour lui faire admettre ce nouvel élément d'informations, dont Saint-Albin fut dès lors chargé et dont il a fait depuis trente ans, sous la signature *Robert Milton*, un des principaux attraits du *Figaro*.

Mais on a peine à s'imaginer qu'à cette époque les joutes pour la prétendue amélioration de la race chevaline étaient considérées comme un plaisir aristocratique, auquel les bourgeois pas plus que les ouvriers ne songeaient à prendre part.

Les sportsmen se contentaient de parier entre eux au Betting, cercle où se réunissaient les propriétaires, les éleveurs, et où ils se prenaient et se donnaient leurs chevaux. A l'exception du Grand-Prix, qui amenait quelque monde à Longchamps, la population parisienne se désintéressait totalement des courses, et ce fut encore le démoralisateur Morny qui aida de son mieux au développement de cette passion, que le gouvernement a malhonnêtement endiguée à son profit et dont les résultats se chiffrent annuellement par tant de caisses emportées, de tiroirs forcés et de cervelles brûlées.

A l'écarté, au baccara ou au poker, on n'a contre soi que son adversaire. Aux courses, il faut avoir pour soi : le jockey, l'entraîneur, le propriétaire, le premier garçon de l'écurie et... le cheval. On devine sous quelle heureuse étoile il est indispensable de naître pour triompher d'autant d'ennemis.

Aussi n'en triomphe-t-on pas. Tous les ans, le minotaure du pari mutuel dévore une telle quantité de parieurs que le personnel s'en renouvelle cons-

tamment. Ceux-là seuls qui en font une amusette et risquent de temps en temps le minimum de la mise ont chance de coucher sur leurs positions, et encore!

Autrefois, d'ailleurs, l'idée de « tirer » un cheval ne venait à personne, et les combinaisons falsificatrices étaient à peu près inconnues. En un mot, le « tuyau » n'existait pas. Je me souviens de m'être fait un jour marquer à Dieppe mon programme par le baron de Hérissem, grand et honnête éleveur de Normandie qui faisait courir des obstacles et dont le cheval *Last-Born* lui remporta tous les gros prix.

Il ne restait plus dans l'hôtel où j'étais descendu, et je crois dans tout Dieppe, qu'une chambre à deux lits dont je m'étais emparé. Vers une heure du matin, un garçon de la maison vint me réveiller pour m'informer qu'un jeune homme, M. Léon, fils du changeur de la rue de Richelieu, n'ayant pu parvenir à se loger nulle part, me faisait demander si je voudrais bien consentir à lui abandonner, pour la nuit, le lit que j'avais en trop.

Je le lui offris bien volontiers, et, comme il me questionnait sur les vainqueurs probables de la journée, je lui prêtai le programme où M. de Hérissem avait indiqué ses préférences.

Après les courses, où j'avais gagné dans les quarante francs, je vis accourir à moi le jeune Léon, qui me serra la main avec des effusions délirantes. Tous les chevaux pronostiqués par M. de Hérissem étaient arrivés premiers, et mon camarade de chambrée gagnait quarante-quatre mille francs.

Le malheureux ne me quittait plus, me supposant incapable de me tromper en matière de courses. Il me supplia de lui nommer le premier de la Coupe de Deauville qui se courait le surlendemain. Je lui donnai *Ruy-Blas*, qu'on m'avait assuré imbattable. Il fut

néanmoins battu par *Mortemer*, à M. de Lagrange, et, le soir, je revis mon jeune homme assis, très pâle, à la table où il dînait et affectant un calme on ne peut plus effrayant.

— Perdez-vous beaucoup sur *Ruy-Blas?* lui demandai-je.

— Oui, me dit-il, beaucoup.

— Beaucoup? Qu'appelez-vous beaucoup?

— Cent cinquante mille francs!

En retournant à Paris, il trouva encore moyen de se faire, dans le wagon, rincer de quinze mille francs aux cartes, car lorsqu'on est joueur on joue avec qui on peut. Son père, effrayé de l'énormité de sa dette, refusa de la payer, et cet enragé du turf fut expédié en Amérique. Il n'y réussit pas, ayant l'esprit ailleurs, revint à Paris, rejoua, reperdit et finit par se jeter par la fenêtre.

Je crois en toute sincérité qu'en tout état de cause il ne pouvait finir autrement. Après le grand plaisir de lui avoir fait encaisser quarante mille francs, je n'en eus pas moins le remords d'avoir contribué à lui en faire perdre cent cinquante mille.

Toutes les aventures de sport auxquelles le hasard m'a mêlé n'ont cependant pas eu un dénouement aussi lugubre. Il y a dix ou onze ans, à l'époque où l'*Intransigeant* était installé rue du Croissant, je descendais de l'imprimerie à près de deux heures du matin, quand je vis foncer vivement sur moi un grand diable taillé en hercule et vêtu d'une longue blouse bleue.

Je cherchais des yeux, pour y monter, une voiture que je ne trouvais pas. L'homme m'eut bientôt rejoint, mais, au lieu d'essayer sur moi le coup du « père

François », il me dit d'une voix presque suppliante :

— Monsieur Rochefort, je vous attendais ici depuis trois quarts d'heure pour vous demander un grand service.

Je crus qu'il allait me taper de cent sous, et je me félicitais déjà de m'en tirer avec cette somme minime; mais il fit le geste de repousser mon aumône et ajouta :

— Je vous en prie, dites-moi le cheval qui va gagner le Grand Steeple de Nice.

Je restai on ne peut plus interloqué devant cet homme du peuple qui m'arrêtait rue du Croissant, à deux heures du matin, pour me demander quel cheval allait gagner un prix qui allait se courir douze jours plus tard à trois cent cinquante lieues de Paris.

— Le diable m'emporte si je m'en doute ! lui répondis-je en riant.

Mais il n'avait pas attendu trois quarts d'heure pour me quitter comme ça, tout de suite. Il insista presque avec des larmes dans la voix :

— Qu'est-ce que ça vous fait de me le dire? Hein ! dites-le moi !

Alors, au moment où je m'élançais enfin dans une voiture qui passait rue Montmartre, je me rappelai, par une sorte de sensation réflexe, que mon ami Cornillet, le principal rédacteur du *Jockey* et du *Sport*, m'avait glissé dans l'oreille, trois ou quatre jours auparavant, ces simples mots :

— Je crois qu'*Indiaman* va gagner le Grand Steeple de Nice.

Ma foi, pour me soustraire à mon persécuteur, je lui jetai ce pronostic :

— On m'a dit qu'*Indiaman* avait une chance.

Et je disparus dans la nuit.

Trois semaines après cette rencontre, dont je n'avais pas gardé l'ombre d'un souvenir, je me trouvai, en entrant dans mon bureau, face à face avec un grand monsieur convenablement mis, qui me dit, d'une voix joyeuse :

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur Rochefort ?

Je supposai d'abord que j'avais devant moi un des quatorze ou quinze mille hommes qui m'ont déjà accosté avec cette question :

— Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? Nous nous sommes vus à l'enterrement de Victor Noir.

Plus de deux cent mille Parisiens ayant assisté aux obsèques de la victime de Pierre Bonaparte, on se doute qu'il m'avait été difficile de les dévisager tous. Je répondis donc à celui-là :

— Non, je ne vous reconnais pas.

Alors il me mit sur la voie :

— C'est moi qui vous ai parlé rue du Croissant, à propos du Grand-Prix de Nice. Je viens aujourd'hui vous remercier. *Indiaman* a gagné, comme vous me l'aviez annoncé. Merci, monsieur Rochefort ; vous avez été bien bon pour nous.

Et le brave homme me prenait la main comme pour la coller à ses lèvres.

Je trouvai, pour un vulgaire renseignement de courses, ces marques de gratitude réellement exagérées, et, tout en m'asseyant afin de corriger mes épreuves, je lui dis, pour ne pas le renvoyer trop brusquement :

— Et qu'est-ce que vous avez mis sur *Indiaman* ?... Dix francs ?... Vingt francs ?...

— Oh ! non, monsieur, fit-il. Imaginez-vous que ma femme venait de toucher un petit héritage d'un oncle qui lui laissait trois mille francs. Alors je lui ai dit : Je vais aller demander à M. Henri pour quel cheval il faut parier dans le Grand Steeple de Nice, et nous mettrons les trois mille francs dessus.

Je devins vert d'inquiétude.

— Comment ! ripostai-je tout stupéfait, sur une information que je vous donnais au hasard, vous allez risquer ainsi trois mille francs, tout votre avoir probablement ! Ah çà ! mon brave homme, vous êtes donc fou ?

Alors il eut cette réplique qui me cassa les bras et les jambes et que je livre aux méditations des hommes populaires ou qui croient l'être :

— Ah ! je savais bien que M. Henri est trop ami des ouvriers pour s'amuser à tromper un pauvre travailleur comme moi ! Ce n'est pas vous qui auriez fait ça, bien sûr.

J'eus beau, dans un raisonnement entrecoupé d'injures, tenter de lui expliquer que j'avais parlé à peu près sans savoir, sur une appréciation on ne peut plus vague ; qu'*Indiaman* avait autant de raisons d'être battu que tout autre cheval, il me répétait avec un rire plein de scepticisme :

— Ah ! vous êtes bien trop ami de l'ouvrier pour tromper un pauvre diable comme moi !

Je dus renoncer à le convaincre de son imprudence comme de mon manque d'infaillibilité et je finis par lui demander à quel taux il avait eu ce fameux *Indiaman*.

— A quinze contre un, me répondit-il. Le jour même où vous me l'avez recommandé, nous sommes allés le prendre, ma femme et moi, rue de Hanovre, où l'on fait la cote. Ça nous a rapporté quarante-cinq mille francs : une petite fortune.

Et il me saisit de nouveau la main pour la baiser, et, pendant cette opération, je pensais que si *Indiaman* avait perdu la course, cet homme, que je n'ai jamais revu, m'aurait qualifié de menteur, d'ennemi du peuple, peut-être d'escroc, en m'accusant de les avoir, par pure méchanceté, mis sur la paille, sa femme et lui.

Il est vrai que si les réflexions qu'il me suggère lui tombent sous les yeux, il ne s'en écriera pas moins avec une entière conviction :

— Avec ça qu'il ne savait pas qu'*Indiaman* allait gagner !

Ce qui, depuis plusieurs années, a si prodigieusement développé le succès des réunions d'Auteuil et du bois de Boulogne, c'est que les femmes s'y sont jetées à argent et à corps perdus. Un jockey petit, trapu, les jambes nouées et la tête comme une calebasse, me confessait son impossibilité de faire face à toutes les déclarations qu'il recevait des dames de la pelouse et du pesage qui, moyennant un renseignement sérieux, se précipitaient dans ses petits bras en murmurant :

— Faites de moi ce que vous voudrez !

Et, appliquant habilement ces heureuses fortunes à l'accomplissement de son devoir professionnel, il ajoutait :

— Je ne vais les voir que lorsque j'ai besoin de me faire maigrir pour pouvoir monter à cinquante-cinq kilos.

On connaît peu de joueuses qui résistent à la certitude ou simplement à la quasi-certitude de mettre la main sur un gagnant. C'est leur façon à elles d'acheter les jockeys.

Saint-Albin, du *Figaro*, m'avouait avoir toute sa vie été assailli par des quémandeurs qui s'attachaient comme des crabes aux basques de sa jaquette. Il me citait, notamment, un raseur auquel il avait eu le tort de fournir plusieurs indications qui avaient rapporté à celui-ci beaucoup d'argent, si bien qu'il ne savait plus par quel moyen violent se débarrasser de ce crampon.

Un jour, pour en finir, il choisit dans une course importante un cheval à quarante contre un qui, suivant toutes les prévisions, devait arriver mauvais dernier et le lui donne; bien sûr qu'ainsi échaudé il n'y reviendra plus.

Le cheval gagne. Le raseur empoche une somme énorme, tandis que Saint-Albin perdait son argent sur le favori et contractait ainsi avec son solliciteur un nouveau bail d'au moins trois ans.

Mais s'il est dangereux de parier sur les chevaux des autres, il l'est bien davantage d'en avoir à soi. C'est aujourd'hui une mode pour les fils de famille arrivés à leur majorité ou les gentilshommes décavés qui épousent des Américaines millionnaires, de se composer une écurie de courses.

Cette collection que les éleveurs mettent quelquefois des années à réunir, eux se la payent du jour au lendemain. Aussi savent-ils bientôt ce qu'elle arrive à leur coûter en déchets et en non-valeurs. Sans compter que, s'il se rencontre dans le lot une bête d'avenir, les entraîneurs se font rarement scrupule de la détourner à leur profit.

Un journaliste sportif, M. Etienne Porte, séduit par le bon marché, avait acheté ce *Ruy Blas* dont je parle plus haut, et alors poulain de deux ans. Il l'envoie à l'entraînement chez Jennings, celui de Paris, qu'on appelait le « vieux chapeau ». Au bout de trois mois, Porte reçoit une lettre l'avertissant que le cheval n'a rien dans le ventre ni dans les jambes, et que le mieux serait de s'en débarrasser le plus tôt possible.

Quinze jours après cette consultation, le propriétaire de *Ruy Blas* reçoit une nouvelle lettre lui faisant part des propositions d'un Anglais qui offrait du cheval trois mille francs, et lui conseillant énergiquement de les accepter tout de suite.

Porte, sans défiance, conclut le marché. L'acheteur était Jennings lui-même, qui avait reconnu chez son pensionnaire des qualités hors ligne et trouvait bon de les exploiter tout seul. Le « vieux chapeau » se fit de bonnes rentes avec cette magnifique bête, ne laissant à Etienne Porte que les yeux pour pleurer sa candeur.

La vanité humaine présentant à la spéculation un champ presque illimité, les débutants dans la carrière des courses sont fatalement la proie de tout leur personnel. Rien n'est souvent plus tordant que le spectacle du propriétaire d'une écurie donnant, au moment du départ des chevaux, ses ordres à son jockey qui en sait nécessairement cent fois plus que lui et qui feint de l'écouter dans ses recommandations presque toujours burlesques. Je n'ai aucun motif d'animosité contre la dynastie qui règne actuellement en Hollande, mais la vérité m'oblige à dire que j'ai entendu, il y a des années, le prince d'Orange adresser à son jockey, avant de l'envoyer sous le drapeau du starter, cette admirable injonction :

— Vous partirez en tête et vous ne serez pas rejoint.

Il est à remarquer aussi que les trois quarts des parieurs et surtout des parieuses s'inquiètent de tout, excepté de la qualité de l'animal à la fortune duquel ils ou elles confient leurs économies.

On entend fréquemment sur la piste des observations dans ce genre :

— J'ai mis aujourd'hui mon chapeau marron, parce que j'ai remarqué que je gagnais toujours quand je l'avais sur la tête.

Ou :

— Ah ! quel malheur ! mon cheval porte le n° 13. Il va sûrement être battu !

Ou encore :

— Tiens ! une jument qui s'appelle Clémentine ! C'est le nom de ma nièce. Je vais risquer vingt francs dessus.

D'autres raisonnements non moins probants et catégoriques attesteraient encore la logique du turf. A un des grands-prix d'Auteuil, une dame disait derrière moi avec conviction :

— Je vais prendre le cheval anglais, parce qu'au moins je suis sûre qu'il sautera bien la banquette irlandaise.

On voit le rapport que ces coq-à-l'âne peuvent avoir avec l'amélioration de la race chevaline.

Cependant, malgré les efforts de la bande Morny pour faire de Paris une ville de plaisirs, elle devenait de plus en plus un foyer de sourd mécontentement, de revendications parfois violentes et même de complots. A côté de la police impériale s'organisait une

sorte de police républicaine qui surveillait de très près l'empereur, connaissait l'heure de ses sorties, le but de ses promenades de l'après-midi et souvent de ses escapades nocturnes.

Très coureur, aventureux par tempérament, brave en somme, il allait parfois après minuit chez la comtesse de Castiglione, ravissante Italienne dont le peintre Giraud avait exposé au Salon de 1859 un assez curieux portrait au pastel.

Grâce à la surveillance clandestine exercée autour des Tuileries, on apprit que Napoléon III se rendait quelquefois chez elle la nuit, car le principal ennui réservé aux monarques est l'extrême difficulté qu'ils rencontrent à recevoir leurs maîtresses chez eux.

Ces sorties sans escorte donnèrent à un groupe de jeunes gens, dont l'un m'a plus tard tout raconté avec détails et preuves à l'appui, l'idée d'un enlèvement d'autant plus sensationnel que s'il avait réussi, le vainqueur de Décembre eût disparu sans que personne arrivât jamais à deviner ce qu'il était devenu.

Le projet, bien qu'au premier abord un peu fantastique et même funambulesque, était remarquablement combiné. Les conspirateurs avaient acheté une vieille voiture de vidange avec tous les appareils nécessaires au curage des fosses. Travestis en hommes d'équipe, ils attendaient, à quelques pas de la maison qu'habitait Mme de Castiglione, dans une rue aboutissant à l'avenue des Champs-Elysées, que son impérial amant entrât chez elle ou en sortît. Au moment où il descendait de son coupé ou à l'instant même où il y montait, ils se jetaient sur lui, l'enfournaient dans le récipient tout ouvert pour le recevoir, et, au trot de leurs chevaux, allaient le déverser au milieu des matières les plus fécales dans le dépotoir de la Villette.

Cette fin tragi-burlesque, qui eût rappelé celle d'Héliogabale tué par les prétoriens dans les latrines de son palais, lui fut épargnée par un de ces hasards monumentaux qu'il faut encore prévoir, alors que tout a été prévu. Napoléon III, qui poussait l'amour des femmes jusqu'à l'érotomanie, se dégoûta brusquement de son Italienne qu'il remplaça, du soir au lendemain, par la femme d'un de ses cousins de la main gauche comme il l'était d'ailleurs lui-même, la ligne de bâtardise ayant, dans le blason des Bonaparte, une largeur et une extension véritablement extraordinaires.

Mais, pendant trois nuits consécutives, la voiture professionnelle put stationner, deux heures durant, presque à la porte de la charmante comtesse, sans que les sergents de ville de service songeassent à autre chose qu'à une de ces opérations assainissantes qui resteront indispensables tant qu'on n'aura pas établi en France le tout à l'égout qui existe depuis tant d'années en Angleterre.

Le bruit, je pourrais dire : l'odeur, de ce complot se répandit vaguement dans Paris. On prétendit même que la comtesse italienne était dans le secret ; que, patriote exaltée, ses yeux n'étaient que l'appât principal d'un piège qu'elle avait tendu à l'ennemi qui faisait occuper la capitale de l'Italie par une garnison française.

Cette supposition, qui eût assimilé Mme de Castiglione à une Judith payant de son déshonneur la mort d'Holopherne, était complètement erronée. Elle ignora tout et Napoléon fut pour elle un oppresseur, par lequel elle ne demandait pas mieux que de se laisser opprimer.

Toutefois, parallèlement à ces tentatives particulières, se formait une sorte de conspiration générale

qui se traduisit d'abord par des discours de brasseries, puis par une extrême agitation pendant les périodes électorales. Tout à coup ce silence obligatoire, qu'Ernest Picard, avait, au Corps législatif, appelé un « calme effrayant », se rompit par un coup de trompette que lança sans crier gare un professeur ignoré. Auguste Rogeard, sorti de l'Ecole normale, avait refusé le serment que les républicains les plus purs avaient, à mon avis, toujours le droit de prêter à Louis Bonaparte, puisqu'ils ne pouvaient être tenus de le respecter plus qu'il n'avait respecté le sien.

Ce fut dans le journal *la Rive gauche*, d'abord, saisi au second numéro, puis dans une brochure qu'on s'arracha, que Rogeard publia ses *Propos de Labiénus*, presque inconnus de la génération actuelle, mais qui, à leur apparition, réveillèrent toutes les consciences.

Le pamphlétaire avait choisi pour prétexte à son étude sur la tyrannie, la mise en vente du livre inepte intitulé la *Vie de César*, que Napoléon III avait signé, bien qu'il l'eût fait faire par d'autres qui, vulgairement parlant, ne s'étaient pas foulé la rate.

Labiénus, pour ceux qui l'ignorent et sont, je pense, assez nombreux, était un orateur populaire romain qui ne cessa de protester contre l'usurpation d'Auguste qu'il criblait de ses épigrammes et dont il avait écrit la vie. Son manuscrit, qu'il tenait soigneusement caché, ayant été découvert et brûlé par la police impériale, il se tua pour ne pas survivre à la destruction de son œuvre.

Rogeard avait entassé dans la bouche du tribun romain toutes les indignations qui grondaient dans sa propre poitrine et dans la nôtre. C'était écrit dans

un grand style que sa gravité rendait plus saisissant et plus intense.

Il se défendait d'abord de vouloir juger « la prose de qui peut proscrire » et ajoutait cette admirable description de la liberté telle que l'entendait Auguste, car l'auteur, par un merveilleux tour de force d'érudition, était parvenu à décalquer le gouvernement napoléonien sans sortir de l'antiquité :

« On assure, disait-il, que la critique sera libre; que la tyrannie donnera huit jours de congé à la littérature. Ils ne pourront donner qu'une fausse liberté, une liberté de décembre, c'est-à-dire une liberté de carnaval, *libertas decembris*, comme dit Horace. Je ne veux pas en user.

« Je ne veux pas, en écrivant contre le livre, me trouver placé entre la vengeance d'Octave et la clémence d'Auguste, sans avoir même le choix. Je ne veux pas, comme Cinna, donner au « drôle » l'occasion de faire le magnanime et être exécuté par une grâce ».

Et, tout en se refusant à juger le livre, il jugeait l'homme :

« ... Cependant les sesterces pleuvaient sur la plèbe. Le prince multipliait les distributions. On eût dit que cela ne lui coûtait rien. Il distribuait, distribuait, distribuait. Il était si bon qu'il donnait même aux petits enfants au-dessous de onze ans, contrairement à la loi. Il est beau de violer la loi quand on est meilleur qu'elle.

« Quant à lui, ses plaisirs étaient simples, et si ce n'est qu'il donna peut-être trop souvent la place légitime de Scribonie ou de Livie, soit à Drusilla, soit à Tertulla, soit à Terentilla, soit à Rufilla, soit à Silvia Titiscenia, soit à d'autres, et qu'il eut le

mauvais goût, en pleine famine, de banqueter trop joyeusement, déguisé en dieu, avec onze compères déifiés comme lui; et qu'il aima un peu trop passionnément les beaux meubles et les beaux vases de Corinthe, au point quelquefois de tuer le maître pour avoir le vase, et qu'il fut joueur comme les dés, et qu'il fut toujours un peu enclin au vice de son oncle, et que, dans sa vieillesse, son goût étant devenu plus délicat, il ne voulait plus admettre à l'honneur de son intimité que des vierges, et que le soin de lui amener lesdites vierges était confié par lui à sa femme Livie qui, du reste, s'acquittait avec un grand zèle de ce petit emploi;

« Si ce n'est cela et quelques menus suffrages qui ne valent même pas la peine d'être mentionnés, Suétone assure qu'en tout le reste sa vie fut très réglée et à l'abri de tout reproche. »

Et, personnifiant admirablement dans son héros l'opposition qui commençait à rugir dans sa cage, il écrivait :

« En ce temps-là vivait Labiénus. Connaissez-vous Labiénus! C'était un homme étrange et d'humeur singulière. Figurez-vous qu'il s'obstinait à rester citoyen dans une ville où il n'y avait plus que des sujets. *Civis romanus sum*, disait-il. Impossible de le faire sortir de là. »

Si despotisme n'avait de tout temps rimé avec idiotisme, Louis Bonaparte aurait feint de ne pas se reconnaître dans ce portrait d'Auguste. Mais son caporalisme était incapable de cette preuve de tact. Les *Propos de Labiénus*, que j'eus énormément de peine à me procurer, furent saisis et anéantis, comme le livre de l'orateur romain, par les prétoriens des Tuileries.

Cette exécution brutale ne donna que plus de retentissement à la brochure que tout le monde recopiait, si bien qu'un seul de ses exemplaires suffisait à en enfanter quarante. Je l'avoue sans honte ou avec honte — comme on voudra — je me sentis amèrement jaloux de cet opuscule vengeur que je comparai, malgré moi, aux allusions transparentes sans doute, mais relativement discrètes, que je me permettais dans mes articles.

Cet obus éclatant au milieu de la table où s'accoudaient les festoyeurs impériaux me hanta pendant longtemps et fit certainement germer dans mon cerveau si facilement allumable le plan confus de cette *Lanterne* qui fut cause de ma réputation et aussi de mes malheurs, si on a le droit d'appeler malheurs la joie souvent profonde de souffrir pour ce qu'on croit être la vérité et ce que vous commandait votre conscience.

Rogeard, que j'ai aperçu une seule fois dans ma vie, fut traqué comme une bête fauve par les limiers de la police, découplés à son intention. Il leur échappa et alla donner à l'étranger des leçons dont il vécut chichement et modestement, sans jamais se targuer d'avoir porté ce premier et ce terrible coup à l'Empire.

Il fut lui-même le Labiénus irréductible dont il avait rappelé les propos. Proscrit après la Commune par les mêmes juges militaires qui, en qualité d'officiers, avaient tant crié : « Vive l'empereur ! » et si peu : « Vive la République ! » il se retira en Hongrie, dans une famille dont il instruisait les enfants.

Ce fut un grand talent, loyal, simple et droit, qui a laissé le superbe exemple d'un effacement volontaire que bien peu d'hommes politiques ont imité. Vit-il encore ? Je ne sais, mais plus il était oublié,

plus il m'a paru utile de faire vivre sa mémoire. La France lui doit au moins un souvenir. Elle lui devrait peut-être un monument.

L'année pour laquelle je m'étais engagé au journal de Polydore Millaud touchait à sa fin, et, plutôt que d'en recommencer une nouvelle, je serais rentré dans les conditions les plus médiocres au *Figaro*, où j'étais au moins sûr d'avoir un public. Villemessant, qui guettait ma sortie du *Soleil*, me rouvrit ses portes avec une offre de deux mille francs par mois, sur laquelle je me jetai avec d'autant plus d'empressement que, s'il m'en avait offert cinq cents, je me serais fait un plaisir de les accepter.

D'abord hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire, le *Figaro* était devenu quotidien, tout en restant exclusivement littéraire. Cependant, je ne pus m'empêcher d'y côtoyer la politique, à ce point qu'on ne savait jamais si je n'allais pas en passer les frontières et que je côtoyais en même temps la police correctionnelle.

Il fallait, il est vrai, peu de chose pour jeter le désarroi dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Comprend-on que Villemessant, que je ruinais en frais de voitures, y fut appelé et menacé de suppression dans la personne de son journal, uniquement parce que j'y avais écrit :

« Mme de Lamballe, cette princesse qui avait la détestable habitude de sortir avec sa tête au bout d'une pique ? »

Villemessant, qui avait l'esprit prompt, répondit que l'image lui avait paru à lui-même assez inconvenante, mais que ce n'était pas à l'empereur de s'en plaindre, attendu que si Louis XVI et Marie-Antoinette avaient conservé leur trône au lieu de

monter sur l'échafaud, celui qui régnerait en France s'appellerait Henri V et pas du tout Napoléon III.

La pique de Mme de Lamballe passa cette fois encore; mais à propos d'un ballon que l'aéronaute Godard avait appelé *L'Aigle* et qu'on n'avait jamais pu contraindre à s'enlever, j'avais récidivé en ces termes :

« L'aigle a décidément bien de la peine à voler de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. »

Cette plaisanterie touchant un mot célèbre, dû au chef de la dynastie, déchaîna de nouveau toutes les colères administratives. On déclara à Villemessant que, s'il ne s'arrangeait pas pour en finir avec moi, on en finirait avec lui.

CHAPITRE XIV

Un tour a l'étranger. — Le Casino de Bade. — Les joueurs. — Le père Martin. — Chef de partie et marguillier. — La censure et Victor Hugo. — Le « Figaro » politique. — Poète et librettiste. — Allusions transparentes.

Alors, comme suprême concession, il me conseilla de faire dans les pays où l'on s'amuse un petit voyage d'une quinzaine de jours pendant lesquels une accalmie se produirait peut-être.

Je profitai de ce congé, que je ne demandais pas, pour aller, en compagnie de Siraudin et d'Hippolyte Cogniard, faire un peu le tour des casinos d'outre-Rhin, où je n'avais jamais mis les pieds, et m'initier au charme de ces salons de conversation où l'on ne converse guère qu'avec des râteaux.

Milieux étranges, dans lesquels on se rend soi-disant pour boire des eaux et où l'on boit surtout des bouillons.

Par une coïncidence que nous n'avions certainement pas cherchée, nous traversions Coblentz, Ems, Wiesbaden et Francfort au moment même où la landwehr prussienne, victorieuse à Sadowa, regagnait ses foyers. Les trains étaient encombrés d'uniformes de tout ordre et taillés sur divers patrons.

Nous étions en première classe, qu'on ne prend presque jamais en Allemagne, mais la poussée était telle que, faute de pouvoir le caser, on logea un de ces rentrants dans notre compartiment, où nous lui offrîmes bien volontiers le meilleur coin.

Il parlait très intelligiblement le français et se fit un plaisir de nous raconter la campagne. En le voyant empaqueté dans un vêtement couleur cataplasme et les yeux cachés derrière des lunettes bleues, je riais intérieurement de ce misérable adversaire. Les événements ont prouvé à quel point mon rire était intempestif.

Je savais que quinze jours auparavant l'impopularité de Bismarck était telle qu'il lui était à peu près impossible de sortir sans que sa voiture servît immédiatement de cible à toutes sortes de projectiles.

Je liai conversation avec ce militaire qui était, je crois, ferblantier, et auquel je me supposais naturellement très supérieur.

Je reproduis ici notre court entretien, d'où peut ressortir un grand enseignement.

— Eh bien ! fis-je, que pense-t-on maintenant dans l'armée de votre fameux comte de Bismarck ?

— Ah ! monsieur, me répondit-il, c'est notre dieu !

— Mais, repris-je, il me semble que l'année dernière vous l'aviez en horreur.

— Eh bien ! aujourd'hui, nous l'avons en adoration.

— Vous me faites l'effet de ne pas trop savoir ce que vous voulez.

— Dame ! on ne pense pas toujours de même !

— Mais, insistai-je, c'est parce qu'il poussait à la

guerre que vous le détestiez, et c'est parce qu'il vous a forcés à la faire que vous le portez aux nues?

— Que voulez-vous? c'est comme ça.

Il ignorait pourquoi c'était comme ça et je ne le savais pas non plus; mais, tout en m'avouant avoir tremblé affreusement pour sa femme qui serait restée sans ressources s'il avait été tué, il bénissait l'homme qui venait de l'envoyer à la mort.

Et Siraudin, Cogniard et moi, nous nous amusions de la candeur de notre compagnon de voyage qui aurait eu tant de motifs pour s'amuser de la nôtre. Mais notre gaieté se changea en spasmes délirants lorsque nous vîmes défiler plusieurs bataillons de l'armée allemande. Je retrouve dans un recueil de mes anciens articles ces quelques lignes, datées du 12 septembre 1866, qui parurent alors et auxquelles je ne change pas un mot :

« L'Allemagne est en ce moment le pays où l'on entend le plus d'énormités. Quand nous sommes arrivés à Francfort, nous avons trouvé le général prussien Manteuffel en train de passer une revue. Le corps d'occupation était en grande tenue; officiers et soldats portaient fièrement ce casque pointu qui a la forme d'un appareil à gaz.

« — On leur fait faire des manœuvres tous les matins, nous dit notre hôtelier du ton le plus naturel, d'abord pour effrayer la ville; *ensuite parce que ce sont ces régiments-là qui sont destinés à marcher un jour sur Paris.* »

On devine facilement si nous nous tînmes les côtes devant cette facétieuse déclaration, que je m'empressai de consigner dans une chronique, comme spécimen de la vanité teutonne. Quel bon général Boum que ce Manteuffel! Manteuffel marchant sur Paris! Non,

jamais scène plus esclaffante n'avait émaillé une revue du Palais-Royal !

Et, quatre ans après ce spectacle militaire, qui avait excité chez nous une hilarité inextinguible, ce même Manteuffel poussait sur nous ces mêmes régiments, qui battaient les nôtres, occupaient successivement Laon, Amiens, Rouen, Dieppe, Paris ; après quoi il prenait le commandement en chef de l'armée d'occupation dont, n'ayant pu nous débarrasser à coups de canon, nous fûmes obligés de nous délivrer à coups de milliards.

Si nous avions pris une minute au sérieux les prédictions pourtant terriblement sérieuses de l'hôtelier de Francfort, elles auraient empoisonné notre voyage à travers les roulettes d'alentour. A cette époque, toutes les villes d'Allemagne plus ou moins douées d'eaux sulfureuses s'adjoignaient quelques tables de trente et quarante. Comme le gazon des parcs, les tapis des maisons de jeu ont besoin d'être arrosés pour reverdir.

Je n'avais jamais visité aucun de ces établissements où très peu font sauter la banque et beaucoup se font sauter la cervelle, mais à la première inspection des salons de Bade je me dis tout de suite que ce n'était pas avec leur argent que les fondateurs du tripot avaient construit ce vaste monument.

Si même le public était moins godiche et les exploiteurs moins effrontés, ils se diraient que le luxe affiché dans ces casinos, les redevances à la ville où on les tolère, les spectacles généralement dispendieux qu'on y donne démontrent, au delà même de l'évidence, que les ponteurs ont l'absolue certitude de n'en pas rapporter un sou.

Si les tenanciers de ces claque-dents décoratifs n'étaient pas aussi sûrs de la jocrisserie de leur

clientèle, ils installeraient leurs croupiers dans des hangars à peine blanchis à la chaux et circuleraient autour des tables dans le costume le plus délabré. Ce serait au moins une tentative pour faire accroire aux passants que les gains des joueurs sont considérables au point d'avoir réduit à la misère noire le personnel de la maison.

Mais cet étalage de frais quotidiens, cette multiplication de tous les plaisirs, ces opéras pour lesquels on fait venir de France et d'Italie des ténors à cinq mille francs par soirée équivalent à cet aveu :

— Faut-il que nous vous en prenions, de l'argent, pour que nous en dépensions tant et qu'il nous en reste encore dix fois plus !

Mais, après le *Traité de la servitude volontaire*, il y aurait encore à écrire un *Traité des dévalisés volontaires*. Ils savent qu'ils sont en face de l'abattoir et ils s'y ruent tout de même, se disputant les places pour être égorgés les premiers.

J'étais absolument ignorant des secrets de la roulette et du trente et quarante, mais Siraudin, qui était très joueur, m'en eut vite expliqué le mécanisme, et au bout de dix minutes j'étais en état de me faire voler aussi bien que n'importe qui.

Le principal chef de partie du casino de Bade était un vieux madré qu'on appelait M. Martin, nom qui devait en cacher un autre. On peut dire qu'il les « connaissait toutes » et, constatant mon innocence, il voulut bien m'en apprendre quelques-unes. Il me répétait :

— Voyez-vous, ce ne sont pas les gros pontes qui font notre fortune : ce sont les petits. L'homme qui joue mille francs le coup peut encore s'en aller gagnant. Celui qui joue cinq francs est dévoré d'avance.

Vous comprenez : deux cents hommes peuvent lutter un instant contre trois mille, mais si à ces trois mille on en ajoute trois mille autres, puis trois mille encore, les deux cents finissent nécessairement par succomber.

« Eh bien ! c'est votre histoire : votre pièce de cinq francs se défendra une, deux, trois minutes contre nos millions ; seulement, nos millions arriveront inévitablement à vous la prendre.

Il me mit au courant de quelques-uns de ces procédés où le joueur décavé dépense, à la recherche d'une revanche, plus d'astuce, d'ingéniosité et d'imagination que n'en nécessiterait un drame en six actes et vingt-deux tableaux.

Il m'indiqua les ramasseurs de traînards, qui surveillent le tapis pour voir si quelque ponte distrait n'y a pas oublié sa masse, afin de s'en prétendre propriétaires.

On connaît le trait de génie de l'un d'eux voyant des louis s'accumuler sur une douzaine qui sortait toujours, sans que le monsieur qui y avait placé son premier enjeu parût y faire attention. Au bout de trois coups, sûr que le ponte n'apportait aucune attention à la somme grossissante, le ramasseur étend la main pour la saisir. Mais le croupier, qui le connaît, lui lance un regard à décourager les plus audacieux.

Alors il s'approche discrètement du véritable propriétaire du magot et lui glisse ces mots dans l'oreille :

— Monsieur, rendez-moi un petit service. J'ai beaucoup joué quand j'étais garçon et en me mariant, il y a deux mois, j'ai promis à mon beau-père de ne jamais reparaître à une table de jeu. Je viens de le

voir entrer dans la salle. Vous seriez mille fois aimable de prendre pour moi la masse qui est devant vous et de venir me la remettre dans le jardin, où je vous attendrai.

— Comment donc! fait le monsieur qui retire son argent et va le remettre complaisamment à l'autre.

Le père Martin me cita une opération non moins géniale dont il avait été dupe quelques jours auparavant, et dont il n'était pas encore consolé. Un très élégant gentleman tire de son portefeuille cinq billets de mille et les passe au croupier en disant très haut :

— Veuillez me placer ces cinq mille francs à rouge!

Le croupier obéit et, au moment où la bille commence à marcher dans le cylindre, le gentleman se retourne du côté du père Martin et lui lance cette phrase :

— Je suis tellement impressionnable que je n'ai pas le courage de regarder le coup. Pensez donc! je viens de mettre cinq mille francs à rouge.

La rouge sort et le monsieur se précipite joyeux pour toucher. Alors il s'aperçoit que ses cinq mille francs ne sont plus sur la couleur qui vient de gagner, mais sur l'autre, la noire, qui a perdu. Arrêtant alors le râteau du croupier qui lui raflait ses billets, il s'écrie :

— Ah! c'est trop fort! Je vous avais, devant tout le monde, enjoint de placer mes cinq mille francs sur la rouge; comment se fait-il que je les retrouve sur la noire? Et tenez, monsieur le chef de partie est là pour l'affirmer. Ne vous ai-je pas dit, pendant que la bille tournait : « Je viens de mettre cinq billets de mille à rouge et j'ai une peur atroce de les perdre? »

— C'est vrai ! avait répondu Martin, vaincu par l'évidence.

Et il avait fait payer le jeune élégant.

Seulement, celui-ci avait un compère, et comme, tant que le croupier n'a pas lancé le : « rien ne va plus ! » on a toujours le droit de passer d'une couleur à l'autre, l'associé avait, d'un discret coup de râteau, ramené à la noire les cinq mille francs primitivement posés sur la rouge.

Si la noire était sortie, le gentleman empochait sans aucune réclamation. Du moment où c'était la rouge, il prenait à témoin toute la table, et le chef de partie lui-même, que c'était bien la rouge qu'il avait indiquée au croupier, lequel s'était certainement trompé de couleur.

C'est seulement le soir que le père Martin devina qu'il avait été roulé. On chercha le gentleman, mais on ne le retrouva pas et les cinq mille francs non plus.

A côté du monsieur qui joue, comme on dit en argot de casino, « pour la galette », il y a celui qui joue pour la galerie. Je me souviens d'avoir rencontré à Bade Léonide Leblanc, diamantée jusqu'aux oreilles inclusivement et se faisant passer au trente et quarante des billets de banque qu'un lord très connu tirait de sa poche comme d'une bouteille inépuisable.

Dès qu'elle nous aperçut, Siraudin, Cogniard et moi, qui l'avions vue descendant des hauteurs de Belleville en robe d'indienne et en bas de coton noirs, elle se fit un devoir presque professionnel de nous montrer qu'elle ne se mouchait plus du même pied, et pour accentuer le contraste elle se mit à faire le maximum, ce qui lui était plus facile que dans

les théâtres où elle jouait, car elle n'a jamais eu le moindre talent.

Et elle lançait d'une voix calme, en nous regardant en dessous :

— Huit mille francs à l'inverse !

Ou :

— Exceptionnellement, veut-on me permettre de jouer en même temps huit mille francs à rouge ?

Nous ne portâmes bonheur ni à elle ni surtout à son lord. En moins d'un quart d'heure, nous la vîmes se faire ratisser quatre-vingt-dix mille francs. Mais le regard souverain qu'elle nous envoya en quittant la table dut la venger des rigueurs du sort. Quant à l'Anglais, je suppose qu'il trouva la vengeance moins savoureuse.

J'assistai à une autre manœuvre dont je n'aurais jamais compris le sens, si le père Martin ne me l'avait développé avec sa rare expérience.

Seulement, pour s'y intéresser, il est indispensable de connaître la marche du trente et quarante qu'il est difficile de suivre ailleurs que sur place.

Un coup de trente et quarante se compose de deux rangées de cartes que le tailleur aligne devant lui, la première étant pour la noire, la seconde pour la rouge et le plus faible point entre trente et quarante déterminant la rangée gagnante.

La taille complète est formée de quatre jeux de cinquante-deux cartes. Il arrive conséquemment que les dernières cartes de la taille ne dépassent pas toujours le point de trente pour la noire ou pour la rouge, auquel cas le coup est nul, puisque le *quorum* n'a pas été atteint. Les joueurs reprennent leurs

mises. Les cartes sont alors battues de nouveau et une nouvelle taille est annoncée.

Or, un jeune homme, que le hasard avait fait mon voisin à diverses reprises, laissait passer toute la taille sans poser un louis, sur le tapis et, au moment où il ne restait plus que cinq ou six cartes dans les mains du tailleur, il plaçait délibérément trois et quelquefois quatre mille francs à une des deux couleurs.

Le nombre des cartes étant insuffisant pour amener un point réglementaire, le croupier disait :

— Messieurs, les cartes passent !

Tous les joueurs — et le jeune homme comme les autres — retiraient leurs mises et on procédait au battage des cartes.

— Pourquoi diable, demandai-je un jour au père Martin, ce monsieur attend-il toujours, pour ponter, que les cartes manquent, ce qui rend forcément nuls tous les coups qu'il joue ?

— Je le connais, fit Martin. Voilà trois ans qu'il vient ici tirer continuellement ses quatre mille francs de son portefeuille et les y remettre. Comme il attend toujours le coup où les cartes passent, il est sûr de ne jamais perdre son argent, puisqu'il est obligé de le reprendre.

— Eh bien, à quoi ce petit travail peut-il lui servir ?

— A ceci : il vient à Bade des tas de petites femmes en quête d'aventures et qui s'accrochent volontiers aux hommes qu'elles croient susceptibles de les remettre à flot. Aussi, quand une d'elles se renseigne sur les ressources financières de ce garçon-là, les autres lui donnent immédiatement d'excellentes références.

« — S'il est riche ? Je crois bien, ma chère ! Il vous flanque sur le tapis quatre mille francs comme un sou ! »

Il a ainsi toutes les filles qu'il veut et, quand elles s'aperçoivent qu'elles ont été volées, il est trop tard.

J'avoue avoir été stupéfié par cette façon de poser des billets de banque en guise de lapins.

Ce père Martin, qui est certainement mort dans les bras de Dieu, était, l'été, chef de partie à Bade et, l'hiver, marguillier à Versailles. Je l'y rencontrai un jour et il me pria de ne dire à personne de la ville qu'il allait, pendant la belle saison, rendre le pain bénit dans une paroisse où tous les sermons tenaient dans ce seul commandement de l'Eglise :

— Messieurs, faites votre jeu !

Quand je rentrai à Paris dans le même état d'impénitence républicaine où j'en étais parti, Villemessant, qui, après avoir débuté par le *Figaro* hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire, l'avait définitivement fondé quotidien, songeait sérieusement à demander l'autorisation d'en faire un journal politique. Il aurait ainsi droit à deux avertissements avant la suppression totale, ce qui était toujours la mort, mais avec un léger sursis.

Un nouvel article de moi l'avait incité à cette détermination. Dans son hystérie de bassesse et son épilepsie de platitude, la censure avait interdit tout le répertoire de Victor Hugo. Le *Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Angelo*, les *Burgraves* étaient proscrits comme attentatoires à la majesté du trône impérial, bien qu'ils eussent été écrits et représentés longtemps avant la restauration de l'Empire.

Mais les *Châtiments* avaient eu le don de rendre

criminelle toute l'œuvre du poète. A ce point que deux de mes amis, Adolphe Choler et Siraudin, ayant, dans un vaudeville intitulé *Amoureux de la Bourgeoise*, introduit cet alexandrin :

Je suis un vers de terre amoureux d'une étoile,

Anastasie avait coupé cette citation séditieuse comme tirée de *Ruy Blas !*

Voilà où on en était, au point de vue de la liberté d'écrire. Sur ces entrefaites, le directeur d'un théâtre de Bordeaux, peu au courant des prescriptions administratives, avait, avec l'autorisation inconsciente du préfet, affiché et donné ce même *Ruy Blas*, au profit des inondés du moment. Le succès avait été énorme et la recette magnifique.

Mais il était facile de prévoir les graves conséquences de ce malentendu : une pièce représentée tout entière à Bordeaux, quand à Paris il n'était même pas permis d'en rappeler un vers, même en le dénaturant un peu.

Je me hâtai de signaler aux lecteurs du *Figaro* cette grotesque incohérence dans l'arbitraire. Il résultait de cette défense opposée à cette autorisation, faisais-je remarquer, que la littérature de Victor Hugo, intolérable dans la capitale, n'offrait aucun danger dans les départements. Je demandais, d'un ton sérioso-comique, comment le directeur du théâtre bordelais avait pu avoir assez peu le respect des inondés, déjà si malheureux, pour leur distribuer le produit d'une pièce évidemment immorale et corruptrice, puisqu'elle était défendue à Paris même qui, cependant, passe pour le foyer de la corruption.

« Si, reprenais-je, Victor Hugo est un écrivain à ce

point pervers et pervertisseur qu'il ne puisse rester au répertoire, pourquoi le jouez-vous au profit des inondés? Et si vous le trouvez assez inoffensif pour le jouer au profit des inondés, pourquoi ne permettez-vous pas qu'on le joue au profit des Parisiens qui n'ont souffert d'aucune inondation? »

En réalité, il y avait eu maldonne de la part de la censure bordelaise, et le préfet fut saboulé, déplacé même, je crois, pour avoir ainsi transgressé les ukases du ministère.

Peut-être cependant la gaffe préfectorale eût-elle passé inaperçue sans l'article agressif par lequel je la soulignais. Villemessant, de nouveau menacé, déclara qu'il avait assez d'une tolérance aussi intolérante, et qu'il allait déposer un cautionnement de trente mille francs, moyennant lequel son journal acquérait la faculté de mentionner les débats du Corps législatif et d'apprécier, dans une mesure si restreinte qu'elle fût, les actes du gouvernement.

C'est ainsi que fut créé le *Figaro* politique, dont j'étais, à vrai dire, le seul politicien, et qui se trouva quelque peu garanti contre mes témérités. Mais mon article sur la représentation de *Ruy Blas* eut sans aucun doute pour résultat l'autorisation accordée au Théâtre-Français de mettre en répétition *Hernani*.

Le ministère des Beaux-Arts, alors confié au maréchal Vaillant dont j'avais dit qu'il avait appris à connaître les tableaux dans les cadres de l'armée, s'imagina jouer un tour atroce à Victor Hugo en ressuscitant la plus romantique de ses pièces. Les « genoux » du cabinet en étaient restés aux comptes rendus de la première représentation si orageuse du chef-d'œuvre et, sans tenir compte du mouvement littéraire qui depuis la soirée de 1831 avait trans-

formé les esprits, ils s'attendaient à voir crouler le drame sous les sifflets.

En prévision de cette revanche à prendre sur l'auteur de l'*Expiation*, tout l'état-major courtisanesque remplissait l'orchestre et les loges. J'avais derrière mon fauteuil Nieuwerkerke, précisément assis à côté de Villemessant à qui je parlais en tournant la tête, de sorte que le familier de l'Elysée ne perdait pas une seule de mes réflexions, qui n'étaient pas tendres pour le régime.

Villemessant, qui était l'ignorance même, me disait avant le lever du rideau :

— Je n'ai jamais lu *Hernani*, mais il paraît que ça n'ira pas jusqu'à la fin, tant c'est ennuyeux.

— C'est même dans cet espoir qu'on en a permis la représentation, répondis-je ; mais quand j'aurai un jugement à porter sur une pièce de Victor Hugo, ce n'est pas le maréchal Vaillant que j'irai consulter.

Nieuwerkerke, de qui j'avais déjà eu raison dans deux circonstances, m'écoutait avec un sourire presque engageant. J'étais devenu un homme à craindre, c'est-à-dire à ménager, et il me semblait, malgré mes sorties contre le gouvernement, tout disposé à se raccommoder avec moi.

Cette reprise du drame de Victor Hugo eut un succès fou. Pas un vers qui ne portât. Le parterre et les hautes galeries exultaient et les cris de : « Vive Victor Hugo ! » s'entrecroisaient à travers le lustre.

Les officieux accourus pour assister à une chute étaient consternés. Mais comme il devenait impossible de nier les applaudissements provoqués par la magnificence des vers et la grandeur des tirades, la bande des Tuileries se rattrapa sur ce mot stupide

qui a été prononcé bien des fois et dont Nieuwerkerke, tout déconfit, ne manqua pas de nous donner une réédition :

— Quel malheur qu'un homme d'un aussi grand talent se soit occupé de politique !

A quoi, bien que cette pensée profonde ne m'eût pas été adressée, je ne pus me retenir de riposter :

— Il paraît que les imbéciles seuls ont le droit de s'occuper de politique. Voilà qui est peu aimable pour le chef de l'Etat.

Et, comme Villemessant riait de mon observation, le surintendant des Beaux-Arts répliqua :

— Ce n'est pas la même chose !

— Je l'espère fichtre bien ! répondis-je.

L'éclat de cette représentation ôta à l'administration l'envie de lever l'embargo qui pesait encore sur les autres œuvres du poète. Car, iniquité peut-être sans précédent, on lui avait volé toutes ses pièces qui se donnaient au Théâtre-Italien, avec musique de Donizetti ou de Verdi, sous les titres de *Lucrezia Borgia*, de *Rigoletto*, d'*Ernani*, que, malgré ses légitimes protestations, on représentait sans autorisation de sa part, comme sans versement de droits d'auteur ; et ces mêmes drames, on lui refusait la permission de les faire jouer sur les scènes auxquelles il les avait destinés et dans la langue où il les avait écrits.

Il engagea un procès contre les cambrioleurs qui crochetaient ainsi ses manuscrits. Inutile d'ajouter qu'il le perdit, les juges s'étant fait un devoir de proclamer que dépouiller un ennemi du prince à qui la France devait son bonheur, en attendant qu'elle lui dût l'invasion, constituait un acte loyal et méritoire.

De ce débat avec des librettistes et des musiciens lui vint sans doute sa profonde horreur de la musique. A l'époque où je vivais presque complètement chez lui, place des Barricades, pendant mon exil à Bruxelles d'août 1868 à novembre 1869, je le voyais tressauter en m'entendant fredonner des airs de Verdi, contre lequel, malgré son empire sur lui-même, il se répandait en injures grossières.

Quand je m'amusais à l'exaspérer, je lui disais froidement :

— Tout le monde sait que vous avez copié textuellement le *Roi s'amuse* dans *Rigoletto*.

J'étais parvenu à persuader à Villemessant que, bien qu'il eût déposé un cautionnement comme simple garantie, il devait au moins se donner de la politique pour son argent. C'est pourquoi, à chaque chronique, j'augmentais la dose, piquant droit sur les hommes de l'entourage jusqu'à ce que je m'attaquasse directement à l'entouré.

Tantôt c'était Rouher, à qui je demandais compte de ce placement de père de famille qu'il avait recommandé du haut de la tribune sous le titre d'obligations mexicaines et que j'appelais, non pas la plus grande pensée, mais la plus grande filouterie du règne.

Tantôt c'était Persigny, dont j'humiliais les prétentions nobiliaires et oratoires en lui demandant le nom de l'écrivain qui lui fabriquait les discours qu'il lisait dans les Assemblées.

Tantôt enfin c'était Bonaparte lui-même qu'à la suite de la mort de Soulouque je comparais librement à cet empereur noir. Sous prétexte de biographie du défunt, je terminais mon parallèle en ces termes qu'on n'osa pas mettre en relief au moyen d'un pre-

mier avertissement qui n'eût fait que donner plus de ressemblance au portrait :

Entre autres inventions dont la postérité est appelée à se gaudir, ses flatteurs avaient trouvé la suivante. Vers les dernières années de son règne, alors que l'affection de ses peuples commençait à marquer au soleil deux degrés au-dessous de rien du tout, le vieux Soulouque aimait à aller visiter ses provinces, afin de réchauffer l'enthousiasme, qui se frappait comme du champagne, chaque jour davantage.

Afin donc, et c'est ici que la courtisanerie haïtienne mérite une première médaille à l'exposition des platitudes, afin donc que ses vieilles oreilles ne fussent pas affligées par le morne silence qui accueillait partout son passage, on avait adapté aux roues de son wagon un appareil sonore qui criait : « Vive l'empereur ! » pendant tout le temps que le train était en marche.

Enfoncé dans son compartiment, Soulouque était persuadé que ces acclamations continues sortaient du gosier reconnaissant de ses fidèles sujets. Emu jusqu'aux larmes, il jetait quelquefois par la portière, criant : « Tenez, braves gens ! » des pièces de monnaie que le chauffeur, le mécanicien et le premier ministre se partageaient sans rien dire, tandis que Sa Majesté rentrait dans sa capitale, convaincue qu'elle était plus forte et plus adorée que jamais.

Voilà comment les souverains ne peuvent jamais savoir la vérité ; il est vrai que Soulouque aurait probablement fait fusiller le premier qui se serait permis de la lui apprendre. Notre pays n'en a pas moins commis une réelle injustice en regardant passer avec une si complète indifférence le convoi funèbre de ce souverain déchu. Si quelqu'un a jamais eu des titres sérieux à la reconnaissance des hommes libres, c'est certainement Soulouque. Il a déconsidéré la noblesse en donnant à ses gentilshommes ordinaires des titres trouvés dans le manuel du parfait confiseur.

Il a démonétisé les plumets en coiffant ses grands dignitaires en simples chiquards.

Il a réduit l'uniforme, cet uniforme qui gouverne tout en

France, à l'état de contrefaçon du costume de l'amiral suisse de la *Vie parisienne*.

Enfin il a fait de ces décorations, dont la chasse est aujourd'hui toujours ouverte, une quincaillerie dont le fer-blanc ne peut que rejaillir sur tous les crachats connus et sur toutes les plaques européennes, fussent-elles en diamants.

Tel est l'inventaire politique de l'ex-empereur d'Haïti. Trouvez-moi donc un écrivain, un philosophe ou un moraliste qui mérite plus que lui la reconnaissance des gens, par malheur de moins en moins nombreux, qui croient que rien n'est plus profitable au progrès de la civilisation que de voir ridiculiser ce qui est en effet ridicule.

La transparence de ces allusions, qu'on ne se donnerait pas même aujourd'hui la peine de commenter et que personne d'ailleurs ne se donnerait la peine d'écrire, bouleversait à cette époque toutes les idées admises et permises touchant le respect dû à la personne du souverain. On requit de nouveau Villemessant d'avoir à fournir des explications sur cet article où non seulement l'empereur, mais les ministres, la noblesse, l'armée et ses uniformes étaient jetés en proie à la raillerie publique. Le préfet de police lui demanda même quand je m'arrêterais, et Villemessant me conta lui avoir répondu :

— Je crois qu'il ne s'arrêtera que quand vous l'arrêterez.

Ce qui avait provoqué, de la part du préfet, cette réplique :

— Nous y songeons.

CHAPITRE XV

Un peu d'histoire naturelle. — Le Juge Delesvaux. — Adieux au « Figaro ». — La gestation d'une brochure périodique. — Le Ministre Pinard. — Bischoffheim. — La « Lanterne ».

Heureusement, on était alors en 1867, en pleine Exposition, Napoléon III avait écrit quelques mois auparavant sa fameuse lettre dite du « 19 janvier », qui annonçait comme prochaines un certain nombre de concessions libérales, et il tenait à éviter aux souverains, dont à ce moment il recevait la visite, le spectacle de l'asservissement trop visible de tout un peuple.

Mais je sentais la foudre sillonner les nues au-dessus de ma tête, et je m'attendais constamment à quelque mauvais coup de bec de l'oiseau impérial. Mon système de polémique commençait en outre à créer des imitateurs. Comme il était indispensable, pour fonder un journal politique, non seulement d'obtenir l'autorisation ministérielle, mais de verser un cautionnement de trente mille francs, la jeunesse républicaine dont Raoult Rigault, Ferré, Longuet étaient les plus actifs meneurs, s'ingéniait à lancer dans les jambes du gouvernement des pétards contre l'explosion des-

quels, malgré sa toute-puissance, il demeurait impuissant.

Rigault, par exemple, venait innocemment au ministère déposer un titre de journal : *la Nature* ou *la Science pour tous* ou *le Géographe*, dénominations essentiellement bénignes, auxquelles la politique semblait devoir rester totalement étrangère.

Le premier numéro paraissait et on y lisait ceci :

« Chers lecteurs, nous allons, si vous le voulez bien, commencer par des études sur l'histoire naturelle. Voyons d'abord

L'AIGLE

qu'on a par erreur qualifié de « roi des oiseaux ».

Puis il continuait sans plus de préambule :

« L'aigle est un animal de proie, pillard, voleur, lâche et féroce. Il se nourrit de la chair des autres animaux plus faibles et va jusque dans leurs nids dévorer leurs œufs. On l'a vu, souvent, s'abattre sur des moutons dont il arrache la laine pour en tapisser son aire. Il ne recule devant aucune cruauté pour la satisfaction de son insatiable appétit.

« Peut-être, après tout, les naturalistes ont-ils eu raison de lui appliquer le titre de « roi », la plupart des souverains ayant, à l'instar de l'aigle, l'habitude de se nourrir du sang de leurs sujets comme du bien que ceux-ci ont péniblement amassé. »

A peine un exemplaire de la publication était-il déposé au ministère que les agents se précipitaient sur les kiosques pour en arrêter la vente, mais il était généralement trop tard. La police attendait

alors, pour le saisir, l'apparition du second numéro de la feuille qui, naturellement, n'en avait qu'un.

Seulement, au bout de quelques jours, elle était remplacée par une autre non moins scientifique et dont le premier article était une dissertation sur les habitudes, le plumage et les mœurs de

LA GRUE

On y expliquait que cet échassier marchait en se dandinant et en soulevant les plumes de ses ailes, ce qui lui donnait l'air de porter une crinoline. C'était un oiseau dénué de toute espèce d'intelligence, qui se nourrissait de poissons et perchait souvent sur les toits des maisons et même des palais.

Ainsi il n'était pas rare de voir de temps en temps une grue se montrer jusque sur les balcons des Tuileries. Les savants en comptaient plusieurs espèces, notamment la

GRUE COURONNÉE

qui différait de la première en ce qu'elle portait sur la tête une aigrette formant diadème.

Elle marchait aussi d'un pas plus fier, dressant le cou et semblant dire aux autres grues de son entoutourage :

— Je suis couronnée et vous ne l'êtes pas.

La loi imposant pour tout écrit périodique un gérant responsable, Ferré et ses collaborateurs allaient la nuit le chercher aux Halles, parmi les malheureux

qui dormaient sous l'abri des pavillons. On lui payait pour deux jours une chambre dans un hôtel d'alentour, puis, moyennant vingt francs, on lui faisait signer une déclaration de gérance qu'on portait réglementairement au ministère de l'intérieur.

Au cas où le parquet aurait cru devoir exercer des poursuites pour ces divers crimes de lèse-histoire naturelle, il lui eût été ainsi impossible de mettre la main sur le coupable qui avait depuis longtemps quitté son hôtel pour reprendre sa vie errante.

Mais si les souverains étaient malmenés avec cette impertinence, les magistrats qui les défendaient étaient encore moins ménagés. Le juge Delesvaux, resté célèbre dans les annales judiciaires pour ses brutalités, son cynisme et sa mauvaise éducation, avait été spécialement pris pour cible par les révolutionnaires qui lui faisaient payer le plus cher possible l'iniquité de ses sentences.

Ce Delesvaux était un ancien bas policier qui, au coup d'Etat, avait coopéré à l'arrestation de plusieurs députés et s'était fait remarquer de ses chefs par son empressement à passer du côté du violateur contre la loi violée. Il était ainsi arrivé à se faire nommer juge d'instruction de la sixième chambre où on lui confiait toutes les affaires connexes à la politique.

Ce sabreur de républicains n'était probablement pas plus prévaricateur que ses collègues, mais il apportait dans le prétoire des allures si débraillées et un langage parfois si crapuleux qu'il était devenu le type du véritable magistrat deux-décembriste.

Il avait adressé à Jules Favre, qui plaidait un jour devant lui, une observation à ce point inconvenante que le célèbre avocat s'était écrié :

— Vraiment, les bras me tombent!

Et Delesvaux avait répliqué :

— Laissez-les tomber, maître Jules Favre. Vous trouverez bien toujours ici quelqu'un pour vous les ramasser.

Raoul Rigault qui, filé par les agents, les filait à son tour et connaissait les noms, visages et domiciles de tous les employés de la Préfecture, s'était attaché aux pas du Delesvaux, lequel était du reste un ivrogne fieffé et n'ouvrait guère ses audiences autrement qu'entre deux vins.

Rigault avait appris que, tous les soirs, il allait prendre des digestifs dans un petit café où il jouait aux cartes, quelquefois jusqu'à minuit. Cet homme sévère, mais injuste, avait de plus, dans son quartier, la réputation d'un infatigable coureur de filles.

Muni de ces renseignements, Rigault avait un jour amené dans le café où s'abreuvait Delesvaux une petite camarade du quartier Latin qu'il avait fait asseoir, comme par hasard, à côté du personnage; puis il était parti après l'avoir suffisamment stylée.

La petite avait alors commencé à couvrir d'œillades le vieux voluptueux qui, vers les onze heures du soir, lui avait proposé de la reconduire chez elle. Elle avait accepté, ce qui était dans son programme. Mais quand ils sortirent du café, l'un accompagnant l'autre, Rigault se jeta sur la jeune personne et lui dit en la secouant par le bras :

— Comment! toi, ma sœur, tu te laisses faire la cour par ce vieux porc! Attends! tu vas voir comme nous allons l'arranger!

Et, aidé de trois de ses amis, il tomba à poings fermés sur Delesvaux qui reçut une danse abominable, si bien que le lendemain il avait, en prenant place à son fauteuil, le nez écrasé et les yeux comme

des coquilles de noix. Rigault se fit même un plaisir de passer à l'audience toute l'après-midi, sûr que, si le président le reconnaissait, il n'oserait jamais formuler la moindre plainte, qui eût entraîné des explications gênantes pour le bon renom de son hermine.

Je fus admis, un an ou quinze mois plus tard, à apprécier en personne le tour de main judiciaire de cet agent du régime impérial. A la suite d'une brochure immonde où deux mouchards embrigadés m'accusaient :

1° De porter un faux nom;

2° De me donner comme Français, bien que je fusse Américain;

3° D'avoir été condamné plusieurs fois pour escroquerie;

J'avais eu la faiblesse de remplacer par une paire de claques à l'imprimeur de ces inepties, le haussement d'épaules qu'elles méritaient à peine. C'était bêtement donner la réplique au gouvernement qui, ne sachant trop comment s'y prendre pour supprimer la *Lanterne*, que je publiais alors et dont je raconterai la gestation, était enchanté d'un prétexte pour en supprimer l'auteur.

L'imprimeur souffleté avait répondu par une plainte en police correctionnelle, et naturellement Delesvaux avait été choisi pour liquider ces deux gifles.

Contrairement à ce que je croyais savoir de ce président, je reçus de lui un accueil plein d'urbanité et même de bienveillance. Mon avocat, qui était Clément Laurier, ayant lu tout haut le placard, Delesvaux parut faire chorus avec la foule indignée. D'autant que la police, toujours bien informée, avait

eu soin d'adresser sous enveloppe un exemplaire de ce ramassis d'insanités à la pension même où je faisais élever mon enfant.

— Expliquez-vous librement, me dit le président avec une courtoisie émue. Le tribunal comprend parfaitement quelle a dû être votre exaspération en voyant étalées aux vitrines des libraires ces abominables accusations. Je vous écoute.

Comme un jocrisse que j'étais et que je suis sans doute encore, je racontai avec la plus entière franchise que je revenais de la campagne lorsque, mes yeux étant tombés sur cette ignominie, je pris tout juste le temps de requérir deux de mes amis qui m'avaient accompagné à l'imprimerie d'où sortait le placard et où je comptais trouver mes deux drôles ;

Que ceux-ci, s'étant prudemment esquivés, j'avais dû me contenter de l'imprimeur, après qu'il eut revendiqué pleinement la responsabilité de ces saletés que, du reste, je l'ai su depuis, il éditait aux frais de la Préfecture.

Delesvaux et les deux personnages muets qui lui servaient d'assesseurs et de complices suivirent mon récit avec une attention du meilleur augure. Clément Laurier plaida avec beaucoup de chaleur et d'esprit et, alors que toute la salle et l'imprimeur soufflété lui-même croyaient à un acquittement, Delesvaux, toujours gracieux, prononça un jugement qui me condamnait à QUATRE MOIS de prison pour coups portés avec « guet-apens ».

Je compris seulement alors que la comédie avait été organisée entre le Delesvaux et le ministère. Ce fut même l'humiliation de m'être laissé jobarder avec cette candeur qui me toucha le plus. L'imprimeur, qui fit faillite à Paris et que je rencontrai plus tard à Genève, après mon évasion de Nouvelle-

Calédonie, m'assura qu'à deux reprises il avait voulu retirer sa plainte et qu'on l'avait forcé à la maintenir.

Je ne regrettai pas la râclée que Raoult Rigault avait flanquée à ce monstrueux juge qui certainement eut conscience de la turpitude qu'il venait de commettre à mon égard. En effet, le 4 septembre 1870, lorsque les noms des membres du gouvernement de la Défense nationale commencèrent à circuler, il fut pris d'une agitation extraordinaire et demanda à son valet de chambre :

— Est-ce que M. Rochefort est sur la liste?

— Oui, lui répondit le domestique.

Aussitôt Delesvaux entra dans son cabinet de toilette et, tirant d'un tiroir un revolver tout chargé, il se brûla la cervelle.

L'infect drôle s'imaginait sans doute que mon premier acte allait être de me venger de la honteuse iniquité doublée d'escobarderie qu'il avait commise à mon endroit, et il se voyait probablement déjà la tête sous le couperet de la guillotine.

Au moment où, affolé par le bruit de la détonation, le domestique se précipitait dans le cabinet, un coup de sonnette l'appela à la porte. Il ouvrit et se trouva en présence de deux messieurs qu'il supposa tout de suite avoir été envoyés par le gouvernement nouveau pour arrêter ce serviteur de l'ancien. Il eut alors ce mot qui prouve à quel point il était renseigné sur les crimes de son maître :

— Monsieur vient de se faire justice!

Il aurait même pu ajouter que c'était la seule justice qu'il eût jamais faite.

Les deux visiteurs étaient au contraire deux amis

qui venaient prévenir Delesvaux que, la République venant d'être proclamée, il eût à prendre ses précautions afin d'éviter des représailles.

On me croira facilement lorsque j'affirme que, dans cette journée historique, mes pensées étaient à cent lieues de ce Delesvaux et que j'avais devant les yeux de tout autres images que celle de ce félon prenant son plus gracieux sourire pour m'octroyer quatre mois de prison.

Je ferai même remarquer qu'il a été, pour un homme aussi roué, singulièrement candide. S'il n'avait pas cédé à un accès de fièvre chaude, il eût, comme ses collègues des commissions mixtes et des tribunaux correctionnels, comme le substitut impérial Ribot et le juge Bérenger, continué sous la République à peupler les prisons des mêmes républicains qu'il y claquemurait sous l'Empire.

Mais quand Raoul Rigault lui envoyait des petites femmes dans les jambes et des coups de poing dans la figure, nous étions en 1867. Paris regorgeait d'étrangers plus ou moins royaux accourus, sous couleur d'Exposition universelle, pour rire un peu dans les cabinets particuliers ou les coulisses de l'Opéra.

Une grande cabotine, qu'on surnommait le « Passage des Princes », jetait sa note rose sur les points noirs de l'horizon, et le Jérémie qui aurait prédit à deux ans de là l'effondrement de ce régime panaché de caporalisme et de prostitution, eût été traité de visionnaire et d'halluciné.

Nous marchions donc à tâtons vers l'aurore d'une liberté que nous n'espérions guère. Mais nous y marchions tout de même, nous confiant vaguement à cette pelure d'orange sur laquelle glissent quelquefois les hercules les plus résistants.

Après que les rois eurent regagné leurs États, la surveillance dont j'étais tout particulièrement l'objet se resserra de plus en plus étroitement. Un article où, à propos d'une chasse impériale à Compiègne, je racontais comment on plaçait, à huit mètres devant l'empereur, un lapin savant qui faisait semblant d'être atteint par son coup de fusil et reparaissait cinq minutes après pour recommencer la scène, fit, non pas seulement déborder, mais éclater le vase qui chauffait à mon intention.

Piétri cita de nouveau Villemessant à comparaître dans son bureau préfectoral, et lui démontra ce qu'il y avait d'injurieux pour la majesté du trône à prétendre que les trois cent cinquante lapins inscrits au tableau se composaient en tout et pour tout d'un seul, toujours le même, qui se contentait de faire le mort et rentrait ensuite dans la coulisse pour en ressortir presque aussitôt comme les figurants des pièces militaires.

Bref, on avait assez de moi : c'était mon exclusion du *Figaro* ou sa suppression. Toute l'argumentation ingénieuse de son rédacteur en chef se heurta à une résolution préméditée et irrésistible. Ce qu'il put obtenir de Piétri, c'est qu'on me tolérerait encore si j'allais moi-même donner « ma parole d'honneur » au préfet de police que je me cantonnerais désormais dans les questions d'art et qu'en parlant tableaux je ne laisserais pas pointer le moindre bout d'oreille politique.

— Très bien ! répondis-je à Villemessant. Ecrivez à Piétri que je consens à tout à une condition : c'est qu'il me nommera secrétaire du commissaire de police de mon arrondissement.

C'était la fin des négociations. Je fis mes adieux

aux lecteurs du *Figaro* dans une chronique qui débutait ainsi.

« Banni de la République avec défense de porter le nom de Pietro — pour ne pas avoir voulu porter celui de Pietri... »

Ce départ imposé fit beaucoup plus de bruit que je ne l'aurais jamais cru. Le soir même de cette expulsion sensationnelle, j'assistais à une première au Vaudeville, et comme je faisais part à Pierre Véron de mes inquiétudes touchant ma situation matérielle, qui allait devenir fort précaire, pas un journal ne paraissant devoir se montrer assez crâne pour recueillir l'expulsé, mon ancien collaborateur du *Charivari* me suggéra cette détermination :

— Puisqu'on ne vous permet pas de vivre chez les autres, pourquoi ne vous mettez-vous pas dans vos meubles? Créez un journal dont vous serez l'unique rédacteur. Vous bataillerez alors à vos risques et périls, sans crainte d'entraîner personne dans votre naufrage.

Me reportant immédiatement au succès des *Propos de Labiénus*, j'adoptai le plan d'une brochure non pas isolée, mais périodique, qui éclaterait par exemple tous les samedis sur la tête du gouvernement. Ma décision fut prise sur-le-champ et je ne m'occupai plus que de chercher un titre.

Dès le lendemain, je communiquai mon idée, ou plutôt celle de Pierre Véron, à Villemessant qui, avec son flair de vieux repris de journalisme l'adopta d'enthousiasme. Il me proposa même de verser l'argent nécessaire pour les premiers frais d'impression, de papier et d'installation de mon journal, en me promettant de m'apporter, le soir même, une vingtaine de titres parmi lesquels je choisirais le plus approprié au genre d'opposition que je méditais.

Le soir même, en effet, je reçus la liste où se trouvait le titre de la *Lanterne* que je distinguai tout de suite et pour lequel j'optai sans hésitation. J'éprouvais seulement une certaine inquiétude à accepter la commandite de Villemessant, sur lequel le gouvernement avait toujours barre par la menace de la suppression du *Figaro* et qui pouvait tenter tout au moins de me refréner dans mes attaques.

Je n'accueillis donc que très conditionnellement ses propositions, prêt à les repousser tout à fait si d'autres m'étaient faites, cadrant mieux avec mes projets.

Justement mon ami Siraudin, qui les avait appris par les journaux où l'on relatait déjà le titre menaçant de mon nouveau journal, s'abattit chez moi comme une trombe et me supplia de ne rien conclure sans l'avoir revu. Il avait mon banquier, qui me laisserait les coudées franches, verserait pour moi le cautionnement indispensable et ne tenait en rien aux bénéfices que l'affaire pourrait produire.

C'était trop beau pour ne pas dissimuler quelque dessous à examiner de près. Nous arpentions le boulevard tout en causant, et Siraudin, qui, sous une rondeur apparente, cachait beaucoup d'esprit et de finesse, me dit tout à coup :

— Je vous quitte. J'ai rendez-vous chez M. Édouard Bocher, l'intendant des biens de la famille d'Orléans, qui veut me montrer deux magnifiques tableaux achetés tout récemment par le duc d'Aumale qui les a déposés chez lui, d'où ils vont partir pour l'Angleterre.

Puis, comme s'il se remémorait mon goût pour les tableaux anciens, il conclut :

— Mais, au fait, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas ? Ça vous fera plaisir de voir ces deux

belles toiles. Venez donc. Bocher ne sera probablement pas chez lui, mais le domestique nous les montrera.

Je le suivis sans défiance et nous abordâmes rue de La Ville-l'Évêque, où demeurait, autant que je peux l'affirmer, le régisseur des biens d'Orléans, à cette époque assez faciles à régir, puisque Louis-Bonaparte en avait subtilisé les trois quarts.

Il est utile de rappeler que les orléanistes étaient alors contre l'Empire en guerre aussi déclarée que les républicains. Les princes étaient proscrits, conséquemment intéressants. Ma qualité de rédacteur du *Figaro*, journal plutôt conservateur quoique assez éclectique, laissait un certain nombre de gens dans le doute relativement au gouvernement que j'aurais désiré voir succéder à celui du coup d'État.

Prévost-Paradol, que je connaissais un peu par sa femme qu'étant petit j'avais vue jeune fille à la pension où avaient été élevées mes sœurs, avait sans affectation essayé de m'attirer dans cette atmosphère philippiste dont Thiers était l'astre. Le parti eût été heureux de me voir prendre place dans la queue de cette comète.

M. Louis Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, dont la clientèle se trouvait en majeure partie dans la branche cadette, avait même, contrairement aux habitudes quasi ministérielles de la maison, daigné me rendre visite un matin pour me demander un article traitant du théâtre moderne, et pour lequel, de plus en plus contrairement aux habitudes de la maison, il m'offrait un très gros prix.

J'étais très peu au courant de ces embauchages à la suite desquels un homme de lettres se trouve subitement, sans le savoir ni le vouloir, embrigadé dans un groupe qui le compromet, puis l'accapare. Cependant, je comprenais instinctivement qu'écrire à la

Revue des Deux-Mondes c'était se classer dans cette bourgeoisie juste milieu qui n'est ni chair ni poisson ou, ce qui est plus écœurant encore, est à la fois poisson et chair.

D'abord flatté de la démarche de M. Louis Buloz, qui m'invitait ainsi à m'asseoir dans le cénacle où tant de célébrités avaient eu leur siège, la réflexion me conseilla de décliner cette offre séduisante. Je promis presque au directeur de la *Revue des Deux-Mondes* d'écrire l'article demandé, mais je ne l'écrivis jamais.

Ma présence chez M. Édouard Bocher, condamné lui-même par la justice de Bonaparte, n'avait donc rien de contradictoire avec mon républicanisme, d'autant qu'il s'agissait simplement d'une question artistique et que je me rendais là avec Siraudin comme je serais allé au musée du Louvre.

M. Édouard Bocher, que j'ai vu cette seule fois dans ma vie, se trouvait chez lui et nous reçut avec une très grande affabilité, lié qu'il était d'ailleurs avec Siraudin, ancien employé de la liste civile sous Louis-Philippe.

Quand j'ai regardé un tableau d'un peu près, il me devient impossible de l'oublier. M. Bocher affirmera si je me trompe : l'un, placé sur un chevalet à droite en entrant dans le salon, représentait la *Plage de Scheveningue*, près de la Haye, par Jakob Ruysdaël.

L'autre, également appuyé contre un chevalet dressé à gauche, était un très bel Albert Cuyp, l'*Entrée de Dordrecht*, où des hommes et des femmes à cheval s'engageaient sous une longue allée d'arbres qui montait dans un merveilleux effet de perspective.

L'examen terminé et mes compliments faits sur la qualité supérieure de ces deux œuvres superbes que le duc d'Aumale avait payées, l'une quatre-vingt

mille francs et l'autre cent trois mille — on voit que mes souvenirs sont précis — j'allais me retirer, quand M. Bocher nous pria gracieusement de nous asseoir devant son feu pour nous entretenir quelques minutes de cet abominable gouvernement et de l'espèce de décret de proscription qu'il avait rendu contre moi, à qui il retirait brutalement la plume des mains, c'est-à-dire le pain de la bouche.

La *Lanterne*, dont j'avais déposé le titre et qui, avant de paraître, occupait déjà beaucoup l'opinion, fut naturellement mise sur le tapis. C'est alors que Siraudin, démasquant ses batteries, m'avoua nettement que le commanditaire dont il m'avait parlé n'était autre que le duc d'Aumale.

Et avec une inconscience de vaudevilliste, il discuta devant moi le chiffre de la dépense à engager, y compris les trente mille francs de cautionnement. M. Edouard Bocher fit même cette remarque :

— Oh ! le cautionnement, c'est de l'argent sacrifié. On ne vous le rend jamais.

Je me mordais les lèvres, craignant de reconnaître par quelque observation froissante la réception cordiale du fidèle ami des princes déchus ; mais je me levai sans donner mes conclusions, et, à peine dans l'escalier, je déclarai à Siraudin qu'à aucun prix je n'entrerais dans sa combinaison dont il aurait dû au moins m'avertir. Le soir même, je concluais avec Villemessant et Dumont, un des propriétaires du *Figaro*. Chacun d'eux versait dix mille francs pour le lancement de la *Lanterne*.

Cependant, malgré la fameuse lettre du 19 janvier 1867, par laquelle Napoléon III nous promettait un Empire libéral et une presse libre, le règne du bon plaisir continuait à sévir dans toute son intensité. L'autorisation préalable imposée à tous les mal-

heureux affligés de la démangeaison de créer des journaux restait obligatoire. Les avertissements et les communiqués pleuvaient comme au lendemain des fusillades de Décembre. Et si nous avions la lettre — du 19 janvier — nous n'en avions pas du tout l'esprit.

Le ministre de l'Intérieur était alors un petit monsieur juché sur ses talons et vaniteux comme tous les nabots. Il s'appelait Pinard et avait été procureur général. A sa taille, qui n'était pas haute, il joignait une intelligence qui ne l'était pas non plus. Son ambition seule était démesurée.

Chose inouïe ! ce fut à sa piété qu'il dut son portefeuille. L'Espagnole des Tuileries attacha sa protection à ce jésuitard qui donnait, par son affectation à s'approcher de la sainte table, l'exemple d'une dévotion fanatique à la ville de Douai, où il exerçait en qualité de magistrat debout.

Bien qu'à peu près sûr de sa réponse, j'adressai à ce ministre à poigne, que j'ai depuis si souvent empoigné, une demande officielle qui fut hautainement repoussée. Mais la lutte que j'entreprenais à moi tout seul contre tout un régime commençait à intéresser, presque à passionner le public. Par ses persécutions niaises et la peur qu'il affichait de mes agressions, le ministère préparait lui-même le succès de la *Lanterne* plus sûrement que je n'y serais arrivé par tous les moyens connus de publicité.

Bien que l'autorisation préalable m'eût été refusée par le petit Pinard, il comprenait que l'affaire n'en resterait pas là ; qu'après la lettre du 19 janvier, l'empereur ne pouvait, sans se parjurer encore une fois, maintenir les lisières qu'il avait promis de dénouer et que ma revanche était proche.

Le nouveau et provincial ministre de l'Intérieur se

sentait si peu rassuré qu'il commit la faute de me faire porter des propositions de paix. J'avais été élevé avec le fils d'un ami intime de mon père, Ferdinand Langlé, l'auteur de nombreux vaudevilles, de quelques féeries et d'un livret d'opéra intitulé *la Jacquerie*. Aylic Langlé, l'aîné de ses enfants, avait lui-même tenté d'écrire pour le théâtre. Il a eu une pièce en trois actes jouée au Vaudevillle, *Un Homme de rien*, qui réussit mollement.

Un peu dégoûté de la littérature, il s'était assuré le pain quotidien en acceptant au ministère de l'Intérieur la place d'examinateur des feuilles politiques, dont il signalait les tendances ou les incartades au gouvernement.

On me dépêcha cet ami d'enfance qui avait suivi une carrière si diamétralement opposée à la mienne, et m'ayant connu tout petit, tout pâle, tout chétif et tout timide, ne revenait pas de la situation presque révolutionnaire que j'avais fini par acquérir à force d'irréconciliabilité.

Il apparut un matin chez moi et me demanda de la part du ministre où je voulais en venir. Je lui répondis que j'en viendrais où je pourrais.

— Mais je t'assure, appuya-t-il, on ne t'en veut pas au ministère. M. Pinard me disait encore hier qu'il te trouvait beaucoup d'esprit.

— Ça ne prouve pas précisément que j'en aie, répliquai-je, car ton Pinard ne me paraît pas très fort. Pourtant, si j'en ai en effet, je ferai de mon mieux pour l'utiliser.

— Mais, interrogea Aylic Langlé après une certaine hésitation et comme en proie à une vague inquiétude, pourquoi veux-tu intituler ton nouveau journal *la Lanterne ?*

Je devinai que de cette publication de Damoclès tout les préoccupait, jusqu'au titre. Aussi répondis-je pour m'amuser :

— Tu leur diras, à ces messieurs, que je l'ai appelée de ce nom-là, parce qu'une *Lanterne* peut servir à la fois à éclairer les honnêtes gens et à pendre les malfaiteurs.

Lorsque, plus tard, j'eus à composer la couverture de mes feuilles, je me rappelai la réponse que j'avais faite spontanément à l'envoyé du ministre et je fis ajouter au dessin principal une bonne corde à la signification de laquelle personne, d'ailleurs, ne se trompa.

Aylic Langlé repartit assez déconfit. Mais ce duel à armes en apparence si inégales m'avait attiré de telles sympathies qu'elles avaient fini par se manifester publiquement. Un soir, j'avais dîné chez Ernest Blum, en compagnie de sa jolie et spirituelle amie Gabrielle Gauthier, des Variétés. C'était la première à l'Odéon de la reprise de *Kean*, le drame de Dumas où Berton succédait à Frédérick Lemaître dans le rôle principal. Blum était allé rejoindre sa famille dans une loge et m'avait confié Gabrielle, avec laquelle je devais prendre ma place ordinaire aux fauteuils d'orchestre.

Au moment précis où nous entrions, Kean lançait son imprécation contre les journalistes dont la plume est toujours à vendre, puis il ajoutait ce correctif :

— Mais aussi il en est d'autres que ni les séductions ni les menaces ne font plier et qui aiment mieux cesser d'écrire que de cesser de dire la vérité.

J'ai oublié la phrase exacte, mais tel en était le sens. A ces mots de la tirade, toute la jeunesse du quartier Latin, espacée dans la salle, se leva en agitant des mouchoirs et en criant :

— Celui-là, c'est Rochefort ! Vive Rochefort !

Je ne m'étais pas rendu compte de la signification de la phrase que Berton achevait pendant que Gabrielle et moi nous cherchions les numéros de nos fauteuils. De sorte que, bien que très peu de personnes m'eussent reconnu, je crus que c'était non la scène, mais mon entrée qui provoquait cette explosion.

Je ne savais où me fourrer ; jusqu'à ce que le rideau tombât sur le dernier acte, ces bravos, dont pour la première fois de ma vie j'étais l'objet, me tournèrent dans la tête et j'allai me coucher tout pensif.

Notez que la *Lanterne* n'avait pas encore paru, que j'ignorais même si elle paraîtrait et que je commençais à ne plus trop savoir que devenir. Mais l'antipathie contre l'Empire grossissait tellement, que la seule intention de le démolir attribuée à un homme suffisait pour créer à celui-ci une popularité.

Et tout me réussissait, ce que j'écrivais comme ce que je n'écrivais pas. J'étais comme l'auteur dont on dit : « Il paraît qu'il est en train de travailler à un chef-d'œuvre, » qui vit sur l'attente de ce chef-d'œuvre dont on parle pendant des années et dont il n'accouche jamais.

Le terrain était donc admirablement préparé pour moi quand la suppression définitive de l'autorisation préalable me permit de prendre ma course. Le traité signé entre Villemessant, Dumont et moi portait que j'étais le maître de la rédaction de mon journal, où ma liberté serait entière, absolue et sans contrôle.

J'avertis loyalement, du reste, mes commanditaires que j'étais décidé à pousser droit au monstre ; qu'il y aurait très probablement de la casse et qu'il était encore temps pour eux de retirer leur argent.

d'une affaire qui allait vraisemblablement semer les décombres autour d'elle.

Ils tinrent bon et il ne resta qu'à déterminer le mode de publicité et le prix de la brochure, qui aurait soixante-quatre pages et serait hebdomadaire.

Moi, qui mettais complètement à l'écart la question pécuniaire, j'aurais désiré que la *Lanterne* fût à deux sous. Villemessant demandait qu'on la mît au moins à vingt centimes, sous peine de déficit. Une circonstance fortuite modifia cette manière de voir.

Le banquier Bischoffsheim, celui qui a doté Nice d'un observatoire et de qui on disait qu'il ne l'avait construit que pour découvrir plus facilement des étoiles, donnait, en l'honneur du départ d'Hortense Schneider pour une tournée en province, un grand dîner auquel il nous avait invités, Villemessant et moi, et où nous nous rencontrâmes avec Girardin, Sardou et plusieurs célébrités du théâtre et du journalisme.

On y parla de la prochaine apparition de la *Lanterne* et, nous adressant à l'expérience de Girardin, nous lui demandâmes conseil sur le prix auquel il pensait qu'il fallait mettre le numéro. Il nous répondit sans hésiter :

— Faites payer votre brochure non pas dix, non pas vingt, mais cinquante centimes. Et voici pourquoi : M. Rochefort s'est certainement créé au *Figaro* une clientèle qui le suivra là où il ira. Supposons qu'elle se monte à quatre ou cinq mille lecteurs. A cinquante centimes, sa publication pourra vivre. A dix ou même à vingt centimes, elle n'arrivera pas à couvrir ses frais, et non seulement vous n'aurez pas fait une bonne affaire, ce qui ne serait rien, mais vous aurez assuré au gouvernement un éclatant triomphe en

montrant l'impuissance d'un de ses ennemis les plus déclarés.

L'événement a prouvé que ce raisonnement était faux, mais il était péremptoire, et Villemessant s'y rangea sans discussion. Tout ce que j'eus grand'peine à obtenir, c'est qu'au lieu de cinquante centimes le numéro se vendrait quarante — au cas où il se vendrait. Mais je considérais ce prix comme tellement exorbitant que je me demandais avec désespoir où je trouverais jamais une couche de lecteurs capables de verser une pareille somme pour un quart d'heure de prose signée de mon nom.

J'écrivis mon premier numéro sous les plus fâcheux pronostics, gêné par cette pensée obsédante que le public n'en aurait certainement pas pour ses quarante centimes, et ce fut la mort dans l'âme que je portai mon manuscrit à l'imprimerie Dubuisson, installée rue Coq-Héron, 5, et où se composait déjà le *Figaro*.

Quand on m'en donna les épreuves à corriger, ce fut un effondrement. Albert Wolff était dans la salle où je les relisais. Je les lui passai en lui disant :

— Parcourez-moi ces feuillets et ne me cachez rien. Personnellement, je trouve ça incohérent, sans esprit, sans enchaînement entre les alinéas. C'est une de mes chroniques, simplement plus longue et plus mal faite que les autres. Je crois que je vais piquer une tête.

Wolff lut et me rendit le paquet avec ces mots :

— Je ne dis pas que ce soit mauvais, mais c'est certainement ce que vous avez fait de moins bon.

Défiant comme je l'étais à mon égard, il ne m'en fallait pas plus pour me faire jeter le manche après la cognée. Je fis irruption dans le cabinet de Dubuisson, homme calme et peu porté à l'enthousiasme, à qui je fis cette déclaration :

— Je viens de relire ce premier numéro. C'est au-dessous de tout, de mon avis aussi bien que de celui d'Albert Wolff. En somme, il n'y a rien de fait. Je verrai plus tard à trouver mieux, mais, vous comprenez, je tiens à ne pas sombrer dans le ridicule. Il est impossible que la *Lanterne* paraisse demain.

— Mais, me fit observer mon imprimeur, nous ne pouvons plus reculer maintenant. Il est onze heures du soir; tout est prêt pour la mise en vente demain matin. Ce qui serait ridicule, ce serait de ne pas paraître du tout.

— Et à combien tirez-vous? lui demandai-je, dans un état d'agitation extraordinaire.

— A quinze mille, me répondit cet homme imperturbable.

— Comment! à quinze mille! m'écriai-je; mais c'est de la folie! il va vous en rester plus de dix mille numéros sur les bras! Il fallait tirer à quatre mille, et encore!

— Mais pas du tout! conclut Dubuisson. Le public est très surexcité : je suis sûr que nous vendrons les quinze mille.

Je partis, écrasé par la honte, et je rentrai chez moi

Comme un soldat qui revient sans murmure
Poser à son chevet un vain reste d'armure
Et s'endort vainqueur ou vaincu.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Un tirage imprévu. — Profession de foi. — Messaline. — Les ruses du pouvoir. — Un procès. — Les inconvénients de la célébrité. — Une concurrence. — Edmond About. — Critiques de policiers.

Après une nuit coupée de fiévreux cauchemars, je me levai sur les dix heures, prenant tout le temps de m'habiller, car je n'osais pas sortir pour constater par mes yeux la noirceur du four auquel il me semblait impossible d'échapper. Cependant, aux environs de midi moins le quart, il fallut bien descendre pour aller déjeuner. J'habitais alors rue Montmartre, 103, et je pris la rue Joquelet pour me rendre au restaurant.

Au moment où je débouchais sur la place de la Bourse, je vis de loin une femme tombée sur les genoux et sur le dos de laquelle s'évasait une hotte d'où s'échappaient des quantités de petites brochures rouges. Je m'approchai : c'était ma *Lanterne* dont une foule considérable se disputait des exemplaires qui jonchaient le trottoir et que les acheteurs payaient avec des pièces de dix, de vingt et même de quarante sous, puis qu'ils emportaient en courant, sans même attendre qu'on leur rendît leur monnaie.

Je me fis cette réflexion immédiate :

« Le numéro a été saisi et on veut se le procurer à tout prix. Tant mieux ! Au moins l'honneur sera sauf ».

Je n'en sautai pas moins dans un fiacre pour aller aux nouvelles rue Coq-Héron. J'eus peine à gravir les escaliers, encombrés de marchands descendant de l'imprimerie avec des ballots qui se renouvelaient sans cesse.

Je me frayai un passage jusqu'à Dubuisson debout, en manches de chemise, se disputant avec les marchandes des kiosques et qui me cria :

— Eh bien ! elles sont jolies, vos prédictions ! Vous m'avez empêché d'en commander plus de quinze mille et maintenant je suis débordé. Ils en réclament tous, et, quoique nous n'ayons cessé de tirer depuis cinq heures du matin, c'est tout au plus si j'ai pu en livrer quarante mille.

— Comment ! quarante mille ? fis-je ébahi.

— Et ce n'est rien. Savez-vous combien on nous en demande ? CENT VINGT MILLE. Malheureusement, nous n'avons plus de brocheuses pour coudre les feuilles. Vite, prenez une voiture et courez tous les ateliers de brochure de Paris. Il nous faut absolument nos cent vingt mille pour ce soir.

Je ne laissai pas à ma stupéfaction le temps de se formuler. Je remontai dans mon fiacre et, muni d'une liste d'adresses copiées dans le Bottin, je fis toutes les maisons où des ouvrières, brocheuses ou non, étaient disponibles. Pour stimuler leurs aiguilles, je leur laissais dans chaque atelier un billet de cent francs à se partager. C'est effrayant ce que les femmes peuvent aller vite, quand elles s'y mettent !

Le second numéro tira non plus à cent vingt mille, mais à cent vingt-cinq mille. On ne rencontrait pas un passant qui n'eût sa *Lanterne*, soit à la main, soit dépassant de sa poche, car il était instantanément devenu de bon ton de se faire reconnaître pour un de mes acheteurs.

La couverture rouge, qui représentait naturellement une lanterne avec la corde annoncée, manquait de glacis et déposait un peu. La mode s'était encore établie de montrer des doigts enluminés par la couleur qui déteignait sur les mains. Quand le succès se déclare, tout y aide, même et quelquefois surtout ce qui devrait y nuire.

Je suis au-dessous du total en évaluant à cinq cents le nombre des lettres que je recevais par jour. J'avais été obligé de recruter toute une équipe de décacheteurs. Dussé-je rougir jusque dans mes profondeurs, je dois déclarer que, sur ces cinq cents lettres, on en comptait toujours quatre-vingts à quatre-vingt-dix portant des noms de femmes.

Beaucoup de ces inconnues, qui signaient généralement d'initiales comme pour les petites annonces de certaines feuilles demi-mondaines, me demandaient ou m'assignaient des rendez-vous. Seulement les amis dévoués qui, non contents de décacheter, lisaient aussi pour moi, étaient invariablement convaincus que ces billets, trop doux pour être sincères, cachaient des complots ourdis en vue de m'assassiner.

Ils se rendaient eux-mêmes, armés de forts gourdins, à l'endroit assigné, et se trouvaient en face de quelque jeunesse — pas toujours jeune — que la curiosité de me connaître lançait dans cette aventure. Ils se débrouillaient ou s'embrouillaient ensuite avec elle, et je serais bien surpris s'ils ne s'étaient pas assis

de temps en temps à cette table où la nappe avait été primitivement mise pour moi.

On me croira facilement quand j'affirme n'avoir jamais accusé ma beauté d'avoir provoqué ces coups de foudre, d'autant que, six mois auparavant, pas une de mes correspondantes n'avait songé à me faire part de l'effet que j'avais produit sur elle. Il est vrai qu'à ce moment elles écrivaient peut-être à d'autres.

Ma profession de foi politique avait fait le tour de Paris et de beaucoup de départements. Je m'y plaignais d'avoir été méconnu, attendu que je n'avais jamais cessé d'être profondément bonapartiste.

« Cependant, ajoutais-je, on me permettra bien de « choisir mon héros dans la dynastie. Parmi les légi- « timistes, les uns préfèrent Louis XVIII, d'autres « Louis XVI, d'autres enfin placent toutes leurs « sympathies sur la tête de Charles X. Comme bona- « partiste, je préfère Napoléon II ; c'est mon droit.

« J'ajouterai même qu'il représente pour moi « l'idéal du souverain. Personne ne niera qu'il ait « occupé le trône, puisque son successeur s'appelle « Napoléon III. Quel règne, mes amis, quel règne ! « Pas une contribution, pas de guerres inutiles avec « les décimes qui s'ensuivent ; pas de ces expédi- « tions lointaines dans lesquelles on dépense six « cents millions pour aller réclamer quinze francs ; « pas de listes civiles dévorantes, pas de minis- « tres cumulant chacun cinq ou six fonctions à « cent mille francs pièce ; voilà bien le monarque « tel que je le comprends. Oh ! oui, Napoléon II, je « t'aime et je t'admire sans réserve !... Qui donc « osera prétendre maintenant que je ne suis pas « un sincère bonapartiste ? »

Mais, mystère insondable de la vilenie humaine,

les courtisans que j'éreintais me faisaient eux-mêmes parvenir des documents relatifs à ceux qu'ils auraient bien voulu que j'éreintasse. Persigny était ordinairement très visé dans ces dénonciations qui n'étaient pas toujours anonymes. Mais je fus un jour assez intrigué par cette courte lettre :

« Voulez-vous exaspérer l'empereur ? Trouvez moyen de dire que l'air du *Beau Dunois* est non pas de la reine Hortense, mais de Dalvimare. »

Je me hâtai de profiter du renseignement, qui me parut venir d'une femme; quelque dame d'honneur probablement. J'écrivis donc dans la *Lanterne* suivante :

« Tous les cœurs battirent quand l'orchestre entama l'air : *Partant pour la Syrie* (musique de Dalvimare). »

Le public n'y vit pas grande malice; mais, le lendemain, je reçus de la même écriture un récit très détaillé de l'effet produit aux Tuileries par cette simple mention. Dalvimare, compositeur de romances et exécutant, était le professeur de harpe de Joséphine et avait également donné des leçons à Hortense dont il avait été un des nombreux amants. Il avait reconnu ses bontés pour lui en composant pour elle l'air funèbre et à porter le diable en terre qui était devenu la *Marseillaise* du second Empire et qu'Hortense avait signé.

Car cette Hortense, dont le malheureux Louis de Hollande se plaignait amèrement dans une lettre conservée aux archives de la Haye, et commençant ainsi :

« J'ai eu le malheur d'épouser une Messaline »;

était atteinte d'une monomanie artistique toute spéciale : quand elle avait distingué un homme de

lettres, elle se mettait à la littérature; quand c'était un sculpteur, elle sculptait; un peintre, elle couvrait de couleur des kilomètres de toile. Dalvimare étant musicien, le *Beau Dunois* était né de cette promiscuité.

« Napoléon III, qui sans doute se croyait seul dans ce secret d'alcôve et de piano, avait, m'écrivait mon correspondant, — lequel était probablement une correspondante — été foudroyé en lisant ce nom oublié que je ressuscitais tout à coup. »

Et on me complétait la confidence par les détails d'une scène à rire aux larmes qui avait eu plusieurs témoins : l'empereur tenait encore la *Lanterne* à la main quand Persigny l'avait abordé furieux, en réclamant justice contre moi et mes insolences. Alors Napoléon, les yeux humides, lui avait répondu en lui tendant ma brochure :

— Il t'insulte (car dans l'intimité il tutoyait cet ancien compagnon de conspiration), mais, avec moi, il va plus loin : il insulte aussi ma mère.

Toutefois, affectant de crâner, il ne descendait jamais le samedi du train de Fontainebleau, où il villégiaturait à ce moment, sans exhiber le dernier numéro de ma brochure rouge qui lui déteignait sur les doigts tout comme à d'autres. Il semblait dire :

— Ces attaques me touchent si peu que, tout en les lisant, je dédaigne de les réfuter.

J'avais, en effet, demandé que le gouvernement voulût bien me fournir une explication que je me ferais un devoir d'insérer avant toute autre chose : pourquoi il était, dans les sphères officielles, constamment question de la reine Hortense et jamais du roi Louis, son mari.

Puis après avoir proposé, pour éviter le mot malsonnant de République, de modifier ainsi le refrain d'un chant patriotique célèbre :

Au cri : « Vive la reine Hortense ! »
Sombra le vaisseau *le Vengeur !*

j'ajoutais méchamment :

Je suis d'autant plus surpris de ce peu d'empressement à rendre hommage au père du souverain, que d'ordinaire la platitude ne connaît pas ces nuances. Elle s'incline sur un signe, avec cet empressement que Tacite appelle « le libertinage de la servilité. »

D'où vient que nos honorables génuflecteurs n'ont jamais eu, à l'adresse du roi de Hollande, de ces enthousiasmes, de ces épanouissements et de ces prosternations dont ils sont si prodigues à l'égard de la reine?

On joue sur les orgues, depuis terriblement longtemps déjà :

Partant pour la Syrie...

Je sais à quel point les électeurs s'intéressent au beau Dunois et sont heureux de savoir, au moment où ils se préparent à la lutte, qu'il allait prier Marie de bénir ses exploits; mais enfin, s'il y a quelque part des romances du roi Louis, qui, je le sais, en a composé plusieurs, pourquoi ne leur rend-on pas les honneurs civils et militaires qu'on accorde aux poésies de son épouse ?

Il n'y a pas une exposition de peinture sans plusieurs reines Hortense en pied ou à mi-corps. Le roi de Hollande n'y a jamais eu seulement l'ombre d'un médaillon en stéarine. J'admets que la mère laisse dans le cœur de ses enfants des souvenirs plus tendres que le père, quoique, dans ma con-

viction, l'homme ait pour ses rejetons une tendresse au moins égale à celle de la femme. Je suis même convaincu que, si nous étions chargés nous-mêmes de les mettre au monde, il y aurait moins de nourrissons aux Enfants-Trouvés.

Mais la question n'est pas là; il est certain que pour les esprits dynastiques, un roi a une tout autre importance que la reine avec laquelle il partage le trône. Que penseriez-vous des Russes si, pour célébrer la gloire du tzar Pierre le Grand, ils avaient fait élever sur la plus belle place de Saint-Pétersbourg la statue équestre de sa femme?

Il y a, dans cette sorte d'abandon du roi Louis, comparé au culte dont la reine Hortense est l'objet dans les hautes sphères, quelque chose qui échappe à ma pénétration et qui appelle évidemment un communiqué.

Il était difficile de faire plus clairement entendre que le vainqueur de Décembre était un enfant adultérin au premier chef, comme l'établissait suffisamment d'ailleurs le désaveu de paternité déposé par le Bonaparte dont il portait le nom et qui avait solennellement ainsi refusé de se reconnaître comme son père.

Tout m'était bon pour saper le respect dont on affectait d'entourer ce mannequin officiel qu'on appelle « la personne du souverain ». Ah! cette malheureuse personne du souverain, je la tordais comme du vieux linge! J'écrivais par exemple ceci :

« L'Etat vient de commander à M. Barye la statue équestre de Napoléon III. On sait que M. Barye est un de nos plus célèbres sculpteurs d'animaux ».

Et encore ceci :

« M. Lachaud, le célèbre avocat d'assises, est pré-

senté comme candidat officiel à la députation, en remplacement de M. Gellibert des Séguins. Le choix est excellent. Personne n'ignore que Lachaud défend admirablement les malfaiteurs. »

Le ministre Pinard, qui avait aussi son paquet, aurait pu tenter d'arrêter mon élan s'il n'avait, dès le premier jour, perdu tout sang-froid. Il eût dû comprendre, dès le début de mes estocades, que ce combat sans merci se terminerait par un procès et une condamnation à laquelle je m'attendais tous les jours et que je m'étonnais presque de ne pas voir venir.

Puisque ce dénouement était inévitable, mon audace grandissant à chaque numéro, il eût été infiniment plus habile de ne pas laisser ma popularité s'affirmer et ma *Lanterne* se répandre jusque dans les plus petites bourgades. Il eût fallu m'étrangler le premier jour ou feindre de m'ignorer, ce qui, je le reconnais, n'était pas aisé, étant donné le retentissement de mon journal.

Au lieu d'agir comme avec l'auteur des *Propos de Labiénus*, infiniment moins brutaux et moins directs que les miens, le ministère essaya de ruser, presque de faire de l'esprit avec moi. A propos d'une phrase qu'il avait soin de choisir insignifiante pour ne pas la souligner, il m'adressait des communiqués d'une dimension à remplir les neuf dixièmes d'un numéro de la *Lanterne*, de sorte qu'au lieu de ma polémique contre le gouvernement j'étais obligé de servir à mes lecteurs la polémique du gouvernement contre moi.

Heureusement, il me restait toujours assez de place pour expliquer l'hypocrisie du procédé, et le succès n'en subissait aucune atteinte. Alors l'ahuri Pinard crut faire œuvre d'homme d'Etat en me retirant la vente sur la voie publique. En vertu de je ne sais et dont personne n'a jamais su quelle jurisprudence, le

régime du coup d'Etat prétendait que, si les magasins de librairie ne lui appartenaient pas, les kiosques lui appartenaient. Telle était la conception que Napoléon III avait de cette liberté de la presse qu'il avait soi-disant restaurée par sa lettre du 19 janvier.

Quoique confinée chez les libraires, la vente ne baissa pas d'un numéro. Et, bien que le prix en eût été, malgré moi, fixé au chiffre relativement énorme de quarante centimes, j'étais lu dans les ateliers non moins que dans les salons et même les châteaux. Les ouvriers se cotisaient et se repassaient tous les samedis la brochure, à moins que l'un deux n'en fît la lecture à haute voix.

J'avais loué pour la saison, à Nogent-sur-Marne, une petite villa où mes amis venaient me tenir compagnie le vendredi soir, quand j'avais terminé mon travail, qui devait paraître le samedi et que je leur communiquais avant de l'envoyer à l'imprimerie. A côté de la maison que j'habitais, une vingtaine de maçons en construisaient une autre. Eh bien, le matin du jour où un nouveau numéro était mis en vente, un de ces braves remueurs de moellons partait, un petit panier au bras, et le rapportait plein de *Lanterne* que presque tous les habitants du pays le chargeaient d'aller leur acheter à Paris afin de la lire le plus tôt possible.

Le ministère aveuglé par son impuissance à enrayer cette explosion de l'opinion publique ligotée depuis tantôt dix-sept ans, prit le honteux parti de me jeter dans les jambes des écrivains, pas même des écrivains, des familiers de la plus basse police, qui furent chargés de fouiller dans mon passé et d'y dénicher tout ce qui serait susceptible de me déshonorer aux yeux de cette foule qui commençait à me traiter en idole.

Mais les tristes héros qui acceptent une pareille mission portent en eux-mêmes le contrepoison de leurs infamies : c'est-à-dire qu'ils ne sont même pas capables d'exercer leur sale métier. Tout de suite on lança sur Paris quatre ou cinq brochuriers qui dépassèrent le but, au point de mettre de mon côté tous les rieurs et tous les indignés qui, du reste, y étaient déjà.

Les histoires dont on me fit le héros touchaient au fantastique. J'avais trois enfants, ce qui était vrai, mais, ce qui l'était moins, je les avais abandonnés, Et savez-vous qui en prenait soin? L'impératrice elle-même qui, dédaignant les injures dont la couvrait leur père, les avait recueillis et les faisait élever à ses frais. Et les brochuriers ajoutaient victorieusement :

« Voilà comment se venge une souveraine ! »

Ces imbécillités me réjouissaient et le matin à déjeuner mes enfants eux-mêmes me les lisaient en se tordant.

Cependant, si on est bête quand on est petit, quand on est grand, on l'est parfois autant et même davantage. J'ai rappelé plus haut comment, à la suite d'une publication ordurière dont la police avait envoyé un exemplaire à ma fille dans sa pension même, j'avais, faute de mieux, malmené l'imprimeur de cette chose innommable. Mais, n'ayant pu mettre la main ou la canne sur les auteurs, je fus assez... comment dirai-je ? pour leur intenter non un procès correctionnel où, par une des nombreuses aberrations de la loi, la preuve n'est pas admise, mais devant le tribunal civil où je les conviais à apporter tous les documents qu'ils prétendaient avoir recueillis à mon sujet.

Les deux agents se présentèrent : je ne les avais jamais vus. Ils se faisaient appeler par des pseudo-

nymes : l'un signait Charles de Bussy et avait été condamné plusieurs fois pour abus de confiance; l'autre s'intitulait Stamir, nom qui était une abréviation et une déformation du sien.

La foule était énorme et menaçante pour les deux drôles qui, aux questions du président, n'eurent que cette réponse :

— Nous n'avons jamais prétendu que M. Henri Rochefort avait été condamné deux fois pour escroquerie; nous avons simplement demandé : « Monsieur Rochefort connaît-il un journaliste qui a été condamné deux fois pour escroquerie ? » Du moment où il ne connaît pas de journaliste condamné dans ces conditions, notre interrogation tombe d'elle-même.

— Mais, insista le président, vous l'avez accusé de porter un faux nom.

— Sans doute, répliqua le vieux gibier de prison, Charles Marchal, dit de Bussy; il signe Henri Rochefort et il se nomme en réalité Victor-Henri de Rochefort-Luçay.

On se rend facilement compte des huées qui accueillaient chacune de ces répliques. Par le plus particulier des hasards, le substitut chargé de requérir était un de mes anciens condisciples, nommé Chevrier, qui avait fait ses études en même temps que moi au collège Saint-Louis. Il fut très loyal; j'ajouterai même que jamais, sous la République, je n'ai rencontré un magistrat debout ou assis qui montrât à mon égard autant de sincérité et de bonne foi.

Il apprit aux juges que personne mieux que lui n'était à même de les renseigner sur ma personnalité, attendu que nous avions passé ensemble plusieurs années à Saint-Louis; que nul Français ne pouvait

l'être plus que moi qui appartenais à une très ancienne famille; qu'en ce qui concernait mes condamnations, il en avait relevé deux en effet sur mon casier judiciaire à vingt-cinq francs d'amende, pour duel, ce qui n'avait rien de déshonorant, au contraire, puisqu'il s'agissait d'affaires d'honneur.

Puis, fouillant le passé et le présent des deux crapules citées à l'audience, il les dévêtit publiquement et les fouetta jusqu'au sang. Enfin, quand il en arriva à l'envoi prémédité à mon enfant même de ce placard ignoble, l'indignation et le dégoût lui firent monter les larmes aux yeux, si bien que tout le monde pleurait avec lui dans la salle.

Bien que je n'eusse réclamé pour la forme qu'un franc de dommages-intérêts, le tribunal élevant de son autorité la demande, m'en accorda DOUZE MILLE. J'expliquai le lendemain, dans la *Lanterne*, que, mes deux gredins ne vivant que des subsides de la police, j'aurais honte de toucher à cet argent que je n'oserais même pas distribuer aux pauvres, de crainte qu'il ne leur portât malheur.

Au surplus, j'aurais, on le suppose, couru longtemps après cette grosse somme, les condamnés portant un faux état civil et logeant dans des hôtels borgnes. Ces deux gredins étant désormais brûlés, le ministre Pinard les remplaça par d'autres.

Mais, à quelque temps de là, les sergents de ville ramassèrent au coin d'une borne un individu qui y était mort d'une congestion causée par l'ivresse et qui gisait dans un vomissement d'eau-de-vie et d'absinthe : c'était le même Charles de Bussy qui venait d'achever sa carrière dans la boue et le ruisseau où il l'avait commencée.

Cet échec policier ne découragea pourtant pas la

police. Elle continua à faire raconter par ses agents que je passais mes nuits en soupers orgiaques où les bouteilles de champagne ne se comptaient plus. Quant au jeu, je ne vivais pas d'autre chose, bien que je n'eusse pas mis trois fois les pieds dans un cercle où j'avais été invité fortuitement à dîner par quelque ami.

Aussi la pauvreté des moyens de défense que m'opposait le pouvoir contribuait-elle à grouper autour de moi tous les mécontentements. On criait mon portrait à tous les coins de rues. Les bijoutiers ne suffisaient plus aux demandes de petites lanternes montées en breloques et dans le fond desquelles apparaissait une minuscule photographie de moi.

Il m'était devenu impossible de me montrer sur le boulevard sans y provoquer des rassemblements. Le samedi soir, j'allais presque toujours dîner dans une famille dont la campagne était située à Maisons-Laffitte. Un nouveau numéro de la *Lanterne* avait paru le matin et à peine les voyageurs étaient-ils installés dans leurs compartiments que je les voyais tirer de leurs poches le petit livre rouge dans lequel ils se plongeaient. J'étais, je puis le dire, absolument seul à ne pas le déguster.

Villemessant non plus que Dumont n'avaient pas eu à débourser un sou de leurs vingt mille francs de commandite, la publication ayant dès le premier jour couvert, et au delà, les frais d'installation, d'impression et de tirage. Mais quand mon journal sortait des presses, le samedi matin, la vente de tous les autres baissait sensiblement, celle du *Figaro* surtout, car mon ancienne clientèle allait me chercher là où j'étais.

Villemessant, au fond très négociant, ne put supporter longtemps qu'un de ses rédacteurs fût par-

venu ainsi à des tirages de cent vingt-cinq mille et même de cent trente mille, quand sa feuille à lui, autour de laquelle il avait intelligemment réuni les plus solides éléments de succès, n'avait jamais dépassé trente mille ou au maximum quarante mille.

La jalousie qui le dévorait et son ignorance de l'état de l'opinion, qu'il était d'ailleurs incapable d'apprécier politiquement, lui suggéra une idée qu'il se garda bien de me communiquer. Il résolut de dresser contre la *Lanterne*, c'est-à-dire contre moi et lui-même qui la commanditait, une concurrence à l'aide de laquelle il espérait la démolir.

C'était unir la démence à l'improbité. Avec un peu de bon sens, il lui aurait été aisé de comprendre que, s'il était facile d'écrire des articles plus spirituels que les miens, il déterrerait peu de rédacteurs disposés à risquer la prison tous les samedis et que, conséquemment, leur opposition pâlirait irrémédiablement auprès de la mienne.

En sa qualité de propriétaire directeur d'un grand journal, auquel le gouvernement était toujours le maître de créer des embarras allant jusqu'à la suppression totale, il était en outre aussi peu libre que possible et entamait ainsi une lutte dont l'inutilité sautait aux yeux.

Mais mon succès lui tenait au cœur. Sans m'en souffler mot, ce qui accentuait l'intention clandestine, il fonda le *Diable à quatre*, qui, bien que rédigé par des chroniqueurs très cotés, ne nuisit en rien à la *Lanterne*. Ce fut seulement au troisième ou quatrième numéro que j'appris l'immixtion de Villemessant dans cette affaire. Elle était non pas seulement déloyale, mais délictueuse à ce point que j'eusse été en droit de lui intenter un procès, si je n'avais eu

d'avance contre moi à peu près toute la magistrature politique de l'Empire.

Quand je sus qu'il touchait ainsi et les énormes bénéfices de la *Lanterne* et ceux du *Diable à quatre*, infiniment plus modestes, je lui reprochai avec quelque amertume cette supercherie. Je compris alors à ses réponses embarrassées, mais haineuses, qu'il ne me pardonnait pas la place que je m'étais faite et l'abaissement de tirage dont j'étais cause pour le *Figaro*.

L'homme qui avait laissé sa mère et sa sœur dans un tel état de dénuement qu'elles s'étaient suicidées toutes deux par misère, se révéla instantanément dans sa répugnante nudité. Je prévis que j'avais désormais en lui un ennemi d'autant plus implacable qu'il avait fait plus d'efforts pour m'abattre et aussi que je lui faisais gagner plus d'argent.

Mais, en dehors de Villemessant et des journalistes inscrits aux fonds secrets, j'avais à mes trousses presque tous ceux dont je faisais dégringoler le tirage. Ceux mêmes de l'opposition me reprochaient d'avoir monté la polémique à un diapason auquel ils n'osaient risquer d'atteindre, de peur de naufrage immédiat.

Par dépit, par envie, par inquiétude sur l'avenir de leurs feuilles reléguées au second plan, ils étaient tous plus ou moins disposés à faire le jeu du gouvernement en m'accusant de passer les limites de la violence permise. Leur argument principal était celui-ci : j'abusais tellement de la maigre liberté récemment octroyée par le bon plaisir de l'empereur que je finirais par la faire supprimer tout à fait.

Je leur répondais qu'on a, en fait de libertés, seulement celles qu'on est décidé à prendre, celles

qu'on reçoit n'étant qu'une des formes de l'esclavage. Mais avec cette mauvaise foi qu'on pourrait appeler « professionnelle » la plupart de ces demi-confrères n'en attendaient pas moins quelque déclaration nettement antidynastique et révolutionnaire de ma part pour passer du côté du manche au lieu de rester du côté du crin.

Ils crurent avoir découvert le joint dans ces quelques lignes où la mort du despote leur semblait nettement indiquée et où elle l'était en effet :

Dimanche, 21 juin 1868.

On prétend que les chaleurs prématurées que nous subissons doivent être attribuées à la présence d'une comète encore imparfaitement visible.

On sait qu'à toutes les époques, l'apparition d'une comète a précédé un grand événement.

Je n'attends qu'un seul grand événement au monde ; mais j'ai si peu de chance! Vous verrez qu'il n'arrivera pas cette année.

Edmond About, que j'avais quelque peu connu socialiste chez mon ami le docteur Tripier et dont les opinions s'étaient décolorées au point qu'il en était arrivé à accepter des invitations à Compiègne, ce qui lui avait valu à l'Odéon la chute tonitruante de sa comédie *Gaëtana*, Edmond About prit la parole au nom des libérâtres

Il me demanda, dans un article du *Gaulois*, ce que je deviendrais si les prédictions de la comète se réalisaient tout à coup, et que, mon idéal politique ayant remplacé le régime actuel, je me visse hors d'état de donner carrière à mon tempérament d'opposition systématique.

Je lui répondis que mon opposition était systématique, en effet, puisqu'elle s'attachait à tout le système, et je terminai par cette profession de foi :

Je m'inquiète d'autant moins de mes destins futurs, que ceux de ma malheureuse patrie me tourmentent davantage.

Venez un matin m'annoncer la nouvelle qui doit, dites-vous, me condamner au silence, en ajoutant comme correctif :

— Enfin, ça y est. Seulement, il a été décidé que vous quitterez à jamais la plume et que vous entrerez dans un atelier de quincaillerie, pour y apprendre à fabriquer des lampes à pétrole,

Vous verriez avec quel empressement je jetterais dans un coin la *Lanterne* et la notoriété que je dois aux médiocres taquineries du gouvernement.

L'essentiel est de connaître le jour où la vertu triomphera et non de savoir ce que deviendra M. Rochefort. Rendez-moi mon léger bateau, c'est tout ce que je vous demande, quand la *Lanterne* devrait, le lendemain même, tirer à trois exemplaires, dont un servi gratis.

Si j'appuie ainsi sur ma réponse au journaliste éminent qui ne tenait pas probablement à en essuyer une aussi longue, c'est que le Français, né industriel, a une tendance irrésistible à transformer tout succès en une affaire. Je compte par centaines les bouches amies qui m'accueillent avec ces mots :

— On peut dire que vous faites là une belle opération !

Signalé à toutes les gares comme un malfaiteur amer dont les doctrines faisaient dérailler les trains, j'ai fondé la *Lanterne* uniquement pour me réserver une feuille de papier où je pusse aller m'étendre et rêver, en dehors des timidités et des surveillances. Je comptais à peine sur un tirage de cinq à six mille, et je m'étais arrangé pour pou-

voir vivre sur ce chiffre sans trop d'humiliations et sans trop de dettes.

Est-ce ma faute si les bévues de quelques fonctionnaires qui se croient des hommes politiques ont porté mon tirage à cent mille et plus ? La *Lanterne* était pour moi un refuge. Elle est devenue, en effet, comme on me l'a répété si souvent, « une affaire ». Mais je n'aurais qu'un chagrin, c'est que les honnêtes gens pussent s'imaginer que je suis homme à exploiter mon opposition comme une industrie.

Si le jour vient jamais de sacrifier *Lanterne*, argent et avenir, soyez sûr que je ne ménagerai ni mon journal, ni moi-même.

Je ne me fais aucune illusion : je sais que ma brochure n'est qu'un brûlot. Je sais aussi que le sort des navires de ce genre est de sauter avant tous les autres et c'est parce que je m'attends à couler bas que je n'ai voulu prendre avec moi aucun homme d'équipage.

Cette déclaration indiquait avec une indiscutable précision mon intention formelle d'aller jusqu'au bout et même au delà. En présence d'un homme qui sautait ainsi à la gorge de la dynastie, les petites fabrications de nouvelles calomnieuses par lesquelles les gens du pouvoir s'efforçaient de le déconsidérer ne pouvaient que le rehausser dans l'opinion. Aussi le pauvre Pinard perdait-il complètement la tête en s'apercevant que ma popularité croissait en raison directe des moyens presque toujours répugnants qu'il imaginait pour l'entamer.

A la date du 25 juin 1868, l'*Indépendance belge* publiait cette note :

Il paraît qu'une investigation a été faite, non seulement à Paris, mais dans tous les départements, sur la vente et le succès prodigieux de la *Lanterne*. Dans les rapports qui

ont été rédigés, il y aurait celui d'un commissaire de police qui traite la question au point de vue littéraire, et qui, tout en constatant l'énorme vente de la publication de M. Rochefort, est d'avis de la laisser continuer, l'écrivain devant évidemment s'y fatiguer et y perdre sa réputation d'homme d'esprit.

Dans ma réplique à cette communication, je faisais remarquer que le gouvernement était bien obligé de me laisser continuer mon journal, attendu que le Corps législatif avait voté une loi m'en garantissant l'existence, et j'ajoutais à l'adresse du commissaire de police qu'on avait chargé d'apprécier ma littérature :

« Quant au doux espoir exprimé par cet homme à echarpe de me voir me fatiguer bientôt à ce métier, je crains pour ses amis et pour lui qu'il ne tourne en déception.

« Une chose qu'il ignore probablement, c'est que le véritable rédacteur de la *Lanterne*, ce n'est pas moi, mais le gouvernement lui-même. Il commet des fautes et je me contente de les transcrire par ordre de dates dans mon journal. Tant que, malgré ses promesses, il ne se fatiguera pas de faire des impairs, il n'y a aucune raison pour que je me fatigue de les lui reprocher. »

D'autres commissaires, également de police, ne partageaient cependant pas cet optimisme. Après le 4 septembre 1870, Raoul Rigault, nommé secrétaire du préfet Kératry, me fit remettre mon dossier tel qu'il avait été composé d'après les rapports des agents de l'Empire. J'y lus précisément une lettre signée d'un commissaire de police dont je n'ai pas retenu le nom et qui était adressée à M. Conti, chef du cabinet de Napoléon III. Il y disait en substance :

« Le succès de la *Lanterne* se propage dans des

proportions effrayantes. Il est devenu indispensable d'en acheter l'auteur. Mais pas cent cinquante ou deux cent mille francs comme tant d'autres : quinze cent mille francs ou deux millions au moins. »

Et il corroborait ce conseil par cette réflexion finale :

« Du reste, depuis qu'il est entré dans la politique militante, il a déjà coûté plus que cela en frais de surveillance. »

Je dois reconnaître, à mon éternelle humiliation, que cet avis policier n'eût pas de suite et que je ne reçus aucune offre de M. Conti ou autre. Peut-être le prix auquel ce commissaire estimait ma soumission ou mon silence avait-il paru un peu salé. Peut-être aussi, mon amour-propre se plaît à le supposer, a-t-on pensé en haut lieu qu'après avoir repoussé cette tentative de corruption, je me serais empressé d'en faire part à mes lecteurs.

Est-ce par économie, est-ce par peur du ridicule, que les Tuileries ne m'adressèrent pas d'émissaires chargés de présents ? Le fait est que l'Artaxercès du Deux-Décembre s'abstint de toute proposition à mon égard et que les seuls cadeaux que nous échangeâmes furent de ma part des injures et de la sienne des années de prison.

CHAPITRE II

Une déclaration. — Les succès d'un homme connu. — Une aventure a Maisons-Laffitte. — Toujours la police. — Jecker. — Les communiqués de M. Pinard. — Saisie de la « Lanterne ». — Départ pour Bruxelles.

Bien que la célébrité ne m'eût pas embelli, que mes joues fussent toujours aussi creuses, mes yeux aussi caves et mon teint aussi et même encore plus pâle, je ne crois pas que pendant cette période triomphale jamais ténor en vedette ait été autant que moi l'objet de sollicitations féminines.

Sachant que je n'étais ainsi demandé ni pour ma grâce ni pour ma fraîcheur, mais uniquement pour la curiosité que j'inspirais à tout le monde, je n'éprouve aucun embarras à transcrire ces aventures, surtout à la distance où mon souvenir les évoque.

Il est toujours assez délicat de rappeler ces bêtes d'histoires, mais, à mon âge, il semble qu'il s'agit d'un autre et que celui qui les consigne n'est pas le même à qui elles sont arrivées.

J'entrais un soir au Théâtre-Lyrique. Nillson chantait *Violetta* et je m'étais, pour l'entendre, assis dans une loge vide, car j'avais suivi, depuis ses débuts,

cette cantatrice exquise. Un jour Carvalho, qui est un vieil ami à moi, m'avait dit :

— Venez donc voir répéter une petite Suédoise qui m'a été présentée et dont la voix est d'un cristal et d'une surélévation extraordinaires. Je la fais débuter dans la Reine de la Nuit de la *Flûte enchantée*, de Mozart. J'ai choisi pour elle ce rôle que pas une chanteuse n'ose aborder, tant il est écrit haut, Mozart l'ayant spécialement composé pour sa maîtresse, dont les notes de tête étaient inimitables.

J'avais assisté à la répétition et, huit jours après, la petite Suédoise était célèbre. C'est, d'ailleurs, à Nillson qu'est due la véritable mise en lumière de la *Traviata*, jouée d'abord aux Italiens sans succès aucun, car, en France, nous avons pour spécialité de siffler les pièces que nous devons, à un ou deux ans de là, saluer comme des chefs-d'œuvre. *Guillaume Tell*, *Carmen*, *Faust* sont, comme la *Traviata*, tombés le premier soir, ce qui peut être une consolation pour les gens sans talent qui se croient méconnus, mais qui est aussi bien décourageant pour ceux qui voient le leur si mal apprécié.

Le public commençait donc à réparer une de ses nombreuses injustices et revenait sur la condamnation de l'œuvre charmante de Verdi. Je me dissimulais dans ma loge, mais pas assez pour ne pas avoir été reconnu en y entrant par une dame accompagnée de deux jeunes filles et qui dit à l'aînée, assez haut pour que je l'entendisse:

— Toi qui voulais tant connaître Henri Rochefort, regarde-le : il vient de s'asseoir dans la loge à côté.

La jeune fille, dont les deux grands yeux bleus semblaient accuser une candeur du meilleur aloi, passa devant sa mère pour me voir de plus près, de

sorte que nous n'étions plus séparés que par la mince cloison qui coupait les deux boxes. Puis, à ma stupéfaction suraiguë, elle se prit à me dévisager du regard avec une telle persistance que bientôt je ne sus quelle contenance adopter.

Dès que je tournais la tête de son côté, elle plantait ses prunelles dans les miennes, d'une allure provocante, au point de laisser croire qu'elle allait me sauter au cou.

J'en étais tout troublé, d'autant que sa mère, dont la tenue et la toilette étaient celles d'une femme du meilleur monde, s'était sans doute aperçue du manège, car elle lui glissa dans l'oreille :

— Voyons, assieds-toi et regarde en face. Est-ce que tu es folle ?

La jeune fille eut un geste qui paraissait signifier : « Laisse-moi tranquille ». Cependant elle cessa pour un instant de me reluquer. Mais comme j'avais posé sur la crête de la séparation une main machinale, elle me la saisit avec la sienne dans une pression aussi significative que préméditée.

Je me creusais le cerveau à découvrir les motifs de cette flamme subite, quand je reçus aux bureaux du journal une lettre qu'on me remit cachetée, tant l'enveloppe était zébrée de « pressé », de « exclusivement personnel » et de « remettre à lui-même ».

Ces recommandations au facteur cachaient une confession de la jeune demoiselle qui me racontait sa vie, moins longuement que je ne raconte ici la mienne, mais cependant en un nombre suffisamment respectable de pages minusculement écrites.

Elle avait dix-sept ans et deux mois. Elle était fille d'un député au Corps législatif et, admirable effet de

la calomnie par trop exagérée, c'est en entendant déblatérer à table contre moi par son père et ses amis qu'elle s'était révoltée contre leur mauvaise foi, à ce point qu'elle prenait tout haut ma défense et que j'étais devenu dans la maison un continuel sujet de querelles.

Ce petit récit était charmant, plein de sincérité. On y devinait une enfant qui n'avait pas froid à ses jolis yeux bleus. Naturellement elle sollicitait une réponse que je lui adresserais poste restante et que la femme de chambre irait chercher. Cependant elle n'avait signé que de deux initiales, se réservant de me donner son nom quand la correspondance entre nous serait établie.

Evidemment, c'était une petite écriveuse qui rêvait un roman par lettres. Quoique j'aie toutes les peines du monde à répondre à celles que je reçois, je me serais peut-être prêté à ce gracieux enfantillage, si l'intervention de la femme de chambre, au courant du secret, ne m'eût refroidi jusque dans les os.

Je calculai que cette mercenaire, une fois qu'elle tiendrait sa jeune maîtresse, se permettrait tout; que, presque inévitablement, on la flanquerait à la porte et qu'au moment de franchir le seuil elle mangerait le morceau.

C'est pour le coup que, même eussé-je répondu sur le ton le plus réservé à des provocations qui avaient été à mon égard aussi directes que possible, j'aurais été honni par la famille pour tentative de séduction et détournement de mineure! Les femmes étant souvent tout à fait folles et les jeunes personnes ne l'étant pas moins, ce roman postal pouvait finir par quelque catastrophe: un départ nocturne de la maison, un débarquement chez moi, sur les deux heures du

matin, de la demoiselle ayant une chemise de nuit pour tout bagage.

Puis l'irruption du père, assisté d'un commissaire de police, envahissant mon domicile en clabaudant sur mon palier :

— Les voilà bien, ces réformateurs ! C'est ainsi qu'ils comprennent le respect de la jeunesse et de la famille !

Car jamais il n'aurait admis, et la chevalerie française — *Cavalleria non rusticana* — m'interdisait de lui expliquer que ce détournement, c'était sur moi qu'il avait été opéré, et que, si une main avait été pressée, c'était la mienne.

Ces considérations pesées et débattues, je me cantonnai dans un silence majestueux quoique pénible, car, en dehors de toute arrière-pensée investigatrice et gaudriolante, il est réellement intéressant de mettre à nu un cœur de femme soulevé par quelque palpitation nouvelle et d'y découvrir des choses qu'on croyait connaître et qu'on ne connaissait pas.

Mon abstention entraîna la sienne. Je ne sus jamais le nom de la jolie personne, et lorsque, dix-huit mois après cette idylle, j'entrai moi-même au Corps législatif, j'y coudoyai sans doute le père de cette jeune emballée, lequel vota les poursuites demandées contre moi par le cabinet Ollivier et applaudit à mon arrestation, sans se douter que j'avais eu à ma merci l'honneur de sa fille et que je ne m'y étais pas permis la moindre déchirure.

Un autre jour, après être monté dans le train de Maisons-Laffitte, je m'étais assis en face d'une jeune dame supérieurement élégante et d'une beauté vraiment extraordinaire. Nous étions au samedi. Tous les voyageurs avaient exhibé leur *Lanterne*, sauf la beauté en question, qui causait indifféremment avec

deux gentlemen du plus grand monde et dont j'avais quelquefois aperçu l'un, M. de M..., aux premières représentations.

Tous mes lecteurs du compartiment me regardaient avec une évidente sympathie, me souriaient même. Toutefois la jolie dame, qui descendait également à Maisons-Laffitte, arriva à destination sans avoir seulement jeté les yeux sur moi. J'en fus un peu surpris, étant donnée la curiosité générale que j'excitais à ce moment.

A la station de Maisons, je pris une voiture qui devait me mener à la villa où je dînais, lorsque, à moitié route, mon cocher s'arrêta tout à coup. Un coupé me rejoignit et la ravissante dame du train me dit vivement :

— Quittez votre voiture et venez dans la mienne. J'ai à vous parler.

J'obéis sans réclamer d'autres explications. Alors l'inconnue me raconta comment elle lisait la *Lanterne*, qui la passionnait, et qu'elle ne se tenait pas de me connaître; que je ne lui faisais pas l'effet d'un homme comme les autres...

— Heureusement pour les autres, lui dis-je modestement, tout en me demandant de quel ciel me tombait cette bonne fortune.

Puis je m'informai des deux messieurs qui l'accompagnaient.

— Je leur ai fait croire qu'une promenade à pied, de la gare à la maison, serait excellente pour eux, me répondit-elle. Ils sont à cent lieues de se douter pourquoi je tenais à me débarrasser d'eux. Maintenant que la connaissance est faite, venez me voir demain chez moi sur les trois heures. Je serai seule. Voici mon nom et mon adresse à Paris.

Nous étions arrivés tous les deux, car sa villa avoisinait celle où je passais la soirée tous les samedis. La dame que j'avais d'abord prise pour une suprême d'aristocratie était une jeune comédienne, célèbre, d'ailleurs, par sa beauté et appartenant à un de nos théâtres de genre. Elle appartenait en même temps à M. de M..., un des gentilshommes qu'elle avait lâchés à la gare et qui, je crois, se ruinait un peu pour elle.

Au cas où il la reconnaîtrait dans ces lignes, il saura désormais qu'elle était capable de le tromper avec des folliculaires infiniment moins bien tournés que lui. Mais je fais à son intelligence l'honneur de supposer qu'il s'en doutait déjà.

Ces anecdotes qu'il me serait aisé de corroborer par plusieurs autres, je les ai citées surtout pour établir que la curiosité, chez la femme, remplace souvent dans une vaste proportion non seulement le cœur, mais les sens. Pour beaucoup de ces chercheuses, les hommes célèbres sont comme les tableaux de prix pour les amateurs. Elles aiment à inscrire les gens connus sur leurs catalogues comme un homme de goût aime à placer un Rembrandt ou un Van Dyck dans sa collection.

Mais, si j'ose m'exprimer ainsi, j'avais d'autres chiens à fouetter. Le gouvernement, après avoir fait opérer des fouilles chez les libraires pour établir le chiffre de vente de la *Lanterne*, venait de se décider à réclamer des procureurs généraux de toutes les cours une enquête sur « l'état des esprits ».

C'était sur l'état de son esprit à lui qu'il aurait pu les consulter utilement, car réellement la tête n'y était plus et il perdait toute suite non pas seulement dans les idées, mais dans le manque d'idées. Il m'avait retiré bruyamment et illégalement le dépôt

dans les kiosques. Mais l'insuccès de cette mesure s'étant traduit pour moi par une augmentation de tirage, le plus désemparé des ministres de l'intérieur m'offrit de me rendre les kiosques que je ne lui redemandais pas.

A cette gracieuseté, je répondis par le refus le plus blessant. Il m'avait retiré l'estampille, espérant m'enlever bon nombre de lecteurs. Malheureusement pour lui, ce ministre de trois pieds neuf pouces jouissait d'un tel crédit auprès du public qu'il lui suffisait de persécuter un écrivain pour lui créer immédiatement d'innombrables sympathies.

Le ministre de l'intérieur, qui est si naïvement tombé dans mes pièges, disais-je, me permettra de ne pas donner dans les siens. Depuis que M. Pinard a mis toute sa malice à autoriser dans les gares la vente des brochures pestilentielles rédigées et signées par des individus qu'en qualité d'ancien procureur général il savait avoir été condamnés à des peines correctionnelles, je déclare que l'estampille de M. Pinard n'a rien de particulièrement tentant pour les livres honnêtes.

Que ce ministre garde ses protections et ses encouragements pour ses nouveaux amis. Je ne suis pas bien aristocrate, mais il me semble qu'après sa dernière campagne ladite estampille ferait sagement de prendre quelques bains au savon noir.

Il est possible que M. Pinard la trouve assez propre pour lui ; moi je la regarde comme trop maculée pour moi ; et s'il a jamais eu le projet de me restituer les kiosques, qu'il prétend lui appartenir, je le prie de vouloir bien rengainer ses gracieusetés, que je refuse à haute et intelligible voix.

Si vous voulez, maintenant, ce n'est plus au ministre c'est au jurisconsulte que je pose la question suivante, à laquelle les dernières discussions sur le colportage donnent une grande actualité.

La loi vous autorise à accorder à une feuille quelconque,

selon votre absolu bon plaisir, le droit d'être vendue sur la voie publique. Je comprends parfaitement que vous utilisiez votre pouvoir discrétionnaire pour les besoins de votre politique, c'est-à-dire que vous interdisiez la vente de la *Lanterne*, que vous n'aimez pas et qui vous le rend bien.

Mais quand paraissent des brochures fabriquées dans les égouts, où cinquante écrivains honorables sont qualifiés de voleurs, de mouchards et de souteneurs de filles, est-ce qu'en leur accordant votre autorisation arbitraire vous ne réfléchissez pas que vous vous rendez complice volontaire des diffamations que vous aidez à propager ?

Je n'ai jamais écrit que vous aviez volé des couverts. Vous avez, en collaboration avec des condamnés à temps, répandu, dans la mesure de vos moyens, le bruit que nous avions tous été plus ou moins poursuivis pour délits infamants.

Si vous n'étiez pas au-dessus des lois comme ministre, oseriez-vous, comme procureur général, soutenir que vous êtes innocent de ce dont je vous accuse ici ? Et si nous demandions au Conseil d'Etat la permission de vous attaquer devant les tribunaux pour complicité d'imputations calomnieuses, je connais, et vous connaissez aussi, la réponse qui nous serait faite ; mais je serais curieux de savoir comment Messieurs les conseillers d'Etat s'y prendraient pour nous la faire.

Ainsi, de quelque côté qu'il se retournât, tout craquait sous les pas du ministère. Comme à un aérostat trop gonflé qui menace de se dilater au soleil au point d'éclater, Napoléon III avait ouvert à la liberté menaçante une soupape qui se refermait sur lui et que ses mains devenues débiles étaient impuissantes à maintenir.

Les concessions auxquelles il s'était résigné, la mort dans l'âme, il ne savait plus s'il devait les reprendre ou les compléter. Tout en affectant de ne pas me

craindre, il cherchait tous les moyens de m'étrangler. Il perdait à ce jeu toute dignité et insensiblement toute force. Pour moi, je le regardais avec calme barboter de plus en plus et je profitais de chacune de ses maladresses, le bravant quand il sévissait contre moi, le blaguant quand il faisait mine de me restituer les droits qu'il m'avait subtilisés.

En réalité, il arrivait à me passer tout et je ne lui passais rien.

Cependant il fut, au huitième numéro, question, au conseil des ministres, de me poursuivre pour excitation à l'assassinat de l'empereur. C'étaient les travaux forcés à perpétuité ou même la peine de mort. La peine de mort eût été difficilement applicable, et si les travaux forcés pouvaient être perpétuels, l'Empire ne l'était heureusement pas.

Le corps du délit était représenté par ces quelques lignes :

« Lundi 20 juillet 1868. Anniversaire de la bataille de Pharsale qui décida de la destruction de la République romaine et inaugura le règne de ce despotisme spécial qui arrête la pensée et emprisonne les gens sur l'air de : « Vive la liberté ! »

« César, dont un auteur, plus connu par ses coups d'État politiques que par ses travaux littéraires, a écrit dernièrement l'histoire (je crois que la commission de colportage lui a accordé l'estampille), César, dis-je, qui en apercevant Cassius s'était écrié : « Ce jeune homme m'inquiète; il est bien maigre pour un sénateur », périt en effet assassiné, en pleine séance, par le sénateur Cassius et plusieurs autres qui emportèrent sous leurs robes les membres du tyran défunt.

« Aujourd'hui les sénateurs sont vieux, très gras,

et quand l'un d'eux emporte quelque chose sous son paletot, c'est un melon. »

Dans ce regret de n'avoir plus de Cassius au Sénat, on avait vu une provocation au massacre de Sa Majesté qu'on eût ensuite découpée comme une volaille et dont on eût distribué les abatis à ses assassins.

Toutefois ce forfait, pour ressembler à celui qui débarrassa Rome de César, devant être perpétré par des sénateurs, on jugea que mon article n'était pas de nature à armer leurs bras contre celui qui leur versait trente mille francs par an.

D'ailleurs, si beaucoup d'entre eux étaient des brutes, pas un n'était un Brutus.

On craignit donc d'aller au-devant d'un ridicule de cour d'assises et on attendit une autre occasion.

A ce moment, je faillis avoir, l'un sur l'autre, deux duels avec deux hommes qui tous deux ont fort mal fini, le premier ayant été fusillé et le second ayant été condamné à mort. Il s'agit du banquier Jecker et du maréchal Bazaine.

J'avais, à propos de la campagne mexicaine, qualifié plus que durement Jecker, qui en était le véritable inspirateur. On sait ou on ne sait peut-être plus que ce financier, véreux comme d'ailleurs tous les financiers, avait prêté, à un taux trois ou quatre cents fois usuraire, tout au plus quinze cent mille francs au gouvernement du général Miramon, qui lui avait, en échange, reconnu soixante-quinze millions.

Lorsque le président de la République mexicaine Juarez arriva au pouvoir, il refusa naturellement le payement de billets à ordre dont les signatures avaient été aussi effrontément extorquées. Jecker, muni de ses soixante-quinze millions en papier, alla trouver Morny, auquel il promit trente pour cent de commis-

sion s'il arrivait à persuader à l'empereur d'exiger de Juarez l'exécution du traité passé avec Miramon.

En 1870, chargé de dépouiller les papiers trouvés aux Tuileries, laissées vides par la fuite de l'impératrice et de ses serviteurs dont la plupart avaient juré de mourir pour elle, j'ai eu la preuve matérielle de cette complicité de Morny qui, moyennant la promesse à lui faite par Jecker de lui remettre vingt-deux millions sur les soixante-quinze, nous engagea dans une guerre liberticide qui devait nous coûter près d'un milliard et préparer Sedan.

Ce Jecker, qui était Suisse, avait du jour au lendemain obtenu des lettres de naturalisation française, et c'est en son nom que la réclamation avait été présentée à l'intrépide Juarez. L'affaire a été du reste à peu près exactement recommencée par Jules Ferry sous couleur d'expédition tunisienne.

Les bons de la dette contractée par le bey de Tunis étaient, comme les bons Jecker, tombés à rien : la Banque franco-égyptienne, dont Charles Ferry, frère de Jules, était administrateur, les avait rachetés à vil prix sur le marché; puis Jules Ferry, après la campagne commencée sous le mensonger prétexte d'invasion de Khroumirs, avait fait rembourser au pair par le Trésor français, c'est-à-dire à cinq cents francs, les trente millions de bons qui, un mois avant la guerre tunisienne, étaient à quatre-vingts francs.

Morny mourut avant d'avoir encaissé ses vingt-deux millions et, comme il avait été le promoteur et l'âme de cette entreprise de flibustiers, sa disparition porta à l'affaire un coup irréparable. Jecker et ses réclamations furent mis de côté, et l'usurier furieux adressa à Napoléon III des lettres comminatoires que j'ai retrouvées dans les documents saisis au château, et où il menaçait de publier la correspondance échan-

gée entre Morny et lui, laquelle était aussi déshonorante pour l'homme d'Etat et de coup d'Etat que pour le banquier.

Ce dernier avait eu l'imprudence de rester à Paris après le 4 septembre 1870, au lieu d'accompagner dans leur exil ses anciens protecteurs. C'est seulement après le 18 mars 1871 qu'il eût conscience du danger et se décida à se rendre, pour s'y faire délivrer un passeport, à la préfecture de police, dont Raoul Rigault était alors titulaire.

Inconscient de son impopularité sans doute, il donna sans hésiter ses nom et prénoms à l'employé qui l'avait reçu. A la question qu'on lui posa sur son identité, il répondit qu'il était en effet le Jecker de l'expédition du Mexique. Il n'en fallait pas plus, il en fallait même moins pour qu'il fût immédiatement appréhendé et écroué à Mazas.

Comprenant alors qu'il n'en sortirait que pour aller au mur, il offrit à ceux qui l'arrêtaient jusqu'à cent mille francs contre sa mise en liberté. Bien qu'ils fussent réduits à la portion congrue ou incongrue de trente sous par jour, tous refusèrent de relâcher le prisonnier qui, le 26 mai, au moment de la bataille, fut passé par les armes comme traître à sa nouvelle patrie et complice de l'Allemagne à laquelle ses crimes nous avaient livrés.

Quoique l'armée de Versailles ait vengé l'exécution de chacun des otages par la mort de tous ceux qui y avaient pris part ou furent seulement soupçonnés d'y avoir assisté, personne ne fut inquiété pour celle de Jecker, qui fut considéré comme ayant été, de la part du peuple, victime d'un légitime lynchage.

J'ai connu, à la presqu'île Ducos, un de ses exécuteurs, lequel m'assura qu'il avait accepté son châtiment avec une grande indifférence. Il se dressa sans

pâlir devant le peloton, se contentant de cette réflexion quasi philosophique :

— C'est l'Empire qui m'a ruiné et c'est la République qui me fusille.

Eh bien, sur des renseignements précis, le comte de Kératry et moi avions dévoilé tous les dessous du rôle encore ignoré que l'associé de Morny avait joué dans le désastre mexicain. Nous avions aussi, chacun de notre côté, mis le public au courant des fourberies de Bazaine, qui, ayant décidément la trahison dans le sang, faisait noyer les poudres et jeter à la mer les boulets expédiés à l'empereur Maximilien, dont il était chargé de défendre et de faire triompher les prétendus droits.

Kératry, qui a été mon camarade de collège, m'annonça que Jecker, se considérant comme offensé par nos attaques, qu'il déclarait calomnieuses, l'avait fait avertir d'attendre ses témoins, qu'il était décidé à m'envoyer également. Nous nous mîmes tous deux en mesure de les recevoir. Puis, après vingt-quatre heures de pose, nous fûmes prévenus qu'il avait réfléchi et que décidément il préférait s'abstenir.

Mon autre adversaire, toujours à propos du Mexique, fut Bazaine qui, s'il ne fut pas fusillé, n'en valut guère mieux. Bien avant de livrer son armée au prince Frédéric-Charles, il avait livré à Juarez l'empereur Maximilien qu'il comptait tout bonnement remplacer sur le trône des Incas.

Un officier de mes amis, qui se battait là-bas, malgré lui, contre une nation à qui nous voulions imposer un souverain exotique, dont, quelques mois auparavant, elle ignorait jusqu'à l'existence, m'avait adressé la relation étendue des coups de Jarnac que préparait Bazaine à celui dont il machinait certainement la perte.

J'avais publié le dossier afin d'établir que les politiciens organisateurs de la campagne mexicaine et le général qui la commandait en chef se valaient moralement. Je trouvai, en rentrant un soir chez moi, la carte de M. Albert Bazaine, lieutenant au 2e régiment de zouaves et neveu du chef de l'expédition.

Je pensai tout de suite à quelque demande de réparation qui n'aurait rien réparé du tout et n'eût surtout pas empêché Maximilien, lâché par ses adversaires comme par ses défenseurs, de tomber, à très peu de temps de là, sous les balles. Je me préparais même à répondre au jeune lieutenant que je ne me battais pas avec les délégués de ceux que je prenais à partie et que, du moment où le maréchal accordait à mes accusations assez d'importance pour s'en trouver offensé, il devait m'estimer assez bien situé pour lui en rendre raison.

Le neveu du futur condamné de Versailles revint me voir, mais sans m'adresser aucune provocation. Sans doute, comme Jecker, le maréchal Bazaine avait réfléchi aux conséquences qu'un éclat pouvait amener pour lui. Au contraire, le jeune lieutenant de zouaves essaya de m'expliquer la conduite de son oncle, ajoutant que celui-ci lisait beaucoup mes articles et n'avait que de la sympathie pour moi.

Peut-être était-ce sur Maximilien qu'il aurait dû la reporter, mais je n'avais pas à me plaindre de l'exécution de cet Autrichien qui accrochait à tous les arbres du chemin les patriotes qu'il appelait ses sujets. S'entourer ainsi de pendus pour se présenter à son peuple rappelait par trop notre système de colonisation, en vertu duquel nous brûlons des villages pour en civiliser les habitants.

Ce qui avait provoqué l'émotion du banquier Jecker était la note suivante de la *Lanterne :*

« Un fait m'a vivement frappé dans cette ignoble affaire Jecker qui, à elle seule, serait de force à déshonorer plusieurs gouvernements. Cet usurier a prêté environ quinze cent mille francs d'argent contre une reconnaissance de soixante-quinze millions. Il en a déjà reçu douze comme acompte et il continue à rester en faillite.

« Cette situation est inexplicable, à moins que cet ami de la France n'ait pas touché lui-même les douze millions. Mais alors je serais bien heureux de connaître les noms de ceux qui les ont touchés à sa place ».

Si, en effet, tous ceux qui s'étaient partagé cet acompte m'avaient adressé leurs témoins, j'aurais eu instantanément au moins quarante-cinq duels sur les bras.

On comprend la peur et conséquemment la haine que j'inspirais aux concussionnaires qui ont été plus tard remplacés malheureusement par d'autres et dont on me sentait toujours prêt à insérer tout fumants les noms dans les colonnes de mon journal. Le ministre Pinard se consulta avec M. Rouher et ils prirent — c'est à ne pas le croire — l'imbécile et escobarde résolution de répondre à ce qu'ils appelaient mes provocations par des *communiqués* dont l'insertion obligatoire absorberait les soixante-quatre pages de ma brochure.

Pinard débuta dans ce genre de manœuvres subreptices par l'envoi d'une note démesurée dont il avait oublié de spécifier le caractère typographique. J'en profitai pour la publier dans un tout petit texte qui ne m'empêcha pas de compléter mon numéro par les réflexions personnelles que j'y ajoutai. Le coup était donc manqué. Il s'agissait de l'internement de l'avocat

Sandon dans un asile d'aliénés, bien qu'il passât pour parfaitement sain d'esprit.

Le motif de cette incarcération arbitraire résidait, racontait-on, dans une correspondance très compromettante pour le ministre Billaut, un des soutiens de la dynastie branlante. Sandon, qui avait menacé le ministre de la faire imprimer, aurait pu, à la rigueur, être poursuivi pour menaces sous condition. Il était scandaleux de l'emmurer comme atteint de démence.

J'avais mis en relief cette contradiction judiciaire et médicale, grâce à laquelle cet avocat était présenté à la fois comme un maître chanteur et comme un aliéné, attendu que s'il était l'un, il n'était pas l'autre, et réciproquement.

Pinard avait inutilement tenté de concilier dans son interminable communiqué ces deux points de vue qui s'excluaient. Et comme j'avais reçu trop tard ce document pour l'introduire dans le numéro de la *Lanterne*, déjà sous presse, le parquet m'avait intenté un procès pour refus d'insertion.

Je m'y soumis au numéro suivant, mais je faisais suivre la communication gouvernementale des appréciations suivantes, qui en anéantissaient l'effet espéré :

Après m'avoir interdit la voie publique, dont il a fait audacieusement sa voie privée, après avoir lâché sur mon nom, sur ma réputation et sur ma famille ce qu'on a pu trouver de plus bourbeux dans la basse police, le ministère en est aujourd'hui à essayer de m'étouffer sous la couche épaisse de ses *communiqués*.

Je veux ne mettre aucune passion dans cette affaire, mais je le demande à Dieu, aux hommes et même aux femmes, rencontre-t-on dans notre histoire un seul ministre qui ait combattu les adversaires de sa politique à l'aide de ces

procédés, dont un cabotin de la banlieue refuserait de se servir?

Je ne suis ni légitimiste ni orléaniste, mais, il faut le reconnaître, M. de Polignac et M. Guizot ont-ils jamais songé à supprimer l'opposition du *National* et celle de la *Réforme* en imposant à ces deux journaux hostiles l'insertion de documents capables de les absorber de la première colonne à la dernière?

Et quand je me tuais à dire que les hommes d'aujourd'hui ne sont pas sérieux! En êtes-vous convaincus maintenant? Les calembours qu'on m'accuse de leur décocher ne sont-ils pas plus que suffisants pour combattre des fonctionnaires de cette valeur intellectuelle et morale?

Malheureusement, on ne peut recommencer tous les jours une « charge » aussi spirituelle que celle dont le lecteur et moi sommes en ce moment victimes. Il faudrait trouver autre chose pour samedi. Maintenant que j'ai inséré le discours sénatorial qu'il m'a forcé à reproduire sous la rubrique *communiqué,* si M. Pinard me faisait poursuivre par les tribunaux pour compte rendu incomplet d'une séance du Sénat?

Eh! dites donc, ce serait à voir! Et je suis sûr qu'on chercherait vainement dans tout le ministère de l'Intérieur un employé capable de trouver mieux.

Un dernier mot destiné à établir à quel point, si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle se réfugierait dans les bureaux du ministère de l'intérieur :

La *Lanterne* paraît le samedi matin, et l'énorme travail du tirage, du brochage et de la mise sous couverture de cent vingt mille exemplaires m'oblige à mettre dès le jeudi soir le journal sous presse. Or, au lieu de m'envoyer son *communiqué* le lundi ou le mardi, l'Administration me l'a adressé le jeudi soir, pensant qu'il me serait impossible de l'insérer, ce qui lui permettrait de me poursuivre : ce qu'elle s'est hâtée de faire.

Telles sont les bottes italiennes qu'on n'hésite pas à me porter. Je sens vaguement, dans ces façons d'agir, une odeur de Société de Saint-Vincent-de-Paul et un souvenir des *Monita Secreta* de la Société de Jésus. Je livre ces observations à l'appréciation du tribunal qui me jugera bientôt, et surtout à celle de l'opinion publique, qui nous juge tous les jours.

Elle jugeait, en effet, avec une sévérité croissante cette guerre honteuse et sournoise soutenue contre un seul homme qui, n'ayant eu que sa plume pour attaquer, n'avait qu'elle pour se défendre, par un pouvoir appuyé sur une armée de cinq cent mille hommes, la plus à plat ventre des magistratures, une police capable de tous les coups de main et un Parlement décidé à voter toutes les lois répressives qu'on exigerait de son servilisme.

Et les hommes d'Etat qui me livraient bataille n'étaient pas seulement sans conscience, sans scrupule et sans loyauté : ils étaient surtout sans le moindre esprit. Leurs prétendues malices à mon égard étaient cousues d'un fil que sa grossièreté faisait apercevoir aux plus longues distances.

L'arbitraire, se voyant atteint dans ses œuvres vives, essayait de se sauver en mettant les bouchées doubles. Cet inénarrable procès, où treize citoyens étaient déférés à la police correctionnelle sous l'inculpation de s'être constitués illégalement en association de plus de vingt personnes, mit le comble à l'hilarité.

Pendant toute la durée des débats, on demanda où étaient les sept autres, et en vertu de quelle nouvelle loi d'arithmétique huit et cinq, qui faisaient treize, arrivaient tout de même à faire vingt. Je me contentai d'appliquer au jugement qui les condamnait cette citation gênante pour l'ancien auteur de l'*Extinction du paupérisme :*

Ne devons-nous pas rougir, nous, peuple libre, ou qui du moins nous croyons tel, puisque nous avons fait plusieurs révolutions pour le devenir; ne devons-nous pas rougir, disons-nous, en songeant que même l'Irlande, la malheureuse Irlande, jouit, sous certains rapports, d'une plus grande liberté que la France?

Ici, par exemple, vingt personnes ne peuvent se réunir sans l'autorisation de la police, tandis que dans la patrie d'O'Connell des milliers d'hommes se rassemblent, discutent leurs intérêts, MENACENT LES FONDEMENTS DE L'EMPIRE BRITANNIQUE, sans qu'un ministre ose violer la loi qui protège en Angleterre le droit d'association.

(LOUIS-NAPOLÉON BONAPARTE, — *Progrès du Pas-de-Calais* du 4 octobre 1843.)

Et je demandais des poursuites contre Louis Bonaparte pour excitation à la haine et au mépris du gouvernement de Napoléon III. Ce coup droit mit dans ses petits souliers le ministère, qui fit répondre dans ses feuilles que l'époque n'était plus la même. A quoi je répliquai que j'étais de cet avis, attendu que sous la royauté constitutionnelle on était condamné pour être vingt quand on était vingt, tandis que sous l'Empire on était également condamné pour être vingt quand on n'était que treize.

Ainsi, pour avoir exigé de Villemessant mon expulsion du *Figaro*, ce gouvernement de despotes obtus avait forgé lui-même l'arme dont je me servais pour lui faire des blessures auxquelles je ne laissais jamais le temps de se refermer.

L'insuccès de leurs ruses finit chez eux par développer la rage. Ils résolurent d'en finir avec moi par ce que Napoléon Ier appelait un « coup de tonnerre ». Le numéro onze de la *Lanterne*, contenant le compte rendu du procès que m'avait intenté l'imprimeur Rochette et l'expression des sentiments que m'inspi-

rait la magistrature impériale, fut saisi et déféré aux tribunaux, sous ces multiples inculpations :

Offenses envers la personne de l'empereur ;

Excitation à la haine et au mépris du gouvernement.

Je dormais chez moi du sommeil d'un homme récemment condamné à quatre mois de prison, quand les argousins chargés de la confiscation de mon journal pénétrèrent dans les bureaux de l'imprimerie Dubuisson, où en étaient entassés les exemplaires. La veille au soir, j'avais lu mes épreuves à mes amis, qui étaient venus dîner chez moi, à Nogent-sur-Marne, et Adolphe Choler m'avait dit :

— Cette fois, ça y est. Il est impossible qu'ils laissent passer ces choses-là.

Au moment où la police, toujours en retard, avait envahi nos magasins, un très grand nombre de brochures étaient déjà parties et vendues. Il en restait environ deux mille dans une pièce, sur lesquelles le commissaire mit la main ; plus à peu près trente mille dans une salle contiguë. Villemessant, avec sa présence d'esprit de commis-voyageur rompu aux aventures, se hâta de découper le titre d'un numéro de l'*Eclipse*, journal illustré qui devait alors son succès aux dessins républicains d'André Gill, et colla vivement cette bande sur la porte de la pièce où les agents n'avaient pas encore pénétré.

— Maintenant, dit le commissaire de police après avoir fait empiler les deux mille *Lanterne* dans les voitures qui attendaient devant l'imprimerie, veuillez m'ouvrir cet autre bureau, que j'y continue ma perquisition.

— Pardon, répondit Villemessant ; ce bureau est

celui de l'*Eclipse*, comme vous voyez. Est-ce que vous avez ordre de saisir également ce journal-là?

— Du tout, fit le commissaire en s'excusant. Je n'avais pas remarqué, en effet, que le titre est sur la porte.

Et il se retira avec son butin, sans se douter qu'il nous en laissait quinze fois autant. Les exemplaires du numéro onze furent soigneusement dissimulés, puis écoulés peu à peu à des prix disproportionnés. On en paya un jusqu'à cent francs. Je dois ajouter que je ne profitai pas de cette plus-value et que ce bénéfice exagéré alla sans aucun doute aux intermédiaires.

On m'assura même que les alguazils, toujours pratiques, en détournèrent beaucoup, qu'ils revendirent clandestinement, sans souci des insultes dont ils fourmillaient contre la Majesté au service de laquelle ils s'étaient embrigadés.

Je n'étais pas sorti de la journée et c'est seulement à quatre heures du soir, en montant dans le train de Maisons-Laffite, que j'appris la saisie de mon journal que, du reste, tous les voyageurs avaient sur eux. Je compris que la polémique entre le gouvernement et moi entrait dans une autre phase, celle de la lutte armée, et que la guerre à coups de communiqués allait être remplacée par une autre où les projectiles seraient plus sérieux.

Je n'en dînai pas moins de bon appétit et je me disposais à rentrer à Paris quand Villemessant, renseigné par Ernest Blum, apparut dans le salon.

— On vous cherche pour vous arrêter, me dit-il. Le commissaire de police de mon quartier vient de m'affirmer avoir lu de ses yeux le mandat d'amener lancé

contre vous. Voilà dix mille francs : vite, vous n'avez que le temps de prendre le train pour la Belgique.

Je rejetai d'abord ce plan très loin de moi. J'objectai que, venant de comparaître en police correctionnelle, je ne ferais que me conformer à ma destinée en y comparaissant une seconde fois; qu'une condamnation contradictoire serait plus profitable à mon parti qu'une condamnation par contumace. Mais il me supplia avec tant d'instances de laisser passer l'orage, quitte à revenir quand il serait tant soit peu calmé, mes hôtes joignirent si ardemment leurs prières aux siennes, que je me laissai vaincre, sinon convaincre.

Je dois l'avouer aussi, bien qu'à mon âge ces excursions dans le passé côtoient le ridicule : j'aimais alors passionnément une jeune femme qui faisait au moins semblant de me le rendre et me dit d'une voix qui me parut navrée, quoiqu'elle ne le fût peut-être pas :

— Et si vous êtes condamné à deux ans de prison, nous resterons donc tout ce temps-là sans nous voir?

C'eût été long, en effet. Puis je songeai que l'exemple de ma captivité ne valait peut-être pas, au point de vue des résultats, l'opposition que je parviendrais sans doute à continuer de l'étranger en la corsant encore. Je m'embarquai donc, laissant à Paris mes enfants qui devaient venir me rejoindre le lendemain. J'arrivai dans la nuit à Bruxelles, où je descendis à l'hôtel de Flandre.

J'ai souvent pensé depuis cette fugue que Villemessant n'était pas fâché de mon éloignement qui supprimait pour lui le danger de la *Lanterne*, dont il était moins le commanditaire que le *Figaro* n'en était le concurrent.

D'autre part, les coup de tomahawk que j'assénais hebdomadairement sur les têtes gouvernementales devenant de plus en plus vigoureux et impitoyables, il commençait probablement à craindre d'en essuyer quelque jour les responsabilités. Or, s'il se permettait de temps à autre de jouer de petites niches aux personnages des Tuileries, il ne tenait pas du tout à se brouiller totalement avec eux.

TABLE DES MATIERES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pages.

Les ascendants. — Maison ruinée. — Mon grand-père à l'armée de Condé. — Ma grand'mère et mon père à la Conciergerie. — Le bonnet de la Du Barry. — Le marquis d'Autichamp. — L'affaire du collier 1

CHAPITRE II

Mon père à l'île Bourbon. — Sainte-Hélène. — Les derniers jours de Bonaparte. — Martainville. — Le *Drapeau blanc*. — Brunet. — Les Cent-Jours. — Le duc de Rivière. — La *Vénus de Milo*. — La *Gazette de France*. 23

CHAPITRE III

Mon premier maître. — Choquart. — Adolphe d'Ennery. — Charlotte de Rohan-Rochefort. — Les bijoux du duc d'Enghien. — Bien d'émigré. — Le capitaine Noirot. 43

CHAPITRE IV

Le collège. — Le proviseur. — Le porte-crayon. — Vers à Béranger. — L'aumônier. — La révolution de Février. — Evasion. — L'insurrection de Juin 51

CHAPITRE V

Pages.

L'archevêque Sibour. — Vers à un guillotiné. — Les sœurs de l'infirmerie. — Darmagnac. — Léonard. — L'aubergiste assassin. — Justice helvétique. — Le mont Grimsel 81

CHAPITRE VI

Bachelier. — Précepteur chez la comtesse de Montbrun. — Au couvent. — Les débuts d'un auteur. — Chez Henri Murger. — Le goût de la peinture. — A l'Hôtel des Ventes. — Goulden. — La poussière des vieux cadres. — Cham 101

CHAPITRE VII

Un roman signé : *Mirecourt*. — Paul et Charles Merruau. — Entrée à l'Hôtel-de-Ville. — Le bureau des Brevets. — Le Deux-Décembre. — La barricade. — Le prince Napoléon et Victor Hugo. — Drumont père. — La *Presse théâtrale*. — Guillemot et Giacomelli. 125

CHAPITRE VIII

Le mariage de l'empereur. — Stupéfaction générale. — *Madame César*. — Les généalogistes. — Les archivistes de la Ville. — A. Fouquier. — Employés gens de lettres. — Léon Rossignol. — L'affaire Orsini. — Sa protectrice 155

CHAPITRE IX

Une expertise. — Débuts au *Charivari*. — Les triumvirs. — Le témoin blessé. — Terrible bas-bleu. — Contre Janicot. — La censure. — M. de Nieuwerkerke. — Le nettoyage d'un Raphaël. — Une visite à Ingres 187

CHAPITRE X

La guerre contre l'Autriche. — Garibaldi. — A Marsala. — Les Mille. — Le banquet de Palerme. 205

CHAPITRE XI

Pages.

A l'hôtel Drouot. — La direction des Beaux-Arts. — M. de Reiset. — Le père Dormeuil. — Lambert-Thiboust. — Le préfet Haussmann. — Francine Cellier 215

CHAPITRE XII

Entrée au *Figaro*. — Villemessant. — Ses brutalités. — Une femme à duels. — Prince et cocotte. — M. Bonaparte-Paterson. — Commencement des légendes. — Un suicidé repentant. — La comtesse de Saint-Loup. — Morny. — Son théâtre. — Le dernier gentilhomme. 235

CHAPITRE XIII

Polydore Millaud. — Le *Soleil* non politique. — La grande Bohème. — La première de la *Belle Hélène*. — Présentation manquée. — Les dîners chez Eugène Chavette. — Création de la rubrique : Sport. — Aux courses. — Un tuyau 253

CHAPITRE XIV

Un tour à l'étranger. — Le casino de Bade. — Les joueurs. — Le père Martin. — Chef de partie et marguillier. — La censure et Victor Hugo. — Le *Figaro* politique. — Poète et librettiste. — Allusions transparentes. 287

CHAPITRE XV

Un peu d'histoire naturelle. — Le juge Delesvaux. — Adieux au *Figaro*. — La gestation d'une brochure périodique. — Le ministre Pinard. — Bischoffsheim. — La *Lanterne* 305

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pages.

Un tirage imprévu. — Profession de foi. — Messaline. — Les ruses du pouvoir. — Un procès. — Les inconvénients de la célébrité. — Une concurrence. — Edmond About. — Critiques de policiers. 329

CHAPITRE II

Une déclaration. — Les succès d'un homme connu. — Une aventure à Maisons-Laffitte. — Toujours la police. — Jecker. — Les communiqués de M. Pinard. — Saisie de la *Lanterne*. — Départ pour Bruxelles 351

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 110.10 95

BINDING LIST OCT 1 ...

LF
R6736a

Rochefort, Henri
Les aventures de ma vie. vol.1.

396102

DATE

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED